



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



✓

~~284 a 10~~

~~[2000]~~

Presented to
the



by
Mrs G. A. E. Temperley
of Chelmsford

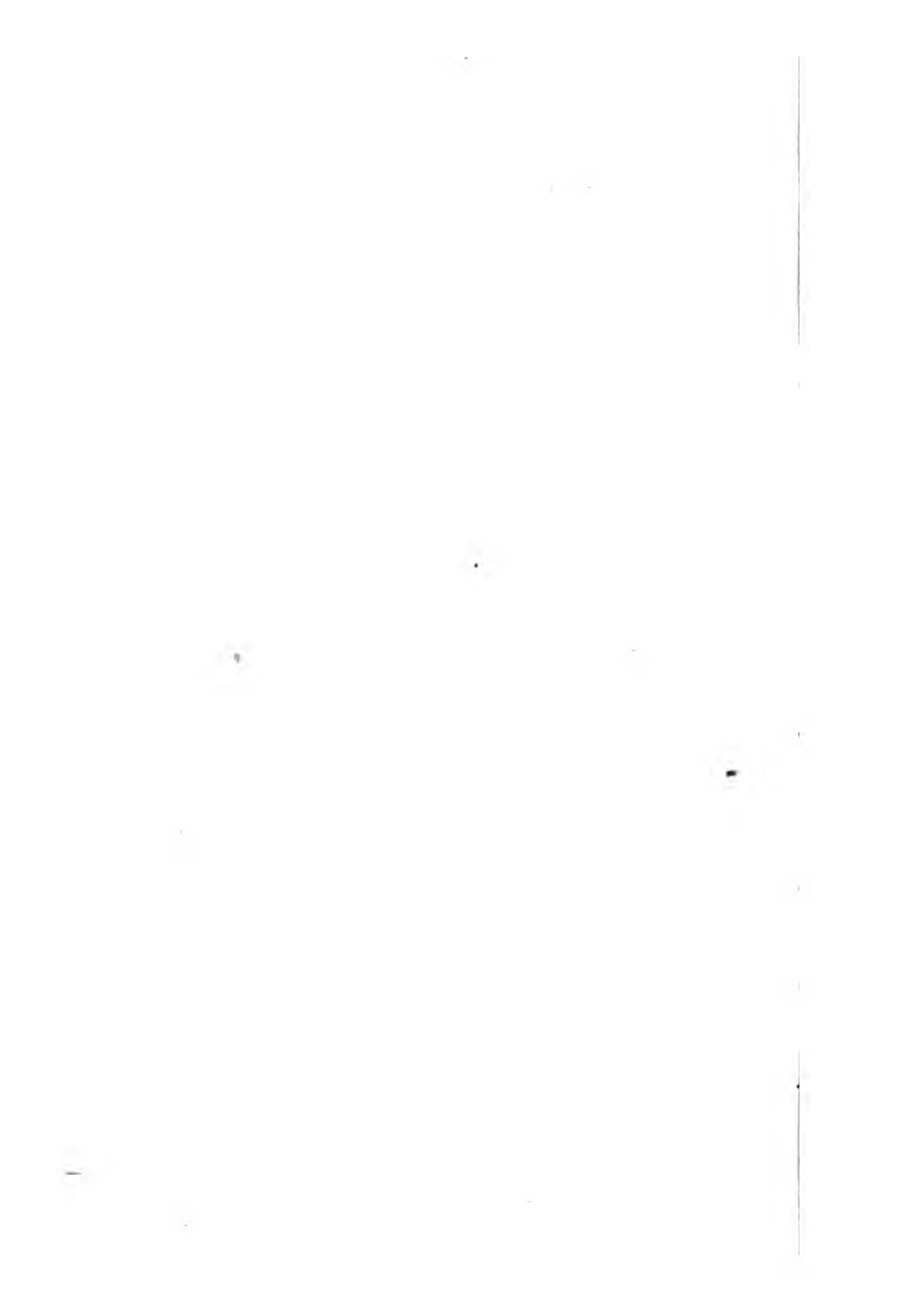
Vet. Fr. III A. 106



m-b.

Some of the wanting
when the union
of the two
parties (1841)





OEUVRES
DE
J. B. POQUELIN
DE MOLIERE.

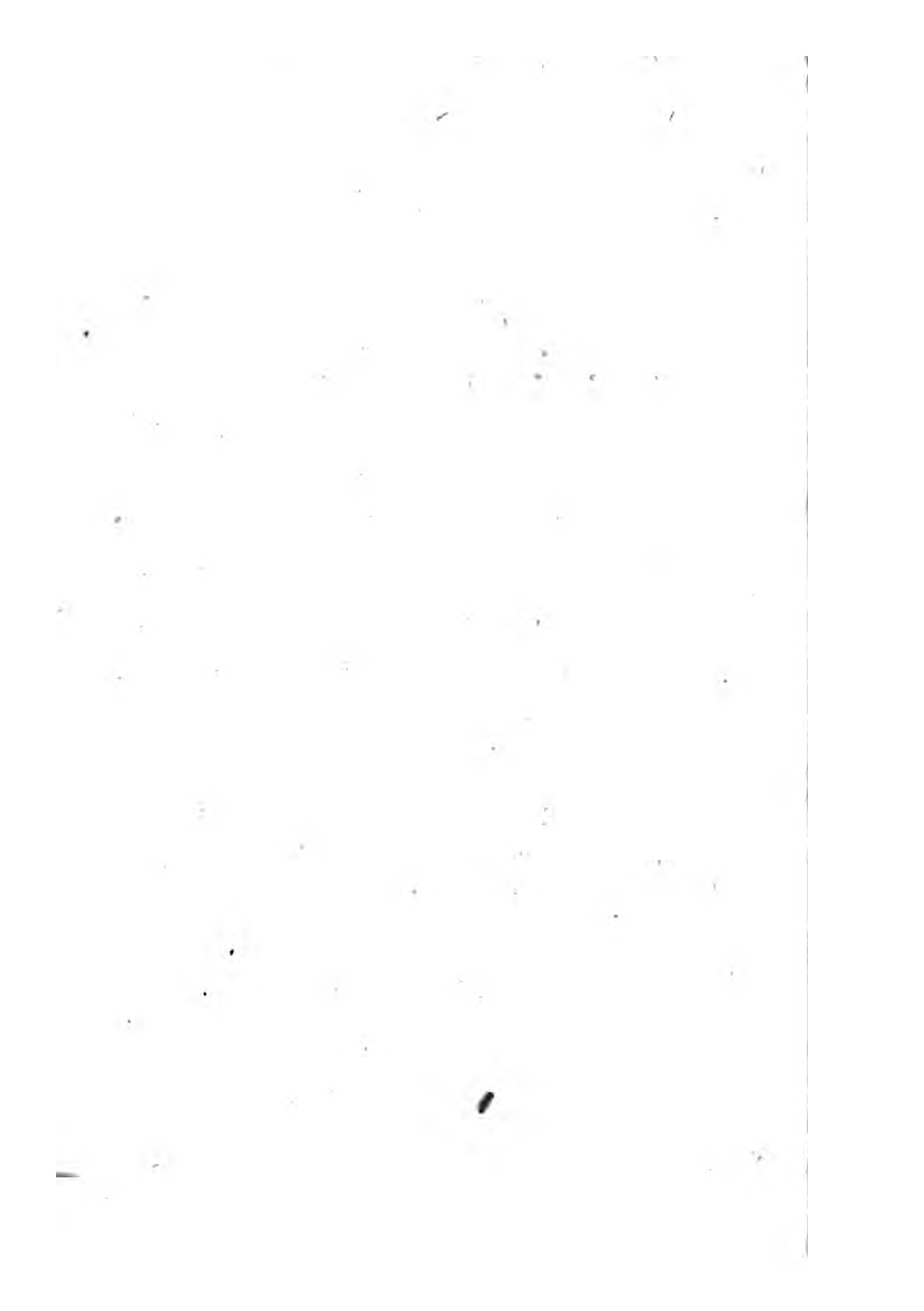
TOME PREMIER.

Chez P. DIDOT l'aîné, imprimeur, aux galeries du
Palais des sciences et arts, n° 3 ;

Et chez Firmin DIDOT, libraire, rue de Thionville,
n° 1850.

Prix des huit volumes, en feuilles :

Papier ordinaire,	5 f. 20 cent.
Papier fin d'Angoulême,	8
Papier-vélin,	24
Grand papier-vélin,	36



OEUVRES
DE
J. B. POQUELIN
DE MOLIERE.

TOME PREMIER.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

1813.



VIE DE MOLIERE

PAR VOLTAIRE.

LE goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, et l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles et des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de Moliere : on ne dira de sa propre personne que ce qu'on a cru vrai et digne d'être rapporté ; et on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire au sentiment du public éclairé.

JEAN BAPTISTE POQUELIN naquit à Paris en 1620 dans une maison qui subsiste encore sous les piliers des halles. Son pere, Jean-Baptiste Poquelin, valet de chambre tapissier chez le roi, marchand frippier, et Anne Boutet sa mere, lui donnerent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinaient : il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un peu à lire et à écrire. Ses parents obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi ; mais son génie l'appelait ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les beaux arts les ont cultivés malgré leurs parents, et que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-pere qui aimait la comédie, et qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bour-

gogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa ; il pressa son grand-pere d'obtenir qu'on le mit au college, et il arracha enfin le consentement de son pere, qui le mit dans une pension, et l'envoya externe aux jésuites, avec la répugnance d'un bourgeois qui croyait la fortune de son fils perdue s'il étudiait.

Le jeune Poquelin fit au college les progrès qu'on devait attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années ; il y suivit le cours des classes d'Armand de Bourbon, premier prince de Conti, qui depuis fut le protecteur des lettres et de Moliere.

Il y avait alors dans ce college deux enfants qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'étaient Chapelle et Bernier : celui-ci, connu par ses voyages aux Indes ; et l'autre, célèbre par quelques vers naturels et aisés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation, qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle, son fils naturel ; et, pour lui donner de l'émulation, il faisait étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parents étaient mal à leur aise. Au lieu même de donner à son fils naturel un précepteur ordinaire et pris au hasard, comme tant de peres en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre Gassendi à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé de bonne heure le génie de Poquelin, l'associa aux études de Chapelle et de Bernier. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna sa philosophie d'Epicure, qui, quoiqu'aussi fausse que les autres, avait au moins plus de méthode et plus de vraisemblance que celle de l'école, et n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous Gassendi. Au

sortir du college il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique, et il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son pere étant devenu infirme et incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit Louis XIII dans Paris. Sa passion pour la comédie, qui l'avait déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles lettres, si méprisée quand elle est médiocre, contribue à la gloire d'un état quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625 il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville; ils jouaient les pieces de Hardy, de Montchrétien, ou de Baltazar Baro. Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus piece.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie et de l'avilissement vers l'année 1630. Ses premieres comédies, qui étaient aussi bonnes pour son siecle qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la passion du cardinal de Richelieu pour les spectacles mit le goût de la comédie à la mode; et il y avait plus de sociétés particulieres qui représentaient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation; ils jouaient au faubourg Saint-Germain et au quartier Saint-Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres; on l'appela *l'illustre théâtre*. On voit par une tragédie de ce temps-là, intitulée *Artaxerce*, d'un nommé Magnon, et imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur l'illustre théâtre.

Ce fut alors que Poquelin, sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à-la-fois comé-

dien et auteur, et de tirer de ses talents de l'utilité et de la gloire.

On sait que, chez les Athéniens, les auteurs jouaient souvent dans leurs pièces, et qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grace en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom de *Moliere*; et il ne fit, en changeant de nom, que suivre l'exemple des comédiens d'Italie et de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était le Grand, s'appelait Belleville dans la tragédie, et Turlupin dans la farce; d'où vient le mot *turlupinade*. Hugues Guéret était connu dans les pièces sérieuses sous le nom de Fléchelles; dans la farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait Gautier-Garguille. De même Arlequin et Scaramouche n'étaient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avait déjà eu un comédien appelé Moliere, auteur de la tragédie de *Polixene*.

Le nouveau Moliere fut ignoré pendant tout le temps que durèrent les guerres civiles en France: il employa ces années à cultiver son talent et à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de scènes italiennes, dont il faisait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais très informes tenaient plus du mauvais théâtre italien où il les avait pris, que de son génie, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend et se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province *le Docteur amoureux*, *les trois Docteurs rivaux*, *le Maître d'école*, ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de Moliere dans ce genre; l'une est *le Médecin volant*, et l'autre *la Jalousie de Barbonillé*. Elles sont en prose et écrites en entier. Il y a quelques phrases et quelques incidents de la

première qui nous sont conservés dans *le Médecin malgré lui*; et on trouve dans *la Jalousie de Barbouillé* un canevas, quoiqu'informe, du troisième acte de *George-Dandin*.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il composa fut *l'Etourdi*. Il représenta cette comédie à Lyon en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à Molière; et il partit de Lyon pour les états de Languedoc avec une troupe assez complète, composée principalement de deux frères nommés Gros-René, de Duparc, d'un pâtissier de la rue Saint-Honoré, de la Duparc, de la Béjart et de la de Brie.

Le prince de Conti, qui tenait les états de Languedoc à Béziers, se souvint de Molière, qu'il avait vu au collège; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui *l'Etourdi*, *le Dépit amoureux*, et *les Précieuses ridicules*.

Cette petite pièce des *Précieuses*, faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales: mais il se trouva depuis que l'ouvrage pouvait corriger et la cour et la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'est l'âge où Corneille fit le Cid. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaissance du monde et du cœur humain.

On prétend que le prince de Conti voulut alors faire Molière son secrétaire, et qu'heureusement pour la gloire du théâtre français Molière eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince et au comédien.

Après avoir couru quelque temps toutes les pro-

vinces, et avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de Conti lui donna accès auprès de Monsieur, frere unique du roi Louis XIV. Monsieur le présenta au roi et à la reine mere. Sa troupe et lui représenterent la même année devant leurs majestés la tragédie de *Nicomede* sur un théâtre élevé par ordre du roi dans la salle des gardes du vieux Louvre.

Il y avait depuis quelque temps des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens assisterent au début de la nouvelle troupe. Moliere, après la représentation de *Nicomede*, s'avança sur le bord du théâtre, et prit la liberté de faire au roi un discours, par lequel il remerciait sa majesté de son indulgence, et louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalousie : il finit en demandant la permission de donner une piece d'un acte qu'il avait jouée en province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes pieces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de Moliere, et l'on joua dans l'instant *le Docteur amoureux*. Depuis ce temps l'usage a toujours continué de donner de ces pieces d'un acte, ou de trois, après les pieces de cinq.

On permit à la troupe de Moliere de s'établir à Paris. Ils s'y fixerent, et partagerent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens italiens qui en étaient en possession depuis quelques années.

La troupe de Moliere jouait sur le théâtre les mardis, les jeudis et les samedis, et les Italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avait des pieces nouvelles.

Dès-lors la troupe de Moliere prit le titre de *la troupe de Monsieur*, qui était son protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la salle du

Palais royal. Le cardinal de Richelieu l'avait fait bâtir pour la représentation de *Mirame*, tragédie dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cents vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie : et je suis obligé de remarquer, à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable ; c'est une barbarie gothique que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes pièces sont en France, et les belles salles en Italie.

La troupe de Molière eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'opéra, quoique ce vaisseau fût moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658 jusqu'en 1673, c'est-à-dire en quinze années de temps, il donna toutes ses pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique : mais il n'y réussit pas ; il avait une volubilité dans la voix, et une espèce de hoquet qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus a donné ce portrait-ci de Molière :

« Il n'était ni trop gras ni trop maigre ; il avait la
« taille plus grande que petite, le port noble, la jambe
« belle ; il marchait gravement, avait l'air très sérieux,
« le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses,
« le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les di-
« vers mouvements qu'il leur donnait lui rendaient
« la physionomie extrêmement comique. A l'égard
« de son caractère, il était doux, complaisant, géné-
« reux ; il aimait fort à haranguer ; et quand il lisait
« ses pièces aux comédiens, il voulait qu'ils y ame-
« nassent leurs enfants pour tirer des conjectures de
« leur mouvement naturel. »

Molière se fit dans Paris un très grand nombre de

partisans, et presque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui faisant connaître la bonne comédie, à le juger lui-même très sévèrement. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient aux pièces médiocres des autres auteurs relevaient les moindres défauts de Molière avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue; et le moindre défaut d'un auteur célèbre, joint avec les malignités du public, suffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* et les *Plaideurs* de M. Racine furent si mal recus; voilà pourquoi *l'Avare*, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, *l'Ecole des Femmes*, n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV, qui avait un goût naturel et l'esprit très juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent par son approbation la cour et la ville aux pièces de Molière. Il eût été plus honorable pour la nation de n'avoir pas besoin des décisions de son maître pour bien juger. Molière eut des ennemis cruels, sur-tout les mauvais auteurs du temps, leurs protecteurs et leurs cabales : ils susciterent contre lui les dévots; on lui imputa des livres scandaleux; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissants, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général; et il eût succombé sous ces accusations, si ce même roi qui encouragea et qui soutint Racine et Despréaux n'eût pas aussi protégé Molière.

Il n'eut, à la vérité, qu'une pension de mille livres, et sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter : ce qu'il retirait du théâtre, avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente; somme qui, en ce temps-là, faisait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi paraît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appelait Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîner du roi : « Vous avez un « médecin, dit le roi à Moliere; que vous fait-il? Sire, « répondit Moliere, nous causons ensemble : il m'or- « donne des remedes; je ne les fais point; et je guéris. »

Il faisait de son bien un usage noble et sage : il recevait chez lui les hommes de la meilleure compagnie, les Chapelle, les Jonsac, les Desbarreaux, etc., qui joignaient la volupté et la philosophie. Il avait une maison de campagne à Anteuil, où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de Vivonne, connu par son esprit et par son amitié pour Despréaux, allait souvent chez Moliere, et vivait avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeait de lui qu'il le vînt voir souvent, et disait qu'il trouvait toujours à apprendre dans sa conversation.

Moliere employait une partie de son revenu en libéralités qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes des charités. Il encourageait souvent par des présents considérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent : c'est peut-être à Moliere que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui sortait du Port-Royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la tragédie de *Théagene et Chariclée*; et quoique cette piece fût trop faible pour être jouée, il fit présent au jeune auteur de cent louis, et lui donna le plan des *Freres ennemis*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire qu'environ dans le même temps, c'est-à-dire en 1661, Racine ayant fait une ode sur le mariage de Louis XIV, M. Colbert lui envoya cent louis au nom du roi.

Il est très triste, pour l'honneur des lettres, que Moliere et Racine aient été brouillés depuis : de si grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva et il forma un autre homme qui, par la supériorité de ses talents, et par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien Baron, qui a été unique dans la tragédie et dans la comédie. Moliere en prit soin comme de son propre fils.

Un jour Baron vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. Moliere, ayant su que c'était un nommé Mondorge, qui avait été son camarade, demanda à Baron combien il croyait qu'il fallait lui donner; celui-ci répondit au hasard, Quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi, lui dit Moliere; en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous. Et il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits, mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après, le pauvre court après lui, et lui dit : Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tiens, mon ami, dit Moliere, en voilà un autre. Et il s'écria : Où la vertu va-t-elle se nicher ! Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, et qu'il étudiait par-tout la nature en homme qui la voulait peindre.

Moliere, heureux par ses succès et par ses protecteurs, par ses amis et par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avait épousé en 1661 une jeune fille née de la Béjart et d'un gentilhomme nommé Modene. On disait que Moliere en était le pere : le soin

avec lequel on avait répandu cette calomnie fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter; on prouva que Moliere n'avait connu la mere qu'après la naissance de cette fille.

La disproportion d'âge, et les dangers auxquels une comédienne jeune et belle est exposée, rendirent ce mariage malheureux; et Moliere, tout philosophe qu'il était d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes, et quelquefois les ridicules qu'il avait si souvent joués sur le théâtre. Tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres par les talents s'en rapprochent presque toujours par les faiblesses! Car pourquoi les talents nous mettraient-ils au-dessus de l'humanité?

La dernière pièce qu'il composa fut *le Malade imaginaire*. Il y avait quelque temps que sa poitrine était attaquée, et qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation il se sentit plus incommodé qu'anparavant: on lui conseilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort sur lui-même; et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro* dans le divertissement de la réception du malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques moments par deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, et qui logeaient chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le 17 février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille, qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé Guérin.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion, et la prévention contre la comédie, déterminèrent M. de Harlay de Chanvalon, archevêque de Paris, si connu par ses intrigues galantes, à refuser la sépulture à Moliere. Le roi le regrettait; et ce monarque, dont il avait été le do-

mestique et le pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de saint Eustache sa paroisse ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaissait dans Moliere que le comédien, et qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philosophe, un grand homme en son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi : sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres ; et ces misérables, qui auraient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, et les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie, engagerent le fameux P. Bouhours à composer cette espece d'épitaphe qui, de toutes celles qu'on fit pour Moliere, est la seule qui mérite d'être rapportée, et la seule qui ne soit pas dans cette fausse et mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses ouvrages :

Tu réformas et la ville et la cour ;
 Mais quelle en fut la récompense ?
 Les Français rougiront un jour
 De leur peu de reconnaissance.
 Il leur fallut un comédien

Qui mit à les polir sa gloire et son étude :
 Mais, Moliere, à ta gloire il ne manquerait rien,
 Si, parmi les défauts que tu peignis si bien,
 Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non seulement j'ai omis dans cette vie de Moliere les contes populaires touchant Chapelle et ses amis, mais je me sens obligé de dire que ces contes, adoptés par Grimarest, sont très faux. Le feu duc de Sulli, le dernier prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, qui avaient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritaient aucune créance.

L'ÉTOURDI,
OU
LES CONTRE-TEMPS,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES.
1653.

ACTEURS.

PANDOLFE, pere de Lélie.
ANSELME, pere d'Hippolyte.
TRUFALDIN, vieillard.
CÉLIE, esclave de Trufaldin.
HIPPOLYTE, fille d'Anselme.
LÉLIE, fils de Pandolfe.
LÉANDRE, fils de famille.
ANDRÈS, cru Egyptien.
MASCARILLE, valet de Lélie.
ERGASTE, ami de Mascarille.
UN COURIER.
DEUX TROUPES de masques.

*La scene est à Messine , dans une place
- publique.*

L'ÉTOURDI,
OU
LES CONTRE-TEMPS.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LÉLIE.

Hé bien ! Léandre, hé bien ! il faudra contester ;
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter ;
Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle.
Préparez vos efforts, et vous défendez bien,
Sûr que de mon côté je n'épargnerai rien.

SCENE II.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah ! Mascarille !

MASCARILLE.

Quoi ?

LÉLIE.

Voici bien des affaires ;
J'ai dans ma passion toutes choses contraires :

Léandre aime Célie, et, par un trait fatal,
Malgré mon changement est encor mon rival.

MASCARILLE.

Léandre aime Célie !

LÉLIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LÉLIE.

Hé ! oui, tant pis ; c'est là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurois tort de me désespérer ;
Puisque j'ai ton secours , je dois me rassurer.
Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile ;
Qu'on te peut appeler le roi des serviteurs ;
Et qu'en toute la terre. . .

MASCARILLE.

Hé ! treve de douceurs.

Quand nous faisons besoin, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris et les incomparables ;
Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins qu'il faut rouer de coups.

LÉLIE.

Ma foi, tu me fais tort avec cette invective.
Mais enfin discourons de l'aimable captive :
Dis si les plus cruels et plus durs sentiments
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmants.
Pour moi, dans ses discours, comme dans son visage,
Je vois pour sa naissance un noble témoignage ;
Et je crois que le ciel dedans un rang si bas
Cache son origine, et ne l'en tire pas.

MASCARILLE.

Vous êtes romanesque avecque vos chimères.
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires ?
C'est, monsieur, votre pere, au moins à ce qu'il dit :
Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit,

Qu'il peste contre vous d'une belle maniere,
Quand vos déportements lui blessent la visiere,
Il est avec Anselme en parole pour vous
Que de son Hippolyte on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'est dans le seul mariage
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage;
Et s'il vient à savoir que, rebutant son choix,
D'un objet inconnu vous recevez les lois,
Que de ce fol amour la fatale puissance
Vous soustrait au devoir de votre obéissance,
Dieu sait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beaux sermons on vous réglera.

LÉLIE.

Ah! treve, je vous prie, à votre rhétorique.

MASCARILLE.

Mais vous, treve plutôt à votre politique:
Elle n'est pas fort bonne; et vous devriez tâcher...

LÉLIE.

Sais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moi les avis ont de tristes salaires,
Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires?

MASCARILLE.

(à part.)

(haut.)

Il se met en courroux. Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire et vous sonder l'esprit.
D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure?
Et Mascarille est-il ennemi de nature?
Vous savez le contraire, et qu'il est très certain
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de pere;
Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire.
Ma foi! j'en suis d'avis, que ces penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
Et, vertueux par force, esperent par envie
Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie!
Vous savez mon talent, je m'offre à vous servir,

LÉLIE.

Ah ! c'est par ces discours que tu peux me ravir.
 Au reste, mon amour, quand je l'ai fait paroître,
 N'a point été mal vu des yeux qui l'ont fait naître.
 Mais Léandre, à l'instant, vient de me déclarer
 Qu'à me ravir Célie il se va préparer :
 C'est pourquoi dépêchons ; et cherche dans ta tête
 Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête.
 Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,
 Pour frustrer mon rival de ses prétentions.

MASCARILLE.

Laissez-moi quelque temps rêver à cette affaire.

(à part.)

Que pourrois-je inventer pour ce coup nécessaire ?

LÉLIE.

Hé bien ! le stratagème ?

MASCARILLE.

Ah ! comme vous courez !

Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.
 J'ai trouvé votre fait : il faut. . . Non, je m'abuse.
 Mais si vous alliez. . .

LÉLIE.

Où ?

MASCARILLE.

C'est une foible ruse.

J'en songeais une. . .

LÉLIE.

Et quelle ?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.

Mais ne pourriez-vous pas . . . ?

LÉLIE.

Quoi ?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.

Parlez avec Anselme.

LÉLIE.

Et que lui puis-je dire ?

MASCARILLE.

Il est vrai, c'est tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LÉLIE.

Que faire ?

MASCARILLE.

Je ne sais.

LÉLIE.

C'en est trop à la fin,
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monsieur, si vous aviez en main force pistoles,
Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver
A chercher les biais que nous devons trouver,
Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous brave.
De ces Egyptiens qui la mirent ici
Trufaldin, qui la garde, est en quelque souci ;
Et trouvant son argent qu'ils lui font trop attendre,
Je sais bien qu'il seroit très ravi de la vendre :
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu ;
Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'écu ;
Et l'argent est le dieu que sur-tout il révere.
Mais le mal, c'est...

LÉLIE.

Quoi ? c'est...

MASCARILLE.

Que monsieur votre pere
Est un autre vilain qui ne vous laisse pas,
Comme vous voudriez bien, manier ses ducats ;
Qu'il n'est point de ressort qui, pour votre ressource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse.
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour savoir là-dessus quel est son sentiment ;

Sa fenêtre est ici.

LÉLIE.

Mais Trufaldin, pour elle,
Fait de jour et de nuit exacte sentinelle,
Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurez en repos.
O bonheur ! la voilà qui sort tout à propos.

SCENE III.

CÉLIE, LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah ! que le ciel m'oblige, en offrant à ma vue
Les célestes attraits dont vous êtes pourvue !
Et, quelque mal cuisant que m'aient causé vos yeux,
Que je prends de plaisir à les voir en ces lieux !

CÉLIE.

Mon cœur, qu'avec raison votre discours étonne,
N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne ;
Et si dans quelque chose ils vous ont outragé,
Je puis vous assurer que c'est sans mon congé.

LÉLIE.

Ah ! leurs coups sont trop beaux pour me faire une
injure.
Je mets toute ma gloire à chérir leur blessure,
Et...

MASCARILLE.

Vous le prenez là d'un ton un peu trop haut ;
Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut.
Profitions mieux du temps, et sachons vite d'elle
Ce que...

TRUFALDIN, *dans la maison.*
Célie !

MASCARILLE, *à Lélie.*
Hé bien ?

LÉLIE.

O rencontre cruelle !
Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler ?

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous ; je saurai lui parler.

SCENE IV.

TRUFALDIN, CÉLIE, LÉLIE *retiré dans un coin*,
MASCARILLE.

TRUFALDIN, à Célie.

Que faites-vous dehors ? et quel soin vous talonne,
Vous à qui je défends de parler à personne ?

CÉLIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon,
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

MASCARILLE.

Est-ce là le seigneur Trufaldin ?

CÉLIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monsieur, je suis tout vôtre ; et ma joie est extrême
De pouvoir saluer en toute humilité
Un homme dont le nom est par-tout si vanté.

TRUFALDIN.

Très humble serviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-être ;
Mais je l'ai vue ailleurs, où m'ayant fait connoître
Les grands talents qu'elle a pour savoir l'avenir,
Je voulois sur un point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi ! te mêlerois-tu d'un peu de diablerie ?

CÉLIE.

Non, tout ce que je sais n'est que blanche magie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'est. Le maître que je sers
 Languit pour un objet qui le tient dans ses fers.
 Il auroit bien voulu du feu qui le dévore
 Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore :
 Mais un dragon, veillant sur ce rare trésor,
 N'a pu, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor ;
 Et, ce qui plus le gêne et le rend misérable,
 Il vient de découvrir un rival redoutable :
 Si bien que, pour savoir si ses soins amoureux
 Ont sujet d'espérer quelque succès heureux,
 Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche
 Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.

CÉLIE.

Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour ?

MASCARILLE.

Sous un astre à jamais ne changer son amour.

CÉLIE.

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
 La science que j'ai m'en peut assez instruire.
 Cette fille a du cœur, et dans l'adversité
 Elle sait conserver une noble fierté :
 Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoître
 Les secrets sentiments qu'en son cœur on fait naître ;
 Mais je les sais comme elle, et, d'un esprit plus doux,
 Je vais en peu de mots te les découvrir tous.

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique !

CÉLIE.

Si ton maître en ce point de constance se pique,
 Et que la vertu seule anime son dessein,
 Qu'il n'appréhende plus de soupirer en vain :
 Il a lieu d'espérer ; et le fort qu'il veut prendre
 N'est pas sourd aux traités, et voudra bien se rendre.

MASCARILLE.

C'est beaucoup ; mais ce fort dépend d'un gouverneur

Difficile à gagner.

CÉLIE.

C'est là tout le malheur.

MASCARILLE, *à part, regardant Lélie.*
Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire !

CÉLIE.

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LÉLIE, *les joignant.*

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter ;
C'est par mon ordre seul qu'il vous vient visiter ;
Et je vous l'envoyois, ce serviteur fidele,
Vous offrir mon service, et vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté,
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE, *à part.*

La peste soit la bête !

TRUFALDIN.

Ho ! ho ! qui des deux eroire ?

Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé ;
Ne le savez-vous pas ?

TRUFALDIN.

Je sai ce que je sai.

J'ai crainte ici dessous de quelque manigance.

(*à Célie.*)

Rentrez, et ne prenez jamais cette licence.
Et vous, filous fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez, pour me jouer, vos flûtes mieux d'accord.

SCÈNE V.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'est bien fait. Je voudrois qu'encor, sans flatterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.

A quoi bon se montrer, et, comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di ?

LÉLIE.

Je pensois faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'étoit fort l'entendre.

Mais quoi ! cette action ne me doit point surprendre :
Vous êtes si fertile en pareils contre-temps,
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LÉLIE.

Ah mon dieu ! pour un rien me voilà bien coupable !
Le mal est-il si grand qu'il soit irréparable ?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les desseins ;
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle,
Je te laisse.

MASCARILLE, *seul*.

Fort bien. A dire vrai, l'argent
Seroit dans notre affaire un sûr et fort agent :
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCENE VI.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

Par mon chef, c'est un siecle étrange que le nôtre !
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien.
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,
Sont comme les enfants, que l'on conçoit en joie,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans notre bourse entre agréablement ;
Mais le terme venu que nous devons le rendre,

C'est lors que les douleurs commencent à nous prendre.

Baste, ce n'est pas peu que deux mille francs, dus Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus ; Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE, *à part les quatre premiers vers.*

O dieu ! la belle proie

A tirer en volant ! Chut, il faut que je voie
Si je pourrois un peu de près le caresser :
Je sais bien les discours dont il le faut bercer.
Je viens de voir, Anselme...

ANSELME.

Et qui ?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi, cette gente assassine ?

MASCARILLE.

Pour vous elle est de flamme...

ANSELME.

Elle ?

MASCARILLE.

Et vous aime tant,

Que c'est grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends content !

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrete ne meure.
Anselme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
Quand est-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs ?

ANSELME.

Mais pourquoi jusqu'ici me les avoir celées ?
Les filles, par ma foi, sont bien dissimulées !
Mascarille, en effet, qu'en dis-tu ? quoique vieux,

J'ai de la mine encore assez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oui, vraiment, ce visage est encor fort mettable ;
S'il n'est pas des plus beaux, il est des agréables.

ANSELME.

Si bien donc... ?

MASCARILLE *veut prendre la bourse.*

Si bien donc qu'elle est sotte de vous,
Ne vous regarde plus...

ANSELME.

Quoi ?

MASCARILLE.

Que comme un époux ;

Et vous veut...

ANSELME.

Et me veut... ?

MASCARILLE.

Et vous veut, quoi qu'il tienne,
Prendre la bourse...

ANSELME.

La... ?

MASCARILLE *prend la bourse et la laisse tomber.*

La bouche avec la sienne.

ANSELME.

Ah ! je t'entends. Viens çà : lorsque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laissez-moi faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE.

Que le ciel vous conduise !

ANSELME, *revenant.*

Ah ! vraiment, je faisais une étrange sottise,
Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur :
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,

Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre présent récompenser ton zèle !
Tiens, tu te souviendras...

MASCARILLE.

Ah ! non pas, s'il vous plaît.

ANSELME.

Laisse-moi...

MASCARILLE.

Point du tout. J'agis sans intérêt.

ANSELME.

Je le sais ; mais pourtant...

MASCARILLE.

Non, Anselme, vous dis-je.
Je suis homme d'honneur ; cela me désoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Mascarille.

MASCARILLE, *à part.*

O longs discours !

ANSELME, *revenant.*

Je veux

Régaler par tes mains cet objet de mes vœux ;
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laissez votre argent :
Sans vous mettre en souci, je ferai le présent ;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez, si cela l'accommode.

ANSELME.

Soit ; donne-la pour moi : mais sur-tout fais si bien,
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.

SCENE VII.

LÉLIE, ANSELME, MASCARILLE.

LÉLIE, *ramassant la bourse.*

A qui la bourse?

ANSELME.

Ah dieux ! elle m'étoit tombée ,
 Et j'aurois après cru qu'on me l'eût dérobée !
 Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant
 Qui m'épargne un grand trouble et me rend mon argent :
 Je vais m'en décharger au logis tout à l'heure.

SCENE VIII.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'est être officieux, et très fort, ou je meure.

LÉLIE.

Ma foi, sans moi l'argent étoit perdu pour lui.

MASCARILLE.

Certes, vous faites rage, et payez aujourd'hui
 D'un jugement très rare et d'un bonheur extrême :
 Nous avancerons fort, continuez de même.

LÉLIE.

Qu'est-ce donc ? Qu'ai-je fait ?

MASCARILLE.

Le sot, en bon françois,
 Puisque je puis le dire, et qu'enfin je le dois.
 Il sait bien l'impuissance où son pere le laisse ;
 Qu'un rival, qu'il doit craindre, étrangement nous
 presse ;
 Cependant quand je tente un coup pour l'obliger,
 Dont je cours moi tout seul la honte et le danger....

L É L I E.

Quoi ! e' étoit... ?

M A S C A R I L L E.

Oui , bourreau , c'étoit pour la captive
Que j'attrapois l'argent dont votre soin nous prive.

L É L I E.

S'il est ainsi , j'ai tort. Mais qui l'eût deviné ?

M A S C A R I L L E.

Il falloit en effet être bien raffiné !

L É L I E.

Tu me devois par signe avertir de l'affaire.

M A S C A R I L L E.

Oui , je devois au dos avoir mon luminaire.
Au nom de Jupiter , laissez-nous en repos ,
Et ne nous chantez plus d'impertinents propos.
Un autre après cela quitteroit tout peut-être ;
Mais j'avois médité tantôt un coup de maître ,
Dont tout présentement je veux voir les effets ,
A la charge que si...

L É L I E.

Non , je te le promets
De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

M A S C A R I L L E.

Allez donc : votre vue excite ma colere.

L É L I E.

Mais sur tout hâte-toi , de peur qu'en ce dessein...

M A S C A R I L L E.

Allez , encore un coup ; j'y vais mettre la main.

(Lélie sort.)

Menons bien ce projet : la fourbe sera fine ,
S'il faut qu'elle succede ainsi que j'imagine.
Allons voir... Bon ! voici mon homme justement.

SCÈNE IX.

PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

Mascarille !

MASCARILLE.

Monsieur.

PANDOLFE.

A parler franchement,
Je suis mal satisfait de mon fils.

MASCARILLE.

De mon maître !

Vous n'êtes pas le seul qui se plaigne de l'être :
Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croyois pourtant assez d'intelligence
Ensemble.

MASCARILLE.

Moi ? Monsieur, perdez cette croyance :
Toujours de son devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir.
A l'heure même encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hippolyte, où je le vois rebelle,
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenser le respect paternel.

PANDOLFE.

Querelle ?

MASCARILLE.

Oui, querelle, et bien avant poussée.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien, car j'avois la pensée
Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appui.

MASCARILLE.

Moi? Voyez ce que c'est que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence est toujours opprimée.
Si mon intégrité vous étoit confirmée,
Je suis auprès de lui gagé pour serviteur,
Vous me voudriez encor payer pour précepteur:
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis pour le faire être sage.
Monsieur, au nom de Dieu, lui fais-je assez souvent,
Cessez de vous laisser conduire au premier vent:
Régalez-vous : regardez l'honnête homme de père
Que vous avez du ciel, comme on le considère ;
Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,
Et, comme lui, vivez en personne d'honneur.

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre ?

MASCARILLE.

Répondre? des chansons dont il me vient confondre.
Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,
Il ne tienne de vous des semences d'honneur;
Mais sa raison n'est pas maintenant sa maîtresse.
Si je pouvois parler avecque hardiesse,
Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret qui m'importeroit fort
S'il étoit découvert : mais à votre prudence
Je puis le confier avec toute assurance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sachez donc que vos vœux sont trahis
Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé ; mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez si je suis le secret confident....

PANDOLFE.

Vraiment je suis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant

A son devoir, sans bruit, desirez-vous le rendre ?
Il faut... J'ai toujours peur qu'on nous vienne sur-
prendre ;

Ce seroit fait de moi, s'il savoit ce discours.
Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,
Acheter sourdement l'esclave idolâtrée,
Et la faire passer en une autre contrée.
Anselme a grand accès auprès de Trufaldin ;
Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin :
Après, si vous voulez en mes mains la remettre,
Je connois des marchands, et puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et, malgré votre fils, de la faire écarter.
Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range,
A cet amour naissant il faut donner le change ;
Et de plus, quand bien même il seroit résolu
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet, pouvant réveiller son caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'est très bien raisonner, ce conseil me plaît fort...
Je vois Anselme ; va, je m'en vais faire effort
Pour avoir promptement cette esclave funeste,
Et la mettre en tes mains pour achever le reste.

MASCARILLE, *seul*.

Bon : allons avertir mon maître de ceci.
Vive la fourberie et les fourbes aussi !

SCENE X.

HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Oui, traître, c'est ainsi que tu me rends service ?
Je viens de tout entendre, et voir ton artifice.
A moins que de cela l'eussé-je soupçonné ?
Tu payes d'imposture, et tu m'en as donné.
Tu m'avois promis, lâche, et j'avôis lieu d'attendre
Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre ;
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adresse et tes soins sauroient me dégager ;
Que tu m'affranchirois du projet de mon pere :
Et cependant ici tu fais tout le contraire !
Mais tu t'abuseras : je sais un sûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pousSES si bien ;
Et je vais de ce pas...

MASCARILLE.

Ah ! que vous êtes prompte !
La mouche tout d'un coup à la tête vous monte,
Et, sans considérer s'il a raison ou non,
Votre esprit contre moi fait le petit démon.
J'ai tort, et je devrois, sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puisqu'ainsi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE.

Par quelle illusion penses-tu m'éblouir ?
Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr ?

MASCARILLE.

Non. Mais il faut savoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre service ;
Que ce conseil adroit, qui semble être sans fard,
Jette dans le panneau l'un et l'autre vieillard ;
Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Célie
Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie,

Et faire que, l'effet de cette invention
 Dans le dernier excès portant sa passion,
 Anselme, rebuté de son prétendu gendre,
 Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE.

Quoi ! tout ce grand projet qui m'a mise en courroux,
 Tu l'as formé pour moi, Mascarille !

MASCARILLE.

Oui, pour vous,

Mais puisqu'on reconnoît si mal mes bons offices,
 Qu'il me faut de la sorte essuyer vos caprices,
 Et que, pour récompense, on s'en vient de hauteur
 Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
 Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise,
 Et, dès ce même pas, rompre mon entreprise.

HIPPOLYTE, *l'arrêtant.*

Hé ! ne me traite pas si rigoureusement,
 Et pardonne aux transports d'un premier mouve-
 ment !

MASCARILLE.

Non, non, laissez-moi faire, il est en ma puissance
 De détourner le coup qui si fort vous offense.
 Vous ne vous plaindrez point de mes soins désormais ;
 Oui, vous aurez mon maître, et je vous le promets.

HIPPOLYTE.

Hé ! mon pauvre garçon, que ta colere cesse !
 J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confesse.

(tirant sa bourse.)

Mais je veux réparer ma faute par ceci.
 Pourrois-tu te résoudre à me quitter ainsi ?

MASCARILLE.

Non, je ne le saurois, quelque effort que je fasse :
 Mais votre promptitude est de mauvaise grace.
 Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur
 Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'hon-
 neur.

HIPPOLYTE.

Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses injures :
Mais que ces deux louis guérissent tes blessures.

MASCARILLE.

Hé ! tout cela n'est rien : je suis tendre à ces coups.
Mais déjà je commence à perdre mon courroux :
Il faut de ses amis endurer quelque chose.

HIPPOLYTE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose ?
Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis
Produise à mon amour le succès que tu dis ?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des épines.
J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines ;
Et quand ce stratagème à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HIPPOLYTE.

Crois qu'Hippolyte au moins ne sera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte.

HIPPOLYTE.

Ton maître te fait signe, et veut parler à toi :
Je te quitte ; mais songe à bien agir pour moi.

SCENE XI.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Que diable fais-tu là ? Tu me promets merveille ;
Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
Sans que mon bon génie au devant m'a poussé,
Déjà tout mon bonheur eût été renversé ;
C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joie ;
D'un regret éternel je devenois la proie :
Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,

Anselme avoit l'esclave, et j'en étois frustré ;
Il l'emmenoit chez lui. Mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, et tant fait, que, par crainte,
Le pauvre Trufaldin l'a retenue.

M A S C A R I L L E.

Et trois :

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.
C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable !
Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable :
Entre mes propres mains on la devoit livrer ;
Et vos soins endiablés nous en viennent sevrer.
Et puis pour votre amour je m'emploierois encore !
J'aimerois mieux cent fois être grosse pécure,
Devenir cruche, chon, lanterne, loup-garou,
Et que monsieur Satan vous vînt tordre le cou.

L É L I E, *seul.*

Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire sur les pots décharger sa furie.

F I N D U P R E M I E R A C T E.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

A vos desirs enfin il a fallu se rendre :
Malgré tous mes serments je n'ai pu m'en défendre,
Et pour vos intérêts, que je voulois laisser,
En de nouveaux périls viens de m'embarrasser.
Je suis ainsi facile ; et si de Mascarille
Madame la nature avoit fait une fille,
Je vous laisse à penser ce que c'auroit été.
Toutefois n'allez pas sur cette sûreté
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bévue et rompre mon attente.
Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons,
Pour en pouvoir tirer ce que nous desirons :
Mais si dorénavant votre imprudence éclate,
Adieu, vous dis, mes soins pour l'espoir qui vous flatte.

LÉLIE.

Non, je serai prudent, te dis-je ; ne crains rien :
Tu verras seulement...

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien ;
J'ai commencé pour vous un hardi stratagème.
Votre pere fait voir une paresse extrême
A rendre par sa mort tous vos desirs contents ;
Je viens de le tuer (de parole , j'entends) :
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie
Le bon homme surpris a quitté cette vie.
Mais avant , pour pouvoir mieux feindre ce trépas ,
J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas :

On est venu lui dire , et par mon artifice ,
 Que les ouvriers qui sont après son édifice ,
 Parmi les fondements qu'ils en jettent encor ,
 Avoient fait par hasard rencontre d'un trésor.
 Il a volé d'abord ; et , comme à la campagne
 Tout son monde à présent , hors nous deux , l'accom-
 pagne ,
 Dans l'esprit d'un chacun je le tue aujourd'hui ,
 Et produis un fant' me enseveli pour lui.
 Enfin je vous ai dit à quoi je vous engage :
 Jouez bien votre rôle. Et pour mon personnage ,
 Si vous appercevez que j'y manque d'un mot ,
 Dites absolument que je ne suis qu'un sot.

SCENE II.

LÉLIE, *seul*.

Son esprit, il est vrai, trouve une étrange voie
 Pour adresser mes vœux au comble de leur joie :
 Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux ,
 Que ne feroit-on pas pour devenir heureux ?
 Si l'amour est au crime une assez belle excuse ,
 Il en peut bien servir à la petite ruse
 Que sa flamme aujourd'hui me force d'approuver ,
 Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
 Juste ciel ! qu'ils sont prompts ! je les vois en parole.
 Allons nous préparer à jouer notre rôle.

SCENE III.

ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE.

La nouvelle a sujet de vous surprendre fort,

ANSELME.

Etre mort de la sorte !

MASCARILLE.

Il a, certes, grand tort :
Je lui sais mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME.

N'avoir pas seulement le temps d'être malade !

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir.

ANSELME.

Et Lélie ?

MASCARILLE.

Il se bat, et ne peut rien souffrir ;
Il s'est fait en maint lieu contusion et bosse,
Et veut accompagner son papa dans la fosse :
Enfin, pour achever, l'excès de son transport
M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allât semondre.

ANSELME.

N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir ;
Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,
Qui tôt ensevelit bien souvent assassine ;
Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépassé comme il faut.
Au reste, pour venir au discours de tantôt,
Lélie, et l'action lui sera salutaire,
D'un bel enterrement veut régaler son pere,
Et consoler un peu ce défunt de son sort
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.
Il hérite beaucoup : mais comme en ses affaires
Il se trouve assez neuf et ne voit encor gueres,
Que son bien la plupart n'est point en ces quartiers,
Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers,
Il voudroit vous prier, ensuite de l'instance
D'excuser de tantôt son trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir...

ANSELME.

Tu me l'as déjà dit; et je m'en vais le voir.

MASCARILLE, *seul*.

Jusques ici du moins, tout va le mieux du monde.
Tâchons à ce progrès que le reste réponde;
Et, de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.

SCENE IV.

ANSELME, LÉLIE, MASCARILLE.

ANSELME.

Sortons; je ne saurois qu'avec douleur très forte
Le voir empaqueté de cette étrange sorte.
Las! en si peu de temps! Il vivoit ce matin!

MASCARILLE.

En peu de temps par fois on fait bien du chemin.

LÉLIE, *pleurant*.

Ah!

ANSELME.

Mais quoi, cher Lélie! enfin il étoit homme.
On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

LÉLIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire gare, elle abat les humains,
Et contre eux de tout temps a de mauvais desseins.

LÉLIE.

Ah!

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes les prières,
Ne perdrait pas un coup de ses dents meurtrières.
Tout le monde y passe.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raisons votre ennui persévère,
Mon cher Lélie, au moins faites qu'il se modère.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANSELME

Au reste, sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obseques d'un pere.

LÉLIE.

Ah! ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur!
Il ne peut, sans mourir, songer à ce malheur.

ANSELME.

Je sais que vous verrez aux papiers du bon homme
Que je suis débiteur d'une plus grande somme:
Mais, quand par ces raisons je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez; je suis tout vôtre, et le ferai paroître.

LÉLIE, *s'en allant.*

Ah!

MASCARILLE.

Le grand déplaisir que sent monsieur mon maître!

ANSELME.

Mascarille, je crois qu'il seroit à propos
Qu'il me fit de sa main un reçu de deux mots.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Des évènements l'incertitude est grande.

Ah!

ANSELME.

Faisons-lui signer le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las ! en l'état qu'il est, comment vous contenter ?
 Donnez-lui le loisir de se désattrister ;
 Et quand ses déplaisirs auront quelque allégresse,
 J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.
 Adieu. Je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,
 Et m'en vais tout mon souï pleurer avecque lui.
 Hi!

ANSELME, *seul.*

Le monde est rempli de beaucoup de traverses ;
 Chaque homme tous les jours en ressent de diverses ;
 Et jamais ici bas...

SCENE V.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

Ah bons dieux ! je frémi !
 Pandolfe qui revient ! Fût-il bien endormi !
 Comme depuis sa mort sa face est amaigrie !
 Las ! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie !
 J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre transport ?

ANSELME.

Dites-moi de bien loin quel sujet vous amene.
 Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
 C'est trop de courtoisie, et véritablement
 Je me serois passé de votre compliment.
 Si votre ame est en peine et cherche des prieres,
 Las ! je vous en promets, et ne m'effrayez gueres !

Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous que vous serez content.

Disparaissez donc, je vous prie;
Et que le ciel, par sa bonté,
Comble de joie et de santé
Votre défunte seigneurie!

PANDOLFE, *riant*.

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las! pour un trépassé vous êtes bien gaillard!

PANDOLFE.

Est-ce jeu, dites-nous, ou bien si c'est folie
Qui traite de défunt une personne en vie?

ANSELME.

Hélas! vous êtes mort, et je viens de vous voir...

PANDOLFE.

Quoi! j'aurois trépassé sans m'en appercevoir?

ANSELME.

Sitôt que Mascarille en a dit la nouvelle,
J'en ai senti dans l'ame une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin dormez-vous? Etes-vous éveillé?
Me connoissez-vous pas?

ANSELME.

Vous êtes habillé

D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre visage affreusement laidir.
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure;
J'ai prou de ma frayeur en cette conjuncture.

PANDOLFE.

En une autre saison, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anselme, me seroit un charmant badinage,
Et j'en prolongerois le plaisir davantage:

Mais, avec cette mort, un trésor supposé,
Dont parmi les chemins on m'a désabusé,
Fomente dans mon ame un soupçon légitime.
Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte et les remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME.

M'auroit-on joué piece et fait supercherie ?
Ah ! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie !
Touchons un peu pour voir. En effet c'est bien lui.
Malepeste du sot que je suis aujourd'hui !
De grace, n'allez pas divulguer un tel conte ;
On en feroit jouer quelque farce à ma honte.
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous ? Ah ! voilà l'enclouure !
C'est là le nœud secret de toute l'aventure !
A votre dam. Pour moi, sans me mettre en souci,
Je vais faire informer de cette affaire-ci
Contre ce Mascarille ; et si l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puisse coûter, je le veux faire pendre.

ANSELME, *seul*.

Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sens et bien :
Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
Et d'être encor si prompt à faire une sottise ;
D'examiner si peu sur un premier rapport...
Mais je vois...

SCÈNE VI.

LÉLIE, ANSELME.

LÉLIE.

Maintenant avec ce passeport
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte ?

LÉLIE.

Que dites-vous ? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chèrement toujours la gardera.

ANSELME.

Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise ;
Que parmi ces louis, quoiqu'ils semblent très beaux ,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux ;
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.
De nos faux monnoyeurs l'insupportable audace
Pullule en cet état d'une telle façon ,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon.
Mon dieu ! qu'on feroit bien de les faire tous pendre !

LÉLIE.

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre :
Mais je n'en ai point vu de faux, comme je croi.

ANSELME.

Je les connoîtrai bien, montrez, montrez-les moi.
Est-ce tout ?

LÉLIE.

Oui.

ANSELME.

Tant mieux. Enfin je vous raccroche ,
Mon argent bien aimé ; rentrez dedans ma poche.
Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc des gens qui se portent fort bien ?
Et qu'auriez-vous donc fait sur moi chétif beau-pere ?
Ma foi ! je m'engendrois d'une belle maniere ,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort discret !
Allez, allez mourir de honte et de regret.

LÉLIE, *seul*.

Il faut dire, j'en tiens. Quelle surprise extrême !
D'où peut-il avoir su sitôt le stratagème ?

SCENE VII.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi ! vous étiez sorti ? Je vous cherchois par-tout.
 Hé bien ! en sommes-nous enfin venus à bout ?
 Je le donne en six coups au fourbe le plus brave.
 Ça, donnez-moi que j'aie acheter notre esclave ;
 Votre rival après sera bien étonné.

LÉLIE.

Ah ! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné !
 Pourrois-tu de mon sort deviner l'injustice ?

MASCARILLE.

Quoi ? que seroit-ce ?

LÉLIE.

Anselle, instruit de l'artifice,
 M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
 Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être.

LÉLIE.

Il est trop véritable.

MASCARILLE.

Tout de bon ?

LÉLIE.

Tout de bon ; j'en suis inconsolable.
 Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

MASCARILLE.

Moi, monsieur ! quelque sot : la colere fait mal ;
 Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
 Que Célie, après tout, soit ou libre ou captive,
 Que Léandre l'achete, ou qu'elle reste là,
 Pour moi, je m'en soucie autant que de cela.

LÉLIE.

Ah ! n'aye point pour moi si grande indifférence,

Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence !
 Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas
 Que j'avois fait merveille, et qu'en ce feint trépas
 J'éluois un chacun d'un deuil si vraisemblable,
 Que les plus clairvoyants l'auroient cru véritable ?

M A S C A R I L L E.

Vous avez en effet sujet de vous louer.

L É L I E.

Hé bien ! je suis coupable, et je veux l'avouer ;
 Mais si jamais mon bien te fut considérable,
 Répare ce malheur, et me sois secourable.

M A S C A R I L L E.

Je vous baise les mains ; je n'ai pas le loisir.

L É L I E.

Mascarille, mon fils !

M A S C A R I L L E.

Point.

L É L I E.

Fais-moi ce plaisir.

M A S C A R I L L E.

Non, je n'en ferai rien.

L É L I E.

Si tu m'es inflexible,

Je m'en vais me tuer.

M A S C A R I L L E.

Soit ; il vous est loisible.

L É L I E.

Je ne te puis fléchir ?

M A S C A R I L L E.

Non.

L É L I E.

Vois-tu le fer prêt ?

M A S C A R I L L E.

Oui.

L É L I E.

Je vais le pousser.

L'ÉTOURDI.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaît.

LÉLIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE.

Non.

LÉLIE.

Adieu, Mascarille.

MASCARILLE.

Adieu, monsieur Lélie.

LÉLIE.

Quoi!

MASCARILLE.

Tuez-vous donc vite. Ah! que de longs devis!

LÉLIE.

Tu youdrois bien, ma foi! pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot, et que je me tuasse.

MASCARILLE.

Savois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace;
Et, quoi que ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer!

SCÈNE VIII.

TRUFALDIN, LÉANDRE, LÉLIE, MASCARILLE.

*(Trufaldin parle bas à Léandre, dans le fond
du théâtre.)*

LÉLIE.

Que vois-je? Mon rival et Trufaldin ensemble!
Il achete Célie. Ah! de frayeur je tremble!

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut;
Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.

Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense
De vos brusques erreurs, de votre impatience.

LÉLIE.

Que dois-je faire ? dis : veuille me conseiller.

MASCARILLE.

Je ne sais.

LÉLIE.

Laisse-moi, je vais le quereller.

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il ?

LÉLIE.

Que veux-tu que je fasse
Pour empêcher ce coup ?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grace :
Je jette encore un œil pitoyable sur vous.
Laissez-moi l'observer : par des moyens plus doux
Je vais, comme je crois, savoir ce qu'il projette.

(*Lélie sort.*)

TRUFALDIN, à Léandre.

Quand on viendra tantôt, c'est une affaire faite.

(*Trufaldin sort.*)

MASCARILLE, à part, en s'en allant.

Il faut que je l'attrape, et que de ses desseins
Je sois le confident pour mieux les rendre vains.

LÉANDRE, seul.

Graces au ciel, voilà mon bonheur hors d'atteinte,
J'ai su me l'assurer, et je n'ai plus de crainte.
Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

SCENE IX.

LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE *dit ces deux vers dans la maison,
et entre sur le théâtre.*

Aie! aie! à l'aide! au meurtre! au secours! on m'assomme!

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! O traître! ô bourreau d'homme!

LÉANDRE.

D'où procède cela? Qu'est-ce? que te fait-on?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cents coups de bâton.

LÉANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lélie.

LÉANDRE.

Et pourquoi?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle

Il me chasse et me bat d'une façon cruelle.

LÉANDRE.

Ah! vraiment, il a tort!

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,

Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.

Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde!

Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde;

Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur;

Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,

Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,

Et me faire un affront si sensible aux épaules.

Je te le dis encor, je saurai m'en venger.
Une esclave te plaît, tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains ; et je veux faire en sorte
Qu'un autre te l'enleve, ou le diable m'emporte !

LÉANDRE.

Ecoute, Mascarille, et quitte ce transport.
Tu m'as plu de tout temps, et je souhaitois fort
Qu'un garçon comme toi, plein d'esprit et fidele,
A mon service un jour pût attacher son zele.
Enfin, si le parti te semble bon pour toi,
Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE.

Oui, monsieur, d'autant mieux que le destin propice
M'offre à me bien venger en vous rendant service ;
Et que dans mes efforts pour vos contentements
Je puis à mon brutal trouver des châtimens :
De Célie, en un mot, par mon adresse extrême....

LÉANDRE,

Mon amour s'est rendu cet office lui-même.
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE,

Quoi ! Célie est à vous ?

LÉANDRE.

Tu la verrois paroître,
Si de mes actions j'étois tout-à-fait maître :
Mais quoi ! mon pere l'est ; comme il a volonté,
Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin, car je sors de chez lui,
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui ;
Et, l'achat fait, ma bague est la marque choisie
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je songe auparavant à chercher les moyens
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens

A trouver promptement un endroit favorable
Où puisse être en secret cette captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la ville un peu, je puis avec raison
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison ;
Là vous pourrez la mettre avec toute assurance,
Et de cette action nul n'aura connoissance.

LÉANDRE.

Oui ? Ma foi, tu me fais un plaisir souhaité.
Tiens donc, et va pour moi prendre cette beauté :
Dès que par Trufaldin ma bague sera vue,
Aussitôt en tes mains elle sera rendue,
Et dans cette maison tu me la conduiras.
Quand... Mais chut, Hippolyte est ici sur nos pas.

SCENE X.

HIPPOLYTE, LÉANDRE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Je dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle ;
Mais la trouverez-vous agréable, ou cruelle ?

LÉANDRE.

Pour en pouvoir juger, et répondre soudain,
Il faudroit le savoir.

HIPPOLYTE.

Donnez-moi donc la main
Jusqu'au temple ; en marchant je pourrai vous l'ap-
prendre.

LÉANDRE, à Mascarille.

Va, va-t'en me servir sans davantage attendre.

SCENE XI.

MASCARILLE, *seul.*

Oui, je te vais servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon !
Oh ! que dans un moment Lémie aura de joie !
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie !
Recevoir tout son bien d'où l'on attend son mal !
Et devenir heureux par la main d'un rival !
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros, un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or,
Vivat Mascarillus fourbum imperator !

SCENE XII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Holà !

TRUFALDIN.

Que voulez-vous ?

MASCARILLE.

Cette bague connue

Vous dira le sujet qui cause ma venue.

TRUFALDIN.

Oui, je reconnois bien la bague que voilà.

Je vais quérir l'esclave, arrêtez un peu là.

SCENE XIII.

TRUFALDIN, UN COURIER, MASCARILLE.

LE COURIER, *à Trufaldin.*

Seigneur, obligez-moi de m'enseigner un homme...

TRUFALDIN.

Et qui ?

LE COURIER.

Je crois que c'est Trufaldin qu'il se nomme.

TRUFALDIN.

Et que lui voulez-vous ? Vous le voyez ici.

LE COURIER.

Lui rendre seulement la lettre que voici.

TRUFALDIN *lit*.

« Le ciel, dont la bonté prend souci de ma vie,

« Vient de me faire ouïr, par un bruit assez doux,

« Que ma fille, à quatre ans par des voleurs ravie,

« Sous le nom de Célie est esclave chez vous.

« Si vous sùtes jamais ce que c'est qu'être pere,

« Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,

« Conservez-moi chez vous cette fille si chere,

« Comme si de la vôtre elle tenoit le rang.

« Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,

« Et vous vais de vos soins récompenser si bien,

« Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,

« Vous bénirez le jour où vous causez le mien. »

De Madrid.

DON PEDRO DE GUSMAN,
marquis de MONTALCANE.*(Il continue.)*

Quoiqu'à leur nation bien peu de foi soit due,

Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,

Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,

Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer :

Et cependant j'allois, dans mon impatience,

Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance.

(au courier.)

Un seul moment plus tard tous vos pas étoient vains,

J'allois mettre à l'instant cette fille en ses mains :

Mais suffit ; j'en aurai tout le soin qu'on desire.

*(Le courier sort.)**(à Mascarille.)*

Vous-même vous voyez ce que je viens de lire.

Vous direz à celui qui vous a fait venir
Que je ne lui saurois ma parole tenir;
Qu'il vienne retirer son argent.

M A S C A R I L L E.

Mais l'outrage

Que vous lui faites...

T R U F A L D I N.

Va, sans causer davantage.

M A S C A R I L L E, *seul*.

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le sort a bien donné la baie à mon espoir;
Et bien à la male-heure est-il venu d'Espagne
Ce courier, que la foudre ou la grêle accompagne!
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'ent en si peu de temps plus triste événement.

S C E N E X I V.

L É L I E, *riant*; M A S C A R I L L E.

M A S C A R I L L E.

Quel beau transport de joie à présent vous inspire?

L É L I E.

Laisse-m'en rire encore avant que te le dire.

M A S C A R I L L E.

Çà, rions donc bien fort, nous en avons sujet.

L É L I E.

Ah! je ne serai plus de tes plaintes l'objet:
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies.
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
Il est vrai, je suis prompt, et m'emporte par fois:
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
Aussi bonne, en effet, que personne qui vive;
Et toi même avoueras que ce que j'ai fait part
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LÉLIE.

Tantôt, l'esprit ému d'une frayeur bien vive
D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival,
Je songeois à trouver un remède à ce mal;
Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même,
J'ai conçu, digéré, produit un stratagème
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'est-ce?

LÉLIE.

Ah! s'il te plaît, donne-toi patience.

J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
Comme d'un grand seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant su, par un heureux destin,
Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célie
Est sa fille, autrefois par des voleurs ravie,
Il veut la venir prendre, et le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre des soins;
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, et doit pour elle
Par de si grands présents reconnoître son zèle,
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LÉLIE.

Ecoute donc; voici bien le meilleur.

La lettre que je dis a donc été remise.
Mais sais-tu bien comment? En saison si bien prise,
Que le porteur m'a dit que, sans ce trait falot,
Un homme l'emmenoit, qui s'est trouvé fort sot.

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable?

LÉLIE.

Oui. D'un tour si subtil m'aurois-tu cru capable?

Loue au moins mon adresse, et la dextérité
Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir louer selon votre mérite
Je manque d'éloquence, et ma force est petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand et rare effet d'une imaginative
Qui ne cede en vigueur à personne qui vive,
Ma langue est impuissante, et je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis savoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte prose,
Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,
Tout ce que vous avez été durant vos jours ;
C'est-à-dire un esprit chaussé tout à rebours,
Une raison malade et toujours en débauche,
Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi,
Que sais-je ? un . . . cent fois plus encor que je ne di.
C'est faire en abrégé votre panégyrique.

LÉLIE.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique.
Ai-je fait quelque chose ? Eclaircis-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait. Mais ne me suivez point.

LÉLIE.

Je te suivrai par-tout pour savoir ce mystère.

MASCARILLE.

Oui ! Sus donc, préparez vos jambes à bien faire ;
Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LÉLIE, *seul*.

Il m'échappe. O malheur qui ne se peut forcer !
Au discours qu'il m'a fait que saurois-je comprendre ?
Et quel mauvais office aurois-je pu me rendre ?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

MASCARILLE.

TAISEZ-VOUS, ma bonté, cessez votre entretien ,
Vous êtes une sotte, et je n'en ferai rien.
Oui, vous avez raison, mon courroux, je l'avoue;
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue,
C'est trop de patience; et je dois en sortir,
Après de si beaux coups qu'il a su divertir.
Mais aussi raisonnons un peu sans violence.
Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je cede à la difficulté,
Que je me trouve à bout de ma subtilité.
Et que deviendra lors cette publique estime
Qui te vante par-tout pour un fourbe sublime,
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions
A ne t'être jamais vu court d'inventions?
L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose!
A tes nobles travaux ne fais aucune pause;
Et quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Acheve pour ta gloire, et non pour l'obliger.
Mais quoi! que feras-tu que de l'eau toute claire?
Traversé sans repos par ce démon contraire,
Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter,
Et que c'est battre l'eau de prétendre arrêter
Ce torrent effréné qui de tes artifices
Renverse en un moment les plus beaux édifices.
Hé bien! pour toute grace, encore un coup du moins,
Au hasard du succès sacrifions des soins;
Et s'il poursuit encore à rompre notre chance,

J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.
Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
Si par-là nous pouvions perdre notre rival,
Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
Nous laissât jour entier pour ce que je médite.
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
Dont je promettrai bien un succès glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre.
Bon : voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCENE II.

LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Monsieur, j'ai perdu temps ; votre homme se dédit.

LÉANDRE.

De la chose lui-même il m'a fait le récit :
Mais c'est bien plus ; j'ai su que tout ce beau mystère
D'un rapt d'Egyptiens, d'un grand seigneur pour père
Qui doit partir d'Espagne et venir en ces lieux,
N'est qu'un pur stratagème, un trait facétieux,
Une histoire à plaisir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe !

LÉANDRE.

Et pourtant Trufaldin
Est si bien imprimé de ce conte badin,
Mord si bien à l'appât de cette foible ruse,
Qu'il ne veut point souffrir que l'on le désabuse.

MASCARILLE.

C'est pourquoi désormais il la gardera bien,
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LÉANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout-à-fait adorable ;

Et je suis en suspens si, pour me l'acquérir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
Par le don de ma foi rompre sa destinée,
Et changer ses liens en ceux de l'hyménée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouser ?

LÉANDRE.

Je ne sais : mais enfin,

Si quelque obscurité se trouve en son destin,
Sa grace et sa vertu sont de douces amorces
Qui, pour tirer les cœurs, ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites-vous ?

LÉANDRE.

Quoi ? que murmures-tu ?

Acheve : explique-toi sur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monsieur, votre visage en un moment s'altère,
Et je ferai bien mieux peut-être de me taire.

LÉANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, très charitablement

Je vous veux retirer de votre aveuglement.

Cette fille. . .

LÉANDRE.

Poursuis.

MASCARILLE.

N'est rien moins qu'inhumaine ;

Dans le particulier elle oblige sans peine ;

Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche après tout

A quiconque la sait prendre par le bon bout :

Elle fait la sucrée, et vent passer pour prude.

Mais je puis en parler avecque certitude :

Vous savez que je suis quelque peu du métier

A me devoir connoître en un pareil gibier.

LÉANDRE.

Célie! . . .

MASCARILLE.

Oui, sa pudeur n'est que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place,
Et qui s'évanouit, comme l'on peut savoir,
Aux rayons du soleil qu'une bourse fait voir.

LÉANDRE.

Las! que dis-tu? Croirai-je un discours de la sorte?

MASCARILLE.

Monsieur, les volontés sont libres; que m'importe?
Non, ne me croyez pas, suivez votre dessein:
Prenez cette matoise, et lui donnez la main;
Toute la ville en corps reconnoîtra ce zèle,
Et vous épouserez le bien public en elle.

LÉANDRE.

Quelle surprise étrange!

MASCARILLE, *à part.*

Il a pris l'hameçon.

Courage! s'il se peut enfermer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine.

LÉANDRE.

Oui, d'un coup étonnant ce discours m'assassine.

MASCARILLE.

Quoi! vous pourriez. . . ?

LÉANDRE.

Va-t'en jusqu'à la poste, et voi

Je ne sais quel paquet qui doit venir pour moi.

(*seul, après avoir revê.*)

Qui ne s'y fût trompé? Jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage.

SCENE III.

LÉLIE, LÉANDRE.

LÉLIE.

De chagrin qui vous tient quel peut être l'objet ?

LÉANDRE.

Moi ?

LÉLIE.

Vous-même.

LÉANDRE.

Pourtant je n'en ai point sujet.

LÉLIE.

Je vois bien ce que c'est, Célie en est la cause.

LÉANDRE.

Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

LÉLIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins :

Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains.

LÉANDRE.

Si j'étois assez sot pour chérir ses caresses,

Je me moquerois bien de toutes vos finesses.

LÉLIE.

Quelles finesses donc ?

LÉANDRE.

Mon dieu ! nous savons tout.

LÉLIE.

Quoi ?

LÉANDRE.

Votre procédé de l'un à l'autre bout.

LÉLIE.

C'est de l'hébreu pour moi, j'en'y puis rien comprendre.

LÉANDRE.

Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre ;

Mais, croyez-moi, cessez de craindre pour un bien

Où je serois fâché de vous disputer rien.
J'aime fort la beauté qui n'est point profanée,
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LÉLIE.

Tout beau, tout beau, Léandre !

LÉANDRE.

Ah ! que vous êtes bon !

Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon ;
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes.
Il est vrai, sa beauté n'est pas des plus communes ;
Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LÉLIE.

Léandre, arrêtez là ce discours importun.
Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle,
Mais sur-tout retenez cette atteinte mortelle.
Sachez que je m'impute à trop de lâcheté
D'entendre mal parler de ma divinité,
Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
A souffrir votre amour qu'un discours qui l'offense.

LÉANDRE.

Ce que j'avance ici me vient de bonne part.

LÉLIE.

Quiconque vous l'a dit est un lâche, un pandard.
On ne peut imposer de tache à cette fille,
Je connois bien son cœur.

LÉANDRE.

Mais enfin Mascarille
D'un semblable procès est juge compétent ;
C'est lui qui la condamne.

LÉLIE.

Oui !

LÉANDRE.

Lui-même.

LÉLIE.

D'une fille d'honneur insolemment médire, Il prétend

Et que peut-être encor je n'en ferai que rire ?
Gage qu'il se dédit.

LÉANDRE.

Et moi, gage que non.

LÉLIE.

Parbleu ! je le ferois mourir sous le bâton,
S'il m'avoit soutenu des faussetés pareilles.

LÉANDRE.

Moi, je lui couperois sur-le-champ les oreilles,
S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCÈNE IV.

LÉLIE, LÉANDRE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah ! bon, bon, le voilà ! Venez çà, chien maudit.

MASCARILLE.

Quoi ?

LÉLIE.

Langue de serpent fertile en impostures,
Vous osez sur Célie attacher vos morsures,
Et lui calomnier la plus rare vertu
Qui puisse faire éclat sous un sort abattu ?

MASCARILLE, *bas à Lélie,*

Doucement ; ce discours est de mon industrie.

LÉLIE.

Non, non, point de clin d'œil et point de raillerie :
Je suis aveugle à tout, sourd à quoi que ce soit ;
Fût-ce mon propre frère, il me la payeroit ;
Et sur ce que j'adore oser porter le blâme,
C'est me faire une plaie au plus tendre de l'ame.
Tous ces signes sont vains. Quels discours as-tu faits ?

MASCARILLE.

Mon dieu ! ne cherchons point querelle, ou je m'en
vais.

LÉLIE.

Tu n'échapperas pas.

MASCARILLE.

Ahi!

LÉLIE.

Parle donc, confesse.

MASCARILLE, *bas à Lélie.*

Laissez-moi; je vous dis que c'est un tour d'adresse.

LÉLIE.

Dépêche, qu'as-tu dit? vide entre nous ce point.

MASCARILLE, *bas à Lélie.*

J'ai dit ce que j'ai dit: ne vous emportez point.

LÉLIE, *mettant l'épée à la main.*

Ah! je vous ferais bien parler d'une autre sorte.

LÉANDRE, *l'arrêtant.*

Alte un peu; retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE, *à part.*

Fut-il jamais au monde un esprit moins sensé?

LÉLIE.

Laissez-moi contenter mon courage offensé.

LÉANDRE.

C'est trop que de vouloir le battre en ma présence.

LÉLIE.

Quoi! châtier mes gens n'est pas en ma puissance?

LÉANDRE.

Comment vos gens?

MASCARILLE, *à part.*

Encore! Il va tout découvrir.

LÉLIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,

Hé bien! c'est mon valet.

LÉANDRE.

C'est maintenant le nôtre.

LÉLIE.

Le trait est admirable! Et comment donc le vôtre?

LÉANDRE.

Sans doute.

MASCARILLE, *bas à Lélie.*

Doucement.

LÉLIE.

Hem, que veux-tu conter?

MASCARILLE, *à part.*

Ah ! le double bourreau, qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien, quelque signe qu'on donne !

LÉLIE.

Vous rêvez bien, Léandre, et me la baillez bonne.
Il n'est pas mon valet ?

LÉANDRE.

Pour quelque mal commis,
Hors de votre service il n'a pas été mis ?

LÉLIE.

Je ne sais ce que c'est.

LÉANDRE.

Et, plein de violence,
Vous n'avez pas chargé son dos avec outrance ?

LÉLIE.

Point du tout. Moi, l'avoir chassé, roué de coups ?
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.

MASCARILLE, *à part.*

Pousse, pousse, bourreau ; tu fais bien tes affaires.

LÉANDRE, *à Mascarille.*

Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires !

MASCARILLE.

Il ne sait ce qu'il dit ; sa mémoire. . . .

LÉANDRE.

Non, non,

Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon.
Oui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne ;
Mais pour l'invention, va, je te le pardonne.
C'est bien assez pour moi qu'il m'ait désabusé,
De voir par quels motifs tu m'avois imposé,

Et que, m'étant commis à ton zele hypocrite,
A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte.
Ceci doit s'appeler *un avis au lecteur*.
Adieu, Lélie, adieu; très humble serviteur.

SCENE V.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Courage, mon garçon! tout heur nous accompagne;
Mettons flamberge au vent, et bravoure en campagne:
Faisons *l'Olibrius, l'occiseur d'innocents*.

LÉLIE.

Il t'avoit accusé de discours médisants
Contre. . . .

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
Lui laisser son erreur qui vous rendoit service,
Et par qui son amour s'en étoit presque allé?
Non, il a l'esprit franc et point dissimulé.
Enfin chez son rival je m'ancre avec adresse,
Cette fourbe en mes mains va mettre sa maîtresse:
Il me la fait manquer. Avec de faux rapports
Je veux de son rival ralentir les transports:
Mon brave incontinent vient, qui le désabuse.
J'ai beau lui faire signe, et montrer que c'est ruse:
Point d'affaire; il poursuit sa pointe jusqu'au bout,
Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert tout.
Grand et sublime effort d'une imaginative
Qui ne le cede point à personne qui vive!
C'est une rare piece, et digne, sur ma foi,
Qu'on en fasse présent au cabinet d'un roi.

LÉLIE.

Je ne m'étonne pas si je romps tes attentes;
A moins d'être informé des choses que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la sorte.

Tant pis.

LÉLIE.

Au moins, pour t'emporter à de justes dépits,
Fais-moi dans tes desseins entrer de quelque chose.
Mais que de leurs ressorts la porte me soit close,
C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans verd.

MASCARILLE.

Ah ! voilà tout le mal. C'est cela qui nous perd.
Ma foi, mon cher patron, je vous le dis encore,
Vous ne serez jamais qu'une pauvre pécore.

LÉLIE.

Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser.
Mon rival, en tout cas, ne peut me traverser ;
Et pourvu que tes soins, en qui je me repose....

MASCARILLE.

Laissons là ce discours, et parlons d'autre chose.
Je ne m'appaise pas, non, si facilement ;
Je suis trop en colere. Il faut premièrement
Me rendre un bon office ; et nous verrons ensuite
Si je dois de vos feux reprendre la conduite.

LÉLIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas.
As-tu besoin, dis-moi, de mon sang, de mon bras ?

MASCARILLE.

De quelle vision sa cervelle est frappée !
Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée
Que l'on trouve toujours plus prompts à dégainer
Qu'à tirer un teston, s'il falloit le donner.

LÉLIE.

Que puis-je donc pour toi ?

MASCARILLE.

C'est que de votre pere
Il faut absolument appaiser la colere.

LÉLIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Oui, mais non pas pour nous.

Je l'ai fait ce matin mort pour l'amour de vous :
La vision le choque; et de pareilles feintes
Aux vieillards comme lui sont de dures atteintes,
Qui, sur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triste réflexion.
Le bon homme, tout vieux, chérit fort la lumière,
Et ne veut point de jeu dessus cette matière;
Il craint le pronostic; et, contre moi fâché,
On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché.
J'ai peur, si le logis du roi fait ma demeure,
De m'y trouver si bien dès le premier quart d'heure,
Que j'aye peine aussi d'en sortir par après.
Contre moi dès long-temps on a force décrets;
Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,
Et dans ce maudit siècle est toujours poursuivie.
Allez donc le fléchir.

LÉLIE.

Oui, nous le fléchirons;

Mais aussitôt promets...

MASCARILLE.

Ah mon dieu! nous verrons.

(*Lélie sort.*)

Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues.
Cessons pour quelque temps le cours de nos intrigues,
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre pour nous nuire est hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice...

SCENE VI.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Je te cherchois par-tout pour te rendre un service.
Pour te donner avis d'un secret important.

Quoi donc ?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque écoutant ?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous sommes amis autant qu'on le peut être :
Je sais tous tes desseins et l'amour de ton maître ;
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Célie ; et je suis averti
Qu'il a mis ordre à tout, et qu'il se persuade
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
Ayant su qu'en ce temps, assez souvent, le soir,
Des femmes du quartier en masque l'alloient voir.

MASCARILLE.

Oui ? Suffit ; il n'est pas au comble de sa joie :
Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proie ;
Et contre cet assaut je sais un coup fourré
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enferré.
Il ne sait pas les dons dont mon ame est pourvue.
Adieu ; nous boirons pinte à la première vue.

SCENE VII.

MASCARILLE, *seul*.

Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en soi ce projet amoureux,
Et, par une surprise adroite et non commune,
Sans courir le danger, en tenter la fortune.
Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
Léandre assurément ne nous bravera pas ;
Et là, premier que lui, si nous faisons la prise,
Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise,
Puisque, par son dessein déjà presque éventé,

Le soupçon tombera toujours de son côté,
 Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
 De ce coup hasardeux ne craindrons point de suites.
 C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
 Et tirer les marrons de la patte du chat.
 Allons donc nous masquer avec quelques bons freres;
 Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder gueres.
 Je sais où git le lievre, et me puis sans travail
 Fournir en un moment d'hommes et d'attirail.
 Croyez que je mets bien mon adresse en usage :
 Si j'ai reçu du ciel des fourbes en partage,
 Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés
 Qui cachent les talents que Dieu leur a donnés.

SCENE VIII.

LÉLIE, ERGASTE.

LÉLIE.

Il prétend l'enlever avec sa mascarade ?

ERGASTE.

Il n'est rien plus certain. Quelqu'un de sa brigade
 M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter,
 A Mascarille alors j'ai couru tout conter,
 Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
 Par une invention dessus le champ bâtie;
 Et, comme je vous ai rencontré par hasard,
 J'ai cru que je devois du tout vous faire part.

LÉLIE.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle :
 Va, je reconnoîtrai ce service fidele.

SCENE IX.

LÉLIE, *seul.*

Mon drôle, assurément, leur jouera quelque trait.
 Mais je veux de ma part seconder son projet :
 Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche
 Je ne me sois non plus remué qu'une souche.
 Voici l'heure; ils seront surpris à mon aspect.
 Foin ! que n'ai-je avec moi pris mon porte-respect !
 Mais vienne qui voudra contre notre personne,
 J'ai deux bons pistolets, et mon épée est bonne.
 Hola, quelqu'un; un mot.

SCENE X.

TRUFALDIN, *à sa fenêtre*; LÉLIE.

TRUFALDIN.

Qu'est-ce ? Qui me vient voir ?

LÉLIE.

Fermez soigneusement votre porte ce soir.

TRUFALDIN.

Pourquoi ?

LÉLIE.

Certains gens font une mascarade
 Pour vous venir donner une fâcheuse aubade ;
 Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN.

O dieux !

LÉLIE.

Et sans doute bientôt ils viendront en ces lieux :
 Demeurez ; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
 Hé bien ! qu'avois-je dit ? Les voyez-vous paroître ?
 Chut ! je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
 Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt.

SCENE XI.

LÉLIE, TRUFALDIN; MASCARILLE
et sa suite, masqués.

TRUFALDIN.

O les plaisants robins qui pensent me surprendre !

LÉLIE.

Masques, où courez-vous ? Le pourroit-on apprendre ?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon.

(à Mascarille déguisé en femme.)

Bon dieu ! qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon !

Eh quoi ! vous murmurez ? Mais, sans vous faire
outrage,

Peut-on lever le masque, et voir votre visage ?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes, méchants ; retirez-vous d'ici,
Canaille. Et vous, seigneur, bon soir, et grand merci.

SCENE XII.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE, *après avoir démasqué Mascarille.*
Mascarille, est-ce toi ?

MASCARILLE.

Nenni-dà, c'est quelque autre.

LÉLIE.

Hélas ! quelle surprise ! et quel sort est le nôtre !

L'aurois-je deviné, n'étant point averti

Des secretes raisons qui t'avoient travesti ?

Malheureux que je suis d'avoir dessous ce masque

Été, sans y penser, te faire cette frasque !

Il me prendroit envie, en mon juste courroux,

De me battre moi-même, et me donner cent coups.

MASCARILLE.

Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

LÉLIE.

Las ! si de ton secours ta colere me prive,
A quel saint me vouerai-je ?

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer.

LÉLIE.

Ah ! si ton cœur pour moi n'est de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait
grace !

S'il faut, pour l'obtenir, que tes genoux j'embrasse,
Vois-moi,...

MASCARILLE.

Tarare ! Allons, camarades, allons ;
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

SCENE XIII.

LÉANDRE *et sa suite, masqués ;*

TRUFALDIN, *à sa fenêtre.*

LÉANDRE.

Sans bruit ; ne faisons rien que de la bonne sorte.

TRUFALDIN.

Quoi ! masques toute nuit assiègeront ma porte !
Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir ;
Tout cerveau qui le fait est, certes, de loisir.
Il est un peu trop tard pour enlever Célie ;
Dispensez-l'en ce soir, elle vous en supplie :
La belle est dans le lit, et ne peut vous parler.
J'en suis fâché pour vous : mais, pour vous régaler
Du souci qui pour elle ici vous inquiete,
Elle vous fait présent de cette cassolette.

LÉANDRE.

Fi ! cela sent mauvais, et je suis tout gâté.
Nous sommes découverts ; tirons de ce côté.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LELIE, *déguisé en Arménien*; MASCARILLE.

MASCARILLE.

Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte !

LÉLIE.

Tu ranimes par-là mon espérance morte.

MASCARILLE.

Toujours de ma colere on me voit revenir ;
J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

LÉLIE.

Aussi crois, si jamais je suis dans la puissance,
Que tu seras content de ma reconnoissance,
Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau de pain...

MASCARILLE.

Baste; songez à vous dans ce nouveau dessein.
Au moins, si l'on vous voit commettre une sottise,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise ;
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être su.

LÉLIE.

Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçu ?

MASCARILLE.

D'un zèle simulé j'ai bridé le bon sire ;
Avec empressement je suis venu lui dire,
S'il ne songeoit à lui, que l'on le surprendroit ;
Que l'on couchoit en joue, et de plus d'un endroit,
Celle dont il a vu qu'une lettre en avance
Avoit si faussetment divulgué la naissance ;
Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu,
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu ;
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,

Je venois l'avertir de se donner de garde.
 De là, moralisant, j'ai fait de grands discours
 Sur les fourbes qu'on voit ici bas tous les jours ;
 Que pour moi, las du monde et de sa vie infâme,
 Je voulois travailler au salut de mon ame,
 A m'éloigner du trouble, et pouvoir longuement
 Près de quelque honnête homme être paisiblement ;
 Que, s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
 Que de passer chez lui le reste de ma vie ;
 Et que même à tel point il m'avoit su ravir,
 Que, sans lui demander gages pour le servir,
 Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,
 Quelque bien de mon pere, et le fruit de mes peines,
 Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
 J'entendois tout de bon que lui seul héritât.
 C'étoit le vrai moyen d'acquérir sa tendresse.
 Et comme, pour résoudre avec votre maîtresse
 Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
 Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
 Lui-même a su m'ouvrir une voie assez belle
 De pouvoir hautement vous loger avec elle,
 Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
 Dont cette nuit en songe il a vu le retour :
 A ce propos, voici l'histoire qu'il m'a dite,
 Et sur quoi j'ai tantôt notre fourbe construite.

LÉLIE.

C'est assez, je sais tout : tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Oui, oui ; mais quand j'aurois passé jusques à trois,
 Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance
 Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

LÉLIE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah ! de peur de tomber, ne courons pas si fort :
 Voyez-vous ? vous avez la caboche un peu dure.

Rendez-vous affermi dessus cette aventure.
 Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
 Et s'appeloit alors Zanobio Ruberti.
 Un parti qui causa quelque émeute civile,
 Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville
 (De fait, il n'est pas homme à troubler un état),
 L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.
 Une fille fort jeune et sa femme laissées
 A quelque temps de là se trouvant trépassées,
 Il en eut la nouvelle; et, dans ce grand ennui,
 Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
 Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,
 Un sien fils écolier, qui se nommoit Horace,
 Il écrit à Bologne, où, pour mieux être instruit,
 Un certain maître Albert jeune l'avoit conduit.
 Mais pour se joindre tous le rendez-vous qu'il donne
 Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne :
 Si bien que, les jugeant morts après ce temps-là,
 Il vint en cette ville, et prit le nom qu'il a,
 Sans que de cet Albert ni de ce fils Horace
 Douze ans aient découvert jamais la moindre trace.
 Voilà l'histoire en gros, redite seulement
 Afin de vous servir ici de fondement.
 Maintenant vous serez un marchand d'Arménie,
 Qui les aurez vus sains l'un et l'autre en Turquie.
 Si j'ai plutôt qu'aucun un tel moyen trouvé
 Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
 C'est qu'en fait d'aventure il est très ordinaire
 De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
 Puis être à leur famille à point nommé rendus
 Après quinze ou vingt ans qu'on les a crus perdus.
 Pour moi, j'ai vu déjà cent contes de la sorte.
 Sans nous alambiquer, servons-nous-en; qu'importe ?
 Vous leur aurez ouï leur disgrâce conter,
 Et leur aurez fourni de quoi se racheter;
 Mais que, parti plutôt pour chose nécessaire,

Horace vous chargea de voir ici son pere,
Dont il a su le sort, et chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y soient arrivés.
Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

LÉLIE.

Ces répétitions ne sont que superflues ;
Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.

LÉLIE.

Ecoute, Mascarille ; un seul point me chagrine.
S'il alloit de son fils me demander la mine ?

MASCARILLE.

Belle difficulté ! Devez-vous pas savoir
Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pu voir ?
Et puis, outre cela, le temps et l'esclavage
Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage ?

LÉLIE.

Il est vrai. Mais, dis-moi, s'il connoît qu'il m'a vu,
Que faire ?

MASCARILLE.

De mémoire êtes-vous dépourvu ?
Nous avons dit tantôt qu'outre que votre image
N'avoit dans son esprit pu faire qu'un passage,
Pour ne vous avoir vu que durant un moment,
Et le poil et l'habit déguisent grandement.

LÉLIE.

Fort bien. Mais, à propos, cet endroit de Turquie ?

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, est égal, Turquie ou Barbarie.

LÉLIE.

Mais le nom de la ville où j'aurai pu les voir ?

MASCARILLE.

Tunis. Il me tiendra, je crois, jusques au soir.
La répétition, dit-il, est inutile,
Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.

ACTE IV, SCÈNE I.

83

LÉLIE.

Va, va-t'en commencer ; il ne me faut plus rien.

MASCARILLE.

Au moins soyez prudent, et vous conduisez bien :
Ne donnez point ici de l'imaginative.

LÉLIE.

Laisse-moi gouverner. Que ton ame est craintive !

MASCARILLE.

Horace, dans Bologne écolier ; Trufaldin,
Zanobio Ruberti, dans Naples citadin ;
Le précepteur, Albert....

LÉLIE.

Ah ! c'est me faire honte
Que de me tant prêcher ! Suis-je un sot, à ton compte ?

MASCARILLE.

Non, pas du tout, mais bien quelque chose appro-
chant.

SCÈNE II.

LÉLIE, *seul*.

Quand il m'est inutile, il fait le chien couchant ;
Mais parcequ'il sent bien le secours qu'il me donne,
Sa familiarité jusques là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beaux yeux
Dont la force m'impose un joug si précieux ;
Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flamme,
Peindre à cette beauté les tourments de mon ame ;
Je saurai quel arrêt je dois.... Mais les voici.

SCÈNE III.

TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Sois béni, juste ciel, de mon sort adouci !

MASCARILLE.

C'est à vous de rêver et de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.

TRUFALDIN, à *Lélie*.

Quelle grace, quels biens vous rendrai-je, seigneur,
Vous que je dois nommer l'ange de mon bonheur ?

LÉLIE.

Ce sont soins superflus, et je vous en dispense.

TRUFALDIN, à *Mascarille*.

J'ai, je ne sais pas où, vu quelque ressemblance
De cet Arménien.

MASCARILLE.

C'est ce que je disois ;

Mais on voit des rapports admirables par fois.

TRUFALDIN.

Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde ?

LÉLIE.

Oui, seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN.

Il vous a dit sa vie, et parlé fort de moi ?

LÉLIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je croi.

LÉLIE.

Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,
Le visage, le port....

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il être,

Si lorsqu'il m'a pu voir il n'avoit que sept ans,
Et si son précepteur même, depuis ce temps,
Auroit peine à pouvoir connoître mon visage ?

MASCARILLE.

Le sang, bien autrement, conserve cette image ;
Par des traits si profonds ce portrait est tracé,
Que mon pere....

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez-vous laissé ?

LÉLIE.

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN.

Turin ? Mais cette ville

Est, je pense, en Piémont.

MASCARILLE, *à part.*

O cerveau mal-habile !

(*à Trufaldin.*)

Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis ;

Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils :

Mais les Arméniens ont tous par habitude

Certain vice de langue à nous autres fort rude ;

C'est que dans tous les mots ils changent *nis* en *rin*,

Et pour dire Tunis ils prononcent Turin.

TRUFALDIN.

Il falloit, pour l'entendre, avoir cette lumière.

- Quel moyen vous dit-il de rencontrer son pere ?

MASCARILLE.

(*à part.*) (*à Trufaldin, après s'être escrimé.*)

Voyez s'il répondra ! Je repassois un peu

Quelque leçon d'escrime : autrefois en ce jeu

Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,

Et j'ai battu le fer en mainte et mainte salle.

TRUFALDIN, *à Mascarille.*

Ce n'est pas maintenant ce que je veux savoir.

(*à Lélie.*)

Quel autre nom dit-il que je devois avoir ?

MASCARILLE.

Ah ! seigneur Zanobio Ruberti, quelle joie

Est celle maintenant que le ciel vous envoie !

LÉLIE.

C'est là votre vrai nom, et l'autre est emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté ?

MASCARILLE.

Naples est un séjour qui paroît agréable ;
Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu , sans parler , souffrir notre discours ?

LÉLIE.

Dans Naples son destin a commencé son cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune , et sous quelle conduite ?

MASCARILLE.

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils
Qu'à sa discrétion vos soins avoient commis !

TRUFALDIN.

Ah !

MASCARILLE, *à part.*

Nous sommes perdus si cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien savoir de vous leur aventure,
Sur quel vaisseau le sort qui m'a su travailler....

MASCARILLE.

Je ne sais ce que c'est, je ne fais que bâiller.
Mais , seigneur Trufaldin, songez-vous que pent-être
Ce monsieur l'étranger a besoin de repaître,
Et qu'il est tard aussi ?

LÉLIE.

Pour moi point de repas.

MASCARILLE.

Ah ! vous avez plus faim que vous ne pensez pas.

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LÉLIE.

Après vous.

MASCARILLE, *à Trufaldin.*

Monsieur, en Arménie

Les maîtres du logis sont sans cérémonie.

ACTE IV, SCENE III. 87

(à Lélie, après que Trufaldin est entré dans sa maison.)

Pauvre esprit ! pas deux mots !

LÉLIE.

D'abord il m'a surpris :

Mais n'appréhende plus, je reprends mes esprits,
Et m'en vais débiter avecque hardiesse....

MASCARILLE.

Voici notre rival, qui ne sait pas la pièce.

(Ils entrent dans la maison de Trufaldin.)

SCENE IV.

ANSELME, LÉANDRE.

ANSELME.

Arrêtez-vous, Léandre, et souffrez un discours
Qui cherche le repos et l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en pere de ma fille,
En homme intéressé pour ma propre famille,
Mais comme votre pere, ému pour votre bien,
Sans vouloir vous flatter et vous déguiser rien ;
Bref, comme je voudrois d'une ame franche et pure
Que l'on fit à mon sang en pareille aventure.
Savez-vous de quel œil chacun voit cet amour
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour ?
A combien de discours et de traits de risée
Votre entreprise d'hier est par-tout exposée ?
Quel jugement on fait du choix capricieux
Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces lieux
Un rebut de l'Égypte, une fille coureuse,
De qui le noble emploi n'est qu'un métier de guense ?
J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi ;
Moi, dis-je, dont la fille, à vos ardeurs promise,
Ne peut, sans quelque affront, souffrir qu'on la mé-
prise.

Ah ! Léandre, sortez de cet abaissement ;
 Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement.
 Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures ,
 Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.
 Quand on ne prend en dot que la seule beauté ,
 Le remords est bien près de la solemnité ;
 Et la plus belle femme a très peu de défense
 Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.
 Je vous le dis encor , ces bouillants mouvements ,
 Ces ardeurs de jeunesse et ces emportements
 Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables ;
 Mais ces félicités ne sont guère durables ,
 Et notre passion , alentissant son cours ,
 Après ces bonnes nuits , donne de mauvais jours :
 De là viennent les soins , les soucis , les misères ,
 Les fils déshérités par le courroux des pères.

LÉANDRE.

Dans tout votre discours je n'ai rien écouté
 Que mon esprit déjà ne m'ait représenté.
 Je sais combien je dois à cet honneur insigne
 Que vous me voulez faire , et dont je suis indigne ;
 Et vois , malgré l'effort dont je suis combattu ,
 Ce que vaut votre fille , et quelle est sa vertu :
 Aussi veux-je tâcher...

ANSELME.

On ouvre cette porte :
 Retirons-nous plus loin , de crainte qu'il n'en sorte
 Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

SCÈNE V.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Bientôt de notre fourbe on verra le débris
 Si vous continuez des sottises si grandes.

LÉLIE.

Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes ?
De quoi te penx-tu plaindre ? Ai-je pas réussi
En tout ce que j'ai dit depuis ?

MASCARILLE.

Couci-couci :

Témoins les Turcs par vous appelés hérétiques,
Et que vous assurez par serments authentiques
Adorer pour leurs dieux la lune et le soleil.
Passe. Ce qui me donne un dépit nompareil,
C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie ;
Près de Célie, il est ainsi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'aux
bords,
Et de tous les côtés se répand au dehors.

LÉLIE.

Pourroit-on se forcer à plus de retenue ?
Je ne l'ai presque point encore entretenue.

MASCARILLE.

Oui : mais ce n'est pas tout que de ne parler pas ;
Par vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez aux soupçons donné plus de matière
Que d'autres ne feroient dans une année entière.

LÉLIE.

Et comment donc ?

MASCARILLE.

Comment ? Chacun a pu le voir.

A table où Trufaldin l'oblige de se seoir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle,
Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit ;
Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle buvoit ;
Et dans ses propres mains vous saisissant du verre ;
Sans le vouloir rincer, sans rien jeter à terre,
Vous buviez sur son reste, et montriez d'affecter
Le côté qu'à sa bouche elle avoit su porter ;

Sur les morceaux touchés de sa main délicate,
 Ou mordus de ses dents, vous étendiez la patte
 Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,
 Et les avaliez tous ainsi que des pois gris.
 Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table
 Un bruit, un triquetrae de pieds insupportable,
 Dont Trufaldin, heurté de deux coups trop pressants,
 A puni par deux fois deux chiens très innocents,
 Qui, s'ils eussent osé, vous eussent fait querelle.
 Et puis après cela votre conduite est belle ?
 Pour moi, j'en ai souffert la gêne sur mon corps.
 Malgré le froid, je sue encor de mes efforts.
 Attaché dessus vous comme un joueur de boule
 Après le mouvement de la sienne qui roule,
 Je pensois retenir toutes vos actions,
 En faisant de mon corps mille contorsions.

LÉLIE.

Mon dieu ! qu'il t'est aisé de condamner des choses
 Dont tu ne ressens pas les agréables causes !
 Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,
 Faire force à l'amour qui m'impose des lois.
 Désormais...

SCÈNE VI.

TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Nous parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN.

(à Lélie.)

C'est bien fait. Cependant me ferez-vous la grace
 Que je puisse lui dire un seul mot en secret ?

LÉLIE.

Il faudroit autrement être fort indiscret.

(Lélie entre dans la maison de Trufaldin.)

SCENE VII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Ecoute : sais-tu bien ce que je viens de faire ?

MASCARILLE.

Non ; mais , si vous voulez , je ne tarderai guere ,
Sans doute , à le savoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne grand et fort ,
Dont près de deux cents ans ont déjà fait le sort ,
Je viens de détacher une branche admirable ,
Choisie expressément de grosseur raisonnable ,
Dont j'ai fait sur-le-champ , avec beaucoup d'ardeur ,
(*Il montre son bras.*)

Un bâton à-peu-près... oui , de cette grandeur ,
Moins gros par l'un des bouts , mais , plus que trente
gaules ,

Propre , comme je pense , à rosser les épaules ;
Car il est bien en main , verd , noneux , et massif.

MASCARILLE.

Mais pour qui , je vous prie , un tel préparatif ?

TRUFALDIN.

Pour toi premièrement ; puis pour ce bon apôtre ,
Qui veut m'en donner d'une , et m'en jouer d'une autre ,
Pour cet Arménien , ce marchand déguisé ,
Introduit sous l'appât d'un conte supposé.

MASCARILLE.

Quoi ! vous ne croyez pas... ?

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuse :
Lui-même heureusement a découvert sa ruse ,
En disant à Célie , en lui serrant la main ,
Que pour elle il venoit sous ce prétexte vain ;

Il n'a pas aperçu Jeannette, ma fillole,
Laquelle a tout oui, parole pour parole :
Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah ! vous me faites tort ! S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité ?
Qu'à le chasser, mon bras soit du tien assisté ;
Donnons-en à ce fourbe et du long et du large ;
Et de tout crime, après, mon esprit te décharge.

MASCARILLE.

Oui-dà, très volontiers ; je l'épousterai bien,
Et par-là vous verrez que je n'y trempe en rien.

(à part.)

Ah ! vous serez rossé, monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout !

SCENE VIII.

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN, à Lélie, après avoir heurté à sa porte.

Un mot, je vous supplie.

Donc, monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Duper un honnête homme, et vous jouer de lui ?

MASCARILLE.

Feindre avoir vu son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus librement entrée !

TRUFALDIN bat Lélie.

Vuidons, vuidons sur l'heure.

LÉLIE, à Mascarille qui le bat aussi.

Ah coquin !

MASCARILLE.

C'est ainsi

Que les fourbes...

LÉLIE.

Bourreau !

MASCARILLE.

sont ajustés ici.

Gardez-moi bien cela.

LÉLIE.

Quoi donc ! je serois homme...

MASCARILLE, *le battant toujours et le chassant.*

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaît fort ; rentre, je suis content.

(*Mascarille suit Trufaldin qui rentre dans sa maison.*)

LÉLIE, *revenant.*

A moi par un valet cet affront éclatant !

L'auroit-on pu prévoir l'action de ce traître

Qui vient insolemment de maltraiter son maître ?

MASCARILLE, *à la fenêtre de Trufaldin.*

Peut-on vous demander comment va votre dos ?

LÉLIE.

Quoi ! tu m'oses encor tenir un tel propos !

MASCARILLE.

Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette,

Et d'avoir en tout temps une langue indiscrete.

Mais pour cette fois-ci je n'ai point de courroux,

Je cesse d'éclater, de pester contre vous ;

Quoique de l'action l'imprudence soit haute,

Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

LÉLIE.

Ah ! je me vengerai de ce trait déloyal.

MASCARILLE.

Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.

LÉLIE.

Moi ?

MASCARILLE.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,

Quand vous avez parlé naguere à votre idole,
 Vous auriez appercu Jeannette sur vos pas,
 Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

LÉLIE.

On auroit pu surprendre un mot dit à Célie ?

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendrait cette prompte sortie ?
 Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
 Je ne sais si souvent vous jouez au piquet ;
 Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

LÉLIE.

O le plus malheureux de tous les misérables !
 Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi ?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi ;
 Par-là, j'empêche au moins que de cet artifice
 Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

LÉLIE.

Tu devois donc pour toi frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque sot. Trufaldin lorgnoit exactement :
 Et puis, je vous dirai, sous ce prétexte utile
 Je n'étois point fâché d'évaporer ma bile.
 Enfin, la chose est faite ; et, si j'ai votre foi
 Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,
 Soit on directement, ou par quelque autre voie,
 Les coups sur votre rable assenés avec joie,
 Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
 De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.

LÉLIE.

Quoique ton traitement ait un peu de rudesse,
 Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse ?

MASCARILLE.

Vous le promettez donc ?

LÉLIE.

Oui, je te le promets.

ACTE IV, SCENE VIII.

95

MASCARILLE.

Ce n'est pas encor tout : promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprene.

LÉLIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, votre fièvre quartaine...

LÉLIE.

Mais tiens-moi donc parole, et songe à mon repos.

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit, et graisser votre dos.

LÉLIE, *seul*.

Faut-il que le malheur qui me suit à la trace
Me fasse voir toujours disgrâce sur disgrâce !

MASCARILLE, *sortant de chez Trufaldin*.

Quoi ! vous n'êtes pas loin ! sortez vite d'ici ;
Mais, sur-tout, gardez-vous de prendre aucun souci.
Puisque je suis pour vous, que cela vous suffise :
N'aidez point mon projet de la moindre entreprise ;
Demeurez en repos.

LÉLIE, *en sortant*.

Oui, va, je m'y tiendrai.

MASCARILLE, *seul*.

Il faut voir maintenant quel biais je prendrai.

SCENE IX.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Mascarille, je viens te dire une nouvelle
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
A l'heure que je parle, un jeune Egyptien,
Qui n'est pas noir pourtant, et sent assez son bien,
Arrive accompagné d'une vieille fort have,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave

Que vous vouliez : pour elle il paroît fort zélé.

M A S C A R I L L E.

Sans doute c'est l'amant dont Célie a parlé.

Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre !

Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.

En vain nous apprenons que Léandre est au point

De quitter la partie, et ne nous troubler point ;

Que son pere, arrivé contre toute espérance,

Du côté d'Hippolyte emporte la balance,

Qu'il a tout fait changer par son autorité,

Et va dès aujourd'hui conclure le traité :

Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste

S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste !

Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,

Je crois que je pourrai retarder leur départ,

Et me donner le temps qui sera nécessaire

Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.

Il s'est fait un grand vol : par qui ? l'on n'en sait rien.

Eux autres rarement passent pour gens de bien ;

Je veux adroitement, sur un soupçon frivole,

Faire pour quelques jours emprisonner ce drôle.

Je sais des officiers de justice altérés,

Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés :

Dessus l'avidité de quelque paraguante,

Il n'est rien que leur art aveuglement ne tente ;

Et du plus innocent, toujours à leur profit,

La bourse est criminelle, et paye son délit.

F I N D U Q U A T R I E M E A C T E.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.

Ah chien ! ah double chien ! mâtine de cervelle,
Ta persécution sera-t-elle éternelle ?

ERGASTE.

Par les soins vigilants de l'exempt Balafre,
Ton affaire alloit bien, le drôle étoit coffré,
Si ton maître au moment ne fût venu lui-même,
En vrai désespéré, rompre ton stratagème :
Je ne saurois souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme soit traîné hontusement,
J'en répons sur sa mine, et je le cautionne.
Et, comme on résistoit à lâcher sa personne,
D'abord il a chargé si bien sur les recors,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leur corps,
Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
Et pensent tous avoir un Lélie à leur suite.

MASCARILLE.

Le traître ne sait pas que cet Egyptien
Est déjà là-dedans pour lui ravir son bien.

ERGASTE.

Adieu. Certaine affaire à te quitter m'oblige.

SCÈNE II.

MASCARILLE, *seul*.

Oui, je suis stupéfait de ce dernier prodige.
On diroit, et pour moi j'en suis persuadé,

Que ce démon brouillon dont il est possédé
 Se plaise à me braver, et me l'aille conduire
 Par tout où sa présence est capable de nuire.
 Pourtant je veux poursuivre, et, malgré tous ses coups
 Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous.
 Célie est quelque peu de notre intelligence,
 Et ne voit son départ qu'avecque répugnance.
 Je tâche à profiter de cette occasion.
 Mais ils viennent, songeons à l'exécution.
 Cette maison meublée est en ma bienséance,
 Je puis en disposer avec grande licence:
 Si le sort nous en dit, tout sera bien réglé;
 Nul que moi ne s'y tient, et j'en garde la clé.
 O dieu! qu'en peu de temps on a vu d'aventures,
 Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures!

SCENE III.

CÉLIE, ANDRÉS.

ANDRÉS.

Vous le savez, Célie, il n'est rien que mon cœur
 N'ait fait pour vous prouver l'excès de son ardeur.
 Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge,
 La guerre en quelque estime avoit mis mon courage
 Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moi,
 Prétendre, en les servant, un honorable emploi;
 Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,
 Et que le prompt effet d'une métamorphose
 Qui suivit de mon cœur le soudain changement
 Parmi vos compagnons sut ranger votre amant;
 Sans que mille accidents, ni votre indifférence,
 Aient pu me détacher de ma persévérance.
 Depuis, par un hasard, d'avec vous séparé
 Pour beaucoup plus de temps que je n'eusse auguré,
 Je n'ai, pour vous rejoindre, épargné temps ni peine.

Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne,
Et plein d'impatience apprenant votre sort,
Que, pour certain argent qui leur importoit fort,
Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux été mise en ôtage,
J'accours vite y briser ces chaînes d'intérêt,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît.
Cependant on vous voit une morne tristesse
Alors que dans vos yeux doit briller l'alegresse.
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Venise, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre:
Que si, comme devant, il vous faut encor suivre,
J'y consens, et mon cœur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

CÉLIE.

Votre zele pour moi visiblement éclate;
Pour en paroître triste il faudroit être ingrate:
Et mon visage aussi, par son émotion,
N'explique point mon cœur en cette occasion;
Une douleur de tête y peint sa violence:
Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eût pris un autre cours.

ANDRÉS.

Autant que vous voudrez faites qu'il se differe:
Toutes mes volontés ne butent qu'à vous plaire.
Cherchons une maison à vous mettre en repos.
L'écriveau que voici s'offre tout à propos.

SCENE IV.

CÉLIE, ANDRÉS; MASCARILLE,
déguisé en Suisse.

ANDRÉS.

Seigneur Suisse, êtes-vous de ce logis le maître?

MASCARILLE.

Moi pour serfir à fous.

ANDRÈS.

Pourrions-nous y bien être ?

MASCARILLE.

Oui ; moi pour d'étrancher chappons champre garni.
 Mas che non point locher te gente méchant vi.

ANDRÈS.

Je crois votre maison franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous nouveau dans sti fil, moi foir à la fissage.

ANDRÈS.

Oui.

MASCARILLE.

La matame est-il mariage al monsieur ?

ANDRÈS.

Quoi ?

MASCARILLE.

S'il être son fame, ou s'il être son sœur ?

ANDRÈS.

Non.

MASCARILLE.

Mon foi, pien choli. Fenir pour marchandice,
 Ou pien pour temanter à la palais choustice ?
 La procès il faut rien, il coûter tant t'archant !
 La procurer larron, l'afocat pien méchant.

ANDRÈS.

Ce n'est pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous tunc mener sti file
 Pour fenir pourmener et recarter la file ?

ANDRÈS.

(à Célie.)

Il n'importe. Je suis à vous dans un moment.
 Je vais faire venir la vieille promptement,
 Contremander aussi notre voiture prête.

ACTE V, SCENE IV.

101

MASCARILLE.

Li ne porte pas pien.

ANDRÉS.

Elle a mal à la tête.

MASCARILLE.

Moi chavoir de pon fin, et de fromache pon.

Entre fous, entre fous dans mon petit maison.

(Célie, Andrès et Mascarille entrent dans la maison.)

SCENE V.

LÉLIE, seul.

Quel que soit le transport d'une ame impatiente,
Ma parole m'engage à rester en attente,
A laisser faire un autre, et voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le ciel veut disposer.

SCENE VI.

ANDRÉS, LÉLIE.

LÉLIE, à Andrès qui sort de la maison.

Demandiez-vous quelqu'un dedans cette demeure?

ANDRÉS.

C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

LÉLIE.

A mon père pourtant la maison appartient;

Et mon valet, la nuit, pour la garder s'y tient.

ANDRÉS.

Je ne sais: l'écriteau marque au moins qu'on la loue.

Lisez.

LÉLIE.

Certes, ceci me surprend, je l'avoue.

Qui diantre l'auroit mis? et par quel intérêt...?

Ah ! ma foi, je devine à-peu-près ce que c'est :
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRÈS.

Peut-on vous demander quelle est cette aventure ?

LÉLIE.

Je voudrois à tout autre en faire un grand secret ;
Mais pour vous il n'importe, et vous serez discret.
Sans doute l'écriteau que vous voyez paroître ,
Comme je conjecture au moins, ne sauroit être
Que quelque invention du valet que je di,
Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdi
Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyptienne
Dont j'ai l'ame piquée, et qu'il faut que j'obtienne.
Je l'ai déjà manquée, et même plusieurs coups.

ANDRÈS.

Vous l'appellez ?

LÉLIE.

Célie.

ANDRÈS.

Hé ! que ne disiez-vous ?

Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois sans doute
Epargné tous les soins que ce projet vous coûte.

LÉLIE.

Quoi ! vous la connoissez ?

ANDRÈS.

C'est moi qui maintenant

Viens de la racheter.

LÉLIE.

O discours surprenant !

ANDRÈS.

Sa santé de partir ne nous pouvant permettre,
Au logis que voilà je venois de la mettre ;
Et je suis très ravi, dans cette occasion,
Que vous m'ayez instruit de votre intention.

LÉLIE.

Quoi ! j'obtiendrois de vous le bonheur que j'espère ?

Vous pourriez. . . ?

ANDRÈS, *allant frapper à la porte.*

Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LÉLIE.

Que pourrai-je vous dire ? Et quel remerciement. . . ?

ANDRÈS.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

SCENE VII.

LÉLIE, ANDRÈS, MASCARILLE.

MASCARILLE, *à part.*

Hé bien ! ne voilà pas mon enragé de maître !

Il nous va faire encor quelque nouveau bicêtre.

LÉLIE.

Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu !

Approche, Mascarille, et sois le bien venu.

MASCARILLE.

Moi souisse ein chant t'honneur, moi non point ma-
querille,

Chai point fentre chamais le fame ni le fille.

LÉLIE.

Le plaisant baragouin ! Il est bon, sur ma foi !

MASCARILLE.

Allez fous pourmener, sans toi rire te moi.

LÉLIE.

Va, va, leve le masque, et reconnois ton maître.

MASCARILLE.

Partien, tiable, mon foi, chamais toi chai connoître.

LÉLIE.

Tout est accommodé, ne te déguise point.

MASCARILLE.

Si toi point en aller, chai paille ein cou te poing.

LÉLIE.

Ton jargon allemand est superflu, te dis-je ;

Car nous sommes d'accord, et sa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui peuvent demander,
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

MASCARILLE.

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me dessuisse donc, et redeviens moi-même.

ANDRÉS.

Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu.
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

SCÈNE VIII.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Hé bien ! que diras-tu ?

MASCARILLE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir d'un beau succès notre peine suivie.

LÉLIE.

Tu feignois à sortir de ton déguisement,
Et ne pouvois me croire en cet évènement.

MASCARILLE.

Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
Et trouve l'aventure aussi fort surprenante.

LÉLIE.

Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup,
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE.

Soit ; vous aurez été bien plus heureux que sage.

SCENE IX.

CÉLIE, ANDRÈS, LÉLIE, MASCARILLE.

ANDRÈS.

N'est-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé ?

LÉLIE.

Ah ! quel bonheur au mien pourroit être égalé !

ANDRÈS.

Il est vrai, d'un bienfait je vous suis redevable ;
Si je ne l'avouois , je serois condamnable :
Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
Jugez, dans le transport où sa beauté me jette ,
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette ;
Vous êtes généreux , vous ne le voudriez pas.
Adieu pour quelques jours : retournons sur nos pas.

SCENE X.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE, *après avoir chanté.*

Je chante, et toutefois je n'en ai guere envie.
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie ;
Hem, vous m'entendez bien.

LÉLIE.

C'est trop, je ne veux plus
Te demander pour moi des secours superflus.
Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.
Va, cesse tes efforts pour un malencontreux
Qui ne sauroit souffrir que l'on le rende heureux.
Après tant de malheurs, après mon imprudence,
Le trépas me doit seul prêter son assistance.

SCENE XI.

MASCARILLE, *seul.*

Voilà le vrai moyen d'achever son destin ;
 Il ne lui manque plus que de mourir enfin
 Pour le couronnement de toutes ses sottises.
 Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
 Lui fait licencier mes soins et mon appui ;
 Je veux, quoi qu'il en soit, le servir malgré lui,
 Et dessus son lutin obtenir la victoire.
 Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire :
 Et les difficultés dont on est combattu
 Sont les dames d'atour qui parent la vertu.

SCENE XII.

CÉLIE, MASCARILLE.

CÉLIE, à *Mascarille qui lui a parlé bas.*
 Quoi que tu venilles dire, et que l'on se propose,
 De ce retardement j'attends fort peu de chose.
 Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
 Qu'ils ne sont pas encor fort près de s'accorder :
 Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre
 Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre ;
 Et que très fortement par de différents nœuds
 Je me trouve attachée au parti de tous deux.
 Si Lélie a pour lui l'amour et sa puissance,
 Andrés pour son partage a la reconnoissance,
 Qui ne souffrira point que mes penchers secrets
 Consultent jamais rien contre ses intérêts :
 Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,
 Si le don de mon cœur ne couronne sa flamme,
 Au moins dois-je le prix à ce qu'il fait pour moi

De n'en choisir point d'autre au mépris de sa foi,
Et de faire à mes vœux autant de violence
Que j'en fais aux desirs qu'il met en évidence.
Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.

M A S C A R I L L E.

Ce sont, à dire vrai, de très fâcheux obstacles;
Et je ne sais point l'art de faire des miracles :
Mais je vais employer mes efforts plus puissants,
Remuer terre et ciel, m'y prendre de tous sens,
Pour tâcher de trouver un biais salutaire,
Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

SCENE XIII.

HIPPOLYTE, CÉLIE.

H I P P O L Y T E.

Depuis votre séjour, les dames de ces lieux
Se plaignent justement des larcins de vos yeux,
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
Et de tous leurs amants faites des infideles :
Il n'est guere de cœurs qui puissent échapper
Aux traits dont à l'abord vous savez les frapper ;
Et mille libertés à vos chaînes offertes
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moi toutefois je ne me plaindrois pas
Du pouvoir absolu de vos rares appas,
Si, lorsque mes amants sont devenus les vôtres,
Un seul m'eût consolé de la perte des autres :
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'est un dur procédé dont je me plains à vous.

C É L I E.

Voilà d'un air galant faire une raillerie :
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux se connoissent trop bien
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien ;

Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE.

Pourtant en ce discours je n'ai rien avancé
Qui dans tous les esprits ne soit déjà passé;
Et, sans parler du reste, on sait bien que Célie
A causé des desirs à Léandre et Lélie.

CÉLIE.

Je crois qu'étant tombés dans cet aveuglement
Vous vous consolerez de leur perte aisément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable
Qui d'un si mauvais choix se trouveroit capable.

HIPPOLYTE.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite si grand,
J'y vois tant de raisons capables de défendre
L'inconstance de ceux qui s'en laissent surprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ses vœux,
Et le vais voir tantôt, sans haine et sans colere,
Ramené sous mes lois par le pouvoir d'un pere.

SCENE XIV.

CÉLIE, HIPPOLYTE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Grande, grande nouvelle, et succès surprenant
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant!

CÉLIE.

Qu'est-ce donc?

MASCARILLE.

Eoutez, voici sans flatterie. . .

CÉLIE.

Quoi?

MASCARILLE.

La fin d'une vraie et pure comédie.

La vieille Egyptienne à l'heure même. . .

CÉLIE.

Hé bien ?

MASCARILLE.

Passoit dedans la place et ne songéoit à rien ,
 Alors qu'une autre vieille assez défigurée ,
 L'ayant de près au nez long-temps considérée ,
 Par un bruit enroué de mots injurieux
 A donné le signal d'un combat furieux ,
 Qui pour armes pourtant , mousquets , dagues , ou
 flèches ,
 Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes seches ,
 Dont ces deux combattants s'efforçoient d'arracher
 Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
 On n'entend que ces mots , chienne , louve , bagasse.
 D'abord leurs escoffions ont volé par la place ,
 Et , laissant voir à nud deux têtes sans cheveux ,
 Ont rendu le combat risiblement affreux.
 Andrès et Trufaldin , à l'éclat du murmure ,
 Ainsi que force monde , accourus d'aventure ,
 Ont à les décharpir eu de la peine assez ,
 Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés.
 Cependant que chacune , après cette tempête ,
 Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête ,
 Et que l'on veut savoir qui causoit cette humeur ;
 Celle qui la premiere avoit fait la rumeur ,
 Malgré la passion dont elle étoit émue ,
 Ayant sur Trufaldin tenu long-temps la vue :
 C'est vous , si quelque erreur n'abuse ici mes yeux ,
 Qu'on m'a dit qui vivez inconnu dans ces lieux ,
 A-t-elle dit tout haut. O rencontre opportune !
 Oui , seigneur Zanobio Ruberti , la fortune
 Me fait vous reconnoître , et dans le même instant
 Que pour votre intérêt je me tourmentoïs tant ,
 Lorsque Naples vous vit quitter votre famille ,
 J'avois , vous le savez , en mes mains votre fille

Dont j'élevois l'enfance, et qui, par mille traits,
Faisoit voir dès quatre ans sa grace et ses attraits.
Celle que vous voyez, cette infâme sorcière,
Dedans notre maison se rendant familière,
Me vola ce trésor. Hélas ! de ce malheur
Votre femme, je crois, conçut tant de douleur,
Que cela servit fort pour avancer sa vie.
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
Me faisant redouter un reproche fâcheux,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux.
Mais il faut maintenant, puisque je l'ai connue,
Qu'elle fasse savoir ce qu'elle est devenue.

Au nom de Zanobio Ruberti, que sa voix
Pendant tout ce récit répétoit plusieurs fois,
Andrès, ayant changé quelque temps de visage,
A Trufaldin surpris a tenu ce langage :
Quoi donc ! le ciel me fait trouver heureusement
Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement,
Et que j'avois pu voir sans pourtant reconnoître
La source de mon sang et l'auteur de mon être !
Oui, mon pere, je suis Horace votre fils.
D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,
Me sentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
Je sortis de Bologne, et, quittant mes études,
Portai durant six ans mes pas en divers lieux,
Selon que me poussoit un desir curieux.
Pourtant, après ce temps, une secrete envie
Me pressa de revoir les miens et ma patrie :
Mais dans Naples, hélas ! je ne vous trouvai plus,
Et n'y sus votre sort que par des bruits confus.
Si bien qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
Venise pour un temps borna mes courses vaines :
Et j'ai vécu depuis, sans que de ma maison
J'eusse d'autres clartés que d'en savoir le nom.
Je vous laisse à juger si, pendant ces affaires,
Trufaldin ressentoit des transports ordinaires.

ACTE V, SCENE XIV.

111

Enfin , pour retrancher ce que plus à loisir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir
Par la confession de votre Egyptienne ,
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour sienne ;
Andrès est votre frere ; et , comme de sa sœur
Il ne peut plus songer à se voir possesseur ,
Une obligation qu'il prétend reconnoître
A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maître ,
Dont le pere , témoin de tout l'évènement ,
Donne à cet hyménée un plein consentement ,
Et , pour mettre une joie entiere en sa famille ,
Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
Voyez que d'incidents à-la-fois enfantés !

CÉLIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautés.

MASCARILLE.

Tous viennent sur mes pas , hors les deux cham-
pionnes ,
Qui du combat encor remettent leurs personnes.
Léandre est de la troupe , et votre pere aussi.
Moi , je vais avertir mon maître de ceci ,
Et que , lorsqu'à ses vœux on croit le plus d'obstacle ,
Le ciel en sa faveur produit comme un miracle.
(*Mascarille sort.*)

HIPPOLYTE.

Un tel ravissement rend mes esprits confus ,
Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus.
Mais les voici venir.

SCENE XV.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE,
CÉLIE, HIPPOLYTE, LÉANDRE,
ANDRÈS.

TRUFALDIN.

Ah ma fille !

L'ÉTOURDI.

CÉLIE.

Ah mon père !

TRUFALDIN.

Sais-tu déjà comment le ciel nous est prospère ?

CÉLIE.

J'en viens d'entendre ici le succès merveilleux.

HIPPOLYTE, à *Léandre*.

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LÉANDRE.

Un généreux pardon est ce que je desire :
Mais j'atteste les cieux qu'en ce retour soudain
Mon père fait bien moins que mon propre dessein.

ANDRÈS, à *Célie*.

Qui l'auroit jamais cru que cette ardeur si pure
Pût être condamnée un jour par la nature !
Toutefois tant d'honneur la suit toujours régir,
Qu'en y changeant fort peu je puis la retenir.

CÉLIE.

Pour moi, je me blâmois et croyois faire faute
Quand je n'avois pour vous qu'une estime très haute :
Je ne pouvois savoir quel obstacle puissant
M'arrêtoit sur un pas si doux et si glissant,
Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flamme
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon ame.

TRUFALDIN, à *Célie*.

Mais, en te recouvrant, que diras-tu de moi,
Si je songe aussitôt à me priver de toi,
Et t'engage à son fils sous les loix d'hyménée ?

CÉLIE.

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCENE XVI.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE,
CÉLIE, HIPPOLYTE, LÉLIE, LÉANDRE,
ANDRÈS, MASCARILLE.

MASCARILLE, à *Lélie*.

Voyons si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir,
Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encor votre imaginative.
Par un coup imprévu des destins les plus doux,
Vos vœux sont couronnés, et Célie est à vous.

LÉLIE.

Croirai-je que du ciel la puissance absolue... ?

TRUFALDIN.

Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE.

La chose est résolue.

ANDRÈS, à *Lélie*.

Je m'acquitte par-là de ce que je vous dois.

LÉLIE, à *Mascarille*.

Il faut que je t'embrasse et mille et mille fois.
Dans cette joie...

MASCARILLE.

Aie ! Aie ! doucement, je vous prie.

Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,
Si vous la caressez avec tant de transport.
De vos embrassements on se passeroit fort.

TRUFALDIN, à *Lélie*.

Vous savez le bonheur que le ciel me renvoie.
Mais puisqu'un même jour nous met tous dans la joie,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé ;
Et que son pere aussi nous soit vite amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvus. N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille ?

A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc ; et que les cieux prospères
Nous donnent des enfants dont nous soyons les peres !

FIN DE L'ÉTOURDI.

LE
DÉPIT AMOUREUX,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES.

1654.

ACTEURS.

ALBERT, pere de Lucile et d'Ascagne.

POLIDORE, pere de Valere.

LUCILE, fille d'Albert.

ASCAGNE, fille d'Albert, déguisée en homme.

ERASTE, amant de Lucile.

VALERE, fils de Polidore.

MARINETTE, suivante de Lucile.

FROSINE, confidente d'Ascagne.

MÉTAPHRASTE, pédant.

GROS-RENÉ, valet d'Eraste.

MASCARILLE, valet de Valere.

LA RAPIERE, bretteur.

La scene est à Paris.

LE DÉPIT AMOUREUX.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

VEUX-TU que je te die ? une atteinte secrete
Ne laisse point mon ame en une bonne assiette :
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir,
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir ;
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou du moins qu'avec moi toi-même on ne te trompe.

GROS-RENÉ.

Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaise à monsieur votre amour,
Que c'est injustement blesser ma prud'hommie,
Et se connoître mal en physionomie.
Les gens de mon minois ne sont point accusés
D'être, graces à Dieu, ni fourbes, ni rusés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens gueres,
Et suis homme fort rond de toutes les manieres.
Pour que l'on me trompât, cela se pourroit bien,
Le doute est mieux fondé ; pourtant je n'en crois rien.
Je ne vois point encore, ou je suis une bête,
Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête.
Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour ;
Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour ;

Et Valere, après tout, qui cause votre crainte,
Semble n'être à présent souffert que par contrainte.

É R A S T E.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri,
Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri;
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes
Par fois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres
flammes.

Valere enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un temps trop de tranquillité;
Et ce qu'à ces faveurs dont tu crois l'apparence
Il témoigne de joie ou bien d'indifférence
M'empoisonne à tous coups leurs plus charmants ap-
pas,

Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
Tient mon bonheur en doute, et me rend difficile
Une entière croyance aux propos de Lucile.
Je voudrois, pour trouver un tel destin bien doux,
Y voir entrer un peu de son transport jaloux;
Et, sur ses déplaisirs et son impatience,
Mon ame prendroit lors une pleine assurance.
Toi-même penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
Voir chérir un rival d'un esprit satisfait?
Et si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure.

G R O S - R E N É.

Peut-être que son cœur a changé de desirs,
Connoissant qu'il pousoit d'inutiles soupirs.

É R A S T E.

Lorsque par les rebuts une ame est détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat
Qu'elle puisse rester en un paisible état:
De ce qu'on a chéri la fatale présence
Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence;
Et, si de cette vue on n'accroît son dédain,

Notre amour est bien près de nous rentrer au sein.
Enfin, crois-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalousie occupe encore une ame;
Et l'on ne sauroit voir, sans en être piqué,
Possédé par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENÉ.

Pour moi, je ne sais point tant de philosophie;
Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,
Et ne suis point de moi si mortel ennemi,
Que je m'aille affliger sans sujet ni demi.
Pourquoi subtiliser, et faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable?
Sur des soupçons en l'air je m'irois alarmer!
Laissons venir la fête avant que la chommer.
Le chagrin me paroît une incommode chose:
Je n'en prends point, pour moi, sans bonne et juste
cause;

Et mêmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent, que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune;
- Celle que vous aurez me doit être commune:
La maîtresse ne peut abuser votre foi,
A moins que la suivante en fasse autant pour moi;
Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit, je t'aime;
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à son aise
Jodelet par plaisir la caresse et la baise,
Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou;
A son exemple aussi j'en rirai tout mon souf,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ÉRASTE.

Voilà de tes discours.

GROS-RENÉ.

Mais je la vois qui passe.

SCENE II.

ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

S't, Marinette !

MARINETTE.

Ho, ho ! que fais-tu là ?

GROS-RENÉ.

Ma foi,

Demande ; nous étions tout-à-l'heure sur toi.

MARINETTE.

Vous êtes aussi là, monsieur ! Depuis une heure

Vous m'avez fait trotter comme un Basque, ou je
meure.

ÉRASTE.

Comment ?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
Et vous promets, ma foi...

ÉRASTE.

Quoi ?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas

Au temple, au cours, chez vous, ni dans la grande
place.

GROS-RENÉ.

Il en falloit jurer.

ÉRASTE.

Apprends-moi donc, de grace,
Qui te fait me chercher.

MARINETTE.

Quelqu'un, en vérité,

Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté ;
Ma maîtresse, en un mot.

ERASTE.

Ah ! chere Marinette,
Ton discours de son cœur est-il bien l'interprete ?
Ne me déguise point un mystere fatal ;
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal :
Au nom des dieux , dis-moi si ta belle maîtresse
N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Hé, hé ! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement ?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment !
Quel garant est-ce encor que votre amour demande ?
Que lui faut-il ?

GROS-RENÉ.

A moins que Valere se pendre,
Bagatelle ; son cœur ne s'assurera point.

MARINETTE.

Comment ?

GROS-RENÉ.

Il est jaloux jusques en un tel point.

MARINETTE.

De Valere ? Ah ! vraiment la pensée est bien belle !
Elle peut seulement naître en votre cervelle.
Je vous croyois du sens , et jusqu'à ce moment
J'avois de votre esprit quelque bon sentiment ;
Mais , à ce que je vois , je m'étois fort trompée.
Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée ?

GROS-RENÉ.

Moi, jaloux ! Dieu m'en garde , et d'être assez badin
Pour m'aller amaigrir avec un tel chagrin !
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelque autre te plût.
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût ?

MARINETTE.

En effet , tu dis bien ; voilà comme il faut être.
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître :

Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
 Et d'avancer par-là les desseins d'un rival.
 Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse
 Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse ;
 Et j'en sais tel qui doit son destin le plus doux
 Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
 Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
 C'est jouer en amour un mauvais personnage,
 Et se rendre, après tout, misérable à crédit.
 Cela, seigneur Eraste, en passant vous soit dit.

ÉRASTE.

Hé bien, n'en parlons plus. Que venois-tu m'apprendre ?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre,
 Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
 Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché.
 Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute.
 Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ÉRASTE *lit*.

« Vous m'avez dit que votre amour
 « Etoit capable de tout faire ;
 « Il se couronnera lui-même dans ce jour,
 « S'il peut avoir l'aveu d'un pere.
 « Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
 « Je vous en donne la licence ;
 « Et, si c'est en votre faveur,
 « Je vous répons de mon obéissance. »
 Ah quel bonheur ! O toi, qui me l'as apporté,
 Je te dois regarder comme une déité !

GROS-RENÉ.

Je vous le disois bien : contre votre croyance,
 Je ne me trompe guere aux choses que je pense.

ÉRASTE *relit*.

« Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
 « Je vous en donne la licence ;

« Et, si c'est en votre faveur,
« Je vous réponds de mon obéissance. »

MARINETTE.

Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
Elle désavoueroit bientôt un tel écrit.

ÉRASTE.

Ah ! cache-lui, de grace, une peur passagere
Où mon ame a cru voir quelque peu de lumiere ;
Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport ;
Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire ,
Sacrifier ma vie à sa juste colere.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en est pas le temps.

ÉRASTE.

Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends
Reconnoître dans peu, de la bonne maniere,
Les soins d'une si noble et si belle couriere.

MARINETTE.

A propos ; savez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore ?

ÉRASTE.

Hé bien ?

MARINETTE.

Tout proche du marché,

Où vous savez.

ÉRASTE.

Où donc ?

MARINETTE.

Là... dans cette boutique

Où dès le mois passé votre cœur magnifique
Me promet, de sa grace, une bague.

ÉRASTE.

Ah ! j'entends.

GROS-RENÉ.

La matoise !

ÉRASTE.

Il est vrai, j'ai tardé trop long-temps
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse :
Mais...

MARINETTE.

Ce que j'en ai dit n'est pas que je vous presse.

GROS-RENÉ.

Ho ! que non !

ÉRASTE *lui donne sa bague.*

Celle-ci peut-être aura de quoi
Te plaire ; accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez ; j'aurois honte à la
prendre.

GROS-RENÉ.

Pauvre honteuse, prends, sans davantage attendre ;
Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ÉRASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet ange adorable ?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un pere favorable.

ÉRASTE,

Mais s'il me rebutoit, dois-je... ?

MARINETTE.

Alors comme alors :

Pour vous on emploiera toutes sortes d'efforts.
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre.
Faites votre pouvoir, et nous ferons le nôtre.

ÉRASTE.

Adieu : nous en saurons le succès dans ce jour.

(*Eraste relit la lettre tout bas.*)

MARINETTE, à Gros-René.

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour ?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ.

Un hymen qu'on souhaite,
Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.
Je te veux ; me veux-tu de même ?

MARINETTE.

Avec plaisir.

GROS-RENÉ.

Touche : il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon desir.

GROS-RENÉ.

Adieu, mon astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flamme.

GROS-RENÉ.

Adieu, chère comète, arc-en-ciel de mon ame.

(*Marinette sort.*)

Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien ;
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ÉRASTE.

Valere vient à nous.

GROS-RENÉ.

Je plains le pauvre here,
Sachant ce qui se passe.

SCENE III.

VALERE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Hé bien, seigneur Valere ?

VALERE.

Hé bien, seigneur Eraste ?

ÉRASTE.

En quel état l'amour ?

VALERE.

En quel état vos feux ?

ÉRASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALERE.

Et mon amour plus fort.

ÉRASTE.

Pour Lucile ?

VALERE.

Pour elle.

ÉRASTE.

Certes, je l'avouerai, vous êtes le modèle
D'une rare constance.

VALERE.

Et votre fermeté

Doit être un rare exemple à la postérité.

ÉRASTE.

Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère
Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire,
Et je ne forme point d'assez beaux sentiments
Pour souffrir constamment les mauvais traitements :
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALERE.

Il est très naturel, et j'en suis bien de même.
Le plus parfait objet dont je serois charmé
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ÉRASTE.

Lucile cependant...

VALERE.

Lucile dans son ame

Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.

ÉRASTE.

Vous êtes donc facile à contenter ?

VALERE.

Pas tant

Que vous pourriez penser.

ÉRASTE.

Je puis croire pourtant,

Sans trop de vanité, que je suis en sa grace.

VALERE.

Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.

ÉRASTE.

Ne vous abusez point, croyez-moi.

VALERE.

Croyez-moi,

Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.

ÉRASTE.

Si j'osois vous montrer une preuve assurée

Que son cœur... Non, votre ame en seroit altérée.

VALERE.

Si je vous osois, moi, découvrir en secret...

Mais je vous fâcherois, et veux être discret.

ÉRASTE.

Vraiment, vous me poussez; et, contre mon envie,

Votre présomption veut que je l'humilie.

Lisez.

VALERE, *après avoir lu.*

Ces mots sont doux.

ÉRASTE.

Vous connoissez la main?

VALERE.

Oui, de Lucile.

ÉRASTE.

Hé bien! cet espoir si certain...

VALERE, *riant et s'en allant.*

Adieu, seigneur Eraste.

GROS-RENÉ.

Il est fon, le bon sire :

Où vient-il donc pour lui d'avoir le mot pour rire?

ÉRASTE.

Certes, il me surprend; et j'ignore, entre nous,

Quel diable de mystère est caché là-dessous.

GROS-RENÉ.

Son valet vient, je pense.

ÉRASTE.

Oui, je le vois paroître.
Feignons, pour le jeter sur l'amour de son maître.

SCENE IV.

ÉRASTE, MASCARILLE, GROS-RENÉ.

MASCARILLE, *à part*.

Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux.

GROS-RENÉ.

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENÉ.

Où tend Mascarille à cette heure ?
Que fait-il ? Revient-il ? va-t-il ? ou s'il demeure ?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été ;
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté ;
Et ne demeure pas, car, tout de ce pas même,
Je prétends m'en aller.

ÉRASTE.

La rigueur est extrême :
Doucement, Mascarille.

MASCARILLE.

Ah ! monsieur, serviteur.

ÉRASTE.

Vous nous fuyez bien vite ! hé quoi ! vous fais-je peur ?

MASCARILLE.

Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ÉRASTE.

Touche : nous n'avons plus sujet de jalousie ;
Nous devenons amis ; et mes feux que j'éteins
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu !

ÉRASTE.

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENÉ.

Sans doute ; et je te cede aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point-là ; notre rivalité

N'est pas pour en venir à grande extrémité.

Mais est-ce un coup bien sûr que votre seigneurie
Soit désenamourée ? ou si c'est raillerie ?

ÉRASTE.

J'ai su qu'en ses amours ton maître étoit trop bien ;

Et je serois un fou de prétendre plus rien

Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle :

Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,

Vous tirez sagement votre épingle du jeu.

Oui, vous avez bien fait de quitter une place

Où l'on vous caressoit pour la seule grimace ;

Et mille fois, sachant tout ce qui se passoit,

J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit :

On offense un brave homme alors que l'on l'abuse.

Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse ?

Car cet engagement mutuel de leur foi

N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres et moi ;

Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrète

Qui rend de nos amants la flamme satisfaite.

ÉRASTE.

Hé ! que dis-tu ?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit,

Et ne sais pas, monsieur, qui peut vous avoir dit

Que sous ce faux semblant, qui trompe tout le monde

En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde

D'un secret mariage a serré le lien.

ÉRASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ÉRASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ÉRASTE.

Et cette audace

Mériterait cent coups de bâton sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ÉRASTE.

Ah ! Gros-René !

GROS-RENÉ,

Monsieur.

ÉRASTE.

Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.

(à Mascarille.)

Tu penses fuir.

MASCARILLE.

Nenni.

ÉRASTE.

Quoi ! Lucile est la femme... ?

MASCARILLE.

Non, monsieur ; je raillois.

ÉRASTE.

Ah ! vous raillez, infâme !

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ÉRASTE.

Il est donc vrai ?

MASCARILLE.

Non pas :

Je ne dis pas cela.

ÉRASTE.

Que dis-tu donc ?

MASCARILLE.

Hélas !

Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ÉRASTE.

Assure

Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.

MASCARILLE.

C'est ce qu'il vous plaira ; je ne suis pas ici

Pour vous rien contester.

ÉRASTE, *tirant son épée.*

Veux-tu dire ? Voici,

Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque sottie harangue.

Hé ! de grace, plutôt, si vous le trouvez bon,

Donnez-moi vîtement quelques coups de bâton,

Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

ÉRASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure

S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas ! je la dirai :

Mais peut-être, monsieur, que je vous fâcherai.

ÉRASTE.

Parle : mais prends bien garde à ce que tu vas faire.

A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,

Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y consens, rompez-moi les jambes et les bras ;

Faites-moi pis encor, tuez-moi, si j'impose,

En tout ce que j'ai dit ici, la moindre chose.

ÉRASTE.

Ce mariage est vrai ?

MASCARILLE.

Ma langue en cet endroit
 A fait un pas de clerc dont elle s'apperçoit :
 Mais enfin cette affaire est comme vous la dites ;
 Et c'est après cinq jours de nocturnes visites ,
 Tandis que vous serviez à mienx couvrir leur jen ,
 Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœud ;
 Et Lucile depuis fait encor moins paroître
 Le violent amour qu'elle porte à mon maître ,
 Et veut absolument que tout ce qu'il verra ,
 Et qu'en votre faveur son cœur témoignera ,
 Il l'impute à l'effet d'une haute prudence ,
 Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.
 Si, malgré mes serments, vous doutez de ma foi,
 Gros-René peut venir une nuit avec moi ;
 Et je lui ferai voir, étant en sentinelle ,
 Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ÉRASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraud.

MASCARILLE.

Et de grand cœur ;

C'est ce que je demande.

SCENE V.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Hé bien ?

GROS-RENÉ.

Hé bien, monsieur,

Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.

ÉRASTE.

Las ! il ne l'est que trop, le bourreau détestable !
 Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit ;
 Et ce qu'a fait Valere en voyant cet écrit

Marque bien leur concert, et que c'est une baie
Qui sert sans doute aux feux dont l'ingrate le paie.

SCÈNE VI.

ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Je viens vous avertir que tantôt, sur le soir,
Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

ÉRASTE.

Oses-tu me parler ? ame double et traîtresse !
Va, sors de ma présence ; et dis à ta maîtresse
Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà l'état, infâme ! que j'en fais.

(Il déchire la lettre , et sort.)

MARINETTE.

Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique.

GROS-RENÉ.

M'oses-tu bien encor parler ? femelle inique,
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Est pire qu'un satrape, ou bien qu'un Lestrigon !
Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse ;
Et lui dis bien et beau que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots, ni mon maître, ni moi,
Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE, seule.

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée ?
De quel démon est donc leur ame travaillée ?
Quoi ! faire un tel accueil à nos soins obligeants !
Oh ! que ceci chez nous va surprendre les gens !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

ASCAGNE, je suis fille à secret, Dieu merci.

ASCAGNE.

Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien ici ?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.

FROSINE.

Nous serions au logis beaucoup moins sûrement :
Ici de tous côtés on découvre aisément,
Et nous pouvons parler avec toute assurance.

ASCAGNE.

Hélas ! que j'ai de peine à rompre mon silence !

FROSINE.

Ouais ! ceci doit donc être un important secret !

ASCAGNE.

Trop, puisque je le dis à vous-même à regret,
Et que, si je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le sauriez point.

FROSINE.

Ah ! c'est me faire outrage !

Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu
Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu !
Moi, nourrie avec vous, et qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance !
Qui sais...

ASCAGNE.

Où, vous savez la secrète raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma maison :
Vous savez que dans celle où passa mon bas âge
Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage
Que relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort ;
Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance.
Mais avant que passer, Frosine, à ce discours,
Eclaircissez un doute où je tombe toujours.
Se pourroit-il qu'Albert ne sût rien du mystère
Qui masque ainsi mon sexe, et l'a rendu mon père ?

FROSINE.

En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez
Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez :
Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close ;
Et ma mère ne put m'éclaircir mieux la chose.
Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui même, avant qu'il vint au jour,
Le testament d'un oncle abondant en richesses
D'un soin particulier avoit fait des largesses ;
Et que sa mère fit un secret de sa mort,
De son époux absent redoutant le transport
S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
Dont sa maison tiroit un si grand avantage ;
Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prit chez nous où vous étiez nourrie
(Votre mère d'accord de cette tromperie
Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis),
En faveur des présents le secret fut promis.
Albert ne l'a point su de nous ; et pour sa femme,
L'ayant plus de douze ans conservé dans son ame,
Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
Son trépas imprévu ne put rien découvrir.

Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance :
J'ai su qu'en secret même il lui faisoit du bien,
Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage ;
Et, comme il le prétend, c'est un mauvais langage.
Je ne sais s'il sauroit la supposition
Sans le déguisement. Mais la digression
Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre :
Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sachez donc que l'Amour ne sait point s'abuser,
Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser,
Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
Ont su trouver le cœur d'une fille peu forte :
J'aime enfin.

FROSINE.

Vous aimez !

ASCAGNE.

Frosine, doucement :

N'entrez pas tout-à-fait dedans l'étonnement,
Il n'est pas temps encore ; et ce cœur, qui soupire,
A bien pour vous surprendre autre chose à vous dire.

FROSINE.

Et quoi ?

ASCAGNE.

J'aime Valere.

FROSINE.

Ah ! vous avez raison ;
L'objet de votre amour, lui, dont à la maison
Votre imposture enleve un puissant héritage,
Et qui, de votre sexe ayant le moindre ombrage,
Verroit incontinent ce bien lui retourner !
C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

ASCAGNE.

J'ai de quoi, toutefois, surprendre plus votre ame :

Je suis sa femme.

FROSINE.

O dieux ! sa femme !

ASCAGNE.

Où, sa femme.

FROSINE.

Ah ! certes, celui-là l'emporte, et vient à bout
De toute ma raison.

ASCAGNE.

Ce n'est pas encor tout.

FROSINE.

Encore ?

ASCAGNE.

Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
Ni qu'il ait de mon sort la moindre connoissance.

FROSINE.

Ho ! poussez ; je le quitte, et ne raisonne plus,
Tant mes sens, coup sur coup, se trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
Valere, dans les fers de ma sœur arrêté,
Me sembloit un amant digne d'être écouté ;
Je ne pouvois souffrir qu'on rebutât sa flamme,
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon ame ;
Je voulois que Lucile aimât son entretien ;
Je blâmois ses rigueurs ; et les blâmai si bien,
Que moi-même j'entrai, sans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les sentiments qu'elle ne pouvoit prendre.
C'étoit, en lui parlant, moi qu'il persuadoit ;
Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit ;
Et ses vœux, rejetés de l'objet qui l'enflamme,
Etoient comme vainqueurs reçus dedans mon ame.
Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop foible, hélas !
Se rendit à des soins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une blessure,

Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.
 Enfin, ma chère, enfin, l'amour que j'eus pour lui
 Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autrui.
 Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable
 Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable;
 Et je sus ménager si bien cet entretien,
 Que du déguisement il ne reconnut rien.
 Sous ce voile trompeur, qui flattoit sa pensée,
 Je lui dis que pour lui mon ame étoit blessée,
 Mais que, voyant mon pere en d'autres sentiments,
 Je devois une feinte à ses commandements;
 Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystère,
 Dont la nuit seulement seroit dépositaire;
 Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
 Tout entretien secret se devoit éviter;
 Qu'il me verroit alors la même indifférence
 Qu'avant que nous eussions aucune intelligence;
 Et que de son côté, de même que du mien,
 Geste, parole, écrit, ne m'en dit jamais rien.
 Enfin, sans m'arrêter sur toute l'industrie
 Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,
 J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi,
 Et me suis assuré l'époux que je vous di.

FROSINE.

Ho, ho! les grands talents que votre esprit possède!
 Diroit-on qu'elle y touche avec sa mine froide?
 Cependant vous avez été bien vite ici;
 Car, je veux que la chose ait d'abord réussi,
 Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,
 Qu'elle ne peut long-temps éviter d'être sùe?

ASCAGNE.

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter;
 Ses projets seulement vont à se contenter;
 Et, pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,
 Il croit que tout le reste après est peu de chose.

ACTE II, SCÈNE I.

139

Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conseils.... Mais voici cet époux.

SCÈNE II.

VALERE, ASCAGNE, FROSINE.

VALERE.

Si vous êtes tous deux en quelque conférence
Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non, non; vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.

VALERE.

Moi?

ASCAGNE.

Vous-même.

VALERE.

Et comment?

ASCAGNE.

Je disois que Valere

Auroit, si j'étois fille, un peu trop su me plaire;
Et que, si je faisois tous les vœux de son cœur,
Je ne tarderois guere à faire son bonheur.

VALERE.

Ces protestations ne coûtent pas grand'chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose:
Mais vous seriez bien pris si quelque événement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux-compliment.

ASCAGNE.

Point du tout: je vous dis que, régnañt dans votre ame,
Je voudrois de bon cœur couronner votre flamme.

VALERE.

Et si c'étoit quelqu'une où par votre secours

Vous pussiez être utile au bonheur de mes jours ?

ASCAGNE.

Je pourrois assez mal répondre à votre attente.

VALERE.

Cette confession n'est pas fort obligeante.

ASCAGNE.

Hé quoi ! vous voudriez, Valere, injustement
Qu'étant fille, et mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allasse engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour quelque autre maîtresse ?
Un si pénible effort pour moi m'est interdit.

VALERE.

Mais cela n'étant pas ?

ASCAGNE.

Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, et vous le devez prendre
Tout de même.

VALERE.

Ainsi donc il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le ciel fasse un grand miracle en vous ;
Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse,
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

ASCAGNE.

J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser
Quand il s'agit d'aimer. Enfin je suis sincère,
Je ne m'engage point à vous servir, Valere,
Si vous ne m'assurez, au moins, absolument
Que vous avez pour moi le même sentiment ;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte ;
Et que, si j'étois fille, une flamme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

VALERE.

Je n'avois jamais vu ce scrupule jaloux ;
Mais, tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige,

ACTE II, SCÈNE II.

141

Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais sans fard ?

VALERE.

Oui, sans fard.

ASCAGNE.

S'il est vrai, désormais

Vos intérêts seront les miens, je vous promets.

VALERE.

J'ai bientôt à vous dire un important mystère,
Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.

VALERE.

Hé ! de quelle façon cela pourroit-il être ?

ASCAGNE.

C'est que j'ai de l'amour qui n'oseroit paroître,
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux,

VALERE.

Expliquez-vous, Ascagne, et croyez par avance
Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALERE.

Non, non : dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'est pas encor temps ; mais c'est une personne
Qui vous touche de près.

VALERE.

Votre discours m'étonne.

Plût à Dieu que ma sœur....

ASCAGNE.

Ce n'est pas la saison

De m'expliquer, vous dis-je.

VALERE.

Et pourquoi?

ASCAGNE.

Pour raison :

Vous saurez mon secret quand je saurai le vôtre.

VALERE.

J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc; et lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALERE.

Adieu, j'en suis content.

ASCAGNE.

Et moi content, Valere.

(*Valere sort.*)

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'assistance d'un frere.

SCENE III.

LUCILE, ASCAGNE, FROSINE, MARINETTE.

LUCILE, à *Marinette les trois premiers vers.*

C'en est fait; c'est ainsi que je puis me venger;

Et si cette action a de quoi l'affliger,

C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.

Mon frere, vous voyez une métamorphose :

Je veux chérir Valere après tant de fierté,

Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

ASCAGNE.

Que dites-vous, ma sœur? Comment! courir au
change!

Cette inégalité me semble trop étrange.

LUCILE.

La vôtre me surprend avec plus de sujet.

De vos soins autrefois Valere étoit l'objet;

Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice :
Et quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît !
Et je vous vois parler contre son intérêt !

ASCAGNE.

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre.
Je sais qu'il est rangé dessous les lois d'une autre,
Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappeliez, et qu'il ne revînt pas.

LUCILE.

Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire ;
Et je sais, pour son cœur, tout ce que j'en dois croire ;
Il s'explique à mes yeux intelligiblement :
Ainsi découvrez-lui, sans peur, mon sentiment ;
Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
Lui va faire savoir que son ardeur me touche...
Quoi ! mon frere, à ces mots vous restez interdit !

ASCAGNE.

Ah ! ma sœur, si sur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes sensible aux prières d'un frere,
Quittez un tel dessein, et n'ôtez point Valere
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher.
Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence :
A moi seul de ses feux elle fait confidence,
Et je vois dans son cœur de tendres mouvements
A domter la fierté des plus durs sentiments.
Oui, vous auriez pitié de l'état de son ame,
Connoissant de quel coup vous menacez sa flamme ;
Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
Eraste est un parti qui doit vous satisfaire ;
Et des feux mutuels...

LUCILE.

Mon frere, c'est assez.

Je ne sais point pour qui vous vous intéressez ;
Mais, de grace, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle sœur, vous me désespérez
Si vous effectuez vos desseins déclarés.

SCÈNE IV.

LUCILE, MARINETTE.

MARINETTE.

La résolution, madame, est assez prompte.

LUCILE.

Un cœur ne pese rien alors que l'on l'affronte ;
Il court à sa vengeance, et saisit promptement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître ! Faire voir cette insolence extrême !

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même ;
Et quoique là-dessus je rumine sans fin,
L'aventure me passe, et j'y perds mon latin.
Car enfin aux transports d'une bonne nouvelle
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle ;
De l'écrit obligeant le sien tout transporté
Ne me donnoit pas moins que de la déité :
Et cependant jamais, à cet autre message,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne sais, pour causer de si grands changements,
Ce qui s'est pu passer entre ces courts moments.

LUCILE.

Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine,
Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi ! tu voudrois chercher hors de sa lâcheté
La secrete raison de cette indignité ?
Cet écrit malheureux, dont mon ame s'accuse,

Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse ?

MARINETTE.

En effet, je comprends que vous avez raison,

Et que cette querelle est pure trahison.

Nous en tenons, madame : et puis prêtons l'oreille

Aux bons chiens de pendants qui nous chantent
merveille,

Qui pour nous accrocher feignent tant de langueur ;

Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur ;

Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous
sommes !

Foin de notre sottise, et peste soit des hommes !

LUCILE.

Hé bien, bien, qu'il s'en vante, et rie à nos dépens ;

Il n'aura pas sujet d'en triompher long-temps :

Et je lui ferai voir qu'en une ame bien faite

Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette.

MARINETTE.

Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,

Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur nous.

Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse dire,

De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire.

Quelque autre, sous l'espoir du *matrimonion*,

Auroit ouvert l'oreille à la tentation ;

Mais moi, *nescio vos*.

LUCILE.

Que tu dis de folies,

Et choisis mal ton temps pour de telles saillies !

Enfin je suis touchée au cœur sensiblement ;

Et si jamais celui de ce perfide amant,

Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je pense,

De vouloir à présent concevoir l'espérance,

(Car le ciel a trop pris plaisir de m'affliger

Pour me donner celui de me pouvoir venger ;)

Quand, dis-je, par un sort à mes desirs propice,

Il reviendrait m'offrir sa vie en sacrifice,

146 LE DÉPIT AMOUREUX.

Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends, sur-tout, de me parler pour lui.
Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime;
Et même, si mon cœur étoit pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me soit alors sévère,
Et tienne, comme il faut, la main à ma colere.

MARINETTE.

Vraiment, n'ayez point peur, et laissez faire à nous;
J'ai pour le moins autant de colere que vous;
Et je serois plutôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître aussi me redonnât envie....
S'il vient....

SCENE V.

ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

ALBERT.

Rentrez, Lucile, et me faites venir
Le précepteur; je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui, qui me gouverne Ascagne,
S'il sait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

SCENE VI.

ALBERT, *seul*.

En quel gouffre de soins et de perplexité
Nous jette une action faite sans équité!
D'un enfant supposé par mon trop d'avarice,
Mon cœur depuis long-temps souffre bien le supplice,
Et quand je vois les maux où je me suis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,

Ma famille en opprobre et misere jetee ;
 Tantôt pour ce fils-là qu'il me faut conserver
 Je crains cent accidents qui peuvent arriver.
 S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
 J'appréhende au retour cette triste nouvelle :
 Las ! vous ne savez pas ? vous l'a-t-on annoncé ?
 Votre fils a la fièvre, ou l'ambe, ou bras cassé.
 Enfin, à tous moments, sur quoi que je m'arrête,
 Cent sortes de chagrins me roulent par la tête.
 Ah!..

SCENE VII.

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

MÉTAPHRASTE.

Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître, j'ai voulu...

MÉTAPHRASTE.

Maître est dit *a magis ter*.

C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure

Si je savois cela. Mais, soit, à la bonne heure.

Maître, donc...

MÉTAPHRASTE.

Poursuivez.

ALBERT.

Je veux poursuivre aussi ;

Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.

Donc, encore une fois, maître, c'est la troisième,

Mon fils me rend chagrin : vous savez que je l'aime,

Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

MÉTAPHRASTE.

Il est vrai ; *Filio non potest præferri*

Nisi filius.

ALBERT.

Maître, en discourant ensemble,
 Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble.
 Je vous crois grand latin, et grand docteur juré;
 Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré:
 Mais, dans un entretien qu'avec vous je destine,
 N'allez point déployer toute votre doctrine,
 Faire le pédagogue, et cent mots me cracher,
 Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
 Mon pere, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
 Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
 Qui, depuis cinquante ans dites journellement,
 Ne sont encor pour moi que du haut allemand.
 Laissez donc en repos votre science auguste,
 Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

MÉTAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils l'hymen me paroît faire peur;
 Et, sur quelque parti que je sonde son cœur,
 Pour un pareil lien il est froid et recule.

MÉTAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frere de Marc-Tulle,
 Dont avec Atticus le même fait *sermon*,
 Et comme aussi les Grecs disent, *Athanaton....*

ALBERT.

Mon dieu! maître éternel, laissez là, je vous prie,
 Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,
 Et tous ces autres gens dont vous voulez parler;
 Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

MÉTAPHRASTE.

Hé bien donc, votre fils?

ALBERT.

Je ne sais si dans l'ame
 Il ne sentiroit point une secrete flamme;
 Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu;

Et je l'appercus hier, sans en être appercu,
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉTAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire,
Un endroit écarté, *latinè, secessus*;
Virgile l'a dit, *Est in secessu locus....*

ALBERT.

Comment auroit-il pu l'avoir dit ce Virgile,
Puisque je suis certain que, dans ce lieu tranquille,
Ame du monde enfin n'étoit lors, que nous deux ?

MÉTAPHRASTE.

Virgile est nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin
De terme plus choisi, d'auteur, ni de témoin,
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

MÉTAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs auteurs : *Tu vivendo bonos*,
Comme on dit, *scribendo sequare peritos*.

ALBERT.

Homme, ou démon, veux-tu m'entendre sans con-
teste ?

MÉTAPHRASTE.

Quintilien en fait le précepte....

ALBERT.

La peste

Soit du causeur !

MÉTAPHRASTE.

Et dit là-dessus doctement
Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

ALBERT.

Je serai le diable qui t'emporte,

150 LE DÉPIT AMOUREUX.

Chien d'homme ! Ho ! que je suis tenté d'étrange sorte
De faire sur ce muflle une application !

MÉTAPHRASTE.

Mais qui cause, seigneur, votre inflammation ?
Que voulez-vous de moi ?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

MÉTAPHRASTE.

Ah ! sans doute ;
Vous serez satisfait, s'il ne tient qu'à cela :
Je me tais,

ALBERT.

Vous ferez sagement.

MÉTAPHRASTE.

Me voilà
Tout prêt de vous ouir.

ALBERT.

Tant mieux,

MÉTAPHRASTE.

Que je trépasse,
Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en fasse la grace !

MÉTAPHRASTE.

Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT.

Ainsi soit-il !

MÉTAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez...

ALBERT.

J'y vais.

MÉTAPHRASTE.

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'est assez dit.

ACTE II, SCÈNE VII.

151

MÉTAPHRASTE.

Je suis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT.

Je le crois.

MÉTAPHRASTE.

J'ai promis que je ne dirai rien.

ALBERT.

Suffit.

MÉTAPHRASTE,

Dès-à-présent je suis muet.

ALBERT.

Fort bien.

MÉTAPHRASTE.

Parlez; courage! au moins, je vous donne audience.

Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence :

Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT, *à part*.

Le traître!

MÉTAPHRASTE.

Mais, de grace, achevez vite.

Depuis long-temps j'écoute; il est bien raisonnable

Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, bourreau détestable...

MÉTAPHRASTE.

Hé! bon dieu! voulez-vous que j'écoute à jamais?

Partageons le parler du moins; ou je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience est bien...

MÉTAPHRASTE.

Quoi! voulez-vous poursuivre!

Ce n'est pas encor fait? *Per Jovem*, je suis ivre!

ALBERT.

Je n'ai pas dit...

MÉTAPHRASTE.

Encor? Bon dieu! que de discours!

Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours ?

ALBERT.

J'enrage.

MÉTAPHRASTE.

De rechef ? O l'étrange torture !

Hé ! laissez-moi parler un peu, je vous conjure ;

Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas

D'un savant qui se tait.

ALBERT.

Parbleu ! tu te tairas.

SCENE VIII.

MÉTAPHRASTE, *seul*.

D'où vient fort à propos cette sentence expresse

D'un philosophe : Parle, afin qu'on te connoisse.

Doncques si de parler le pouvoir m'est ôté,

Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,

Et changer mon essence en celle d'une bête.

Me voilà pour huit jours avec un mal de tête...

Oh ! que les grands parleurs par moi sont détestés !

Mais quoi ! si les savants ne sont pas écoutés,

Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,

Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose ;

Que les poules dans peu dévorent les renards ;

Que les jeunes enfants remontrent aux vieillards ;

Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent ;

Qu'un fou fasse les lois ; que les femmes combattent ;

Que par les criminels les juges soient jugés,

Et par les écoliers les maîtres fustigés ;

Que le malade au sain présente le remède ;

Que le lievre craintif...

SCENE IX.

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

*Albert sonne , aux oreilles de Métaphraste ,
une cloche de mulet , qui le fait fuir.*

MÉTAPHRASTE, *fuyant.*
Miséricorde ! à l'aide !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

MASCARILLE.

LE ciel par fois seconde un dessein téméraire,
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire.
Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir,
Le remede plus prompt où j'ai su recourir,
C'est de pousser ma pointe, et dire en diligence
A notre vieux patron toute la manigance.
Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé :
L'autre, diable ! disant ce que j'ai déclaré,
Gare une irruption sur notre fripperie.
Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succéder,
Et les vieillards entre eux se pourront accorder.
C'est ce qu'on va tenter ; et de la part du nôtre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver
l'autre.

(Il frappe à la porte d'Albert.)

SCENE II.

ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT.

Qui frappe ?

MASCARILLE.

Ami.

ALBERT.

Oh ! oh ! qui te peut amener,

Mascarille?

MASCARILLE.

Je viens, monsieur, pour vous donner
Le bon jour.

ALBERT.

Ah! vraiment tu prends beaucoup de peine.
De tout mon cœur, bon jour.

(*Il s'en va.*)

MASCARILLE.

La réplique est soudaine.

Quel homme brusque!

(*Il heurte.*)

ALBERT.

Encor?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas oui,

Monsieur...

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bon jour?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Hé bien! bon jour, te dis-je.

(*Il s'en va; Mascarille l'arrête.*)

MASCARILLE.

Oui, mais je viens encore

Vous saluer au nom du seigneur Polidore.

ALBERT.

Ah! c'est un autre fait. Ton maître t'a chargé
De me saluer?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Je lui suis obligé.

Va, que je lui souhaite une joie infinie.

(*Il s'en va.*)

MASCARILLE.

Cet homme est ennemi de la cérémonie.

(Il heurte.)

Je n'ai pas achevé, monsieur, son compliment :
Il voudroit vous prier d'une chose instamment.

ALBERT.

Hé bien ! quand il voudra, je suis à son service.

MASCARILLE, *l'arrêtant.*

Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse.
Il souhaite un moment, pour vous entretenir
D'une affaire importante, et doit ici venir.

ALBERT.

Eh ! quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler ?

MASCARILLE.

Un grand secret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui, sans doute, importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambassade.

SCENE III.

ALBERT, *seul.*

O juste ciel ! je tremble :
Car enfin nous avons peu le commerce ensemble.
Quelque tempête va renverser mes desseins,
Et ce secret, sans doute, est celui que je crains.
L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle,
Et voilà sur ma vie une tache éternelle.
Ma fourbe est découverte. Oh ! que la vérité
Se peut cacher long-temps avec difficulté !
Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime,
Suivre les mouvements d'une peur légitime,
Par qui je me suis vu tenté plus de vingt fois
De rendre à Polidore un bien que je lui dois,

De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,
Et faire qu'en douceur passât toute la chose !
Mais, hélas ! c'en est fait, il n'est plus de saison ;
Et ce bien, par la fraude entré dans ma maison,
N'en sera point tiré que dans cette sortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCENE IV.

POLIDORE, ALBERT.

POLIDORE, *les quatre premiers vers sans voir Albert.*

S'être ainsi marié sans qu'on en ait su rien !
Puisse cette action se terminer à bien !
Je ne sais qu'en attendre ; et je crains fort du pere
Et la grande richesse et la juste colere.
Mais je l'apperçois seul.

ALBERT.

Ciel ! Polidore vient !

POLIDORE.

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

POLIDORE.

Par où lui débiter ?

ALBERT.

Quel sera mon langage ?

POLIDORE.

Son ame est tout émue.

ALBERT.

Il change de visage.

POLIDORE.

Je vois, seigneur Albert, au trouble de vos yeux,
Que vous savez déjà qui m'amene en ces lieux.

ALBERT.

Hélas ! oui.

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous surprendre,
Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en dois rougir de honte et de confusion.

POLIDORE.

Je trouve condamnable une telle action;
Et je ne prétends point excuser le coupable.

ALBERT.

Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.

POLIDORE.

C'est ce qui doit par vous être considéré.

ALBERT.

Il faut être chrétien.

POLIDORE.

Il est très assuré.

ALBERT.

Grace, au nom de Dieu ! grace, ô seigneur Polidore !

POLIDORE.

Hé ! c'est moi qui de vous présentement l'improlore.

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE.

Je dois en cet état être plutôt que vous.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma triste aventure

POLIDORE.

Je suis le suppliant dans une telle injure.

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE.

Vous me rendez confus de tant d'humilité.

ALBERT.

Pardon, encore un coup !

POLIDORE.

Hélas ! pardon, vous-même !

ALBERT.

J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE.

Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.

ALBERT.

J'ose vous conjurer qu'elle n'éclate point.

POLIDORE.

Hélas ! seigneur Albert, je ne veux autre chose.

ALBERT.

Conservons mon honneur.

POLIDORE.

Hé ! oui, je m'y dispose.

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez :

De tous ces intérêts je vous ferai le maître ;

Et je suis trop content si vous le pouvez être.

ALBERT.

Ah ! quel homme de Dieu ! Quel excès de douceur !

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur !

ALBERT.

Que puissiez-vous avoir toutes choses prosperes !

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne !

ALBERT.

Embrassons-nous en freres.

POLIDORE.

J'y consens de grand cœur, et me réjouis fort

Que tout soit terminé par un heureux accord.

ALBERT.

J'en rends graces au ciel.

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre,

Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre ;

Et Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puissant et de biens et d'amis...

ALBERT.

Hé! que parlez-vous là de faute et de Lucile?

POLIDORE.

Soit, ne commençons point un discours inutile.
Je veux bien que mon fils y trempe grandement:
Même, si cela fait à votre allègement,
J'avouerai qu'à lui seul en est toute la faute;
Que votre fille avoit une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur,
Sans l'incitation d'un méchant suborneur;
Que le traître a séduit sa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.
Puisque la chose est faite, et que, selon mes vœux,
Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, et réparons l'offense
Par la solemnité d'une heureuse alliance.

ALBERT, *à part.*

O dieu! quelle méprise! et qu'est-ce qu'il m'apprend:
Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand.
Dans ces divers transports je ne sais que répondre;
Et, si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoi pensez-vous là, seigneur Albert?

ALBERT,

A rien.

Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal subit me prend, qui veut que je vous laisse.

SCENE V.

POLIDORE, *seul.*

Je lis dedans son ame, et vois ce qui le presse.
A quoi que sa raison l'eût déjà disposé,

Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé.
L'image de l'affront lui revient; et sa fuite
Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.
Je prends part à sa honte, et son deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de temps remette son esprit :
La douleur trop contrainte aisément se redouble.
Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCENE VI.

POLIDORE, VALERE.

POLIDORE.

Enfin, le beau mignon, vos beaux déportements
Troubleront les vieux jours d'un pere à tous moments;
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

VALERE.

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel?
En quoi mériter tant le courroux paternel?

POLIDORE.

Je suis un étrange homme, et d'une humeur terrible,
D'accuser un enfant si sage et si paisible!
Las! il vit comme un saint; et dedans la maison
Du matin jusqu'au soir il est en oraison!
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit: ô la grande imposture!
Qu'il n'a considéré pere, ni parenté,
En vingt occasions: horrible fausseté!
Que de fraîche mémoire un furtif hyménée
A la fille d'Albert a joint sa destinée,
Sans craindre de la suite un désordre puissant:
On le prend pour un autre; et le pauvre innocent
Ne sait pas seulement ce que je lui veux dire!
Ah! chien, que j'ai reçu du ciel pour mon martyr,
Te croiras-tu toujours? et ne pourrai-je pas

Te voir être une fois sage avant mon trépas ?

VALERE, *seul, rêvant.*

D'où peut venir ce coup ? Mon ame embarrassée

Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée.

Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu :

Il faut user d'adresse et me contraindre un peu

Dans ce juste courroux.

SCENE VII.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

Mascarille, mon pere,

Que je viens de trouver, sait toute notre affaire.

MASCARILLE.

Il la sait ?

VALERE.

Oui.

MASCARILLE.

D'où diantre a-t-il pu la savoir ?

VALERE.

Je ne sais point sur qui ma conjecture asseoir ;

Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie,

Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'ame ravie.

Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux ;

Il excuse ma faute, il approuve mes feux :

Et je voudrois savoir qui peut être capable

D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable.

Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçois.

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, monsieur, si c'étoit moi

Qui vous eût procuré cette heureuse fortune ?

VALERE.

Bon ! bon ! tu voudrois bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE.

C'est moi, vous dis-je, moi, dont le patron le sait,

Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALERE.

Mais, là, sans te railler?

MASCARILLE.

Que le diable m'emporte
Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte!

VALERE, *mettant l'épée à la main.*

Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présentement
Tu n'en vas recevoir le juste payement!

MASCARILLE.

Ah! monsieur, qu'est-ce ci? Je défends la surprise.

VALERE.

C'est la fidélité que tu m'avois promise?
Sans ma feinte, jamais tu n'eusses avoué
Le trait que j'ai bien cru que tu m'avois joué.
Traître, de qui la langue à causer trop habile
D'un pere contre moi vient d'échauffer la bile,
Qui me perds tout-à-fait, il faut, sans discourir,
Que tu meures.

MASCARILLE.

Tout bear; mon ame, pour mourir,
N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le succès qu'aura cette aventure.
J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler
Un hymen que vous-même aviez peine à celer.
C'étoit un coup d'état; et vous verrez l'issue
Condamner la fureur que vous avez conçue.
De quoi vous fâchez vous, pourvu que vos souhaits
Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes?

VALERE.

Et si tous ces discours ne sont que des sornettes?

MASCARILLE.

Toujours serez-vous lors à temps pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu fera pour les siens; et, content dans la suite,

Vous me remercirez de ma rare conduite.

VALERE.

Nous verrons. Mais Lucile....

MASCARILLE.

Ah! son pere sort.

SCENE VIII.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

ALBERT, *les cinq premiers vers sans voir Valere.*

Plus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,
Plus je me sens piqué de ce discours étrange
Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change :
Car Lucile soutient que c'est une chanson,
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon....

Ah! monsieur, est-ce vous de qui l'audace insigne
Met en jeu mon honneur, et fait ce conte indigne?

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT.

Comment, gendre? Coquin! tu portes bien la mine
De pousser les ressorts d'une telle machine,
Et d'en avoir été le premier inventeur.

MASCARILLE.

Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouves-tu beau, dis-moi, de diffamer ma fille,
Et faire un tel scandale à toute une famille?

MASCARILLE.

Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

ALBERT.

Que voudrois-je, sinon qu'il dit des vérités?
Si quelque intention le pressoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit être honnête et civile;

Il falloit l'attaquer du côté du devoir,
Il falloit de son pere implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte
Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.

MASCARILLE.

Quoi ! Lucile n'est pas sous des liens secrets
A mon maître ?

ALBERT.

Non, traître ! et n'y sera jamais.

MASCARILLE.

Tout doux : et s'il est vrai que ce soit chose faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne secrette ?

ALBERT.

Et s'il est constant, toi, que cela ne soit pas,
Veux-tu te voir casser les jambes et les bras ?

VALERE.

Monsieur, il est aisé de vous faire paroître
Qu'il dit vrai.

ALBERT.

Bon ! voilà l'autre encor, digne maître
D'un semblable valet ! O les menteurs hardis !

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

VALERE.

Quel seroit notre but de vous en faire accroire ?

ALBERT, *à part*.

Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE.

Mais venons à la preuve ; et, sans nous quereller,
Faites sortir Lucile , et la laissez parler.

ALBERT.

Et si le démenti par elle vous en reste ?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, monsieur, je vous proteste.
Promettez à leurs vœux votre consentement,
Et je veux m'exposer au plus dur châtiment,

166 LE DÉPIT AMOUREUX.

Si de sa propre bouche elle ne vous confesse
Et la foi qui l'engage, et l'ardeur qui la presse.

ALBERT.

Il faut voir cette affaire.

(Il va frapper à sa porte.)

MASCARILLE, à Valère.

Allez, tout ira bien.

ALBERT.

Holà, Lucile ! un mot.

VALÈRE, à Mascarille.

Je crains....

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCÈNE IX.

LUCILE, ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Seigneur Albert, silence au moins. Enfin, madame,
Toute chose conspire au bonheur de votre ame ;
Et monsieur votre pere, averti de vos feux,
Vous laisse votre époux, et confirme vos vœux,
Pourvu que, bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin assuré ?

MASCARILLE.

Bon ! me voilà déjà d'un beau titre honoré.

LUCILE.

Sachons un peu, monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie.

VALÈRE.

Pardon, charmant objet : un valet a parlé ;
Et j'ai vu, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE.

Notre hymen?

VALERE.

On sait tout, adorable Lucile;
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE.

Quoi! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux?

VALERE.

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux :
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme
A l'ardeur de vos feux qu'aux bontés de votre ame.
Je sais que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher;
Et j'ai de mes transports forcé la violence
A ne point violer votre expresse défense :
Mais...

MASCARILLE.

Hé bien! oui, c'est moi : le grand mal que voilà!

LUCILE.

Est-il une imposture égale à celle-là?
Vous l'osez soutenir en ma présence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème?
O le plaisant amant, dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur au défaut de mon cœur,
Et que mon pere, ému de l'éclat d'un sot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte!
Quand tout contribueroit à votre passion,
Mon pere, les destins, mon inclination,
On me verroit combattre, en ma juste colere,
Mon inclination, les destins, et mon pere,
Perdre même le jour, avant que de m'unir
A qui par ce moyen auroit cru m'obtenir.
Allez; et si mon sexe avecque bienséance
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainsi.

VALERE, à Mascarille.

C'en est fait, son courroux ne peut être adouci.

MASCARILLE.

Laissez-moi lui parler. Hé! madame, de grace,
A quoi bon maintenant toute cette grimace?
Quelle est votre pensée? et quel bourru transport
Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort?
Si monsieur votre pere étoit homme farouche,
Passe: mais il permet que la raison le touche;
Et lui-même m'a dit qu'une confession
Vous va tout obtenir de son affection.

Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte
A faire un libre aveu de l'amour qui vous domte:
Mais s'il vous a fait prendre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajusté;
Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous con-
somme,

Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme.
On sait que la chair est fragile quelquefois,
Et qu'une fille enfin n'est ni caillou ni bois.
Vous n'avez pas été sans doute la première,
Et vous ne serez pas, que je crois, la dernière.

LUCILE.

Quoi! vous pouvez ouir ces discours effrontés,
Et vous ne dites mot à ces indignités?

ALBERT.

Que veux-tu que je die? Une telle aventure
Me met tout hors de moi.

MASCARILLE.

Madame, je vous jure
Que déjà vous devriez avoir tout confessé.

LUCILE.

Et quoi donc confesser?

MASCARILLE.

Quoi? ce qui s'est passé
Entre mon maître et vous. La belle raillerie!

LUCILE.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Naitre ton maître et moi?

MASCARILLE.

Vous devez, que je croi,
En savoir un peu plus de nouvelles que moi;
Et pour vous cette nuit fut trop douce pour croire
Que vous puissiez si vite en perdre la mémoire.

LUCILE.

C'est trop souffrir, mon pere, un impudent valet.
(Elle lui donne un soufflet.)

SCENE X.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Je crois qu'elle me vient de donner un soufflet.

ALBERT.

Va, coquin, scélérat, sa main vient sur ta joue
De faire une action dont son pere la loue.

MASCARILLE.

Et, nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte, si j'ai dit rien que de très constant!

ALBERT.

Et, nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille!

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me justifieront?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

ALBERT.

Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MASCARILLE.

Connoissez-vous Ormin, ce gros notaire habile?...

ALBERT.

Connois-tu bien Grimpant, le bourreau de la ville?...

MASCARILLE.

Et Simon le tailleur, jadis si recherché?

ALBERT.

Et la potence mise au milieu du marché?

MASCARILLE.

Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

ALBERT.

Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE.

Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT.

Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE.

Et ces yeux les ont vus s'entre-donner parole.

ALBERT.

Et ces yeux te verront faire la capriole.

MASCARILLE.

Et, pour signe, Lucile avoit un voile noir.

ALBERT.

Et, pour signe, ton front nous le fait assez voir.

MASCARILLE.

O l'obstiné vieillard!

ALBERT.

O le fourbe damnable!

Va, rends grace à mes ans qui me font incapable

De punir sur-le-champ l'affront que tu me fais :

Tu n'en perds que l'attente, et je te le promets.

SCENE XI.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

Hé bien ? ce beau succès que tu devois produire ?...

MASCARILLE.

J'entends à demi-mot ce que vous voulez dire.

Tout s'arme contre moi ; pour moi de tous côtés

Je vois coups de bâtons et gibets apprêtés.

Aussi, pour être en paix dans ce désordre extrême,

Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,

Si, dans le désespoir dont mon cœur est outré,

Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.

Adieu, monsieur.

VALERE.

Non, non, ta fuite est superflue ;

Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vue.

MASCARILLE.

Je ne saurois mourir quand je suis regardé,

Et mon trépas ainsi se verroit retardé.

VALERE.

Suis-moi, traître, suis-moi ; mon amour en furie

Te fera voir si c'est matière à raillerie.

MASCARILLE, *seul*.

Malheureux Mascarille, à quels maux aujourd'hui

Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui !

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'AVENTURE est fâcheuse.

ASCAGNE.

Ah ! ma chere Frosine,

Le sort absolument a conclu ma ruine,
Cette affaire venue au point où la voilà
N'est pas absolument pour en demeurer là ;
Il faut qu'elle passe outre : et Lucile et Valere ,
Surpris des nouveautés d'un semblable mystere ,
Voudront chercher un jour dans ces obscurités ,
Par qui tous mes projets se verront avortés.
Car enfin , soit qu' Albert ait part au stratagème ,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même ,
S'il arrive une fois que mon sort éclairci
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi ,
Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence :
Son intérêt détruit me laisse à ma naissance ;
C'est fait de sa tendresse. Et quelque sentiment
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant ,
Voudra-t-il avouer pour épouse une fille
Qu'il verra sans appui de bien et de famille ?

FROSINE.

Je trouve que c'est là raisonner comme il faut :
Mais ces réflexions devoient venir plutôt.
Qui vous a jusqu'ici caché cette lumiere ?
Il ne falloit pas être une grande sorciere
Pour voir, dès le moment de vos desseins pour lui,

Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui:
L'action le disoit; et dès que je l'ai sue,
Je n'en ai prévu guere une meilleure issue.

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin? mon trouble est sans pareil:
Mettez-vous en ma place, et me donnez conseil.

FROSINE.

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
A me donner conseil dessus cette disgrâce;
Car je suis maintenant vous, et vous êtes moi:
Conseillez-moi, Frosine. Au point où je me voi,
Quel remede trouver? Dites, je vous en prie.

ASCAGNE.

Hélas! ne traitez point ceci de raillerie;
C'est prendre peu de part à mes cuisants ennuis
Que de rire et de voir les termes où j'en suis.

FROSINE.

Ascagne, tout de bon, votre ennui m'est sensible,
Et pour vous en tirer je ferois mon possible.
Mais que puis-je, après tout? Je vois fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE.

Ah! pour cela toujours il est assez bonne heure:
La mort est un remede à trouver quand on veut,
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE.

Non, non, Frosine, non; si vos conseils propices
Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

FROSINE.

Savez-vous ma pensée? Il faut que j'aille voir
La... Mais Eraste vient, qui pourroit nous distraire.
Nous pourrions, en marchant, parler de cette affaire.
Allons, retirons-nous.

SCÈNE II.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Encore rebuté?

GROS RENÉ.

Jamais ambassadeur ne fut moins écouté.
À peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle,
Qu'elle m'a répondu, tenant son quant à moi,
Va, va, je fais état de lui comme de toi,
Dis-lui qu'il se promène; et, sur ce beau langage,
Pour suivre son chemin, m'a tourné le visage.
Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau
Lâchant un, Laisse-nous, bear valet de carreau,
M'a planté là comme elle. Et mon sort et le vôtre
N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ÉRASTE.

L'ingrate! recevoir avec tant de fierté.
Le prompt retour d'un cœur justement emporté!
Quoi! le premier transport d'un amour qu'on abuse
Sous tant de vraisemblance est indigne d'excuse?
Et ma plus vive ardeur en ce moment fatal
Devoit être insensible au bonheur d'un rival?
Tout autre n'eût pas fait même chose à ma place,
Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace?
De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard?
Je n'ai point attendu de serments de sa part;
Et lorsque tout le monde encor ne sait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire,
Il cherche à s'excuser: et le sien voit si peu
Dans ce profond respect la grandeur de mon feu!
Loin d'assurer une ame, et lui fournir des armes
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes.

L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
Et rejette de moi message, écrit, abord!
Ah! sans doute, un amour a peu de violence,
Qu'est capable d'éteindre une si foible offense;
Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur
Découvre assez pour moi tout le fond de son cœur,
Et de quel prix doit être à présent à mon ame
Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme?
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai;
Et puisque l'on témoigne une froideur extrême
A conserver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENÉ.

Et moi de même aussi. Soyons tous deux fâchés;
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.
Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir.
Si nous avons l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole si haute.
Oh! qu'elles nous sont bien fieres par notre faute!
Je veux être pendu, si nous ne les verrions
Santer à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

ÉRASTE.

Pour moi, sur toute chose, un mépris me surprend;
Et, pour punir le sien par un autre aussi grand,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-RENÉ.

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme;
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon
maître,
Un certain animal difficile à connoître,

Et de qui la nature est fort encline au mal :
 Et comme un animal est toujours animal,
 Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
 Dureroit cent mille ans ; aussi, sans repartie,
 La femme est toujours femme, et jamais ne sera
 Que femme, tant qu'entier le monde durera :
 D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
 Pour un sable mouvant. Car goûtez bien, de grace,
 Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
 Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
 Et que le corps sans chef est pire qu'une bête ;
 Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
 Que tout ne soit pas bien réglé par ses compas,
 Nous voyons arriver de certains embarras ;
 La partie brutale alors veut prendre empire
 Dessus la sensitive ; et l'on voit que l'un tire
 A *dia*, l'autre à *hurhaut* ; l'un demande du mou,
 L'autre du dur ; enfin tout va sans savoir où :
 Pour montrer qu'ici bas, ainsi qu'on l'interprete,
 La tête d'une femme est comme une girouette
 Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent :
 C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
 La compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au monde
 On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
 Or, par comparaison, car la comparaison
 Nous fait distinctement comprendre une raison ;
 Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
 Une comparaison qu'une similitude :
 Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
 Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
 Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
 Les flots contre les flots font un remu-ménage
 Horrible ; et le vaisseau, malgré le nautonnier,
 Va tantôt à la cave et tantôt au grenier :
 Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
 On voit une tempête en forme de bourrasque,

ACTE IV, SCENE II.

177

Qui veut compétiler par de certains.... propos;
Et lors un... certain vent, qui, par... de certains flots,
De.... certaine facon, ainsi qu'un banc de sable....
Quand.... Les femmes enfin ne valent pas le diable.

ÉRASTE.

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENÉ.

Assez bien, Dieu merci.

Mais je les vois, monsieur, qui passent par ici:
Tenez-vous ferme au moins.

ÉRASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENÉ.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

SCENE III.

LUCILE, ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Je l'appérois encor: mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ÉRASTE.

Non, non, ne croyez pas, madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.
C'en est fait; je me veux guérir, et connois bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
M'a trop bien éclairci de votre indifférence;
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles sur-tout aux généreux esprits.
Je l'avouerai, mes yeux observoient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les
autres;

Et le ravissement où j'étois de mes fers
 Les auroit préférés à des sceptres offerts.
 Oui, mon amour pour vous sans doute étoit extrême;
 Je vivois tout en vous; et, je l'avouerai même,
 Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
 Assez de peine encore à m'en voir dégagé:
 Possible que, malgré la cure qu'elle essaie,
 Mon ame saignera long-temps de cette plaie,
 Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon bien,
 Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.
 Mais enfin il n'importe; et puisque votre haine
 Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramene,
 C'est la dernière ici des importunités
 Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace tout entiere,
 Monsieur, et m'épargner encor cette dernière.

ÉRASTE.

Hé bien! madame, hé bien! ils seront satisfaits.
 Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais,
 Puisque vous le voulez. Que je perde la vie
 Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie!

LUCILE.

Tant mieux; c'est m'obliger.

ÉRASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
 Que je fausse parole; eussé-je un foible cœur
 Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
 Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
 De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ÉRASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
 Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
 De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit; n'en parlons donc plus.

ÉRASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus;

Et, pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux, sans retour, sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait: il présente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue;
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ.

Bon.

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ÉRASTE.

Il est à vous encor ce bracelet.

LUCILE.

Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE *lit.*

« Vous m'aimez d'une amour extrême,
« Eraste, et de mon cœur voulez être éclairci:

« Si je n'aime Eraste de même,

« Au moins aimé-je fort qu'Eraste m'aime ainsi.

« LUCILE. »

Vous m'assuriez par-là d'agréer mon service;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

(*Il déchire la lettre.*)

LUCILE *lit.*

« J'ignore le destin de mon amour ardente,

180 LE DÉPIT AMOUREUX.

« Et jusqu'à quand je souffrirai :
« Mais je sais, ô beauté charmante,
« Que toujours je vous aimerai.

« ÉRASTE. »

Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux :
Et la main et la lettre ont menti toutes deux.
(*Elle déchire la lettre.*)

GROS-RENÉ.

Poussez.

ÉRASTE.

Elle est de vous. Suffit, même fortune.
MARINETTE, à *Lucile*.

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.
GROS-RENÉ, à *Eraste*.

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE, à *Lucile*.

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ÉRASTE.

Et, grace au ciel, c'est tout.
Je sois exterminé, si je ne tiens parole !

LUCILE.

Me confonde le ciel, si la mienne est frivole !

ÉRASTE.

Adieu donc.

LUCILÉ.

Adieu donc.

MARINETTE, à *Lucile*.

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ, à *Eraste*.

Vous triomphez.

MARINETTE, à *Lucile*.

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ, à *Eraste*.

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE, à *Lucile*.

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENÉ, à *Eraste*.

Que faut-il davantage?

ÉRASTE.

Ah! Lucile! Lucile! un cœur comme le mien
Se fera regretter; et je le sais fort bien.

LUCILE.

Eraste! Eraste! un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE.

Non, non; cherchez par-tout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie;
J'aurois tort d'en former encore quelque envie.
Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger;
Vous avez voulu rompre: il n'y faut plus songer.
Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse en-
tendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement;
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'ame saisië:
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre; et vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ÉRASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Eraste, étoit mal enflammé.

ÉRASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Hé! je crois que cela foiblement vous soucie.
 Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie,
 Si je.... Mais laissons là ces discours superflus:
 Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ÉRASTE.

Pourquoi?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
 Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ÉRASTE.

Nous rompons?

LUCILE.

Où vraiment; quoi! n'en est-ce pas fait?

ÉRASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait?

LUCILE.

Comme vous.

ÉRASTE.

Comme moi?

LUCILE.

Sans doute. C'est foiblesse
 De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ÉRASTE.

Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi? point du tout; c'est vous qui l'avez résolu.

ÉRASTE.

Moi? Je vous ai cru là faire un plaisir extrême.

LUCILE.

Point; vous avez voulu vous contenter vous-même.

ÉRASTE.

Mais si mon cœur encor revouloit sa prison,
 Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon?....

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien ; ma foiblesse est trop grande.
J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande.

ÉRASTE.

Ah ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop tôt le demander.
Consentez-y, madame : une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande enfin, me l'accorderez-vous,
Ce pardon obligeant ?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

SCÈNE IV.

MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

O la lâche personne !

GROS-RENÉ.

Ah ! le foible courage !

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ.

J'en suis gonflé de rage.

Ne t' imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE.

Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ.

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colere.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre, et tu n'as pas affaire
A ma sotte maîtresse. Ardez le beau museau,
Pour nous donner envie encore de sa peau !
Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face ?
Moi, je te chercherois ? Ma foi, l'on t'en fricasse

Des filles comme nous.

GROS-RENÉ.

Oui ! tu le prends par-là ?

Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galant de neige, avec ta nompareille ;
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris,
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ.

Tiens encor ton couteau : la pièce est riche et rare ;
Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de laiton.

GROS-RENÉ.

J'oublois d'avant-hier ton morceau de fromage ;
Tiens. Je voudrais pouvoir rejeter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi.

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi ;
Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENÉ.

Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire.

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille. Une paille rompue
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
Ne fais point les doux yeux ; je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point, toi ; j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENÉ.

Romps ; voilà le moyen de ne s'en plus dédire ;
Romps. Tu ris, bonne bête !

ACTE IV, SCENE IV.

185

MARINETTE.

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

La peste soit ton ris! voilà tout mon courroux
Déjà dulcifié. Qu'en dis-tu? romprons-nous,
Ou ne romprons-nous pas?

MARINETTE.

Vois.

GROS-RENÉ.

Vois, toi.

MARINETTE.

Vois, toi-même.

GROS-RENÉ.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE.

Moi? ce que tu voudras.

GROS-RENÉ.

Ce que tu voudras, toi;

Dis.

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENÉ.

Ma foi, nous ferons mieux de quitter la grimace.
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi, je te fais grace.

GROS-RENÉ.

Mon dieu! qu'à tes appas je suis accoquiné!

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-René!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

16.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MASCARILLE.

« **D**ès que l'obscurité régnera dans la ville,
« Je me veux introduire au logis de Lucile :
« Va vite de ce pas préparer pour tantôt
« Et la lanterne sourde et les armes qu'il faut ».
Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre :
Va vite chercher un licou pour te pendre.
Venez ça, mon patron; car, dans l'étonnement
Où m'a jeté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le temps de vous pouvoir répondre;
Mais je vous veux ici parler, et vous confondre :
Défendez-vous donc bien; et raisonnons sans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir, cette nuit,
Lucile? « Oui, Mascarille ». Et que pensez-vous faire?
« Une action d'amant qui veut se satisfaire ».
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.
« Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle,
« Lucile est irritée ». Eh bien! tant pis pour elle.
« Mais l'amour veut que j'aie à apaiser son esprit ».
Mais l'amour est un sot qui ne sait ce qu'il dit :
Nous garantira-t-il, cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un père, ou d'un frère en furie?
« Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal »?
Oui, vraiment, je le pense, et sur-tout ce rival.
« Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde,
« Nous irons bien armés; et si quelqu'un nous gronde,

« Nous nous chamaillerons ». Oui ? Voilà justement
Ce que votre valet ne prétend nullement.

Moi, chamailler ? Bon dieu ! suis-je un Roland, mon
maître,

Ou quelque Ferragus ? C'est fort mal me connoître.
Quand je viens à songer, moi, qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
Dans le corps pour vous mettre un humain dans la
biere,

Je suis scandalisé d'une étrange maniere.

« Mais tu seras armé de pied en cap ». Tant pis :
J'en serai moins léger à gagner le taillis ;
Et de plus, il n'est point d'armure si bien jointe ,
Où ne puisse glisser une vilaine pointe,

« Oh ! tu seras ainsi tenu pour un poltron ».

Soit, pourvu que toujours je branle le menton.

A table comptez-moi, si vous voulez, pour quatre ;
Mais comptez-moi pour rien s'il s'agit de se battre.
Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moi je trouve l'air de celui-ci fort doux.
Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure ;
Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure.

SCENE II.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

Je n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux ;
Le soleil semble s'être onblié dans les cieux ;
Et jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumiere
Je vois rester encore une telle carriere
Que je crois que jamais il ne l'achevera,
Et que de sa lenteur mon ame enragera,

MASCARILLE.

Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre

188 LE DÉPIT AMOUREUX.

Pêcher vite à tâtons quelque sinistre encombre....
Vous voyez que Lucile, entière en ses rebuts....

VALÈRE.

Ne me fais point ici de contes superflus.
Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles,
Je sens de son courroux des gênes trop cruelles;
Et je veux l'adoucir, ou terminer mon sort.
C'est un point résolu.

MASCARILLE.

J'approuve ce transport:
Mais le mal est, monsieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

VALÈRE.

Fort bien.

MASCARILLE.

Et j'ai peur de vous nuire.

VALÈRE.

Et comment?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera découvrir.
(*Il tousse.*)

De moment en moment.... vous voyez le supplice.

VALÈRE.

Ce mal te passera, prends du jus de réglisse.

MASCARILLE.

Je ne crois pas, monsieur, qu'il se veuille passer.
Je serois ravi, moi, de ne vous point laisser:
Mais j'aurois un regret mortel, si j'étois cause
Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose.

SCÈNE III.

VALÈRE, LA RAPIÈRE, MASCARILLE.

LA RAPIÈRE.

Monsieur, de bonne part je viens d'être informé

Qu'Eraste est contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille
Rouer jambes et bras à votre Mascarille.

MASCARILLE.

Moi? Je ne suis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes et bras?
Suis-je donc gardien, pour employer ce style,
De la virginité des filles de la ville?
Sur la tentation ai-je quelque crédit?
Et puis-je mais, chétif, si le cœur leur en dit?

VALERE.

Oh! qu'ils ne seront pas si méchants qu'ils le disent;
Et, quelque belle ardeur que ses feux lui produisent,
Eraste n'aura pas si bon marché de nous.

LA RAPIERE.

S'il vous faisoit besoin, mon bras est tout à vous.
Vous savez de tout temps que je suis un bon frere.

VALERE.

Je vous suis obligé, monsieur de la Rapiere.

LA RAPIERE.

J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,
Qui contre tout venant sont gens à dégainer,
Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance.

MASCARILLE.

Acceptez-les, monsieur.

VALERE.

C'est trop de complaisance.

LA RAPIERE.

Le petit Gille encore eût pu nous assister,
Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.
Monsieur, le grand dommage! et l'homme de service!
Vous avez su le tour que lui fit la justice:
Il mourut en César; et, lui cassant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALERE.

Monsieur de la Rapiere, un homme de la sorte

Doit être regretté. Mais, quant à votre escorte,
Je vous rends grâces.

LA RAPIÈRE.

Soit; mais soyez averti
Qu'il vous cherche, et vous peut faire un mauvais parti.

VALÈRE.

Et moi, pour vous montrer combien j'é l'apprends,
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande,
Et par toute la ville aller présentement,
Sans être accompagné que de lui seulement.

SCÈNE IV.

VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi! monsieur, vous voulez tenter Dieu? Quelle
audace!

Las! vous voyez tous deux comme l'on nous menace;
Combien de tous côtés....

VALÈRE.

Que regardes-tu là?

MASCARILLE.

C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.
Enfin, si maintenant ma prudence en est crue,
Ne nous obstinons plus à rester dans la rue;
Allons nous renfermer.

VALÈRE.

Nous renfermer! faquin,
Tu m'oses proposer un acte de coquin?
Sus; sans plus de discours, résous-toi de me suivre.

MASCARILLE.

Hé! monsieur, mon cher maître, il est si doux de vivre!
On ne meurt qu'une fois; et c'est pour si long-temps!...

VALÈRE.

Je m'en vais t'assommer de coups, si je t'entends.

ACTE V, SCENE IV.

191

Ascagne vient ici ; laissons-le : il faut attendre
Quel parti de lui-même il résoudra de prendre.
Cependant avec moi viens prendre à la maison
Pour nous frotter. . .

MASCARILLE.

Je n'ai nulle demangeaison.
Que maudit soit l'amour, et les filles maudites
Qui veulent en tâter, puis font les chattemites !

SCENE V.

ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE.

Est-il bien vrai, Frosine, et ne rêvé-je point ?
De grace, contez-moi bien tout de point en point.

FROSINE.

Vous en saurez assez le détail, laissez faire :
Ces sortes d'incidents ne sont, pour l'ordinaire,
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous sachiez qu'après ce testament
Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,
De la femme d'Albert la dernière grossesse
N'accoucha que de vous ; et que lui, dessous main,
Ayant depuis long-temps concerté son dessein,
Fit son fils de celui d'Ignès la bouquetière,
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mère.
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelque dix mois après, Albert étant absent,
La crainte d'un époux et l'amour maternelle
Firent l'évènement d'une ruse nouvelle.
Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang,
Vous devîntes celui qui tenoit votre rang ;
Et la mort de ce fils mis dans votre famille
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
Voilà de votre sort un mystère éclairci,

Que votre feinte mere a caché jusqu'ici ;
 Elle en dit des raisons , et peut en avoir d'autres
 Par qui ses intérêts n'étoient pas tous les vôtres.
 Enfin cette visite , où j'espérois si peu ,
 Plus qu'on ne pouvoit croire a servi votre feu.
 Cette Ignès vous relâche ; et , par votre autre affaire
 L'éclat de son secret devenu nécessaire ,
 Nous en avons nous deux votre pere informé.
 Un billet de sa femme a le tout confirmé ;
 Et poussant plus avant encore notre pointe ,
 Quelque peu de fortune à notre adresse jointe ,
 Aux intérêts d'Albert , de Polidore , après ,
 Nous avons ajusté si bien les intérêts ,
 Si doucement à lui déployé ces mysteres ,
 Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires :
 Enfin , pour dire tout , mené si prudemment
 Son esprit pas à pas à l'accommodement ,
 Qu'autant que votre pere il montre de tendresse
 A confirmer les nœuds qui font votre alégresse.

ASCAGNE.

Ah ! Frosine , la joie où vous m'acheminez. . .
 Hé ! que ne dois-je point à vos soins fortunés !

FROSINE.

Au reste , le bon homme est en humeur de rire ,
 Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

SCENE VI.

POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

POLIDORE.

Approchez-vous , ma fille , un tel nom m'est permis ,
 Et j'ai su le secret que cachoient ces habits.
 Vous avez fait un trait qui , dans sa hardiesse ,
 Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse ,
 Que je vous en excuse , et tiens mon fils heureux

Quand il saura l'objet de ses soins amoureux.
 Vous valez tout un monde, et c'est moi qui l'assure.
 Mais le voici; prenons plaisir de l'aventure.
 Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASCAGNE.

Vous obéir sera mon premier compliment.

SCENE VII.

POLIDORE, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE, à Valere.

Les disgraces souvent sont du ciel révélées.
 J'ai songé cette nuit de perles défilées
 Et d'œufs cassés, monsieur : un tel songe m'abat.

VALERE.

Chien de poltron !

POLIDORE.

Valere, il s'apprête un combat
 Où toute ta valeur te sera nécessaire :
 Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

MASCARILLE.

Et personne, monsieur, qui se veuille bouger
 Pour retenir des gens qui se vont égorger ?
 Pour moi, je le veux bien ; mais au moins, s'il arrive
 Qu'un funeste accident de votre fils vous prive,
 Ne m'en accusez point.

POLIDORE.

Non, non ; en cet endroit,
 Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE.

Pere dénaturé !

VALERE.

Ce sentiment, mon pere,
 Est d'un homme de cœur, et je vous en révere.
 J'ai dû vous offenser, et je suis criminel

D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel :
 Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte ,
 La nature toujours se montre la plus forte ;
 Et votre honneur fait bien , quand il ne veut pas voir
 Que le transport d'Eraste ait de quoi m'émouvoir.

POLIDORE.

On me faisoit tantôt redouter sa menace :
 Mais les choses depuis ont bien changé de face ;
 Et, sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
 Tu vas être attaqué.

MASCARILLE.

Point de moyen d'accord ?

VALERE.

Moi, le fuir ! Dieu m'en garde ! Et qui donc pourroit ce
 être ?

POLIDORE.

Ascagne.

VALERE.

Ascagne ?

POLIDORE.

Oui , tu le vas voir paroître.

VALERE.

Lui, qui de me servir m'avoit donné sa foi !

POLIDORE.

Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi ,
 Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
 Qu'un combat seul à seul vuide votre querelle.

MASCARILLE.

C'est un brave homme ; il sait que les cœurs généreux
 Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE.

Enfin, d'une imposture ils te rendent coupable ,
 Dont le ressentiment m'a paru raisonnable :
 Si bien qu'Albert et moi sommes tombés d'accord
 Que tu satisferois Ascagne sur ce tort ,
 Mais aux yeux d'un chacun, et sans nulles remises,

ACTE V, SCÈNE VII.

193

Dans les formalités en pareil cas requises.

VALÈRE.

Et Lucile, mon père, a d'un cœur endurci. . .

POLIDORE.

Lucile épouse Eraste, et te condamne aussi,
Et, pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
Vient qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.

VALÈRE.

Ah ! c'est une impudence à me mettre en fureur.
Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur !

SCÈNE VIII.

ALBERT, POLIDORE, LUCILE,
ÉRASTE, VALÈRE, MASCARILLE.

ALBERT.

Hé bien ! les combattants ? on amène le nôtre.
Avez-vous disposé le courage du vôtre ?

VALÈRE.

Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer ;
Et si j'ai pu trouver sujet de balancer,
Un reste de respect en pouvoit être cause,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose.
Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout,
A toute extrémité mon esprit se résout ;
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange,
Dont il faut hautement que mon amour se venge.

(à Lucile.)

Non pas que cet amour prétende encore à vous,
Tout son feu se résout en ardeur de courroux ;
Et quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux ;
A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux :
C'est de toute pudeur se montrer ennemie,

Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE.

Un semblable discours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en saura venger.
Voici venir Ascagne ; il aura l'avantage
De vous faire changer bien vite de langage,
Et sans beaucoup d'effort.

SCENE IX.

ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE, LUCILE,
ÉRASTE, VALERE, FROSINE, MARINETTE,
GROS-RENÉ, MASCARILLE.

VALERE.

Il ne le fera pas,
Quand il joindroit au sien encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une sœur criminelle ;
Mais puisque son erreur me veut faire querelle,
Nous le satisferons, et vous, mon brave, aussi.

ÉRASTE.

Je prenois intérêt tantôt à tout ceci ;
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur lui l'affaire,
Je ne veux plus en prendre, et je le laisse faire.

VALERE.

C'est bien fait ; la prudence est toujours de saison.
Mais...

ÉRASTE.

Il saura pour tous vous mettre à la raison.

VALERE.

Lui ?

POLIDORE.

Ne t'y trompe pas, tu ne sais pas encore
Quel étrange garçon est Ascagne,

ALBERT.

Il l'ignore ;

Mais il pourra dans peu le lui faire savoir.

VALERE.

Sus donc, que maintenant il me le fasse voir.

MARINETTE.

Aux yeux de tous ?

GROS-RENÉ.

Cela ne seroit pas honnête.

VALERE.

Se moque-t-on de moi ? Je casserai la tête
A quelqu'un des rieurs. Enfin voyons l'effet.

ASCAGNE.

Non, non, je ne suis pas si méchant qu'on me fait ;
Et, dans cette aventure où chacun m'intéresse,
Vous allez voir plutôt éclater ma foiblesse,
Connoître que le ciel, qui dispose de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réservoit pour victoire facile
De finir le destin du frère de Lucile.

Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Ascagne va par vous recevoir le trépas.

Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire
Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,
En vous donnant pour femme, en présence de tous,
Celle qui justement ne peut être qu'à vous.

VALERE.

Non, quand toute la terre, après sa perfidie
Et les traits effrontés...

ASCAGNE.

Ah ! souffrez que je die,
Valere, que le cœur qui vous est engagé
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé :
Sa flamme est toujours pure et sa constance extrême,
Et j'en prends à témoin votre père lui-même.

POLIDORE.

Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il est temps de te tirer d'erreur.

Celle a qui par serment ton ame est attachée
 Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée :
 Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans,
 Fit ce déguisement qui trompe tant de gens ;
 Et depuis peu l'amour en a su faire un autre,
 Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre.
 Ne va point regarder à tout le monde aux yeux ;
 Je te fais maintenant un discours sérieux.
 Oui, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile,
 La nuit, recut ta foi sous le nom de Lucile,
 Et qui, par ce ressort qu'on ne comprenoit pas,
 A semé parmi vous un si grand embarras,
 Mais puisqu'Ascagne ici fait place à Dorothee,
 Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée,
 Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

ALBERT.

Et c'est là justement ce combat singulier
 Qui devoit envers nous réparer votre offense,
 Et pour qui les édits n'ont point fait de défense.

POLIDORE.

Un tel évènement rend tes esprits confus ;
 Mais en vain tu voudrois balancer là-dessus.

VALERE.

Non, non, je ne veux pas songer à m'en défendre ;
 Et si cette aventure a lieu de me surprendre,
 La surprise me flatte ; et je me sens saisir
 De merveille à-la-fois, d'amour, et de plaisir :
 Se peut-il que ces yeux... ?

ALBERT.

Cet habit, cher Valere,
 Souffre mal les discours que vous lui pourriez faire.
 Allons lui faire en prendre un autre ; et cependant
 Vous saurez le détail de tout cet incident.

VALERE.

Vous, Lucile, pardon si mon ame abusée...

LUCILE.

L'oubli de cette injure est une chose aisée.

ALBERT.

Allons, ce compliment se fera bien chez nous,
Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

ÉRASTE.

Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,
Qu'il reste encore ici des sujets de carnage.
Voilà bien à tous deux notre amour couronné;
Mais, de son Mascarille et de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette être ici possédée,
Il faut que par le sang l'affaire soit vuidée.

MASCARILLE.

Nenni, nenni; mon sang dans mon corps sied trop
bien:

Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sais la chère Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE.

Et tu crois que de toi je ferois mon galant?
Un mari, passe encor, tel qu'il est on le prend;
On n'y va pas chercher tant de cérémonie:
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie,

GROS-RENÉ.

Ecoute; quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toi tout seul, compere?

GROS-RENÉ.

Bien entendu: je veux une femme sévère,
Ou je ferai beau bruit.

MASCARILLE.

Hé! mon diu! tu feras
Comme les autres font, et tu t'adouciras.
Ces gens avant l'hymen si fâcheux et critiques,

200 LE DÉPIT AMOUREUX.

Dégénèrent souvent en maris pacifiques.

MARINETTE.

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi;
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi,
Et je te dirai tout.

MASCARILLE.

O la fine pratique,
Un mari confident !

MARINETTE.

Taisez-vous, as de pique.

ALBERT.

Pour la troisième fois, allons-nous-en chez nous
Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

FIN DU DÉPIT AMOUREUX.

LES PRÉCIEUSES
RIDICULES,
COMÉDIE
EN UN ACTE.

1659.

PRÉFACE.

C'EST une chose étrange, qu'on imprime les gens malgré eux ! Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerois toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste, et mépriser par honneur ma comédie : j'offenserois mal-à-propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pu applaudir à une sottise. Comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir ; et quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des graces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornements ; et je trouvois que le succès qu'elles avoient eu dans la représentation étoit assez beau pour en demeurer là. J'avois résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe ; et je ne voulois pas qu'elles sautassent du théâtre de Bourbon dans la galerie du Palais. Cependant je n'ai pu l'éviter, et je suis tombé dans la disgrâce de voir une copie dérobée de ma piece entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilege obtenu par surprise. J'ai eu beau crier, O temps ! ô mœurs ! on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès ; et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, et consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moi.

Mon dieu ! l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour ! et qu'un auteur est neuf la première fois qu'on l'imprime ! Encore si l'on m'avoit donné du temps,

j'aurois pu mieux songer à moi, et j'aurois pris toutes les précautions que MM. les auteurs, à présent mes confreres, ont coutume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur que j'aurois été prendre malgré lui pour protecteur de mon ouvrage, et dont j'aurois tenté la libéralité par une épître dédicatoire bien fleurie, j'aurois tâché de faire une belle et docte préface; et je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition, et le reste. J'aurois parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma piece, ne m'auroient pas refusé, ou des vers françois, ou des vers latins. J'en ai même qui m'auroient loué en grec; et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnoître; et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient par-tout dans les bornes de la satire honnête et permise; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matiere de la comédie; et que, par la même raison que les véritables savants et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du docteur de la comédie, et du capitain, non plus que les juges, les princes et les rois, de voir Trivelin, ou quelque autre, sur le théâtre, faire ridiculement le juge, le prince, ou le roi; aussi les véritables précieuses auroient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et M. de Luynes veut m'aller faire relire de ce pas. A la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.

ACTEURS.

LA GRANGE, }
DU CROISY, } amants rebutés.

GORGIBUS, bon bourgeois.

MADÉLON, fille de Gorgibus, précieuse ridicule.

CATHOS, niece de Gorgibus, précieuse ridicule.

MAROTTE, servante des précieuses ridicules.

ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules.

Le marquis DE MASCARILLE, valet de La Grange.

Le vicomte DE JODELET, valet de Du Croisy.

LUCILE, voisine de Gorgibus.

CÉLIMÈNE, voisine de Gorgibus.

DEUX PORTEURS DE CHAISE.

VIOLONS.

*La scène est à Paris, dans la maison
de Gorgibus.*

LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

SCENE I.

LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY.
SEIGNEUR la Grange....

LA GRANGE.

Quoi?

DU CROISY.
Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE.

Hé bien?

DU CROISY.
Que dites-vous de notre visite? En êtes-vous fort satisfait?

LA GRANGE.

A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux?

DU CROISY.

Pas tout-à-fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux peccques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sieges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant

se frotter les yeux, et demander tant de fois, Quelle heure est-il ? Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire ? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait ?

DU CROISY.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute, je l'y prends, et de telle façon que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris ; il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu ; et si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISY.

Et comment encore ?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit ; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY.

Hé bien ! qu'en prétendez-vous faire ?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire ? Il faut.... Mais sortons d'ici auparavant.

SCENE II.

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS.

Hé bien ! vous avez vu ma niece et ma fille ? Les affaires iront-elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

LA GRANGE.

C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles, que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grace de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très humbles serviteurs.

DU CROISY.

Vos très humbles serviteurs.

GORGIBUS, *seul*.

Ouais ! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourroit venir leur mécontentement ? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà.

SCENE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE.

Que desirez-vous, monsieur ?

GORGIBUS.

Où sont vos maîtresses ?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles ?

MAROTTE.

De la pommade pour les levres.

GORGIBUS.

C'est trop pommadé : dites-leur qu'elles descendent.

SCÈNE IV.

GORGIBUS, *seul*.

Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois par-tout que blancs d'œufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins ; et quatre valets vivroient tous les jours des pieds de moutons qu'elles emploient.

SCÈNE V.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

Il est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau ! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur. Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris ?

MADELON.

Et quelle estime, mon pere, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une ~~elle~~ un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne ?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire ?

MADELON.

La belle galanterie que ~~la leur~~ ! Quoi ! débiter d'abord par le mariage !

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent ? par le concubinage ? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux, aussi-bien que moi ? Est-il rien de plus obligeant que cela ? Et ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MADELON.

Ah ! mon pere, ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte ; et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débiter par-là.

MADELON.

Mon dieu ! que si tout le monde vous ressembloit, un roman seroit bientôt fini ! La belle chose que ce seroit si d'abord Cyrus épousoit Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie !

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci ?

MADELON.

Mon pere, voilà ma cousine qui vous dira, aussi-bien que moi, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux ; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plu-

sieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux qui paroît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des peres, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manieres; et ce sont des regles dont, en bonne galanterie, on ne sauroit se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue; encore un coup, mon pere, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici? Voici bien du haut style.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout-à-fait incongrus en galanterie! Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-doux, Petits-soins, Billets-galants et Jolis-vers, sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord borne

opinion des gens? Venir en visite amoureuse avec une jambe tout unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans; mon dieu! quels amants sont-ce là! Quelle frugalité d'ajustement, et quelle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont point de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS.

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous, Madelon...

MADÉLON.

Hé! de grace, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges! Ne sont-ce pas vos noms de baptême?

MADÉLON.

Mon dieu! que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau style, de Cathos ni de Madelon? et ne m'avouerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS.

Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polixène, que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte, que je me suis donné, ont une grace dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Ecoutez; il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'en-

tends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et vos marraines. Et pour ces messieurs dont il est question, je connois leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras ; et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout-à-fait choquante. Comment-est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu ?

MADÉLON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS, *à part.*

Il n'en faut point douter, elles sont achevées.
(*haut.*)

Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être maître absolu ; et pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses ; j'en fais un bon serment.

SCÈNE VI.

CATHOS, MADÉLON.

CATHOS.

Mon dieu ! ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière ! Que son intelligence est épaisse ! et qu'il fait sombre dans son âme !

SCENE VI.

213

M A D E L O N.

Que veux-tu, ma chère ? j'en suis en confusion pour lui : j'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille , et je crois que quelque aventure un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

C A T H O S.

Je le croirois bien ; oui, il y a toutes les apparences du monde. Et pour moi, quand je me regarde aussi...

SCENE VII.

CATHOS, MADELON, MAROTTE.

M A R O T T E.

Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

M A D E L O N.

Apprenez, sotté, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

M A R O T T E.

Dame ! je n'entends point le latin ; et je n'ai pas appris, comme vous, la filofie dans le Cyre.

M A D E L O N.

L'impertinente ! Le moyen de souffrir cela ! Et qui est-il, le maître de ce laquais ?

M A R O T T E.

Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

M A D E L O N.

Ah ! ma chère, un marquis ! un marquis ! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'est sans doute un bel esprit qui a osé parler de nous.

C A T H O S.

Assurément, ma chère.

M A D E L O N.

Il faut le recevoir dans cette salle basse plutôt qu'en

notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vîte, venez nous tendre ici dedans le conseiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là ; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

(Elles sortent.)

SCENE VIII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

Holà, porteurs, holà. Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser, à force de heurter contre les murailles et les pavés.

I. PORTEUR.

Dame ! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclemences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue ? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

II. PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaît, monsieur.

MASCARILLE.

Hé ?

II. PORTEUR.

Je dis, monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, *lui donnant un soufflet.*

Comment, coquin ! demander de l'argent à une personne de ma qualité !

I. PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paie les pauvres gens ? et votre qualité nous donne-t-elle à dîner ?

MASCARILLE.

Ah ! ah ! je vous apprendrai à vous connoître. Ces canailles-là s'osent jouer à moi !

I. PORTEUR, *prenant un des bâtons de sa chaise.*

Cà, payez-nous vite.

MASCARILLE.

Quoi ?

I. PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Il est raisonnable celui-là.

I. PORTEUR.

Vite donc.

MASCARILLE.

Oui-dà, tu parles comme il faut, toi ; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens, es-tu content ?

I. PORTEUR.

Non, je ne suis pas content ; vous avez donné un soufflet à mon camarade, et... (*levant son bâton.*)

MASCARILLE.

Doucement ; tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

SCENE IX.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne se pressent point ; je suis ici posté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.

SCENE X.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE, *après avoir salué.*

Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite : mais votre réputation vous attire cette méchante affaire ; et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours par-tout après lui.

MADELON.

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en eontant ce que vous valez ; et vous allez faire pic repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON.

Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges ; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS.

Ma chere, il faudroit faire donner des sieges.

MADELON.

Holà ! Almanzor.

ALMANZOR.

Madame ?

MADELON.

Vîte, voitez-nous ici les commodités de la conversation.

MASCARILLE.

Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi ?
(*Almanzor sort.*)

CATHOS.

Que craignez-vous ?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une ame de Turc à Maure. Comment diable ! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leurs gardes meurtrieres ! Ah ! par ma foi, je m'en défie ; et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chere, c'est le caractere enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'est un Amilcar.

MADELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'hommie.

CATHOS.

Mais, de grace, monsieur, ne soyez point inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart-d'heure; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, *après s'être peigné et avoir ajusté ses canons.*

Hé bien! mesdames, que dites-vous de Paris?

MADELON.

Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudroit être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit, et de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi je tiens que, hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaise.

MADELON.

Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel esprit est des vôtres?

MADELON.

Hélas! nous ne sommes pas encore connues, mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du recueil des pièces choisies.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne : ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me leve jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MADELON.

Hé ! mon dieu ! nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié ; car enfin il faut avoir la connoissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris ; et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par-là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air : celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance ; celui-là a composé des stances sur une infidélité : monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures : un tel auteur a fait un tel dessein ; celui-là est à la troisième partie de son roman, cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

GATHOS.

En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridi-

cule, qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour; et pour moi j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vînt à me demander si j'aurois vu quelque chose de nouveau que je n'aurois pas vu.

MASCARILLE.

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait. Mais ne vous mettez pas en peine; je veux établir chez vous une académie de beaux esprits; et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MADOLON.

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond: vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MADOLON.

Les madrigaux sont agréables quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier, et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

MADELON.

Ah ! certes, cela sera du dernier beau ! j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimer.

MASCARILLE.

Sans doute. Mais à propos il faut que je vous dise un in-promptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les in-promptu.

CATHOS.

L'in-promptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Écoutez donc.

MADELON.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh ! oh ! je n'y prenois pas garde :
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.
Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

CATHOS.

Ah ! mon dieu ! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne sent point le pédant.

MADELON.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement *oh ! oh !* Voilà qui est extraordinaire, *oh ! oh !* comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh ! oh !* La surprise, *oh ! oh !*

MADELON.

Oui, je trouve ce *oh ! oh !* admirable.

MASCARILLE.

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS.

Ah ! mon dieu ! que dites-vous ? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MADELON.

Sans doute ; et j'aimerois mieux avoir fait ce *oh ! oh !* qu'un poëme épique.

MASCARILLE.

Tudieu ! vous avez le goût bon.

MADELON.

Hé ! je ne l'ai pas tout-à-fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas aussi, *je n'y prenois pas garde ? je n'y prenois pas garde*, je ne m'apercevois pas de cela ; façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que, sans songer à mal*, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde*, c'est-à-dire, je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple ; *votre œil en tapinois*... Que vous semble de ce mot, *tapinois* ? n'est-il pas bien choisi ?

CATHOS.

Tout-à-fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette ; il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris. *Tapinois*.

MADELON.

Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit.

Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter ?

Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS.

Vous avez appris la musique ?

MASCARILLE.

Moi ? Point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela se peut-il ?

MASCARILLE.

Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

MADELON.

Assurément, ma chère.

MASCARILLE.

Ecoutez si vous trouverez l'air à votre goût. *Hem, hem, la, la, la, la, la*. La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix : mais il n'importe, c'est à la cavalière.

(*Il chante.*)

Oh ! oh ! je n'y prenois pas garde, etc.

CATHOS.

Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point ?

MADELON.

Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant? *Au voleur! au voleur! au voleur!* Et puis comme si l'on crioit bien fort, *au, au, au, au, au voleur!* Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée, *au voleur!*

MADELON.

C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement; c'est sans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc passez-vous le temps, mesdames?

CATHOS.

A rien du tout.

MADELON.

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez; aussi-bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MADELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut quand nous serons là; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore

ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles pour nous engager à les trouver belles et leur donner de la réputation ; et je vous laisse à penser si , quand nous disons quelque chose , le parterre ose nous contredire. Pour moi j'y suis fort exact ; et quand j'ai promis à quelque poète , je crie toujours , Voilà qui est beau ! devant que les chandelles soient allumées.

M A D E L O N.

Ne m'en parlez point , c'est un admirable lieu que Paris ; ils'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces , quelque spirituelle qu'on puisse être.

C A T H O S.

C'est assez ; puisque nous sommes instruites , nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

M A S C A R I L L E.

Je ne sais si je me trompe ; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

M A D E L O N.

Hé ! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

M A S C A R I L L E.

Ah ! ma foi , il faudra que nous la voyions. Entre nous , j'en ai composé une que je veux faire représenter.

C A T H O S.

Hé ! à quels comédiens la donnerez-vous ?

M A S C A R I L L E.

Belle demande ! Aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne ; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses : les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle ; ils ne savent pas faire ronfler les vers et s'arrêter au bel endroit. Et le moyen de connoître où est le beau vers , si le comédien ne s'y arrête , et ne vous avertit par-là qu'il faut faire le brouhaha ?

CATHOS.

En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage ; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oie ? La trouvez-vous congruente à l'habit ?

CATHOS.

Tout-à-fait.

MASCARILLE.

Le ruban en est bien choisi.

MADELON.

Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons ?

MADELON.

Ils ont tout-à-fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MADELON.

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là ? (*Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.*)

MADELON.

Elle est tout-à-fait de qualité ; le sublime en est touché délicieusement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes ! Comment les trouvez-vous ?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ? Pour moi j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON.

Je vous assure que nous sympathisons vous et moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte ; et , jusqu'à mes chaussettes , je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne faiseuse.

MASCARILLE , *s'écriant brusquement.*

Ahi ! ahi ! ahi ! doucement. Dieu me damne , mesdames ! c'est fort mal en user ; j'ai à me plaindre de votre procédé : cela n'est pas honnête.

CATHOS.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

MASCARILLE.

Quoi ! toutes deux contre mon cœur en même temps ? M'attaquer à droite et à gauche ? Ah ! c'est contre le droit des gens ; la partie n'est pas égale , et je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal , et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

SCENE XI.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE,
MAROTTE.

MAROTTE.

Madame, on demande à vous voir.

MADELON.

Qui?

MAROTTE.

Le vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le vicomte de Jodelet?

MAROTTE.

Oui, monsieur.

CATHOS.

Le connoissez-vous?

MASCARILLE.

C'est mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vite.

MASCARILLE.

Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus,
et je suis ravi de cette aventure.

CATHOS.

Le voici.

SCENE XII.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE,
JODELET, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE.

Ah! vicomte!

JODELET. (*Ils s'embrassent l'un l'autre.*)

Ah! marquis!

MASCARILLE.

Que je suis aise de te rencontrer !

JODELET.

Que j'ai de joie de te voir ici !

MASCARILLE.

Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

MADELON, à *Cathos*.

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues ; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Mesdames , agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci ; sur ma parole , il est digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit ; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MADELON.

C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de flatterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuse.

MADELON, à *Almanzor*.

Allons , petit garçon , faut-il toujours vous répéter les choses ? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil ?

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte ; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle , comme vous le voyez.

JODELET.

Ce sont fruits des veilles de la cour et des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Savez-vous, mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillants hommes du siècle ? C'est un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, marquis; et nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE.

Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE, *regardant Cathos et Madelon.*

Oui, mais non pas si chaud qu'ici. Hi ! hi ! hi !

JODELET.

Notre connoissance s'est faite à l'armée ; et la première fois que nous nous vîmes, il commandoit un régiment de cavalerie sur les galeres de Malte.

MASCARILLE.

Il est vrai : mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse ; et je me souviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre est une belle chose : mais, ma foi ! la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE.

C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADOLON.

Je les aime aussi : mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te souvient-il, vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siege d'Arras ?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune ? C'étoit bien une lune tout entiere.

MASCARILLE.

Je pense que tu as raison.

JODELET.

Il m'en doit bien souvenir, ma foi ! j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grace ; vous sentirez quel coup c'étoit là.

CATHOS, *après avoir touché l'endroit.*

Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci : là, justement au derriere de la tête. Y êtes-vous ?

MADELON.

Oui, je sens quelque chose.

MASCARILLE.

C'est un coup de mousquet que je reçus la derniere campagne que j'ai faite.

JODELET, *découvrant sa poitrine.*

Voici un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines.

MASCARILLE, *mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausse.*

Je vais vous montrer une furieuse plaie.

MADELON.

Il n'est pas nécessaire, nous le croyons sans y regarder.

MASCARILLE.

Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

CATHOS.

Nous ne doutons pas de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton carrosse ?

JODELET.

Pourquoi ?

MASCARILLE.

Nous menerions promener ces dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau.

MADELON.

Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET.

Ma foi, c'est bien avisé.

MADELON.

Pour cela nous y consentons : mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

MASCARILLE.

Holà, Champagne, Picard, Bourguignon, Casquet, Basque, la Verduze, Lorrain, Provençal, la Violette. Au diable soient tous les laquais ! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MADELON.

Almanzor, dites aux gens de monsieur le marquis qu'ils aillent quérir des violons, et nous faites venir ces messieurs et ces dames d'ici près pour peupler la solitude de notre bal.

(*Almanzor sort.*)

MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux ?

JODELET.

Mais toi-même, marquis, que t'en semble ?

MASCARILLE.

Moi je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici

les braies nettes. Au moins , pour moi , je reçois d'étranges secousses , et mon cœur ne tient qu'à un filet.

M A D E L O N .

Que tout ce qu'il dit est naturel ! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.

C A T H O S .

Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

M A S C A R I L L E .

Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un in-promptu là-dessus.

(*Il médite.*)

C A T H O S .

Hé ! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur , que nous oyions quelque chose qu'on ait fait pour nous.

J O D E L E T .

J'aurois envie d'en faire autant : mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique pour la quantité de saignées que j'y ai faites ces jours passés.

M A S C A R I L L E .

Que diable est-ce là ! Je fais toujours bien le premier vers ; mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi , ceci est un peu trop pressé ; je vous ferai un in-promptu à loisir , que vous trouverez le plus beau du monde.

J O D E L E T .

Il a de l'esprit comme un démon.

M A D E L O N .

Et du galant , et du bien tourné.

M A S C A R I L L E .

Vicomte , dis-moi un peu , y a-t-il long-temps que tu n'as vu la comtesse ?

J O D E L E T .

Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

M A S C A R I L L E .

Sais-tu bien que le duc m'est venu voir ce matin , et

m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui?

M A D E L O N.

Voici nos amies qui viennent.

S C E N E X I I I.

LUCILE, CÉLIMENE, CATHOS,
M A D E L O N, M A S C A R I L L E, J O D E L E T,
M A R O T T E, A L M A N Z O R, V I O L O N S.

M A D E L O N.

Mon dieu ! mes cheres, nous vous demandons pardon. Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les ames des pieds, et nous vous avons envoyé quérir pour remplir les vides de notre assemblée.

L U C I L E.

Vous nous avez obligées sans doute.

M A S C A R I L L E.

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais, l'un de ces jours, nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus ?

A L M A N Z O R.

Oui, monsieur, ils sont ici.

C A T H O S.

Allons donc, mes cheres, prenez place.

M A S C A R I L L E, *dansant lui seul
comme par prélude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

M A D E L O N.

Il a la taille tout-à-fait élégante.

C A T H O S.

Et a la mine de danser proprement.

M A S C A R I L L E, *ayant pris Madelon
pour danser.*

Ma franchise va danser la courante aussi-bien que

mes pieds. En cadence , violons ; en cadence. O quels ignorants ! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! ne sauriez-vous jouer en mesure ? La , la , la , la , la , la , la , la. Ferme. O violons de village !

JODELET, *dansant ensuite.*

Holà ; ne pressez pas si fort la cadence , je ne fais que sortir de maladie.

SCENE XIV.

DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS,
MADELON, LUCILE, CÉLIMENE,
JODELET, MASCARILLE, MAROTTE,
VIOLONS.

LA GRANGE, *un bâton à la main.*

Ah ! ah ! coquins , que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE, *se sentant battre.*

Ahi ! ahi ! ahi ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi.

JODELET.

Ahi ! ahi ! ahi !

LA GRANGE.

C'est bien à vous , infâme que vous êtes , à vouloir faire l'homme d'importance !

DU CROISY.

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCENE XV.

CATHOS, MADELON, LUCILE,
CÉLIMENE, MASCARILLE, JODELET,
MAROTTE, VIOLONS.

MADELON.

Que veut donc dire ceci ?

JODELET.

C'est une gageure.

CATHOS.

Quoi ! vous laisser battre de la sorte !

MASCARILLE.

Mon dieu ! je n'ai pas voulu faire semblant de rien ,
car je suis violent , et je me serois emporté.

MADELON.

Endurer un affront comme celui-là en notre présence !

MASCARILLE.

Ce n'est rien, ne laissons pas d'achever. Nous nous
connoissons il y a long-temps , et entre amis on ne va
pas se piquer pour si peu de chose.

SCENE XVI.

DU CROISY, LA GRANGE, MADELON,
CATHOS, CÉLIMENE, LUCILE,
MASCARILLE, JODELET, MAROTTE,
VIOLONS.

LA GRANGE.

Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous,
je vous promets. Entrez, vous autres.

(Trois ou quatre spadassins entrent.)

MADELON.

Quelle est donc cette audace de venir nous troubler de la sorte dans notre maison ?

DU CROISY.

Comment, mesdames ! nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous, qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens et vous donner le bal ?

MADELON.

Vos laquais ?

LA GRANGE.

Oui, nos laquais ; et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MADELON.

O ciel ! quelle insolence !

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue ; et si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET.

Adieu notre braverie.

MASCARILLE.

Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY.

Ah ! ah ! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE.

C'est trop de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune, quelle est ton inconstance !

DU CROISY.

Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laisserons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCENE XVII.

MADÉLON, CATHOS, JODELET,
MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS.

Ah! quelle confusion!

MADÉLON.

Je creve de dépit.

UN DES VIOLONS, *à Mascarille.*

Qu'est-ce donc que ceci? Qui nous paiera, nous autres?

MASCARILLE.

Demandez à monsieur le vicomte.

UN DES VIOLONS, *à Jodelet.*

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET.

Demandez à monsieur le marquis.

SCENE XVIII.

GORGIBUS, MADÉLON, CATHOS,
JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS.

Ah! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois! je viens

d'apprendre de belles affaires vraiment de ces messieurs et de ces dames qui sortent !

M A D E L O N.

Ah ! mon pere , c'est une piece sanglante qu'ils nous ont faite.

G O R G I B U S.

Oui, c'est une piece sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes. Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait ; et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

M A D E L O N.

Ah ! je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence ?

M A S C A R I L L E.

Traiter comme cela un marquis ! Voilà ce que c'est que du monde ; la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissent. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part ; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

SCENE XIX.

G O R G I B U S , M A D E L O N , C A T H O S , V I O L O N S .

U N D E S V I O L O N S .

Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut pour ce que nous avons joué ici.

G O R G I B U S , *les battant.*

Oui, oui, je vous vais contenter, et voici la monnaie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant. Nous allons servir de fable et de risée à tout le monde,

et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines ; allez vous cacher pour jamais. (*Seul.*) Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicious amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables !

FIN DES PRÉCIEUSES RIDICULES.

SGANARELLE,
OU
LE COCU IMAGINAIRE.
COMÉDIE
EN UN ACTE.
1660.

ACTEURS.

GORGIBUS, bourgeois.

CÉLIE, fille de Gorgibus.

LÉLIE, amant de Célie.

GROS-RENÉ, valet de Lélie.

SGANARELLE, bourgeois, et cocu imaginaire.

LA FEMME DE SGANARELLE.

VILLEBREQUIN, pere de Valere.

LA SUIVANTE DE CÉLIE.

UN PARENT DE LA FEMME DE SGANARELLE.

La scene est dans une place publique.

SGANARELLE,

O U

LE COCU IMAGINAIRE.

SCENE I.

GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

CÉLIE, sortant tout éplorée.

· **A**H ! n'espérez jamais que mon cœur y consente.

GORGIBUS.

Que marmottez-vous là, petite impertinente ?
Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu ?
Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu ?
Et, par sottes raisons, votre jeune cervelle
Voudroit régler ici la raison paternelle ?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi ?
À votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi,
O sotte, peut juger ce qui vous est utile ?
Par la corbleu ! gardez d'échauffer trop ma bile ;
Vous pourriez éprouver, sans beaucoup de longueur,
Si mon bras sait encor montrer quelque vigueur.
Votre plus court sera, madame la mutine,
D'accepter sans façon l'époux qu'on vous destine.
« J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il est,
« Et dois auparavant consulter, s'il vous plaît ».
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage ?
Et cet époux, ayant vingt mille bons ducats,

Pour être aimé de vous doit-il manquer d'appas ?
 Allez, tel qu'il puisse être, avecque cette somme
 Je vous suis caution qu'il est très honnête homme.

C É L I E.

Hélas !

G O R G I B U S.

Hé bien hélas ! Que veut dire ceci ?
 Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici !
 Hé !... Que si la colere une fois me transporte,
 Je vous ferai chanter hélas de belle sorte.
 Voilà, voilà le fruit de ces empressements
 Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans ;
 De quolibets d'amour votre tête est remplie,
 Et vous parlez de Dieu bien moins que de Clélie.
 Jetez-moi dans le feu tous ces mechants écrits
 Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits ;
 Lisez-moi, comme il faut, au lieu de ces sornettes,
 Les Quatrains de Pibrac, et les doctes Tablettes
 Du conseiller Matthieu ; l'ouvrage est de valeur,
 Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.
 La Guide des pécheurs est encore un bon livre :
 C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien vivre ;
 Et si vous n'aviez lu que ces moralités,
 Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés.

C É L I E.

Quoi ! vous prétendez donc, mon pere, que j'oublie
 La constante amitié que je dois à Lélie ?
 J'aurois tort si sans vous je disposois de moi ;
 Mais vous-même à ses vœux engageâtes ma foi.

G O R G I B U S.

Lui fût-elle engagée encore davantage,
 Un autre est survenu dont le bien l'en dégage.
 Lélie est fort bien fait ; mais apprends qu'il n'est rien
 Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien,
 Que l'or donne aux plus laids certain charme pour
 plaire,

SCENE I.

245

Et que sans lui le reste est une triste affaire.
 Valere, je crois bien, n'est pas de toi chéri;
 Mais s'il ne l'est amant, il le sera mari.
 Plus que l'on ne le croit, ce nom d'époux engage,
 Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
 Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner
 Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner?
 Treve donc, je vous prie, à vos impertinences :
 Que je n'entende plus vos sottes doléances.
 Ce gendre doit venir vous visiter ce soir;
 Manquez un peu, manquez à le bien recevoir :
 Si je ne vous lui vois faire fort bon visage,
 Je vous... Je ne veux pas en dire davantage.

SCENE II.

CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LA SUIVANTE.

Quoi ! refuser, madame, avec cette rigueur,
 Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur !
 A des offres d'hymen répondre par des larmes,
 Et tarder tant à dire un oui si plein de charmes !
 Hélas ! que ne veut-on aussi me marier !
 Ce ne seroit pas moi qui se feroit prier ;
 Et loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,
 Croyez que j'en dirois bien vite une douzaine.
 Le précepteur qui fait répéter la leçon
 A votre jeune frere a fort bonne raison
 Lorsque, nous discourant des choses de la terre,
 Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
 Qui croît beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
 Et ne profite point s'il en est séparé.
 Il n'est rien de plus vrai, ma très chere maîtresse,
 Et je l'éprouve en moi, chétive pécheresse.
 Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin !
 Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un chérubin,

L'embonpoint merveilleux, l'œil gai, l'ame contente ;
 Et maintenant je suis ma commere dolente.
 Pendant cet heureux temps, passé comme un éclair,
 Je me couchois sans feu dans le fort de l'hiver ;
 Sécher même les draps me sembloit ridicule :
 Et je tremble à présent dedans la canicule.
 Enfin, il n'est rien tel, madame, croyez-moi,
 Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi,
 Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
 D'un, Dieu vous soit en aide, alors qu'on éternue.

C É L I E.

Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
 D'abandonner Lélie, et prendre ce mal-fait ?

L A S U I V A N T E.

Votre Lélie aussi n'est, ma foi, qu'une bête,
 Puisque si hors de temps son voyage l'arrête ;
 Et la grande longueur de son éloignement
 Me le fait soupçonner de quelque changement.

C É L I E, *lui montrant le portrait de Lélie.*

Ah ! ne m'accable point par ce triste présage.
 Vois attentivement les traits de ce visage ;
 Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs :
 Je veux croire, après tout, qu'ils ne sont pas menteurs,
 Et que, comme c'est lui que l'art y représente,
 Il conserve à mes feux une amitié constante.

L A S U I V A N T E.

Il est vrai que ces traits marquent un digne amant,
 Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

C É L I E.

Et cependant il faut... Ah ! soutiens-moi.

(*Elle laisse tomber le portrait de Lélie.*)

L A S U I V A N T E.

Madame,

D'où vous pourroit venir... ? Ah ! bons dieux ! elle
 pâme !

Hé ! vite, hélà quelqu'un !

SCENE III.

CÉLIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE
DE CÉLIE.

SGANARELLE.

Qu'est-ce donc ? Me voilà.

LA SUIVANTE.

Ma maîtresse se meurt.

SGANARELLE.

Quoi ! n'est-ce que cela ?

Je croyois tout perdu de crier de la sorte.

Mais approchons pourtant. Madame, êtes-vous morte ?

Ouais ! elle ne dit mot.

LA SUIVANTE.

Je vais faire venir

Quelqu'un pour l'emporter ; veuillez la soutenir.

SCENE IV.

CÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME
DE SGANARELLE.

SGANARELLE, *en passant la main sur le
sein de Célie.*

Elle est froide par-tout, et je ne sais qu'en dire.

Approchons-nous pour voir si sa bouche respire.

Ma foi, je ne sais pas ; mais j'y trouve encor, moi,

Quelque signe de vie.

LA FEMME DE SGANARELLE, *regardant
par la fenêtre.*

Ah ! qu'est-ce que je voi ?

Mon mari dans ses bras !.. Mais je m'en vais descendre :

Il me trahit sans doute, et je veux le surprendre.

SGANARELLE.

Il faut se dépêcher de l'aller secourir,

Certes, elle auroit tort de se laisser mourir.
Aller en l'autre monde est très grande sottise,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.

(Il la porte chez elle.)

S C E N E V.

LA FEMME DE SGANARELLE, seule.

Il s'est subitement éloigné de ces lieux,
Et sa fuite a trompé mon desir curieux :
Mais de sa trahison je ne suis plus en doute,
Et le peu que j'ai vu me la découvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur ;
Il réserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres,
Et nourrit leurs plaisirs par le jeûne des nôtres.
Voilà de nos maris le procédé commun ;
Ce qui leur est permis leur devient importun.
Dans les commencements ce sont toutes merveilles,
Ils témoignent pour nous des ardeurs nompareilles :
Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah ! que j'ai de dépit que la loi n'autorise
A changer de mari comme on fait de chemise !
Cela seroit commode ; et j'en sais telle ici
Qui, comme moi, ma foi, le voudroit bien aussi.
*(en ramassant le portrait que Célie avoit
laissé tomber.)*

Mais quel est ce bijou que le sort me présente ?
L'émail en est fort beau, la gravure charmante.
Ouvrons.

SCENE VI.

SGANARELLE LA FEMME DE SGANARELLE.

SGANARELLE, se croyant seul.

On la croyoit morte, et ce n'étoit rien.
El n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien.
Mais j'apperçois ma femme.

*LA FEMME DE SGANARELLE, se croyant seule.**O ciel! c'est miniature!*

Et voilà d'un bel homme une vive peinture!
*SGANARELLE, à part, et regardant par-dessus
l'épaule de sa femme.*

Que considere-t-elle avec attention?

Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon.
D'un fort vilain soupçon je me sens l'ame émue.

*LA FEMME DE SGANARELLE, sans appercevoir
son mari.*

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vue;
Le travail plus que l'or s'en doit encor priser.
Oh! que cela sent bon!

*SGANARELLE, à part.**Quoi! peste! le baiser!**Ah! j'en tiens.**LA FEMME DE SGANARELLE poursuit.**Avouons qu'on doit être ravie*

Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servie,
Et que, s'il en contoit avec attention,
Le penchant seroit grand à la tentation.

Ah! que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine!
Au lieu de mon pelé, de mon rustre...

*SGANARELLE, lui arrachant le portrait.**Ah! mâtine!*

Nous vous y surprenons en faute contre nous,
Et diffamant l'honneur de votre cher époux.

Donc, à votre calcul, ô ma trop digne femme,
Monsieur, tout bien compté, ne vaut pas bien ma-
dame?

Et, de par Belzébut, qui vous puisse emporter,
Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter?
Peut-on trouver en moi quelque chose à redire?
Cette taille, ce port, que tout le monde admire,
Ce visage si propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautés soupirent nuit et jour;
Bref, en tout et par-tout ma personne charmante
N'est donc pas un morceau dont vous soyez con-
tente?

Et pour rassasier votre appétit gourmand,
Il faut joindre au mari le ragoût d'un galant?

LA FEMME DE SGANARELLE.

J'entends à demi-mot où va la raillerie :

Tu crois par ce moyen...

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie.

La chose est avérée, et je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Mon courroux n'a déjà que trop de violence,
Sans le charger encor d'une nouvelle offense.
Ecoute, ne crois pas retenir mon bijou,
Et songe un peu...

SGANARELLE.

Je songe à te rompre le cou.

Que ne puis-je, aussi-bien que je tiens la copie,
Tenir l'original!

LA FEMME DE SGANARELLE.

Pourquoi?

SGANARELLE.

Pour rien, ma mie.

Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vous doit remercier.

(regardant le portrait de Lélie.)

Le voilà, le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tison de ta flamme secrète,
Le drôle avec lequel...

LA FEMME DE SGANARELLE.

Avec lequel? Poursui.

SGANARELLE.

Avec lequel, te dis-je... et j'en creve d'ennui.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Que me vent donc conter par-là ce maître ivrogne?

SGANARELLE.

Tu ne m'entends que trop, madame la carogne.
Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeler seigneur Cornélius.
J'en suis pour mon honneur; mais, à toi qui me l'ôtes,
Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Et tu m'oses tenir de semblables discours?

SGANARELLE.

Et tu m'oses jouer de ces diables de tours?

LA FEMME DE SGANARELLE.

Et quels diables de tours? Parle donc sans rien feindre.

SGANARELLE.

Ah! cela ne vaut pas la peine de se plaindre!
D'un panache de cerf sur le front me pourvoir,
Hélas! voilà vraiment un beau venez-y voir!

LA FEMME DE SGANARELLE.

Donc, après m'avoir fait la plus sensible offense
Qui puisse d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint courroux le vain amusement
Pour prévenir l'effet de mon ressentiment?
D'un pareil procédé l'insolence est nouvelle!
Celui qui fait l'offense est celui qui querelle.

SGANARELLE.

Hé! la bonne effrontée! A voir ce fier maintien,
Ne la croiroit-on pas une femme de bien?

LA FEMME DE SGANARELLE.

Va, poursuis ton chemin, cajole tes maîtresses,
 Adresse-leur tes vœux, et fais-leur des caresses;
 Mais rends-moi mon portrait sans te jouer de moi.

(*Elle lui arrache le portrait, et s'enfuit.*)

SGANARELLE.

Oui, tu crois m'échapper; je l'aurai malgré toi.

SCÈNE VII.

LÉLIE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

Enfin, nous y voici. Mais, monsieur, si je l'ose,
 Je voudrais vous prier de me dire une chose.

LÉLIE.

Hé bien ! parle.

GROS-RENÉ.

Avez-vous le diable dans le corps,
 Pour ne point succomber à de pareils efforts ?
 Depuis huit jours entiers avec vos longues traites
 Nous sommes à piquer des chiennes de mazettes,
 De qui le train maudit nous a tant secoués
 Que je m'en sens pour moi tous les membres roués ;
 Sans préjudice encor d'un accident bien pire
 Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire :
 Cependant arrivé, vous sortez bien et beau
 Sans prendre de repos ni manger un morceau.

LÉLIE.

Ce grand empressement n'est pas digne de blâme ;
 De l'hymen de Célie on alarme mon ame :
 Tu sais que je l'adore ; et je veux être instruit,
 Avant tout autre soin, de ce funeste bruit.

GROS-RENÉ.

Oui : mais un bon repas vous seroit nécessaire
 Pour s'aller éclaircir, monsieur, de cette affaire ;

Et votre cœur, sans doute, en deviendrait plus fort
 Pour pouvoir résister aux attaques du sort.
 J'en juge par moi-même; et la moindre disgrâce,
 Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse :
 Mais quand j'ai bien mangé, mon ame est ferme à tout,
 Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.
 Croyez-moi, bourrez-vous, et sans réserve aucune,
 Contre les coups que peut vous porter la fortune;
 Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
 De vingt verres de vin entourez votre cœur.

LÉLIE.

Je ne saurois manger.

GROS-RENÉ, *bas, à part.*

Si-fait bien moi, je meure.

(haut.)

Votre dîné pourtant seroit prêt tout-à-l'heure.

LÉLIE.

Tais-toi, je te l'ordonne.

GROS-RENÉ.

Ah ! quel ordre inhumain !

LÉLIE.

J'ai de l'inquiétude, et non pas de la faim.

GROS-RENÉ.

Et moi j'ai de la faim, et de l'inquiétude
 De voir qu'un sot amour fait toute votre étude.

LÉLIE.

Laisse-moi m'informer de l'objet de mes vœux,
 Et, sans m'importuner, va manger si tu veux.

GROS-RENÉ.

Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

SCENE VIII.

LÉLIE, *seul.*

Non, non, à trop de peur mon ame s'abandonne.

Le pere m'a promis, et la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui soutient mon espoir.

SCENE IX.

SGANARELLE, LÉLIE.

SGANARELLE, *sans voir Lélie, et tenant
dans ses mains le portrait.*

Nous l'avons, et je puis voir à l'aise la trogne
Du malheureux pendard qui cause ma vergogne.
Il ne m'est point connu.

LÉLIE, *à part.*

Dieux ! qu'apperçois-je ici ?

Et, si c'est mon portrait, que dois-je croire aussi ?

SGANARELLE, *sans voir Lélie.*

Ah ! pauvre Sganarelle, à quelle destinée
Ta réputation est-elle condamnée !
Faut...

(*Appercevant Lélie qui le regarde, il se
tourne de l'autre côté.*)

LÉLIE, *à part.*

Ce gage ne peut, sans alarmer ma foi,
Être sorti des mains qui le tenoient de moi.

SGANARELLE, *à part.*

Faut-il que désormais à deux doigts on te montre,
Qu'on te mette en chanson, et qu'en toute rencontre
On te rejette au nez le scandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime sur ton front !

LÉLIE, *à part.*

Me trompé-je ?

SGANARELLE, *à part.*

Ah ! truande, as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge ?
Et, femme d'un mari qui peut passer pour beau,
Faut-il qu'un marmouset, un maudit étourneau...

LÉLIE, *à part, et regardant encore le portrait que tient Sganarelle.*

Je ne m'abuse point, c'est mon portrait lui-même.

SGANARELLE *lui tourne le dos.*

Cet homme est curieux.

LÉLIE, *à part.*

Ma surprise est extrême.

SGANARELLE, *à part.*

A qui donc en a-t-il ?

LÉLIE, *à part.*

Je le veux accoster.

(*haut.*) (Sganarelle veut s'éloigner.)

Puis-je... ? Hé ! de grace, un mot.

SGANARELLE, *à part, s'éloignant encore.*

Que me veut-il conter ?

LÉLIE.

Puis-je obtenir de vous de savoir l'aventure
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture ?

SGANARELLE, *à part.*

D'où lui vient ce desir ? Mais je m'avise ici...

(*Il examine Lélie et le portrait qu'il tient.*)

Ah ! ma foi ! me voilà de son trouble éclairci ;

Sa surprise à présent n'étonne plus mon ame ;

C'est mon homme, ou plutôt c'est celui de ma femme.

LÉLIE.

Retirez-moi de peine, et dites d'où vous vient...

SGANARELLE.

Nous savons, Dieu merci, le souci qui vous tient.

Ce portrait qui vous fâche est votre ressemblance :

Il étoit en des mains de votre connoissance ;

Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous

Que les douces ardeurs de la dame et de vous.

Je ne sais pas si j'ai, dans sa galanterie,

L'honneur d'être connu de votre seigneurie :

Mais faites-moi celui de cesser désormais

Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais.

Et songez que les nœuds du sacré mariage...

LÉLIE.

Quoi! celle, dites-vous, dont vous tenez ce gage...?

SGANARELLE.

Est ma femme, et je suis son mari.

LÉLIE.

Son mari?

SGANARELLE.

Oui, son mari, vous dis-je, et mari très marri;
Vous en savez la cause, et je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ses parents.

SCENE X.

LÉLIE, *seul.*

Ah! que viens-je d'entendre!

On me l'avoit bien dit, et que c'étoit de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.
Ah! quand mille serments de ta bouche infidèle
Ne m'auroient pas promis une flamme éternelle,
Le seul mépris d'un choix si bas et si honteux
Devoit bien soutenir l'intérêt de mes feux,
Ingrate; et quelque bien... Mais ce sensible outrage,
Se mêlant aux travaux d'un assez long voyage,
Me donne tout-à-coup un choc si violent,
Que mon cœur devient foible, et mon corps chance-
lant.

SCENE XI.

LÉLIE, LA FEMME DE SGANARELLE.

LA FEMME DE SGANARELLE.

(*se croyant seule.*) (*apercevant Lélie.*)

Malgré moi mon perfide..... Hélas! quel mal vous
presse?

SCENE XI.

257

Je vous vois prêt, monsieur, à tomber en foiblesse.

LÉLIE.

C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Je crains ici pour vous l'évanouissement ;

Entrez dans cette salle en attendant qu'il passe.

LÉLIE.

Pour un moment ou deux j'accepte cette grace.

SCENE XII.

SGANARELLE, UN PARENT DE LA
FEMME DE SGANARELLE.

LE PARENT.

D'un mari sur ce point j'approuve le souci :
Mais c'est prendre la chevre un peu bien vite aussi ;
Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle
Ne conclut point, parent, qu'elle soit criminelle.
C'est un point délicat ; et de pareils forfaits ,
Sans les bien avérer , ne s'imputent jamais .

SGANARELLE.

C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt la chose.

LE PARENT.

Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.
Qui sait comme en ses mains ce portrait est venu ,
Et si l'homme , après tout , lui peut être connu ?
Informez-vous-en donc ; et , si c'est ce qu'on pense ,
Nous serons les premiers à punir son offense .

SCENE XIII.

SGANARELLE, *seul.*

On ne peut pas mieux dire ; en effet , il est bon
D'aller tout doucement . Peut-être sans raison .

Me suis-je en tête mis ces visions cornues,
 Et les sueurs au front m'en sont trop tôt venues.
 Par ce portrait enfin dont je suis alarmé
 Mon déshonneur n'est pas tout-à-fait confirmé.
 Tâchons donc par nos soins...

SCENE XIV.

SCANARELLE; LA FEMME DE SGANARELLE, *sur
 la porte de sa maison, reconduisant Lélie,*
 LÉLIE.

SGANARELLE, *à part, les voyant.*

Ah ! que vois-je ! Je meure !

Il n'est plus question de portrait à cette heure ;
 Voici, ma foi, la chose en propre original.

LA FEMME DE SGANARELLE.

C'est par trop vous hâter, monsieur ; et votre mal,
 Si vous sortez sitôt, pourra bien vous reprendre.

LÉLIE.

Non, non, je vous rends grace, autant qu'on puisse
 rendre,

• Du secours obligeant que vous m'avez prêté.

SGANARELLE, *à part.*

La masque encore après lui fait civilité !

(*La femme de Sganarelle rentre dans sa maison.*)

SCENE XV.

SGANARELLE, LÉLIE.

SGANARELLE, *à part.*

Il m'apperoit ; voyons ce qu'il me pourra dire.

LÉLIE, *à part.*

Ah ! mon ame s'émeut, et cet objet m'inspire...

Mais je dois condamner cet injuste transport,

Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.
Envions seulement le bonheur de sa flamme.

(en s'approchant de Sganarelle.)

O trop heureux d'avoir une si belle femme !

SCENE XVI.

SGANARELLE; CÉLIE, à sa fenêtre,
voyant Lélie qui s'en va.

SGANARELLE, seul.

Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus.

Cet étrange propos me rend aussi confus

Que s'il m'étoit venu des cornes à la tête.

(regardant le côté par où Lélie est sorti.)

Allez, ce procédé n'est point du tout honnête.

CÉLIE, à part, en entrant.

Quoi ! Lélie a paru tout-à-l'heure à mes yeux !

Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux ?

SGANARELLE, sans voir Célie.

« O trop heureux d'avoir une si belle femme ! »

Malheureux bien plutôt de l'avoir cette infâme,

Dont le coupable feu, trop bien vérifié,

Sans respect ni demi nous a cocufié !

Mais je le laisse aller après un tel indice,

Et demeure les bras croisés comme un jocrisse !

Ah ! je devois du moins lui jeter son chapeau,

Lui ruer quelque pierre, ou crotter son manteau,

Et sur lui hautement, pour contenter ma rage,

Faire au larron d'honneur crier le voisinage.

(Pendant le discours de Sganarelle , Célie s'approche peu à peu , et attend , pour lui parler , que son transport soit fini.)

CÉLIE, à Sganarelle.

Celui qui maintenant devers vous est venu,

Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu ?

SGANARELLE.

Hélas ! ce n'est pas moi qui le connois, madame ;
C'est ma femme.

CÉLIE.

Quel trouble agite ainsi votre ame ?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'un deuil hors de saison,
Et laissez-moi pousser des soupîrs à foison.

CÉLIE.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes ?

SGANARELLE.

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes ;
Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi
De se voir sans chagrin au point où je me voi.
Des maris malheureux vous voyez le modèle,
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle :
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction ;
L'on me dérobe encor la réputation.

CÉLIE.

Comment ?

SGANARELLE.

Ce damoiseau, parlant par révérence,
Me fait cocu, madame, avec toute licence ;
Et j'ai su par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce secret de ma femme et de lui.

CÉLIE.

Celui qui maintenant...

SGANARELLE.

Oui, oui, me déshonore ;
Il adore ma femme, et ma femme l'adore.

CÉLIE.

Ah ! j'avois bien jugé que ce secret retour
Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour ;
Et j'ai tremblé d'abord, en le voyant paroître,

Par un pressentiment de ce qui devoit être.

SGANARELLE.

Vous prenez ma défense avec trop de bonté :
Tout le monde n'a pas la même charité ;
Et plusieurs qui tantôt ont appris mon martyre ,
Bien loin d'y prendre part , n'en ont rien fait que rire.

CÉLIE.

Est-il rien de plus noir que ta lâche action ?
Et peut-on lui trouver une punition ?
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie
Après t'être souillé de cette perfidie ?
O ciel ! est-il possible ?

SGANARELLE.

Il est trop vrai pour moi.

CÉLIE.

Ah ! traître , scélérat , ame double et sans foi !

SGANARELLE.

La bonne ame !

CÉLIE.

Non , non , l'enfer n'a point de gêne
Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voilà bien parler !

CÉLIE.

Avoir ainsi traité
Et la même innocence et la même bonté !
SGANARELLE *soupire haut.*

Haïe !

CÉLIE.

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose
A mériter l'affront où ton mépris l'expose !

SGANARELLE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Qui bien loin... Mais c'est trop , et ce cœur

Ne sauroit y songer sans mourir de douleur.

S G A N A R E L L E.

Ne vous fâchez point tant, ma très chère madame ;
Mon mal vous touche trop, et vous me percez l'ame.

C É L I E.

Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer
Qu'à des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer :
Mon cœur, pour se venger, sait ce qu'il te faut faire ;
Et j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut distraire.

S C E N E X V I I.

S G A N A R E L L E, *seul.*

Que le ciel la préserve à jamais de danger !
Voyez quelle bonté de vouloir me venger !
En effet son courroux, qu'excite ma disgrâce,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse ;
Et l'on ne doit jamais souffrir, sans dire mot,
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.
Courons donc le chercher ce pendard qui m'affronte ;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, marouffe, à rire à nos dépens,
Et sans aucun respect faire cocus les gens.

(il revient après avoir fait quelques pas.)

Doucement, s'il vous plaît ; cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant et l'ame un peu mutine ;
Il pourroit bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques.
Je ne suis point battant, de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je prenne vengeance :
Ma foi, laissons-le dire autant qu'il lui plaira ;

An diantre qui pourtant rien du tout en fera.
Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma
 peine,
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ?
La biere est un séjour par trop mélancolique,
Et trop mal-sain pour ceux qui craignent la colique.
Et quant à moi, je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé.
Quel mal cela fait-il ? la jambe en devient-elle
Plus tortue, après tout, et la taille moins belle ?
Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage !
Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime per-
 sonnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel ?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme !
Si nos femmes sans nous font un commerce infâme,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos !
Elles font la sottise, et nous sommes les sots !
C'est un vilain abus, et les gens de police
Nous devroient bien régler une telle injustice.
N'avons-nous pas assez des autres accidents
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents ?
Les querelles, procès, faim, soif, et maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
Sans s'aller, de surcroît, aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement ?
Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
Et mettons sous nos pieds les soupirs et les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort.
Mais pourquoi moi pleurer, puisque je n'ai point
 tort ?

En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
 C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.
 Voir cajoler sa femme, et n'en témoigner rien,
 Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
 N'allons donc point chercher à faire une querelle
 Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
 L'on m'appellera sot de ne me venger pas,
 Mais je le serois fort de courir au trépas.

(*mettant la main sur sa poitrine.*)

Je me sens là pourtant remuer une bile
 Qui veut me conseiller quelque action virile.
 Oui, le courroux me prend; c'est trop être poltron :
 Je veux résolument me venger du larron.
 Déjà, pour commencer, dans l'ardeur qui m'en-
 flamme,
 Je vais dire par-tout qu'il couche avec ma femme.

SCENE XVIII.

GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

CÉLIE.

Oui, je veux bien subir une si juste loi,
 Mon pere; disposez de mes vœux et de moi;
 Faites, quand vous voudrez, signer cet hyménée :
 A suivre mon devoir je suis déterminée;
 Je prétends gourmander mes propres sentiments,
 Et me soumettre en tout à vos commandements.

GORGIBUS.

Ah! voilà qui me plaît de parler de la sorte!
 Parbleu! si grande joie à l'heure me transporte,
 Que mes jambes sur l'heure en caprioleroient,
 Si nous n'étions point vus de gens qui s'en riroient.
 Approche-toi de moi; viens çà que je t'embrasse.
 Une telle action n'a pas mauvaise grace;
 Un pere, quand il veut, peut sa fille baiser.

SCENE XVIII.

265

Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser.
Va, le contentement de te voir si bien née
Me fera rajeunir de dix fois une année.

SCENE XIX.

CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LA SUIVANTE.

Ce changement m'étonne.

CÉLIE.

Et lorsque tu sauras
Par quels motifs j'agis, tu m'en estimeras.

LA SUIVANTE.

Cela pourroit bien être.

CÉLIE.

Apprends donc que Lélie
A pu blesser mon cœur par une perfidie;
Qu'il étoit en ces lieux sans....

LA SUIVANTE.

Mais il vient à nous.

SCENE XX.

LÉLIE, CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LÉLIE.

Avant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place....

CÉLIE.

Quoi ! me parler encore ! avez-vous cette audace ?

LÉLIE.

Il est vrai qu'elle est grande ; et votre choix est tel,
Qu'à vous rien reprocher je serois criminel.

Vivez, vivez contente, et bravez ma mémoire
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

CÉLIE.

Oui, traître, j'y veux vivre; et mon plus grand desir,
Ce seroit que ton cœur en eût du déplaisir.

LÉLIE.

Qui rend donc contre moi ce courroux légitime?

CÉLIE.

Quoi! tu fais le surpris et demandes ton crime?

SCENE XXI.

CÉLIE, LÉLIE; SGANARELLE, *armé de pied en cap*; LA SUIVANTE DE CÉLIE.

SGANARELLE.

Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur
Qui sans miséricorde a souillé notre honneur.

CÉLIE, *à Lélie, lui montrant Sganarelle.*
Tourne, tourne les yeux, sans me faire répondre.

LÉLIE.

Ah! je vois....

CÉLIE.

Cet objet suffit pour te confondre.

LÉLIE.

Mais pour vous obliger bien plutôt à rougir.

SGANARELLE, *à part.*

Ma colere à présent est en état d'agir.

Dessus ses grands chevaux est monté mon courage;

Et si je le rencontre on verra du carnage.

Oui, j'ai juré sa mort; rien ne peut m'empêcher:

Où je le trouverai, je le veux dépêcher.

(*Tirant son épée à demi, il approche de Lélie.*)

Au beau milieu du cœur il faut que je lui donne....

LÉLIE, *se retournant.*

A qui donc en veut-on?

SGANARELLE.

Je n'en veux à personne.

LÉLIE.

Pourquoi ces armes-là ?

SGANARELLE.

C'est un habillement

(à part.)

Que j'ai pris pour la pluie. Ah ! quel contentement
J'aurois à le tuer ! Prenons-en le courage.

LÉLIE, *se retournant encore.*

Hai ?

SGANARELLE.

Je ne parle pas.

*(à part, après s'être donné des soufflets
pour s'exciter.)*

Ah ! poltron, dont j'enrage,
Lâche, vrai cœur de poule !

CÉLIE, *à Lélie.*

Il t'en doit dire assez,
Cet objet dont tes yeux nous paroissent blessés.

LÉLIE.

Où, je connois par-là que vous êtes coupable
De l'infidélité la plus inexcusable
Qui jamais d'un amant puisse outrager la foi.

SGANARELLE, *à part.*

Que n'ai-je un peu de cœur !

CÉLIE.

Ah ! cesse devant moi,
Traître, de ce discours l'insolence cruelle.

SGANARELLE, *à part.*

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle :

Courage, mon enfant ! sois un peu vigoureux.

Là, hardi ! tâche à faire un effort généreux

En le tuant, tandis qu'il tourne le derriere.

LÉLIE, *faisant deux ou trois pas sans dessein,
fait retourner Sganarelle qui s'approchoit
pour le tuer.*

Puisqu'un pareil discours émeut votre colere,

Je dois de votre cœur me montrer satisfait,
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

C É L I E.

Oui, oui, mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

L É L I E.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

S G A N A R E L L E.

Sans doute, elle fait bien de défendre mes droits.
Cette action, monsieur, n'est point selon les lois :
J'ai raison de m'en plaindre; et, si je n'étois sage,
On verroit arriver un étrange carnage.

L É L I E.

D'où vous naît cette plainte? et quel chagrin brutal...?

S G A N A R E L L E.

Suffit. Vous savez bien où le bât me fait mal :
Mais votre conscience et le soin de votre ame
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme est
ma femme,

Et vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'est pas du tout agir en bon chrétien.

L É L I E.

Un semblable soupçon est bas et ridicule.
Allez, dessus ce point n'ayez aucun scrupule :
Je sais qu'elle est à vous; et bien loin de brûler....

C É L I E.

Ah! qu'ici tu sais bien, traître, dissimuler!

L É L I E.

Quoi! me soupçonnez-vous d'avoir une pensée
De qui son ame ait lieu de se croire offensée?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir?

C É L I E.

Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.

S G A N A R E L L E, à C é l i e.

Vous me défendez mieux que je ne saurois faire;
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCENE XXII.

CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME DE
SGANARELLE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Je ne suis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater, madame, un esprit trop jaloux;
Mais je ne suis point dupe, et vois ce qui se passe:
Il est de certains feux de fort mauvaise grace;
Et votre ame devroit prendre un meilleur emploi
Que de séduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.

CÉLIE.

La déclaration est assez ingénue.

SGANARELLE, à sa femme.

L'on ne demande pas, carogne, ta venue.
Tu la viens quereller lorsqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galant.

CÉLIE.

Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.

(se tournant vers Lélie.)

Tu vois si c'est mensonge, et j'en suis fort ravie.

LÉLIE.

Que me veut-on conter?

LA SUIVANTE.

Ma foi, je ne sais pas

Quand on verra finir ce galimatias;
Depuis assez long-temps je tâche à le comprendre,
Et si, plus je l'écoute, et moins je puis l'entendre.
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.

(Elle se met entre Lélie et sa maîtresse.)

Répondez-moi par ordre, et me laissez parler.

(à Lélie.)

Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le
vôtre?

LÉLIE.

Que l'infidèle a pu me quitter pour un autre ;
 Que , lorsque , sur le bruit de son hymen fatal ,
 J'accours tout transporté d'un amour sans égal ,
 Dont l'ardeur résistoit à se croire oubliée ,
 Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE.

Mariée ! à qui donc ?

LÉLIE, *montrant Sganarelle.*
 A lui.

LA SUIVANTE.

Comment ! à lui ?

LÉLIE.

Où-dà.

LA SUIVANTE.

Qui vous l'a dit ?

LÉLIE.

C'est lui-même aujourd'hui.

LA SUIVANTE, *à Sganarelle.*

Est-il vrai ?

SGANARELLE.

Moi ! j'ai dit que c'étoit à ma femme
 Que j'étois marié.

LÉLIE.

Dans un grand trouble d'ame ,
 Tantôt de mon portrait je vous ai vu saisi.

SGANARELLE.

Il est vrai, le voilà.

LÉLIE, *à Sganarelle.*

Vous m'avez dit aussi
 Que celle aux mains de qui vous aviez pris ce gage
 Etoit liée à vous des nœuds du mariage.

SGANARELLE.

(montrant sa femme.)

Sans doute ; et je l'avois de ses mains arraché ,
 Et n'eusse pas sans lui déconvert son péché.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Que me viens-tu conter par ta plainte importune ?
 Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune ;
 Et même quand, après ton injuste courroux ,
(montrant Lélie.)

J'ai fait, dans sa foiblesse, entrer monsieur chez nous ,
 Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.

CÉLIE.

C'est moi qui du portrait ai causé l'aventure ;
 Et je l'ai laissé choir en cette pamoison
(à Sganarelle.)

Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE.

Vous le voyez, sans moi vous y seriez encore :
 Et vous aviez besoin de mon peu d'ellébore.

SGANARELLE, *à part.*

Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant ?
 Monfront l'a, sur mon ame, eu bien chaude pourtant.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
 Et, doux que soit le mal, je crains d'être trompée.

SGANARELLE, *à sa femme.*

Hé ! mutuellement croyons-nous gens de bien.
 Je risque plus du mien que tu ne fais du tien ;
 Accepte sans façon le marché qu'on propose.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Soit. Mais gare le bois si j'apprends quelque chose !
CÉLIE, à Lélie, après avoir parlé bas ensemble.
 Ah dieux ! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ai fait ?
 Je dois de mon courroux appréhender l'effet.
 Oui, vous croyant sans foi, j'ai pris pour ma vengeance
 Le malheureux secours de mon obéissance ;
 Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter
 Un hymen que toujours j'eus lien de rebuter :
 J'ai promis à mon pere ; et ce qui me désole....
 Mais je le vois venir.

LÉLIE.

Il me tiendra parole.

SCENE XXIII.

GORGIBUS, CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA
FEMME DE SGANARELLE, LA SUIVANTE DE
CÉLIE.

LÉLIE.

Monsieur, vous me voyez en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux; et mon ardente amour
Verra, comme je crois, la promesse accomplie
Qui me donna l'espoir de l'hymen de Célie.

GORGIBUS.

Monsieur, que je revois en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux, et dont l'ardente amour
Verra, que vous croyez, la promesse accomplie
Qui vous donne l'espoir de l'hymen de Célie,
Très humble serviteur à votre seigneurie.

LÉLIE.

Quoi! monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon espoir?

GORGIBUS.

Oui, monsieur, c'est ainsi que je fais mon devoir:
Ma fille en suit les lois.

CÉLIE.

Mon devoir m'intéresse,
Mon pere, à dégager vers lui votre promesse.

GORGIBUS.

Est-ce répondre en fille à mes commandements?
Tu te démens bientôt de tes bons sentiments;
Pour Valere tantôt... Mais j'apperois son pere;
Il vient assurément pour conclure l'affaire.

SCENE XXIV.

VILLEBREQUIN, GORGIBUS, CÉLIE, LÉLIE,
SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE,
LA SUIVANTE DE CÉLIE.

GORGIBUS.

Qui vous amene ici, seigneur Villebrequin ?

VILLEBREQUIN.

Un secret important que j'ai su ce matin,
Qui rompt absolument ma parole donnée.
Mon fils, dont votre fille acceptoit l'hyménée,
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,
Vit depuis quatre mois avec Lise en époux ;
Et comme des parents le bien et la naissance
M'ôtent tout le pouvoir de casser l'alliance,
Je vous viens....

GORGIBUS.

Brisons là. Si, sans votre congé,
Valere votre fils ailleurs s'est engagé,
Je ne vous puis celer que ma fille Célie
Dès long-temps par moi-même est promise à Lélie.
Et que, riche en vertus, son retour aujourd'hui
M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

VILLEBREQUIN.

Un tel choix me plaît fort.

LÉLIE.

Et cette juste envie
D'un bonheur éternel va couronner ma vie....

GORGIBUS.

Allons choisir le jour pour se donner la foi.

SGANARELLE, seul.

A-t-on mieux cru jamais être cocu que moi ?

274 SGANARELLE, SCENE XXIV.

Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Pent jeter dans l'esprit une fausse créance.
De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien ;
Et quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

FIN DU TOME PREMIER.

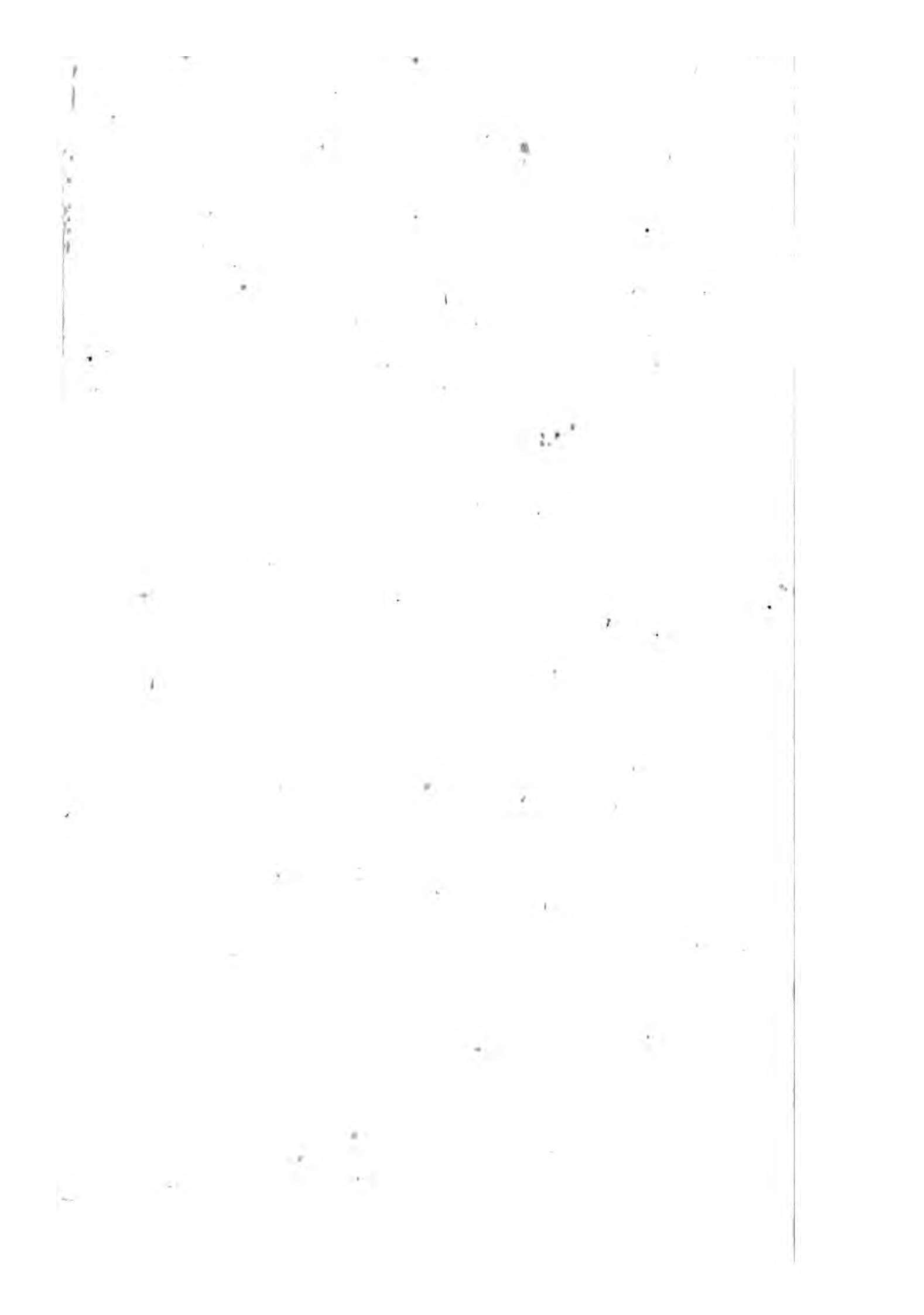
TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

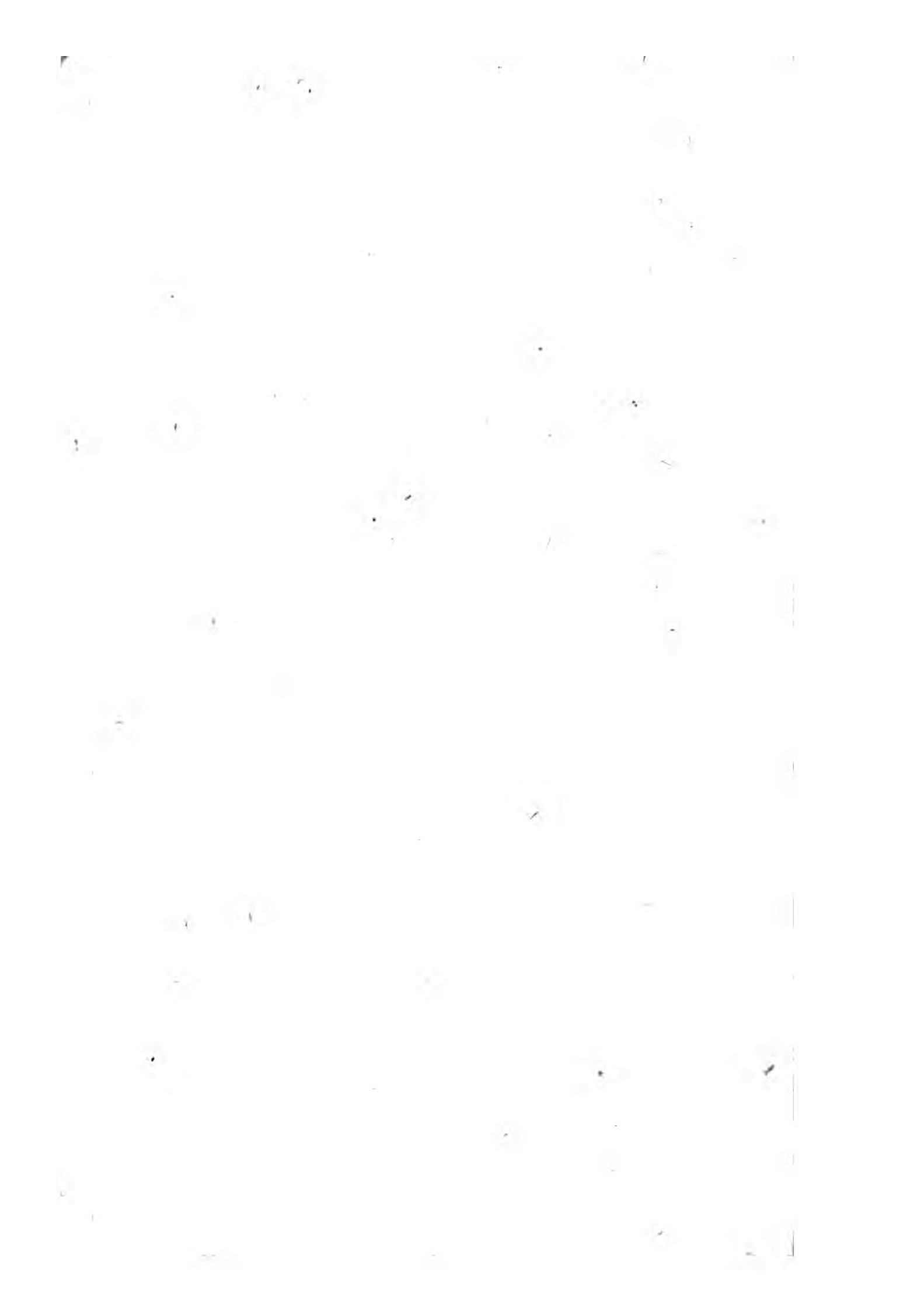
L'ÉTOURDI,	page	19
LE DÉPIT AMOUREUX,		115
LES PRÉCIEUSES RIDICULES,		201
SGANARELLE,		241

FIN DE LA TABLE.



OEUVRES
DE
J. B. POQUELIN
DE MOLIERE.

TOME SECOND.



OEUVRES
DE
J. B. POQUELIN
DE MOLIERE.

TOME SECOND.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

1813.

DON GARCIE
DE NAVARRE,
OU
LE PRINCE JALOUX.
COMÉDIE HÉROÏQUE
EN CINQ ACTES.

1661.

ACTEURS.

DON GARCIE, prince de Navarre, amant de done Elvire.

DONE ELVIRE, princesse de Léon.

DON ALPHONSE, prince de Léon, cru prince de Castille sous le nom de don Sylve.

DONE IGNÈS, comtesse, amante de don Sylve, aimée par Maurégat, usurpateur de l'état de Léon.

ELISE, confidente de done Elvire.

DON ALVAR, confident de don Garcie, amant d'Elise.

DON LOPE, autre confident de don Garcie, amant d'Elise.

DON PEDRE, écuyer d'Ignès.

UN PAGE de done Elvire.

*La scene est dans Astorgue, ville d'Espagne,
dans le royaume de Léon.*

DON GARCIE DE NAVARRE, OU LE PRINCE JALOUX.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

DON ELVIRE, ÉLISE.

D. ELVIRE.

NON, ce n'est point un choix qui, pour ces deux
amants,
Sut régler de mon cœur les secrets sentiments;
Et le prince n'a point, dans tout ce qu'il peut être,
Ce qui fit préférer l'amour qu'il fait paroître.
Don Sylve, comme lui, fit briller à mes yeux
Toutes les qualités d'un héros glorieux;
Même éclat de vertus, joint à même naissance,
Me parloit en tous deux pour cette préférence;
Et je serois encore à nommer le vainqueur,
Si le mérite seul prenoit droit sur un cœur :
Mais ces chaînes du ciel qui tombent sur nos ames
Déciderent en moi le destin de leurs flammes;
Et toute mon estime, égale entre les deux,
Laissa vers don Garcie entraîner tous mes vœux.

ÉLISE.

Cet amour que pour lui votre astre vous inspire
N'a sur vos actions pris que bien peu d'empire,
Puisque nos yeux, madame, ont pu long-temps
douter

Qui de ces deux amants vous vouliez mieux traiter.

D. ELVIRE.

De ces nobles rivaux l'amoureuse poursuite
A de fâcheux combats, Elise, m'a réduite.
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
Le tendre mouvement où mon ame penchoit;
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injustice,
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le sacrifice :
Et don Sylve, après tout, dans ses soins amoureux,
Me sembloit mériter un destin plus heureux.
Je m'opposois encor ce qu'au sang de Castille
Du feu roi de Léon semble devoir la fille,
Et la longue amitié qui d'un étroit lien
Joignit les intérêts de son pere et du mien.
Ainsi, plus dans mon ame un autre prenoit place,
Plus de tous ses respects je plaignois la disgrace :
Ma pitié, complaisante à ses brûlants soupirs,
D'un dehors favorable amusoit ses desirs,
Et vouloit réparer, par ce foible avantage,
Ce qu'au fond de mon cœur je lui faisois d'outrage.

ÉLISE.

Mais son premier amour que vous avez appris
Doit de cette contrainte affranchir vos esprits;
Et puisqu'avant ces soins où pour vous il s'engage
Done Ignès de son cœur avoit reçu l'hommage,
Et que, par des liens aussi fermes que doux,
L'amitié vous unit cette comtesse et vous,
Son secret révélé vous est une matiere
A donner à vos vœux liberté tout entiere;
Et vous pouvez sans crainte à cet amant confus
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

D. ELVIRE.

Il est vrai que j'ai lieu de chérir la nouvelle
Qui m'apprit que don Sylve étoit un infidèle,
Puisque par ses ardeurs mon cœur tyrannisé
Contre elles à présent se voit autorisé;
Qu'il en peut justement combattre les hommages,
Et, sans scrupule, ailleurs donner tous ses suffrages.
Mais enfin quelle joie en peut prendre ce cœur,
Si d'une autre contrainte il souffre la rigueur;
Si d'un prince jaloux l'éternelle foiblesse
Reçoit indignement les soins de ma tendresse,
Et semble préparer, dans mon juste courroux,
Un éclat à briser tout commerce entre nous?

ÉLISE.

Mais si de votre bouche il n'a point su sa gloire,
Est-ce un crime pour lui que de n'oser la croire?
Et ce qui d'un rival a pu flatter les feux
L'autorise-t-il pas à douter de vos vœux?

D. ELVIRE.

Non, non, de cette sombre et lâche jalousie
Rien ne peut excuser l'étrange frénésie;
Et par mes actions je l'ai trop informé
Qu'il peut bien se flatter du bonheur d'être aimé.
Sans employer la langue, il est des interpretes
Qui parlent clairement des atteintes secretes :
Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour; et sur cette matiere
Le moindre jour doit être une grande lumiere,
Puisque chez notre sexe, où l'honneur est puissant,
On ne montre jamais tout ce que l'on ressent.
J'ai voulu, je l'avoue, ajuster ma conduite,
Et voir d'un œil égal l'un et l'autre mérite :
Mais que contre ses vœux on combat vainement,
Et que la différence est connue aisément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude

10 D. GARCIE DE NAVARRE.

A celles où du cœur fait pencher l'habitude !
 Dans les unes toujours on paroît se forcer ;
 Mais les autres, hélas ! se font sans y penser ,
 Semblables à ces eaux si pures et si belles
 Qui coulent sans effort des sources naturelles.
 Ma pitié pour don Sylve avoit beau l'émonvoir ,
 J'en trahissois les soins sans m'en appercevoir ;
 Et mes regards au prince , en un pareil martyr ,
 En disoient toujours plus que je n'en voulois dire.

ÉLISE.

Enfin si les soupçons de cet illustre amant ,
 Puisque vous le voulez , n'ont point de fondement ,
 Pour le moins font-ils foi d'une ame bien atteinte ;
 Et d'autres chériorient ce qui fait votre plainte.
 De jaloux mouvements doivent être odieux ,
 S'ils partent d'un amour qui déplaît à nos yeux :
 Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'alarmes
 Doit , lorsque nous l'aimons , avoir pour nous des
 charmes ;
 C'est par-là que son feu se peut mieux exprimer ;
 Et plus il est jaloux , plus nous devons l'aimer.
 Ainsi , puisqu'en votre ame un prince magnanime...

D. ELVIRE.

Ah ! ne m'avancez point cette étrange maxime :
 Par-tout la jalousie est un monstre odieux ;
 Rien n'en peut adoucir les traits injurieux ;
 Et plus l'amour est cher qui lui donne naissance ,
 Plus on doit ressentir les coups de cette offense.
 Voir un prince emporté , qui perd à tous moments
 Le respect que l'amour inspire aux vrais amants ;
 Qui , dans les soins jaloux où son ame se noie ,
 Querelle également mon chagrin et ma joie ,
 Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer
 Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer... !
 Non , non , par ses soupçons je suis trop offensée ,
 Et sans déguisement je te dis ma pensée :

Le prince don Garcie est cher à mes desirs,
 Il peut d'un cœur illustre échauffer les soupirs;
 Au milieu de Léon on a vu son courage
 Me donner de sa flamme un noble témoignage,
 Braver en ma faveur les périls les plus grands,
 M'enlever aux desseins de nos lâches tyrans,
 Et, dans ses murs forcés, mettre ma destinée
 A couvert des horreurs d'un indigne hyménée :
 Et je ne cele point que j'aurois de l'ennui
 Que la gloire en fût due à quelque autre que lui;
 Car un cœur amoureux prend un plaisir extrême
 A se voir redevable, Elise, à ce qu'il aime;
 Et sa flamme timide ose mieux éclater
 Lorsqu'en favorisant elle croit s'acquitter.
 Oui, j'aime qu'un secours qui hasarde sa tête
 Semble à sa passion donner droit de conquête;
 J'aime que mon péril m'ait jetée en ses mains :
 Et si les bruits communs ne sont pas des bruits vains,
 Si la bonté du ciel nous ramene mon frere,
 Les vœux les plus ardents que mon cœur puisse faire,
 C'est que son bras encor sur un perfide sang
 Puisse aider à ce frere à reprendre son rang,
 Et par d'heureux succès d'une haute vaillance
 Mériter tous les soins de sa reconnaissance.
 Mais avec tout cela, s'il pousse mon courroux,
 S'il ne purge ses feux de leurs transports jaloux,
 Et ne les range aux lois que je lui veux prescrire,
 C'est inutilement qu'il prétend done Elvire :
 L'hymen ne peut nous joindre; et j'abhorre des nœuds
 Qui deviendroient sans doute un enfer pour tous
 deux.

ÉLISE.

Bien que l'on pût avoir des sentiments tout autres,
 C'est au prince, madame, à se régler aux vôtres;
 Et dans votre billet ils sont si bien marqués,
 Que quand il les verra de la sorte expliqués...

D. ELVIRE.

Je n'y veux point, Elise, employer cette lettre;
C'est un soin qu'à ma bouche il me vaut mieux com-
mettre;

La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant
Des témoins trop constants de notre attachement :
Ainsi donc empêchez qu'au prince on ne la livre.

ÉLISE.

Toutes vos volontés sont des lois qu'on doit suivre.
J'admire cependant que le ciel ait jeté
Dans le goût des esprits tant de diversité,
Et que ce que les uns regardent comme outrage
Soit vu par d'autres yeux sous un autre visage.
Pour moi, je trouverois mon sort tout-à-fait doux
Si j'avois un amant qui pût être jaloux;
Je saurois m'applaudir de son inquiétude :
Et ce qui pour mon ame est souvent un peu rude,
C'est de voir don Alvar ne prendre aucun souci...

D. ELVIRE.

Nous ne le croyions pas si proche; le voici.

SCENE II.

D. ELVIRE, DON ALVAR, ÉLISE.

D. ELVIRE.

Votre retour surprend : qu'avez-vous à m'apprendre?
Don Alphonse vient-il? a-t-on lieu de l'attendre?

D. ALVAR.

Oui, madame; et ce frere, en Castille élevé,
De rentrer dans ses droits voit le temps arrivé.
Jusqu'ici don Louis, qui vit à sa prudence
Par le feu roi mourant commettre son enfance,
A caché ses destins aux yeux de tout l'état,
Pour l'ôter aux fureurs du traître Maurégat;
Et bien que le tyran, depuis sa lâche audace,

L'ait souvent demandé pour lui rendre sa place,
Jamais son zèle ardent n'a pris de sûreté
A l'appât dangereux de sa fausse équité :
Mais, les peuples émus par cette violence
Que vous a voulu faire une injuste puissance,
Ce généreux vieillard a cru qu'il étoit temps
D'éprouver le succès d'un espoir de vingt ans :
Il a tenté Léon, et ses fideles trames
Des grands comme du peuple ont pratiqué les ames,
Tandis que la Castille armoit dix mille bras
Pour redonner ce prince aux vœux de ses états ;
Il fait auparavant semer sa renommée,
Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,
Que tout prêt à lancer le foudre punisseur
Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.
On investit Léon, et don Sylve en personne
Commande le secours que son pere vous donne.

D. ELVIRE.

Un secours si puissant doit flatter notre espoir ;
Mais je crains que mon frere y puisse trop devoir.

D. ALVAR.

Mais, madame, admirez que, malgré la tempête
Que votre usurpateur voit gronder sur sa tête,
Tous les bruits de Léon annoncent pour certain
Qu'à la comtesse Ignès il va donner la main.

D. ELVIRE.

Il cherche dans l'hymen de cette illustre fille
L'appui du grand crédit où se voit sa famille.
Je ne reçois rien d'elle, et j'en suis en souci ;
Mais son cœur au tyran fut toujours endurci.

ÉLISE.

De trop puissants motifs d'honneur et de tendresse
Opposent ses refus aux nœuds dont on la presse,
Pour...

D. ALVAR.

Le prince entre ici.

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. ALVAR, ÉLISE.

D. GARCIE.

Je viens m'intéresser,
Madame, au doux espoir qu'il vous vient d'annoncer.
Ce frere qui menace un tyran plein de crimes
Flatte de mon amour les transports légitimes :
Son sort offre à mon bras des périls glorieux
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquérir, si le ciel m'est propice,
La gloire d'un revers que vous doit sa justice,
Qui va faire à vos pieds choir l'infidélité,
Et rendre à votre sang toute sa dignité.
Mais ce qui plus me plaît d'une attente si chere,
C'est que, pour être roi, le ciel vous rend ce frere;
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins,
Et qu'il soit soupçonné que dans votre personne
Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.
Oui, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux de
tous
Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous;
Et cent fois, si je puis le dire sans offense,
Ses vœux se sont armés contre votre naissance;
Leur chaleur indiscrete a d'un destin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas,
Afin que de ce cœur le noble sacrifice
Pût du ciel envers vous réparer l'injustice,
Et votre sort tenir des mains de mon amour
Tout ce qu'il doit au sang dont vous tenez le jour.
Mais puisqu'enfin les cieux de tout ce juste hommage
A mes feux prévenus dérobent l'avantage,
Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'espoir

Sur la mort que mon bras s'apprête à faire voir,
Et qu'ils osent briguer par d'utiles services
D'un frere et d'un état les suffrages propices.

D. ELVIRE.

Je sais que vous pouvez, prince, en vengeant nos
droits,

Faire par votre amour parler cent beaux exploits :
Mais ce n'est pas assez pour le prix qu'il espere,
Que l'aveu d'un état et la faveur d'un frere ;
Done Elvire n'est pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obstacle plus fort.

D. GARCIE.

Oui, madame, j'entends ce que vous voulez dire.
Je sais bien que pour vous mon cœur en vain soupire ;
Et l'obstacle puissant qui s'oppose à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'est pas secret pour
eux.

D. ELVIRE.

Souvent on entend mal ce qu'on croit bien entendre ;
Et par trop de chaleur, prince, on se peut méprendre.
Mais, puisqu'il faut parler, desirez-vous savoir
Quand vous pourrez me plaire et prendre quelque
espoir ?

D. GARCIE.

Ce me sera, madame, une faveur extrême.

D. ELVIRE.

Quand vous saurez m'aimer comme il faut que l'on
aime.

D. GARCIE.

Et que peut-on, hélas ! observer sous les cieux
Qui ne cede à l'ardeur que m'inspirent vos yeux ?

D. ELVIRE.

Quand votre passion ne fera rien paroître
Dont se puisse indigner celle qui l'a fait naître.

D. GARCIE.

C'est là son plus grand soin.

D. ELVIRE.

Quand tous ses mouvements
Ne prendront point de moi de trop bas sentiments.

D. GARCIE.

Ils vous réverent trop.

D. ELVIRE.

Quand d'un injuste ombrage
Votre raison saura me réparer l'outrage,
Et que vous bannirez enfin ce monstre affreux
Qui de son noir venin empoisonne vos feux,
Cette jalouse humeur dont l'importun caprice
Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais office,
S'oppose à leur attente, et contre eux à tous coups
Arme les mouvements de mon juste courroux.

D. GARCIE.

Ah ! madame, il est vrai, quelque effort que je fasse,
Qu'un peu de jalousie en mon cœur trouve place,
Et qu'un rival absent de vos divins appas
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.
Soit caprice ou raison, j'ai toujours la croyance
Que votre ame en ces lieux souffre de son absence,
Et que, malgré mes soins, vos soupirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.
Mais, si de tels soupçons ont de quoi vous déplaire,
Il vous est bien facile, hélas ! de m'y soustraire ;
Et leur bannissement, dont j'accepte la loi,
Dépend bien plus de vous qu'il ne dépend de moi.
Oui, c'est vous qui pouvez, par deux mots pleins de
flamme,

Contre la jalousie armer toute mon ame,
Et, des pleines clartés d'un glorieux espoir,
Dissiper les horreurs que ce monstre y fait choir.
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable
Me donne l'assurance, au fort de tant d'assauts,
Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

D. ELVIRE.

Prince, de vos soupçons la tyrannie est grande.

Au moindre mot qu'il dit un cœur vent qu'on
l'entende,

Et n'aime point ces feux dont l'importunité

Demande qu'on s'explique avec tant de clarté.

Le premier mouvement qui découvre notre ame

Doit d'un amant discret satisfaire la flamme;

Et c'est à s'en dédire autoriser nos vœux

Que vouloir plus avant pousser de tels aveux.

Je ne dis point quel choix, s'il m'étoit volontaire,

Entre don Sylve et vous mon ame pourroit faire :

Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux

Auroit dit quelque chose à tout autre que vous;

Et je croyois cet ordre un assez doux langage

Pour n'avoir pas besoin d'en dire davantage.

Cependant votre amour n'est pas encor content;

Il demande un aveu qui soit plus éclatant;

Pour l'ôter de scrupule, il me faut à vous-même,

En des termes exprès, dire que je vous aime;

Et peut-être qu'encor, pour vous en assurer,

Vous vous obstineriez à m'en faire jurer.

D. GARCIE.

Hé bien ! madame, hé bien ! je suis trop téméraire;

De tout ce qui vous plaît je dois me satisfaire.

Je ne demande point de plus grande clarté :

Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,

Que d'un peu de pitié mon feu vous sollicite,

Et je me vois heureux plus que je ne mérite.

C'en est fait, je renonce à mes soupçons jaloux;

L'arrêt qui les condamne est un arrêt bien doux,

Et je reçois la loi qu'il daigne me prescrire

Pour affranchir mon cœur de leur injuste empire.

D. ELVIRE.

Vous promettez beaucoup, prince; et je doute fort

Si vous pourrez sur vous faire ce grand effort.

D. GARCIE.

Ah ! madame, il suffit, pour me rendre croyable ,
 Que ce qu'on vous promet doit être inviolable ,
 Et que l'heur d'obéir à sa divinité
 Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité.
 Que le ciel me déclare une éternelle guerre ,
 Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre ,
 Ou, pour périr encor par de plus rudes coups ,
 Puissé-je voir sur moi fondre votre courroux ,
 Si jamais mon amour descend à la foiblesse
 De manquer au devoir d'une telle promesse ,
 Si jamais dans mon ame aucun jaloux transport
 Fait...!

SCENE IV.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, ÉLISE; UN
 PAGE, *présentant un billet à D. Elvire.*

D. ELVIRE.

J'en étois en peine, et tu m'obliges fort.
 Que le courier attende.

SCENE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, ÉLISE.

D. ELVIRE, *bas, à part.*

A ces regards qu'il jette,
 Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquiète ?
 Prodigeux effet de son tempérament !

(haut.)

Qui vous arrête, prince, au milieu du serment ?

D. GARCIE.

J'ai cru que vous aviez quelque secret ensemble,
 Et je ne voulois pas l'interrompre.

D. ELVIRE.

Il me semble
Que vous me répondez d'un ton fort altéré.
Je vous vois tout-à-coup le visage égaré.
Ce changement soudain a lieu de me surprendre :
D'où peut-il provenir ? le pourroit-on apprendre ?

D. GARCIE.

D'un mal qui tout-à-coup vient d'attaquer mon cœur.

D. ELVIRE.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur,
Et quelque prompt secours vous seroit nécessaire.
Mais eneor, dites-moi, vous prend-il d'ordinaire ?

D. GARCIE.

Par fois.

D. ELVIRE.

Ah ! prince foible, hé bien ! par cet écrit,
Guérissez-le ce mal ; il n'est que dans l'esprit.

D. GARCIE.

Par cet écrit, madame ? Ah ! ma main le refuse.
Je vois votre pensée, et de quoi l'on m'accuse.
Si...

D. ELVIRE.

Lisez-le, vous dis-je, et satisfaites-vous.

D. GARCIE.

Pour me traiter après de foible, de jaloux ?
Non, non : je dois ici vous rendre un témoignage
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage ;
Et, bien que vos bontés m'en laissent le pouvoir,
Pour me justifier je ne veux point le voir.

D. ELVIRE.

Si vous vous obstinez à cette résistance,
J'aurois tort de vouloir vous faire violence ;
Et c'est assez enfin que vous avoir pressé
De voir de quelle main ce billet m'est tracé.

D. GARCIE.

Ma volonté toujours vous doit être soumise.

20 D. GARCIE DE NAVARRE.

Si c'est votre plaisir que pour vous je le lise,
Je consens volontiers à prendre cet emploi.

D. ELVIRE.

Oui, oui, prince, tenez, vous le lirez pour moi.

D. GARCIE.

C'est pour vous obéir au moins ; et je puis dire...

D. ELVIRE.

C'est ce que vous voudrez ; dépêchez-vous de lire.

D. GARCIE.

Il est de done Ignès, à ce que je connoi.

D. ELVIRE.

Oui. Je m'en réjouis et pour vous et pour moi.

D. GARCIE *lit.*

« Malgré l'effort d'un long mépris,
« Le tyran toujours m'aime ; et, depuis votre absence,
« Vers moi, pour me porter au dessein qu'il a pris,
« Il semble avoir tourné toute sa violence,
« Dont il poursuivoit l'alliance
« De vous et de son fils.
« Ceux qui sur moi peuvent avoir empire,
« Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire,
« Approuvent tous cet indigne lien.
« J'ignore encor par où finira mon martyre ;
« Mais je mourrai plutôt que de consentir rien.
« Puissiez-vous jouir, belle Elvire,
« D'un destin plus doux que le mien !

« D. IGNÈS. »

Dans la haute vertu son ame est affermie.

D. ELVIRE.

Je vais faire réponse à cette illustre amie.
Cependant apprenez, prince, à vous mieux armer
Contre ce qui prend droit de vous trop alarmer.
J'ai calmé votre trouble avec cette lumière,
Et la chose a passé d'une douce manière ;
Mais, à n'en point mentir, il seroit des moments

Où je pourrois entrer en d'autres sentiments.

D. GARCIE.

Hé quoi ! vous croyez donc... ?

D. ELVIRE.

Je crois ce qu'il faut croire.

Adieu. De mes avis conservez la mémoire ;
Et, s'il est vrai pour moi que votre amour soit grand,
Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.

D. GARCIE.

Croyez que désormais c'est toute mon envie,
Et qu'avant d'y manquer je veux perdre la vie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ÉLISE, D. LOPE.

ÉLISE.

Tout ce que fait le prince, à parler franchement,
N'est pas ce qui me donne un grand étonnement;
Car, que d'un noble amour une ame bien saisie
En pousse les transports jusqu'à la jalousie,
Que de doutes fréquents ses vœux soient traversés,
Il est fort naturel, et je l'approuve assez :
Mais ce qui me surprend, don Lope, c'est d'entendre
Que vous lui préparez les soupçons qu'il doit prendre;
Que votre ame les forme, et qu'il n'est, en ces lieux,
Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos yeux.
Encore un coup, don Lope, une ame bien éprise
Des soupçons qu'elle prend ne me rend point surprise;
Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un jaloux,
C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

D. LOPE.

Que sur cette conduite à son aise l'on glose !
Chacun règle la sienne au but qu'il se propose;
Et, rebuté par vous des soins de mon amour,
Je songe auprès du prince à bien faire ma cour.

ÉLISE.

Mais savez-vous qu'enfin il fera mal la sienne,
S'il faut qu'en cette humeur votre esprit l'entretienne ?

D. LOPE.

Et quand, charmante Elise, a-t-on vu, s'il vous plaît,
Qu'on cherche auprès des grands que son propre intérêt ;

Qu'un parfait courtisan veuille charger leur suite
 D'un censeur des défauts qu'on trouve en leur conduite,
 Et s'aïlle inquiéter si son discours leur nuit,
 Pourvu que sa fortune en tire quelque fruit ?
 Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur grace ;
 Par la plus courte voie on y cherche une place ;
 Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,
 C'est de flatter toujours le foible de leur cœur,
 D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
 Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire :
 C'est là le vrai secret d'être bien auprès d'enx.
 Les utiles conseils font passer pour fâcheux,
 Et vous laissent toujours hors de la confidence,
 Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.
 Enfin on voit par-tout que l'art des courtisans
 Ne tend qu'à profiter des foiblesses des grands,
 A nourrir leurs erreurs, et jamais dans leur ame
 Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

ÉLISE.

Ces maximes un temps leur peuvent succéder :
 Mais il est des revers qu'on doit appréhender ;
 Et dans l'esprit des grands, qu'on tâche de surprendre,
 Un rayon de lumière à la fin peut descendre,
 Qui sur tous ces flatteurs venge équitablement
 Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.
 Cependant je dirai que votre ame s'explique
 Un peu bien librement sur votre politique ;
 Et ces nobles motifs, au prince rapportés,
 Serviroient assez mal vos assiduités.

D. LOPE.

Outre que je pourrois désavouer sans blâme
 Ces libres vérités sur quoi s'ouvre mon ame,
 Je sais fort bien qu'Elise a l'esprit trop discret
 Pour aller divulguer cet entretien secret.
 Qu'ai-je dit après tout que sans moi l'on ne sache ?

24 D. GARCIE DE NAVARRE.

Et dans mon procédé que faut-il que je cache ?
On peut craindre une chute avec quelque raison ,
Quand on met en usage ou ruse ou trahison :
Mais qu'ai-je à redouter , moi qui par-tout n'avance
Que les soins approuvés d'un peu de complaisance ,
Et qui suis seulement par d'utiles leçons
La pente qu'a le prince à de jaloux soupçons ?
Son ame semble en vivre , et je mets mon étude
A trouver des raisons à son inquiétude ,
A voir de tous côtés s'il ne se passe rien
A fournir le sujet d'un secret entretien ;
Et quand je puis venir , enflé d'une nouvelle ,
Donner à son repos une atteinte mortelle ,
C'est lors que plus il m'aime , et je vois sa raison
D'une audience avide avaler ce poison ,
Et m'en remercier comme d'une victoire
Qui combleroit ses jours de bonheur et de gloire.
Mais mon rival paroît , je vous laisse tous deux :
Et , bien que je renonce à l'espoir de vos vœux ,
J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma présence
Il recût des effets de quelque préférence ;
Et je veux , si je puis , m'épargner ce souci.

ÉLISE.

Tout amant de bon sens en doit user ainsi.

SCENE II.

D. ALVAR, ÉLISE.

D. ALVAR.

Enfin nous apprenons que le roi de Navarre
Pour les desirs du prince aujourd'hui se déclare ,
Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
Pour le fameux service où son amour prétend.
Je suis surpris , pour moi , qu'avec tant de vitesse
On ait fait avancer... Mais...

SCÈNE III.

D. GARCIE, ÉLISE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

Que fait la princesse ?

ÉLISE.

Quelques lettres, seigneur ; je le présume ainsi.
Mais elle va savoir que vous êtes ici.

D. GARCIE.

J'attendrai qu'elle ait fait.

SCÈNE IV.

D. GARCIE, *seul*.

Près de souffrir sa vue,
D'un trouble tout nouveau je me sens l'ame émue,
Et la crainte, mêlée à mon ressentiment,
Jette par tout mon corps un soudain tremblement.
Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice
Ne te conduise ici dans quelque précipice,
Et que de ton esprit les désordres puissants
Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens :
Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide ;
Vois si de tes soupçons l'apparence est solide :
Ne démens pas leur voix ; mais aussi garde bien
Que, pour les croire trop, ils ne t'imposent rien,
Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop per-
mettre,

Et relis posément cette moitié de lettre.

Ah ! qu'est-ce que mon cœur, trop digne de pitié,
Ne voudroit pas donner pour son autre moitié !
Mais, après tout, que dis-je ? il suffit bien de l'une,
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

« Quoique votre rival...
 « Vous devez toutefois vous...
 « Et vous avez en vous à...
 « L'obstacle le plus grand...

« Je chéris tendrement ce...
 « Pour me tirer des mains de...
 « Son amour, ses devoirs...
 « Mais il m'est odieux avec...

« Otez donc à vos feux ce...
 « Méritez les regards que l'on...
 « Et lorsqu'on vous oblige...
 « Ne vous obstinez point à... »

Oui, mon sort par ces mots est assez éclairci;
 Son cœur, comme sa main, se fait connoître ici;
 Et les sens imparfaits de cet écrit funeste
 Pour s'expliquer à moi n'ont pas besoin du reste.
 Toutefois dans l'abord agissons doucement,
 Couvrons à l'infidèle un vif ressentiment;
 Et, de ce que je tiens ne donnant point d'indice,
 Confondons son esprit par son propre artifice.
 La voici. Ma raison, renferme mes transports,
 Et rends-toi pour un temps maîtresse du dehors.

SCENE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE.

D. ELVIRE.

Vous avez bien voulu que je vous fisse attendre.

D. GARCIE, *bas, à part.*

Ah! qu'elle cache bien...!

D. ELVIRE.

On vient de nous apprendre
Que le roi votre père approuve vos projets,
Et veut bien que son fils nous rende nos sujets;
Et mon âme en a pris une allégresse extrême.

D. GARCIE.

Oui, madame, et mon cœur s'en réjouit de même;
Mais...

D. ELVIRE.

Le tyran, sans doute, aura peine à parer
Les foudres que par-tout il entend murmurer;
Et j'ose me flatter que le même courage
Qui put bien me soustraire à sa brutale rage,
Et dans les murs d'Astorgue, arrachée à ses mains,
Me faire un sûr asyle à braver ses desseins,
Pourra, de tout Léon achevant la conquête,
Sous ses nobles efforts faire choir cette tête.

D. GARCIE.

Le succès en pourra parler dans quelques jours.
Mais, de grace, passons à quelque autre discours.
Puis-je, sans trop oser, vous prier de me dire
A qui vous avez pris, madame, soin d'écrire
Depuis que le destin nous a conduits ici?

D. ELVIRE.

Pourquoi cette demande? et d'où vient ce souci?

D. GARCIE.

D'un desir curieux de pure fantaisie.

D. ELVIRE.

La curiosité naît de la jalousie.

D. GARCIE.

Non, ce n'est rien du tout de ce que vous pensez;
Vos ordres de ce mal me défendent assez.

D. ELVIRE.

Sans chercher plus avant quel intérêt vous presse,
J'ai deux fois à Léon écrit à la comtesse,

28 D. GARCIE DE NAVARRE.

Et deux fois au marquis don Louis à Burgos.
Avec cette réponse êtes-vous en repos ?

D. GARCIE.

Vous n'avez point écrit à quelque autre personne,
Madame ?

D. ELVIRE.

Non, sans doute ; et ce discours m'étonne.

D. GARCIE.

De grace, songez bien avant que d'assurer.
En manquant de mémoire on peut se parjurer.

D. ELVIRE.

Ma bouche sur ce point ne peut être parjure.

D. GARCIE.

Elle a dit toutefois une haute imposture.

D. ELVIRE.

Prince !

D. GARCIE.

Madame !

D. ELVIRE.

O ciel ! quel est ce mouvement ?

Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

D. GARCIE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

D. ELVIRE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

D. GARCIE.

Ah ! que ce cœur est double, et sait bien l'art de feindre !
Mais tous moyens de fuir lui vont être soustraits.
Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits.
Sans avoir vu le reste, il m'est assez facile
De découvrir pour qui vous employez ce style.

D. ELVIRE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

D. GARCIE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?

D. ELVIRE.

L'innocence à rougir n'est point accoutumée.

D. GARCIE.

Il est vrai qu'en ces lieux on la voit opprimée.

Ce billet démenti pour n'avoir point de seing...

D. ELVIRE.

Pourquoi le démentir, puisqu'il est de ma main ?

D. GARCIE.

Encore est-ce beaucoup que, de franchise pure,
Vous demeuriez d'accord que c'est votre écriture :
Mais ce sera, sans doute, et j'en serois garant,
Un billet qu'on envoie à quelque indifférent ;
Ou du moins ce qu'il a de tendresse évidente
Sera pour une amie ou pour quelque parente.

D. ELVIRE.

Non, c'est pour un amant que ma main l'a formé,
Et, j'ajoute de plus, pour un amant aimé.

D. GARCIE.

Et je puis, ô perfide !...

D. ELVIRE.

Arrêtez, prince indigne,
De ce lâche transport l'égarement insigne.
Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loi,
Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à soi,
Je veux bien me purger, pour votre seul supplice,
Du crime que m'impose un insolent caprice.
Vous serez éclairci, n'en doutez nullement :
J'ai ma défense prête en ce même moment ;
Vous allez recevoir une pleine lumière ;
Mon innocence ici paroîtra tout entière ;
Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,
Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.

D. GARCIE.

Ce sont propos obscurs qu'on ne sauroit comprendre.

30 D. GARCIE DE NAVARRE.

D. ELVIRE.

Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Elise, holà.

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELVIRE, ÉLISE.

ÉLISE.

Madame ?

D. ELVIRE, à *D. Garcie*.

Observez bien au moins

Si j'ose à vous tromper employer quelques soins,
Si par un seul coup-d'œil on geste qui l'instruise
Je cherche de ce coup à parer la surprise.

(à *Elise*.)

Le billet que tantôt ma main avoit tracé,
Répondez promptement, où l'avez-vous laissé ?

ÉLISE.

Madame, j'ai sujet de m'avouer coupable.
Je ne sais comme il est demeuré sur ma table ;
Mais on vient de m'apprendre en ce même moment
Que don Lope venant dans mon appartement,
Par une liberté qu'on lui voit se permettre ,
A fureté par-tout, et trouvé cette lettre.
Comme il la déplioit, Léonor a voulu
S'en saisir promptement avant qu'il eût rien lu ;
Et, se jetant sur lui, la lettre contestée
En deux justes moitiés dans leurs mains est restée ;
Et don Lope aussitôt prenant un prompt essor
A dérobé la sienne aux soins de Léonor.

D. ELVIRE.

Avez-vous ici l'autre ?

ÉLISE.

Oui, la voilà, madame.

D. ELVIRE.

(à don Garcie.)

Donnez. Nous allons voir qui mérite le blâme.
Avec votre moitié rassemblez celle-ci.
Lisez, et hautement, je veux l'entendre aussi.

D. GARCIE.

Au prince don Garcie. Ah!

D. ELVIRE.

Achevez de lire.

Votre ame pour ce mot ne doit point s'interdire.

D. GARCIE *lit.*

« Quoique votre rival, prince, alarme votre ame,
« Vous devez toutefois vous craindre plus que lui;
« Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
« L'obstacle le plus grand que trouve votre flamme.

« Je chéris tendrement ce qu'a fait don Garcie
« Pour me tirer des mains de mes fiers ravisseurs;
« Son amour, ses devoirs, ont pour moi des douceurs;
« Mais il m'est odieux avec sa jalousie.

« Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître,
« Méritez les regards que l'on jette sur eux;
« Et lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
« Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être. »

D. ELVIRE.

He bien! que dites-vous?

D. GARCIE.

Ah! madame, je dis

Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits,
Que je vois dans ma plainte une horrible injustice,
Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel supplice.

D. ELVIRE.

Il suffit. Apprenez que si j'ai souhaité

32 D. GARCIE DE NAVARRE.

Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté,
C'est pour le démentir, et cent fois me dédire
De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
Adieu, princee.

D. GARCIE.

Madame, hélas ! où fuyez-vous ?

D. ELVIRE.

Où vous ne serez point, trop odieux jaloux.

D. GARCIE.

Ah ! madame, excusez un amant misérable,
Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant
Eût été plus blâmable à rester innocent
Car enfin peut-il être une ame bien atteinte
Dont l'espoir le plus doux ne soit mêlé de crainte ?
Et pourriez-vous penser que mon cœur eût aimé,
Si ce billet fatal ne l'eût point alarmé,
S'il n'avoit point frémi des coups de cette foudre
Dont je me figurois tout mon bonheur en poudre ?
Vous-même, dites-moi si cet événement
N'eût pas dans mon erreur jeté tout autre amant ;
Si d'une preuve, hélas ! qui me sembloit si claire
Je pouvois démentir...

D. ELVIRE.

Oui, vous le pouviez faire ;
Et dans mes sentiments, assez bien declares,
Vos doutes rencontroient des garants assurés :
Vous n'aviez rien à craindre ; et d'autres sur ce gage
Auroient du monde entier bravé le témoignage.

D. GARCIE.

Moins on mérite un bien qu'on nous fait espérer,
Plus notre ame a de peine à pouvoir s'assurer.
Un sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,
Et nous laisse aux soupçons une pente facile.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
J'ai douté du bonheur de mes témérités ;

J'ai cru que, dans ces lieux rangés sous ma puissance,
Votre ame se forçoit à quelque complaisance;
Que, déguisant pour moi votre sévérité...

D. ELVIRE.

Et je pourrois descendre à cette lâcheté !
Moi, prendre le parti d'une honteuse feinte,
Agir par les motifs d'une servile crainte,
Trahir mes sentiments, et, pour être en vos mains,
D'un masque de faveur vous couvrir mes dédains !
La gloire sur mon cœur auroit si peu d'empire !
Vous pouvez le penser ! et vous me l'osez dire !
Apprenez que ce cœur ne sait point s'abaisser,
Qu'il n'est rien sous les cieux qui puisse l'y forcer ;
Et, s'il vous a fait voir, par une erreur insigne,
Des marques de bonté dont vous n'étiez pas digne,
Qu'il saura bien montrer, malgré votre pouvoir,
La haine que pour vous il se résout d'avoir,
Braver votre furie, et vous faire connoître
Qu'il n'a point été lâche et ne veut jamais l'être.

D. GARCIE.

Hé bien ! je suis coupable, et ne m'en défends pas :
Mais je demande grace à vos divins appas ;
Je la demande au nom de la plus vive flamme
Dont jamais deux beaux yeux aient fait brûler une
ame.

Que si votre courroux ne peut être apaisé,
Si mon crime est trop grand pour se voir excusé,
Si vous ne regardez ni l'amour qui le cause
Ni le vif repentir que mon cœur vous expose,
Il faut qu'un coup heureux, en me faisant mourir,
M'arrache à des tourments que je ne puis souffrir.
Non, ne présumez pas qu'ayant su vous déplaire
Je puisse vivre une heure avec votre colere.
Déjà de ce moment la barbare longueur
Sous ses cuisants remords fait succomber mon cœur,
Et de mille vautours les blessures cruelles

34 D. GARCIE DE NAVARRE.

N'ont rien de comparable à ses douleurs mortelles.
 Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer,
 S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
 Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
 Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
 Ce cœur, ce traître cœur, dont les perplexités
 Ont si fort outragé vos extrêmes bontés :
 Trop heureux en mourant si ce coup légitime
 Efface en votre esprit l'image de mon crime
 Et ne laisse aucuns traits de votre aversion
 Au foible souvenir de mon affection !
 C'est l'unique faveur que demande ma flamme.

D. ELVIRE.

Ah ! prince trop cruel !

D. GARCIE.

Dites, parlez, madame.

D. ELVIRE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
 Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

D. GARCIE.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime ;
 Et ce que fait l'amour, il l'excuse lui-même.

D. ELVIRE.

L'amour n'excuse point de tels emportements.

D. GARCIE.

Tout ce qu'il a d'ardeur passe en ses mouvements ;
 Et plus il devient fort, plus il trouve de peine...

D. ELVIRE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

D. GARCIE.

Vous me haïssez donc ?

D. ELVIRE.

J'y veux tâcher au moins :

Mais, hélas ! je crains bien que j'y perde mes soins,
 Et que tout le courroux qu'excite votre offense
 Ne puisse jusques-là faire aller ma vengeance.

D. GARCIE.

D'un supplice si grand ne tentez point l'effort,
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort;
Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

D. ELVIRE.

Qui ne sauroit haïr ne peut vouloir qu'on meure.

D. GARCIE.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vos bontés
Accordent un pardon à mes témérités.
Résolvez l'un des deux, de punir, ou d'absoudre.

D. ELVIRE.

Hélas! j'ai trop fait voir ce que je puis résoudre.
Par l'aveu d'un pardon n'est-ce pas se trahir,
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr?

D. GARCIE.

Ah! c'en est trop; souffrez, adorable princesse. . .

D. ELVIRE.

Laissez; je me veux mal d'une telle foiblesse.

D. GARCIE, *seul*.

Enfin je suis. . . .

SCENE VII.

D. GARCIE, D. LOPE.

D. LOPE.

Seigneur, je viens vous informer
D'un secret dont vos feux ont droit de s'alarmer.

D. GARCIE.

Ne me viens point parler de secret ni d'alarme
Dans les doux mouvements du transport qui me
charme.

Après ce qu'à mes yeux on vient de présenter,
Il n'est point de soupçons que je doive écouter;
Et d'un divin objet la bonté sans pareille
A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille:
Ne m'en fais plus.

D. LOPE.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît;
 Mes soins en tout ceci n'ont que votre intérêt.
 J'ai cru que le secret que je viens de surprendre
 Méritoit bien qu'en hâte on vous le vint apprendre :
 Mais, puisque vous voulez que je n'en touche rien,
 Je vous dirai, seigneur, pour changer d'entretien,
 Que déjà dans Léon on voit chaque famille
 Lever le masque au bruit des troupes de Castille,
 Et que sur-tout le peuple y fait pour son vrai roi
 Un éclat à donner au tyran de l'effroi.

D. GARCIE.

La Castille du moins n'aura pas la victoire
 Sans que nous essayions d'en partager la gloire;
 Et nos troupes aussi peuvent être en état
 D'imprimer quelque crainte au cœur de Maurégat.
 Mais quel est ce secret dont tu voulois m'instruire ?
 Voyons un peu.

D. LOPE.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

D. GARCIE.

Va, va, parle; mon cœur t'en donne le pouvoir.

D. LOPE.

Vos paroles, seigneur, m'en ont trop fait savoir;
 Et puisque mes avis ont de quoi vous déplaire,
 Je saurai désormais trouver l'art de me taire.

D. GARCIE.

Enfin je veux savoir la chose absolument.

D. LOPE.

Je ne réplique point à ce commandement.
 Mais, seigneur, en ce lieu le devoir de mon zèle
 Trahiroit le secret d'une telle nouvelle:
 Sortons pour vous l'apprendre; et, sans rien embrasser,
 Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penser.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

D. ELVIRE, ÉLISE.

D. ELVIRE.

ÉLISE, que dis-tu de l'étrange foiblesse
Que vient de témoigner le cœur d'une princesse ?
Que dis-tu de me voir tomber si promptement
De toute la chaleur de mon ressentiment,
Et, malgré tant d'éclat, relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage ?

ÉLISE.

Moi, je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir
Une injure, sans doute, est bien dure à souffrir ;
Mais que, s'il n'en est point qui davantage irrite,
Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vite,
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les prompts transports du plus bouillant cour-
roux,

D'autant plus aisément, madame, quand l'offense
Dans un excès d'amour peut trouver sa naissance.
Ainsi, quelque dépit que l'on vous ait causé,
Je ne m'étonne point de le voir apaisé ;
Et je sais quel pouvoir, malgré votre menace,
A de pareils forfaits donnera toujours grâce.

D. ELVIRE.

Ah ! sache, quelque ardeur qui m'impose des lois,
Que mon front a rougi pour la dernière fois,
Et que, si désormais on pousse ma colère,
Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espère.

38 D. GARCIE DE NAVARRE.

Quand je pourrois reprendre un tendre sentiment,
C'est assez contre lui que l'éclat d'un serment :
Car enfin un esprit qu'un peu d'orgueil inspire
Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire,
Et souvent, aux dépens d'un pénible combat,
Fait sur ses propres vœux un illustre attentat,
S'obstine par honneur, et n'a rien qu'il n'immole
A la noble fierté de tenir sa parole.

Ainsi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
Ne prends point de clartés pour régler l'avenir;
Et, quoi qu'à mes destins la fortune prépare,
Crois que je ne puis être au prince de Navarre
Que de ces noirs accès qui troublent sa raison
Il n'ait fait éclater l'entière guérison,
Et réduit tout mon cœur, que ce mal persécute,
A n'en plus redouter l'affront d'une rechûte.

ÉLISE.

Mais quel affront nous fait le transport d'un jaloux ?

D. ELVIRE.

En est-il un qui soit plus digne de courroux ?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il se peut résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, en tout temps rigoureux,
Oppose un fort obstacle à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle ?
Et n'est-il pas coupable alors qu'il ne croit pas
Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats ?

ÉLISE.

Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
En ces occasions n'a rien qui nous offense,
Et qu'il est dangereux qu'un cœur qu'on a charmé
Soit trop persuadé, madame, d'être aimé :
Si . . .

D. ELVIRE.

N'en disputons plus. Chacun a sa pensée.

C'est un scrupule enfin dont mon ame est blessée ;
Et contre mes desirs je sens je ne sais quoi
Me prédire un éclat entre le prince et moi,
Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille...
Mais, ô ciel ! en ces lieux don Sylve de Castille !

SCENE II.

D. ELVIRE; D. ALPHONSE, *cru*
D. SYLVE; ÉLISE.

D. ELVIRE.

Ah ! seigneur, par quel sort vous vois-je maintenant ?

D. ALPHONSE.

Je sais que mon abord, madame, est surprenant,
Et qu'être sans éclat entré dans cette ville,
Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile,
Qu'avoir pu me soustraire aux yeux de ses soldats,
C'est un évènement que vous n'attendiez pas.
Mais si j'ai dans ces lieux franchi quelques obstacles,
L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles ;
Tout mon cœur a senti par de trop rudes coups
Le rigoureux destin d'être éloigné de vous,
Et je n'ai pu nier au tourment qui le tue
Quelques moments secrets d'une si chère vue.
Je viens vous dire donc que je rends grace aux cieux
De vous voir hors des mains d'un tyran odieux :
Mais, parmi les douceurs d'une telle aventure,
Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture,
C'est de voir qu'à mon bras les rigueurs de mon sort
Ont envié l'honneur de cet illustre effort,
Et fait à mon rival, avec trop d'injustice,
Offrir les doux périls d'un si fameux service.
Oui, madame, j'avois, pour rompre vos liens,
Des sentiments sans doute aussi beaux que les siens ;
Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,

Si le ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

D. ELVIRE.

Je sais, seigneur, je sais que vous avez un cœur
 Qui des plus grands périls vous peut rendre vainqueur;
 Et je ne doute point que ce généreux zèle,
 Dont la chaleur vous pousse à venger ma querelle,
 N'eût contre les efforts d'un indigne projet
 Pu faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
 Mais, sans cette action dont vous étiez capable,
 Mon sort à la Castille est assez redevable;
 On sait ce qu'en ami plein d'ardeur et de foi
 Le comte votre pere a fait pour le feu roi;
 Après l'avoir aidé jusqu'à l'heure dernière,
 Il donne en ses états un asyle à mon frere.
 Quatre lustres entiers il y cache son sort
 Aux barbares fureurs de quelque lâche effort;
 Et, pour rendre à son front l'éclat d'une couronne,
 Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.
 N'êtes-vous pas content? et ces soins généreux
 Ne m'attachent-ils point par d'assez puissants nœuds?
 Quoi! votre ame, seigneur, seroit-elle obstinée
 A vouloir asservir toute ma destinée?
 Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
 L'ombre d'un seul bienfait, qu'il ne vienne de vous?
 Ah! souffrez, dans les maux où mon destin m'expose,
 Qu'aux soins d'un autre aussi je doive quelque chose;
 Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
 Acquérir de la gloire où le vôtre n'est pas.

D. ALPHONSE.

Oui, madame, mon cœur doit cesser de s'en plaindre,
 Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre;
 Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur,
 Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur.
 Ce secours d'un rival m'est un cruel martyre.
 Mais, hélas! de mes maux ce n'est pas là le pire:
 Le coup, le rude coup dont je suis atterré,

Ose de me voir par vous ce rival préféré.
 Oui, je ne vois que trop que ses feux pleins de gloire
 Sur les miens dans votre ame emportent la victoire;
 Et cette occasion de servir vos appas,
 Cet avantage offert de signaler son bras,
 Cet éclatant exploit qui vous fut salulaire,
 N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire,
 Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux
 Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
 Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée.
 Contre vos fiers tyrans je conduis une armée:
 Mais je marche en tremblant à cet illustre emploi,
 Assuré que vos vœux ne seront pas pour moi,
 Et que, s'ils sont suivis, la fortune prépare
 L'heur des plus beaux succès aux soins de la Navarre.
 Ah! madame, faut-il me voir précipité
 De l'espoir glorieux dont je m'étois flatté?
 Et ne puis-je savoir quels crimes on m'impute,
 Pour avoir mérité cette effroyable chûte?

D. ELVIRE.

Ne me demandez rien avant que regarder
 Ce qu'à mes sentiments vous devez demander;
 Et sur cette froideur qui semble vous confondre
 Répondez-vous, seigneur, ce que je puis répondre:
 Car enfin tous vos soins ne sauroient ignorer
 Quels secrets de votre ame on m'a su déclarer;
 Et je la crois cette ame et trop noble et trop haute
 Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
 Vous-même, dites-vous s'il est de l'équité
 De me voir couronner une infidélité,
 Si vous pouvez m'offrir sans beaucoup d'injustice
 Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice,
 Vous plaindre avec raison, et blâmer mes refus
 Lorsqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
 Oui, seigneur, c'est un crime; et les premières flammes
 Ont des droits si sacrés sur les illustres ames,

Qu'il faut perdre grandeurs et renoncer au jour
Plutôt que de pencher vers un second amour.
J'ai pour vous cette ardeur que peut prendre l'estime
Pour un courage haut, pour un cœur magnanime;
Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
Et soutenez l'honneur de votre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse
Vous conserve le cœur de l'aimable comtesse,
Ce que pour un ingrat (car vous l'êtes, seigneur,)
Elle a d'un choix constant refusé de bonheur;
Quel mépris généreux, dans son ardeur extrême,
Elle a fait de l'éclat que donne un diadème:
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés,
Et rendez à son cœur ce que vous lui devez.

D. ALPHONSE.

Ah! madame, à mes yeux n'offrez point son mérite,
Il n'est que trop présent à l'ingrat qui la quitte;
Et si mon cœur vous dit ce que pour elle il sent,
J'ai peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.
Oui, ce cœur l'ose plaindre, et ne suit pas sans peine
L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne;
Aucun espoir pour vous n'a flatté mes desirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des soupirs,
Qui n'ait dans ses douceurs fait jeter à mon ame
Quelques tristes regards vers sa première flamme,
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.
J'ai fait plus que cela, puisqu'il vous faut tout dire;
Oui, j'ai voulu sur moi vous ôter votre empire,
Sortir de votre chaîne, et rejeter mon cœur
Sous le joug innocent de son premier vainqueur.
Mais après mes efforts ma constance abattue
Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tue;
Et, dût être mon sort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux.

Je ne saurois souffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux possédée;
Et le flambeau du jour qui m'offre vos appas
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je sais que je trahis une princesse aimable;
Mais, madame, après tout, mon cœur est-il coupable?
Et le fort ascendant que prend votre beauté
Laisse-t-il aux esprits aucune liberté?
Hélas! je suis ici bien plus à plaindre qu'elle;
Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidèle;
D'un pareil déplaisir on se peut consoler:
Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égalér,
J'ai celui de quitter une aimable personne,
Et tous les maux encor que mon amour me donne.

D. ELVIRE.

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir;
Et toujours notre cœur est en notre pouvoir:
Il peut bien quelquefois montrer quelque foiblesse;
Mais enfin sur nos sens la raison est maîtresse...

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE; D. ALPHONSE,
CRU D. SYLVE.

D. GARCIE.

Madame, mon abord, comme je connois bien,
Assez mal-à-propos trouble votre entretien;
Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
Ne croyoient pas trouver si bonne compagnie.

D. ELVIRE.

Cette vue, en effet, surprend au dernier point;
Et, de même que vous, je ne l'attendois point."

D. GARCIE.

Oui, madame, je crois que de cette visite,

Comme vous l'assurez, vous n'étiez point instruite.

(à don Sylve.)

Mais, seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur

De nous donner avis de ce rare bonheur,
Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit vous rendre.

D. ALPHONSE.

Les héroïques soins vous occupent si fort,
Que de vous en tirer, seigneur, j'aurois eu tort;
Et des grands conquérants les sublimes pensées
Sont aux civilités avec peine abaissées.

D. GARCIE.

Mais les grands conquérants, dont on vante les soins,
Loin d'aimer le secret, affectent les témoins:
Leur ame, dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée;
Et, s'appuyant toujours sur de hauts sentiments,
Ne s'abaisse jamais à des déguisements.
Ne commettez-vous point vos vertus héroïques
En passant dans ces lieux par de sourdes pratiques?
Et ne craignez-vous point qu'on puisse, aux yeux de
tous,

Trouver cette action trop indigne de vous?

D. ALPHONSE.

Je ne sais si quelqu'un blâmera ma conduite,
Au secret que j'ai fait d'une telle visite;
Mais je sais qu'aux projets qui veulent la clarté,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obscurité:
Et, quand j'aurai sur vous à faire une entreprise,
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise;
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le soin de vous en avertir.
Cependant, demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires;

Et, d'un sang un peu chaud réprimant les bouillons,
N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

D. ELVIRE, *à don Garcie.*

Prince, vous avez tort; et sa visite est telle,
Que vous. . .

D. GARCIE.

Ah! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame; et votre esprit devoit feindre un peu mieux,
Lorsqu'il veut ignorer sa venue en ces lieux.
Cette chaleur si prompte à vouloir la défendre
Persuade assez mal qu'elle ait pu vous surprendre.

D. ELVIRE.

Quoi que vous soupçonniez, il m'importe si peu,
Que j'aurois du regret d'en faire un désaveu.

D. GARCIE.

Poussez donc jusqu'au bout cet orgueil héroïque,
Et que sans hésiter tout votre cœur s'explique;
C'est au déguisement donner trop de crédit.
Ne désavouez rien, puisque vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte;
Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte.
Que pour vous sa présence a des charmes si doux...

D. ELVIRE.

Et si je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous?
Avez-vous sur mon cœur quelque empire à prétendre?
Et, pour régler mes vœux, ai-je votre ordre à prendre?
Sachez que trop d'orgueil a pu vous décevoir,
Si votre cœur sur moi s'est cru quelque pouvoir,
Et que mes sentiments sont d'une ame trop grande
Pour vouloir les cacher lorsqu'on me les demande.
Je ne vous dirai point si le comte est aimé:
Mais apprenez de moi qu'il est fort estimé;
Que ses hautes vertus, pour qui je m'intéresse,
Méritent mieux que vous les vœux d'une princesse;
Que je garde aux ardeurs, aux soins qu'il me fait voir,
Tout le ressentiment qu'une ame puisse avoir;

Et que, si des destins la fatale puissance
 M'ôte la liberté d'être sa récompense,
 Au moins est-il en moi de promettre à ses vœux
 Qu'on ne me verra point le butin de vos feux.
 Et, sans vous amuser d'une attente frivole,
 C'est à quoi je m'engage; et je tiendrai parole.
 Voilà mon cœur ouvert, puisque vous le voulez,
 Et mes vrais sentiments à vos yeux étalés.
 Etes-vous satisfait? et mon ame attaquée
 S'est-elle, à votre avis, assez bien expliquée?
 Voyez, pour vous ôter tout lien de soupçonner,
 S'il reste quelque jour encore à vous donner.

(à don Sylve.)

Cependant si vos soins s'attachent à me plaire,
 Songez que votre bras, comte, m'est nécessaire,
 Et, d'un capricieux quels que soient les transports,
 Qu'à punir nos tyrans il doit tous ses efforts.
 Fermez l'oreille enfin à toute sa furie;
 Et pour vous y porter, c'est moi qui vous en prie.

SCENE IV.

D. GARCIE; D. ALPHONSE, *cru* D. SYLVE.

D. GARCIE.

Tout vous rit, et votre ame en cette occasion
 Jouit superbement de ma confusion.
 Il vous est doux de voir un aveu plein de gloire
 Sur les feux d'un rival marquer votre victoire:
 Mais c'est à votre joie un surcroît sans égal
 D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival;
 Et mes prétentions, hautement étouffées,
 A vos vœux triomphants sont d'illustres trophées.
 Goûtez à pleins transports ce bonheur éclatant:
 Mais sachez qu'on n'est pas encore où l'on prétend.
 La fureur qui m'anime a de trop justes causes,

**Et l'on verra peut-être arriver bien des choses.
Un désespoir va loin quand il est échappé,
Et tout est pardonnable à qui se voit trompé.
Si l'ingrate, à mes yeux, pour flatter votre flamme,
A jamais n'être à moi vient d'engager son ame,
Je saurai bien trouver, dans mon juste courroux,
Les moyens d'empêcher qu'elle ne soit à vous.**

D. ALPHONSE.

**Cet obstacle n'est pas ce qui me met en peine.
Nous verrons quelle attente, en tout cas, sera vaine;
Et chacun de ses feux pourra, par sa valeur,
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais comme, entre rivaux, l'ame la plus posée
A des termes d'aigreur trouve une pente aisée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puisse trop échauffer votre esprit et le mien,
Prince, affranchissez-moi d'une gêne secrète,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.**

D. GARCIE.

**Non, non, ne craignez point qu'on pousse votre esprit
A violer ici l'ordre qu'on vous prescrit.
Quelque juste fureur qui me presse et vous flatte,
Je sais, comte, je sais quand il faut qu'elle éclate.
Ces lieux vous sont ouverts; oui, sortez-en, sortez
Glorieux des douceurs que vous en remportez:
Mais, encore une fois, apprenez que ma tête
Peut seule dans vos mains mettre votre conquête.**

D. ALPHONSE.

**Quand nous en serons là, le sort en notre bras
De tous nos intérêts vuidera les débats.**

FIN DU TROISIEME ACTE.

 ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

RETOURNEZ, don Alvar, et perdez l'espérance
 De me persuader l'oubli de cette offense.
 Cette plaie en mon cœur ne sauroit se guérir;
 Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
 A quelques faux respects croit-il que je désere?
 Non, non, il a poussé trop avant ma colere;
 Et son vain repentir, qui porte ici vos pas,
 Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

D. ALVAR.

Madame, il fait pitié: jamais cœur, que je pense,
 Par un plus vif remords n'expiâ son offense;
 Et, si dans sa douleur vous le considérez,
 Il toucheroit votre ame, et vous l'excuseriez.
 On sait bien que le prince est dans un âge à suivre
 Les premiers mouvements où son ame se livre,
 Et qu'en un sang bouillant toutes les passions
 Ne laissent guere place à des réflexions.
 Don Lope, prévenu d'une fausse lumiere,
 De l'erreur de son maître a fourni la matiere.
 Un bruit assez confus, dont le zele indiscret
 A de l'abord du comte éventé le secret,
 Vous avoit mise aussi de cette intelligence
 Qui, dans ces lieux gardés, a donné sa présence.
 Le prince a cru l'avis; et son amour séduit
 Sur une fausse alarme a fait tout ce grand bruit.

Mais d'une telle erreur son ame est revenue :
Votre innocence enfin lui vient d'être connue ;
Et don Lope qu'il chasse est un visible effet
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

D. ELVIRE.

Ah ! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence.
Il n'en a pas encore une entière assurance :
Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peser ,
Et ne se hâter point , de peur de s'abuser.

D. ALVAR.

Madame, il sait trop bien....

D. ELVIRE.

Mais, don Alvar, de grace ,
N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse ;
Il réveille un chagrin qui vient à contre-temps
En troubler dans mon cœur d'autres plus importants.
Oui, d'un trop grand malheur la surprise me presse .
Et le bruit du trépas de l'illustre comtesse
Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir ,
Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir.

D. ALVAR.

Madame, ce peut être une fausse nouvelle ;
Mais mon retour au prince en porte une cruelle.

D. ELVIRE.

De quelque grand ennui qu'il puisse être agité ,
Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

SCÈNE II.

D. ELVIRE, ÉLISE.

ÉLISE.

J'attendois qu'il sortît, madame, pour vous dire
Ce qu'il faut maintenant que votre ame respire ,
Puisque votre chagrin, dans un moment d'ici ,
Du sort de done Ignès peut se voir éclairci.

50 D. GARCIE DE NAVARRE.

Un inconnu, qui vient pour cette confiance,
Vous fait par un des siens demander audience.

D. ELVIRE.

Elise, il faut le voir; qu'il vienne promptement.

ÉLISE.

Mais il veut n'être vu que de vous seulement;
Et par cet envoyé, madame, il sollicite
Qu'il puisse sans témoins vous rendre sa visite.

D. ELVIRE.

Hé bien! nous serons seuls, et je vais l'ordonner
Tandis que tu prendras le soin de l'amener.
Que mon impatience en ce moment est forte!
O destins! est-ce joie ou douleur qu'on m'apporte?

SCENE III.

DON PEDRE, ÉLISE.

ÉLISE.

Ou....

D. PEDRE.

Si vous me cherchez, madame, me voici.

ÉLISE.

En quel lieu votre maître?

D. PEDRE.

Il est proche d'ici.

Le ferai-je venir?

ÉLISE.

Dites-lui qu'il s'avance,
Assuré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne se verra d'aucuns yeux éclairé.

(seule.)

Je ne sais quel secret en doit être auguré;
Tant de précautions qu'il affecte de prendre...
Mais le voici déjà.

SCÈNE IV.

D. IGNÈS, *déguisée en homme*; ÉLISE.

ÉLISE.

Seigneur, pour vous attendre
On a fait... Mais que vois-je ? Ah ! madame, mes yeux...

D. IGNÈS.

Ne me découvrez point, Elise, dans ces lieux,
Et laissez respirer ma triste destinée
Sous une feinte mort que je me suis donnée.
C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
Car je puis sous ce nom comprendre mes parents;
J'ai par elle évité cet hymen redoutable,
Pour qui j'aurois souffert une mort véritable;
Et sous cet équipage et le bruit de ma mort
Il faut cacher à tous le secret de mon sort,
Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite
Qui pourroit dans ces lieux persécuter ma fuite.

ÉLISE.

Ma surprise en public eût trahi vos desirs.
Mais allez là-dedans étouffer des soupirs,
Et des charmants transports d'une pleine alégresse
Saisir à votre aspect le cœur de la princesse :
Vous la trouverez seule; elle-même a pris soin
Que votre abord fût libre, et n'eût aucun témoin.

SCÈNE V.

D. ALVAR, ÉLISE.

ÉLISE.

Vois-je pas don Alvar ?

D. ALVAR.

Le prince me renvoie

52 D. GARCIE DE NAVARRE.

Vous prier que pour lui votre crédit s'emploie.
De ses jours, belle Elise, on doit n'espérer rien,
S'il n'obtient par vos soins un moment d'entretien.
Son ame à des transports... Mais le voici lui-même.

S C E N E VI.

D. GARCIE, D. ALVAR, ÉLISE.

D. GARCIE.

Ah! sois un peu sensible à ma disgrâce extrême,
Elise, et prends pitié d'un cœur infortuné
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ÉLISE.

C'est avec d'autres yeux que ne fait la princesse,
Seigneur, que je verrois le tourment qui vous presse,
Mais nous avons du ciel, ou du tempérament,
Que nous jugeons de tout chacun diversement;
Et puisqu'elle vous blâme, et que sa fantaisie
Lui fait un monstre affreux de votre jalousie,
Je serois complaisant, et voudrois m'efforcer
De cacher à ses yeux ce qui peut les blesser.
Un amant suit sans doute une utile méthode,
S'il fait qu'à notre humeur la sienne s'accommode,
Et cent devoirs font moins que ces ajustements
Qui font croire en deux cœurs les mêmes sentiments.
L'art de ces deux rapports fortement les assemble.
Et nous n'aimons rien tant que ce qui nous ressemble.

D. GARCIE.

Je le sais: mais, hélas! les destins inhumains
S'opposent à l'effet de ces justes desseins,
Et, malgré tous mes soins, viennent toujours me tendre
Un piège dont mon cœur ne saurait se défendre.
Ce n'est pas que l'ingrate, aux yeux de mon rival,
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
Et témoigné pour lui des excès de tendresse

Dont le cruel objet me reviendra sans cesse :
 Mais comme trop d'ardeur enfin m'avoit séduit
 Quand j'ai cru qu'en ces lieux elle l'eut introduit,
 D'un trop cuisant ennui je sentirois l'atteinte
 A lui laisser sur moi quelque sujet de plainte.
 Oui, je veux faire au moins, si je m'en vois quitté,
 Que ce soit de son cœur pure infidélité,
 Et, venant m'excuser d'un trait de promptitude,
 Dérober tout prétexte à son ingratitude.

ÉLISE.

Laissez un peu de temps à son ressentiment,
 Et ne la voyez point, seigneur, si promptement.

D. GARCIE.

Ah ! si tu me chéris, obtiens que je la voie ;
 C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroie :
 Je ne pars point d'ici, qu'au moins son fier dédain....

ÉLISE.

De grace, différez l'effet de ce dessein.

D. GARCIE.

Non, ne m'oppose point une excuse frivole.

ÉLISE, *à part.*

Il faut que ce soit elle, avec une parole,
 Qui trouve les moyens de le faire en aller.

(*à don Garcie.*)

Demeurez donc, seigneur ; je m'en vais lui parler.

D. GARCIE.

Dis-lui que j'ai d'abord banni de ma présence
 Celui dont les avis ont causé mon offense ;
 Que don Lope jamais...

SCÈNE VII.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE, *regardant par la porte qu'Elise a
 laissée entr'ouverte.*

Que vois je, ô justes ciens !

54 D. GARCIE DE NAVARRE.

Faut-il que je m'assure au rapport de mes yeux !
Ah ! sans doute, ils me sont des témoins trop fideles.
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles ;
Voici le coup fatal qui devoit m'accabler :
Et quand par des soupçons je me sentois troubler ,
C'étoit, c'étoit le ciel, dont la sourde menace
Présageoit à mon cœur cette horrible disgrâce.

D. ALVAR.

Qu'avez-vous vu, seigneur, qui vous puisse ému-
voir ?

D. GARCIE.

J'ai vu ce que mon ame a peine à concevoir ;
Et le renversement de toute la nature
Ne m'étonneroit pas comme cette aventure.
C'en est fait... Le destin... Je ne saurois parler.

D. ALVAR.

Seigneur, que votre esprit tâche à se rappeler.

D. GARCIE.

J'ai vu... Vengeance, ô ciel !

D. ALVAR.

Quelle atteinte soudaine...

D. GARCIE.

J'en mourrai, don Alvar; la chose est bien certaine.

D. ALVAR.

Mais, seigneur, qui pourroit..

D. GARCIE.

Ah ! tout est ruiné !

Je suis, je suis trahi, je suis assassiné :
Un homme, (sans mourir te le puis-je bien dire ?)
Un homme dans les bras de l'infidele Elvire !

D. ALVAR.

Ah ! seigneur, la princesse est vertueuse au point...

D. GARCIE.

Ah ! sur ce que j'ai vu ne me conteste point,
Don Alvar; c'en est trop que soutenir sa gloire,
Lorsque mes yeux font foi d'une action si noire,

D. ALVAR.

Seigneur, nos passions nous font prendre souvent
Pour chose véritable un objet décevant;
Et de croire qu'une ame à la vertu nourrie
Se puisse...

D. GARCIE.

Don Alvar, laissez-moi, je vous prie :
Un conseiller me choque en cette occasion,
Et je ne prends avis que de ma passion.

D. ALVAR, *à part*.

Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche.

D. GARCIE,

Ah ! que sensiblement cette atteinte me touche !
Mais il faut voir qui c'est, et de ma main punir...
La voici. Ma fureur, te peux-tu retenir ?

SCENE VIII.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Hé bien ! que voulez-vous ? et quel espoir de grace,
Après vos procédés, peut flatter votre audace ?
Osez-vous à mes yeux encor vous présenter ?
Et que me direz-vous que je doive écouter ?

D. GARCIE.

Que toutes les horreurs dont une ame est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable ;
Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

D. ELVIRE.

Ah ! vraiment j'attendois l'excuse d'un outrage,
Mais, à ce que je vois, c'est un autre langage.

D. GARCIE.

Oui, oui, c'en est un autre ; et vous n'attendiez pas
Que j'eusse découvert le traître dans vos bras ;

Qu'un funeste hasard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte et ma perte.
Est-ce l'heureux amant sur ses pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'étoit inconnu ?
O ciel, donne à mon cœur des forces suffisantes
Pour pouvoir supporter des douleurs si cuisantes !
Rougissez maintenant, vous en avez raison,
Et le masque est levé de votre trahison.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme ;
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre.
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut par-tout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur :
Aussi ne tronverois-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte ;
Et, son arrêt livrant mon espoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens ;
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
Non, non, n'espérez rien après un tel outrage ;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Trahi de tous côtés, mis dans un triste état,
Il faut que mon amour se venge avec éclat,
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon désespoir achève par moi-même.

D. ELVIRE.

Assez paisiblement vous a-t-on écouté ?

Et pourrai-je à mon tour parler en liberté ?

D. GARCIE.

Et par quels beaux discours que l'artifice inspire...

D. ELVIRE.

Si vous avez encor quelque chose à me dire,
Vous pouvez l'ajouter, je suis prête à l'ouïr;
Sinon, faites au moins que je puisse jouir
De deux ou trois moments de paisible audience.

D. GARCIE.

Hé bien ! j'écoute. O ciel ! quelle est ma patience !

D. ELVIRE.

Je force ma colere, et veux, sans nulle aigreur,
Répondre à ce discours si rempli de fureur.

D. GARCIE.

C'est que vous voyez bien...

D. ELVIRE.

Ah ! j'ai prêté l'oreille

Autant qu'il vous a plu ; rendez-moi la pareille.
J'admire mon destin ; et jamais sous lès cieux
Il ne fut rien, je crois, de si prodigieux,
Rien dont la nouveauté soit plus inconcevable,
Et rien que la raison rende moins supportable.
Je me vois un amant qui, sans se rebuter,
Applique tous ses soins à me persécuter ;
Qui, dans tout cet amour que sa bouche m'exprime,
Ne conserve pour moi nul sentiment d'estime ;
Rien au fond de ce cœur qu'ont pu blesser mes yeux
Qui fasse droit au sang que j'ai reçu des cieux,
Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fausse apparence.
Oui, je vois...

(D. Garcie montre de l'impatience pour parler.)

Ah ! sur-tout ne m'interrompez point.

Je vois, dis-je, mon sort malheureux à ce point,
Qu'un cœur qui dit qu'il m'aime, et qui doit faire croire
Que, quand tout l'univers douterait de ma gloire,

Il voudroit contre tous en être le garant,
 Est celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
 On ne voit échapper aux soins que prend sa flamme
 Aucune occasion de soupçonner mon ame :
 Mais c'est peu des soupçons ; il en fait des éclats
 Que, sans être blessé, l'amour ne souffre pas.
 Loin d'agir en amant qui, plus que la mort même,
 Appréhende toujours d'offenser ce qu'il aime,
 Qui se plaint doucement, et cherche avec respect
 A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect,
 A toute extrémité dans ses doutes il passe,
 Et ce n'est que fureur, qu'injure et que menace.
 Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
 Sur tout ce qui devoit me le rendre odieux,
 Et lui donner moyen, par une bonté pure,
 De tirer son salut d'une nouvelle injure.
 Ce grand emportement qu'il m'a fallu souffrir
 Part de ce qu'à vos yeux le hasard vient d'offrir.
 J'aurois tort de vouloir démentir votre vue,
 Et votre ame sans doute a dû paroître émue.

D. GARCIE.

Et n'est-ce pas...

D. ELVIRE.

Encore un peu d'attention,
 Et vous allez savoir ma résolution.
 Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse.
 Vous êtes maintenant sur un grand précipice ;
 Et ce que votre cœur pourra délibérer
 Va vous y faire choir, ou bien vous en tirer.
 Si, malgré cet objet qui vous a pu surprendre,
 Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
 Et ne demandez point d'autre preuve que moi
 Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voi ;
 Si de vos sentiments la prompte déférence
 Vent sur ma seule foi croire mon innocence,
 Et de tous vos soupçons démentir le crédit,

Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit,
 Cette soumission, cette marque d'estime,
 Du passé dans ce cœur efface tout le crime;
 Je rétracte à l'instant ce qu'un juste courroux
 M'a fait dans la chaleur prononcer contre vous;
 Et si je puis un jour choisir ma destinée
 Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
 Mon honneur, satisfait par ce respect soudain,
 Promet à votre amour et mes vœux et ma main.
 Mais, prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire,
 Si cette offre sur vous obtient si peu d'empire
 Que vous me refusiez de me faire entre nous
 Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux;
 S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
 Que vous peuvent donner mon cœur et ma naissance,
 Et que de votre esprit les ombrages puissants
 Forcent mon innocence à convaincre vos sens,
 Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
 D'une vertu sincère à qui l'on fait outrage,
 Je suis prête à le faire, et vous serez content:
 Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
 A mes vœux pour jamais renoncer de vous-même;
 Et j'atteste du ciel la puissance suprême
 Que, quoi que le destin puisse ordonner de nous,
 Je choisirai plutôt d'être à la mort qu'à vous.
 Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire:
 Avisez maintenant celui qui peut vous plaire.

D. GARCIE.

Juste ciel! jamais rien peut-il être inventé
 Avec plus d'artifice et de déloyauté!
 Tout ce que des enfers la malice étudie
 A-t-il rien de si noir que cette perfidie!
 Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
 Un plus cruel moyen d'embarrasser un cœur!
 Ah! que vous savez bien ici contre moi-même,
 Ingrate, vous servir de ma faiblesse extrême,

60 D. GARCIE DE NAVARRE.

Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
Parcequ'on est surprise et qu'on manque d'excuse ,
D'une offre de pardon on emprunte la ruse :
Votre feinte douceur forge un amusement
Pour divertir l'effet de mon ressentiment ;
Et , par le nœud subtil du choix qu'elle embarrasse ,
Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
Oui , vos dextérités veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner ;
Et votre ame , feignant une innocence entière ,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière
Qu'à des conditions qu'après d'ardents souhaits
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais.
Mais vous serez trompée en me croyant surprendre :
Oui , oui , je prétends voir ce qui doit vous défendre ,
Et quel fameux prodige , accusant ma fureur ,
Peut de ce que j'ai vu justifier l'horreur.

D. ELVIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous prescrire
De ne plus rien prétendre au cœur de done Elvire.

D. GARCIE.

Soit : je souscris à tout ; et mes vœux aussi-bien ,
En l'état où je suis , ne prétendent plus rien.

D. ELVIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

D. GARCIE.

Non , non , tous ces discours sont de vaines défaites ;
Et c'est moi bien plutôt qui dois vous avertir
Que quelque autre dans peu se pourra repentir :
Le traître , quel qu'il soit , n'aura pas l'avantage
De dérober sa vie à l'effort de ma rage.

D. ELVIRE.

Ah ! c'est trop en souffrir ; et mon cœur irrité
Ne doit plus conserver une sotte bonté ;
Abandonnons l'ingrat à son propre caprice ;

Et, puisqu'il veut périr, consentons qu'il périsse.

(à don Garcie.)

Elise... A cet éclat vous voulez me forcer ;

Mais je vous apprendrai que c'est trop m'offenser.

SCENE IX.

D. ELVIRE, D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE, à *Elise*.

Faites un peu sortir la personne chérie...

Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

D. GARCIE.

Et je puis...

D. ELVIRE.

Attendez, vous serez satisfait.

ÉLISE, à part, en sortant.

Voici de son jaloux sans doute un nouveau trait.

D. ELVIRE.

Prenez garde qu'au moins cette noble colere

Dans la même fierté jusqu'au bout persévère ;

Et sur-tout désormais songez bien à quel prix

Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

SCENE X.

D. ELVIRE, D. GARCIE; D. IGNES, *déguisée en homme*; ELISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE,

à don Garcie, en lui montrant done Ignès.

Voici, graces au ciel, ce qui les a fait naître

Ces soupçons obligeants que l'on me fait paroître ;

Voyez bien ce visage, et si de done Ignès

Vos yeux au même instant n'y connoissent les traits.

D. GARCIE.

O ciel!

D. ELVIRE.

Si la fureur dont votre ame est émue
Vous trouble jusques-là l'usage de la vue,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter,
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.
Sa mort est une adresse au besoin inventée
Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée;
Et sous un tel habit elle cache son sort
Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.

(à done Ignès.)

Madame, pardonnez s'il faut que je consente
A trahir vos secrets et tromper votre attente :
Je me vois exposée à sa témérité;
Toutes mes actions n'ont plus de liberté;
Et mon honneur, en butte aux soupçons qu'il pen-
prendre,

Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.
Nos doux embrassements, qu'a surpris ce jaloux,
De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.
Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte,
Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.

(à don Garcie.)

Jonissez à cette heure en tyran absolu
De l'éclaircissement que vous avez voulu :
Mais sachez que j'aurai sans cesse la mémoire
De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire.
Et, si je puis jamais oublier mes serments,
Tombent sur moi du ciel les plus grands châtiments !
Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre,
Lorsqu'à souffrir vos feux je pourrai me résoudre !
Allons, madame, allons, ôtons-nous de ces lieux
Qu'infectent les regards d'un monstre furieux ;
Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,
Evitons les effets de sa rage animée,
Et ne faisons des vœux, dans nos justes desseins,
Que pour nous voir bientôt affranchir de ses mains.

ACTE IV, SCENE X.

63

D. IGNÈS, à *don Garcie*.

Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence
A la même vertu vient de faire une offense.

SCENE XI.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

Quelles tristes clartés, dissipant mon erreur,
Enveloppent mes sens d'une profonde horreur,
Et ne laissent plus voir à mon ame abattue
Que l'effroyable objet d'un remords qui me tue !
Ah ! don Alvar, je vois que vous avez raison ;
Mais l'enfer dans mon cœur a soufflé son poison,
Et, par un trait fatal de sa rigueur extrême,
Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-même.
Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour
Qu'une ame consumée ait jamais mis au jour,
Si, par ces mouvements qui font toute ma peine,
Cet amour à tout coup se rend digne de haine ?
Il faut, il faut venger par mon juste trépas
L'outrage que j'ai fait à ses divins appas ;
Aussi-bien quels conseils aujourd'hui puis-je suivre ?
Ah ! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimois à vivre.
Si j'ai pu renoncer à l'espoir de ses vœux,
Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux.

D. ALVAR.

Seigneur...

D. GARCIE.

Non, don Alvar, ma mort est nécessaire ;
Il n'est soins ni raisons qui m'en puissent distraire :
Mais il faut que mon sort, en se précipitant,
Rende à cette princesse un service éclatant ;
Et je veux me chercher dans cette illustre envie
Les moyens glorieux de sortir de la vie,

64 D. GARCIE DE NAVARRE.

Faire, par un grand coup qui signale ma foi,
Qu'en expirant pour elle elle ait regret à moi,
Et qu'elle puisse dire, en se voyant vengée :
« C'est par son trop d'amour qu'il m'avoit outragée ».
Il faut que de ma main un illustre attentat
Porte une mort trop due au sein de Maurégat,
Que j'aie prévenir par une belle audace
Le coup dont la Castille avec bruit le menace;
Et j'aurai la douceur, dans mon instant fatal,
De ravir cette gloire à l'espoir d'un rival.

D. ALVAR.

Un service, seigneur, de cette conséquence
Auroit bien le pouvoir d'effacer votre offense;
Mais hasarder...

D. GARCIE.

Allons, par un juste devoir,
Faire à ce noble effort servir mon désespoir.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

D. ALVAR, ÉLISE.

D. ALVAR.

OUI, jamais il ne fut de si rude surprise.
Il venoit de former cette haute entreprise ;
A l'avidé desir d'immoler Maurégat
De son prompt désespoir il tournoit tout l'éclat ;
Ses soins précipités vouloient à son courage
De cette juste mort assurer l'avantage,
Y chercher son pardon , et prévenir l'ennui
Qu'un rival partageât cette gloire avec lui ;
Il sortoit de ces murs ; quand un bruit trop fidele
Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle
Que ce même rival qu'il vouloit prévenir
A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir ,
L'a prévenu lui-même en immolant le traître ,
Et poussé dans ce jour don Alphonse à paroître ,
Qui d'un si prompt succès va goûter la douceur ,
Et vient prendre en ces lieux la princesse sa sœur :
Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance ,
On entend publier que c'est la récompense
Dont il prétend payer le service éclatant
Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend.

ÉLISE.

Oui, done Elvire a su ces nouvelles semées,
Et du vieux don Louis les trouve confirmées,
Qui vient de lui mander que Léon dans ce jour
De don Alphonse et d'elle attend l'heureux retour.

Et que c'est là qu'on doit, par un revers prospère,
Lui voir prendre un époux de la main de ce frère.
Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir
Que don Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

D. ALVAR.

Ce coup au cœur du prince...

ÉLISE.

Est sans doute bien rude ;
Et je le trouve à plaindre en son inquiétude.
Son intérêt pourtant, si j'en ai bien jugé,
Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé ;
Et je n'ai point connu qu'à ce succès qu'on vante
La princesse ait fait voir une ame fort contente
De ce frère qui vient, et de la lettre aussi :
Mais...

SCENE II.

D. ELVIRE; D. IGNÈS, *déguisée en homme* ;
ÉLISE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Faites, don Alvar, venir le prince ici.

(*Don Alvar sort.*)

Souffrez que devant vous je lui parle, madame,
Sur cet événement dont on surprend mon ame ;
Et ne m'accusez point d'un trop prompt changement,
Si je perds contre lui tout mon ressentiment.
Sa disgrâce imprévue a pris droit de l'éteindre ;
Sans lui laisser ma haine, il est assez à plaindre ;
Et le ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,
N'a que trop bien servi les serments de mon cœur.
Un éclatant arrêt de ma gloire outragée
A jamais n'être à lui me tenoit engagée :
Mais, quand par les destins il est exécuté,
J'y vois pour son amour trop de sévérité ;

Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse
M'efface son offense, et lui rend ma tendresse.
Oui, mon cœur, trop vengé par de si rudes coups,
Laisse à leur cruauté désarmer son courroux,
Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,
A consoler le sort d'un amant misérable ;
Et je crois que sa flamme a bien pu mériter
Cette compassion que je lui veux prêter.

D. IGNÈS.

Madame, on auroit tort de trouver à redire
Aux tendres sentiments qu'on voit qu'il vous inspire ;
Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, et sa pâleur
De ce coup surprenant marque assez la douleur.

SCÈNE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE; D. IGNÈS, *déguisée en homme*; ÉLISE.

D. GARCIE.

Madame, avec quel front faut-il que je m'avance,
Quand je viens vous offrir l'odieuse présence...?

D. ELVIRE.

Prince, ne parlons plus de mon ressentiment :
Votre sort dans mon ame a fait du changement ;
Et, par le triste état où sa rigueur vous jette,
Ma colere est éteinte, et notre paix est faite.
Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
Que fait sur lui du ciel éclater le courroux ;
Bien que ces noirs soupçons aient offensé ma gloire
Par des indignités qu'on auroit peine à croire ;
J'avouerai toutefois que je plains son malheur
Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur ;
Que je hais les faveurs de ce fameux service,
Lorsqu'on veut de mon cœur lui faire un sacrifice,
Et voudrois bien pouvoir racheter les moments

Où le sort contre vous n'armoit que mes serments.
 Mais enfin vous savez comme nos destinées
 Aux intérêts publics sont toujours enchaînées,
 Et que l'ordre des cieux, pour disposer de moi,
 Dans mon frere qui vient me va montrer mon roi.
 Cédez, comme moi, prince, à cette violence
 Où la grandeur soumet celles de ma naissance;
 Et, si de votre amour les déplaisirs sont grands,
 Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends,
 Et ne se serve point, contre un coup qui l'étonne,
 Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne:
 Ce vous seroit, sans doute, un indigne transport
 De vouloir dans vos maux lutter contre le sort;
 Et, lorsque c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,
 La soumission prompte est grandeur de courage.
 Ne résistez donc point à ses coups éclatants;
 Ouvrez les murs d'Astorgue au frere que j'attends;
 Laissez-moi rendre aux droits qu'il peut sur moi pré-
 tendre

Ce que mon triste cœur a résolu de rendre;
 Et ce fatal hommage où mes vœux sont forcés
 Peut-être n'ira pas si loin que vous pensez.

D. GARCIE.

C'est faire voir, madame, une bonté trop rare
 Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare;
 Sur moi, sans de tels soins, vous pouvez laisser choir
 Le foudre rigoureux de tout votre devoir.
 En l'état où je suis je n'ai rien à vous dire.
 J'ai mérité du sort tout ce qu'il a de pire;
 Et je sais, quelques maux qu'il me faille endurer,
 Que je me suis ôté le droit d'en murmurer.
 Par où pourrois-je, hélas! dans ma vaste disgrâce,
 Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace?
 Mon amour s'est rendu mille fois odieux;
 Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux;
 Et lorsque, par un juste et fameux sacrifice,

Mon bras à votre sang cherche à rendre un service,
 Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal
 De me voir prévenu par le bras d'un rival.
 Madame, après cela je n'ai rien à prétendre;
 Je suis digne du coup que l'on me fait attendre;
 Et je le vois venir sans oser contre lui
 Tenter de votre cœur le favorable appui.
 Ce qui peut me rester dans mon malheur extrême,
 C'est de chercher alors mon remède en moi-même,
 Et faire que ma mort, propice à mes desirs,
 Affranchisse mon cœur de tous ses déplaisirs.
 Oui, bientôt dans ces lieux don Alphonse doit être,
 Et déjà mon rival commence de paroître:
 De Léon vers ces murs il semble avoir volé
 Pour recevoir le prix du tyran immolé.
 Ne craignez point du tout qu'aucune résistance
 Fasse valoir ici ce que j'ai de puissance:
 Il n'est effort humain que, pour vous conserver,
 Si vous y consentiez, je ne pusse braver.
 Mais ce n'est pas à moi, dont on hait la mémoire,
 A pouvoir espérer cet aveu plein de gloire;
 Et je ne voudrois pas par des efforts trop vains
 Jeter le moindre obstacle à vos justes desseins:
 Non, je ne contrains point vos sentiments, madame;
 Je vais en liberté laisser toute votre ame,
 Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vainqueur,
 Et subir de mon sort la dernière rigueur.

SCENE IV.

D. ELVIRE; D. IGNES, *déguisée en homme*;
 ELISE.

D. ELVIRE.

Madame, au désespoir où son destin l'expose
 De tous mes déplaisirs n'imputez point la cause.

Vous me rendrez justice en croyant que mon cœur
 Fait de vos intérêts sa plus vive douleur ;
 Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible ,
 Et que, si je me plains d'une disgrâce horrible ,
 C'est de voir que du ciel le funeste courroux
 Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous ,
 Et rendu mes regards coupables d'une flamme
 Qui traite indignement les bontés de votre ame.

D. IGNÈS.

C'est un événement dont sans doute vos yeux
 N'ont point pour moi, madame, à quereller les cieux.
 Si les foibles attraits qu'étale mon visage
 M'exposaient au destin de souffrir un volage ,
 Le ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups ,
 Quand, pour m'ôter ce cœur, il s'est servi de vous ;
 Et mon front ne doit point rougir d'une inconstance
 Qui de vos traits aux miens marque la différence.
 Si pour ce changement je pousse des soupirs ,
 Ils viennent de le voir fatal à vos desirs ;
 Et, dans cette douleur que l'amitié m'excite ,
 Je m'accuse pour vous de mon peu de mérite ,
 Qui n'a pu retenir un cœur dont les tributs
 Causent un si grand trouble à vos vœux combattus.

D. ELVIRE.

Accusez-vous plutôt de l'injuste silence
 Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.
 Ce secret, plutôt su, peut-être à toutes deux
 Nous auroit épargné des troubles si fâcheux ;
 Et mes justes froideurs, des desirs d'un volage
 Au point de leur naissance ayant banni l'hommage,
 Eussent pu renvoyer...

D. IGNÈS.

Madame, le voici.

D. ELVIRE.

Sans rencontrer ses yeux vous pouvez être ici :
 Ne sortez point, madame ; et, dans un tel martyre ,

Veillez être témoin de ce que je vais dire.

D. IGNÈS.

Madame, j'y consens, quoique je sache bien
Qu'on fueroit en ma place un pareil entretien.

D. ELVIRE.

Son succès, si le ciel seconde ma pensée,
Madame, n'aura rien dont vous soyez blessée.

SCENE V.

D. ALPHONSE, *cru* D. SYLVE; D. ELVIRE;
D. IGNÈS, *déguisée en homme*; ÉLISE.

D. ELVIRE.

Avant que vous parliez, je demande instamment
Que vous daigniez, seigneur, m'écouter un moment.
Déjà la renommée a jusqu'à nos oreilles
Porté de votre bras les soudaines merveilles;
Et j'admire avec tous comme en si peu de temps
Il donne à nos destins ces succès éclatants.
Je sais bien qu'un bienfait de cette conséquence
Ne sauroit demander trop de reconnoissance,
Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel
Qui replace mon frere au trône paternel.
Mais, quoi que de son cœur vous offrent les hom-
mages,
Usez en généreux de tous vos avantages;
Et ne permettez pas que ce coup glorieux
Jette sur moi, seigneur, un joug impérieux;
Que votre amour, qui sait quel intérêt m'anime,
S'obstine à triompher d'un refus légitime,
Et veuille que ce frere, où l'on va m'exposer,
Commence d'être roi pour me tyranniser.
Léon a d'autres prix dont, en cette occurrence,
Il peut mieux honorer votre haute vaillance;
Et c'est à vos vertus faire un présent trop bas

Que vous donner un cœur qui ne se donne pas.
 Peut-on être jamais satisfait en soi-même,
 Lorsque par la contrainte on obtient ce qu'on aime ?
 C'est un triste avantage ; et l'amant généreux
 A ces conditions refuse d'être heureux :
 Il ne veut rien devoir à cette violence
 Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la naissance,
 Et pour l'objet qu'il aime est toujours trop zélé
 Pour souffrir qu'en victime il lui soit immolé.
 Ce n'est pas que ce cœur au mérite d'un autre
 Prétende réserver ce qu'il refuse au vôtre :
 Non, seigneur, j'en réponds, et vous donne ma foi
 Que personne jamais n'aura pouvoir sur moi ;
 Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite...

D. ALPHONSE.

J'ai de votre discours assez souffert la suite,
 Madame ; et par deux mots je vous l'eusse épargné,
 Si votre fausse alarme eût sur vous moins gagné.
 Je sais qu'un bruit commun, qui par-tout se fait croire,
 De la mort du tyran me veut donner la gloire ;
 Mais le seul peuple enfin, comme on nous fait savoir,
 Laissant par don Louis échauffer son devoir,
 A remporté l'honneur de cet acte héroïque
 Dont mon nom est chargé par la rumeur publique :
 Et ce qui d'un tel bruit a fourni le sujet,
 C'est que, pour appuyer son illustre projet,
 Don Louis fit semer, par une feinte utile,
 Que, secondé des miens, j'avois saisi la ville ;
 Et par cette nouvelle il a poussé les bras
 Qui d'un usurpateur ont hâté le trépas.
 Par son zèle prudent il a su tout conduire,
 Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire.
 Mais dans le même instant un secret m'est appris,
 Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.
 Vous attendez un frère, et Léon son vrai maître ;
 A vos yeux maintenant le ciel le fait paroître :

Oui, je suis don Alphonse; et mon sort conservé,
 Et sous le nom du sang de Castille élevé,
 Est un fameux effet de l'amitié sincère
 Qui fut entre son prince et le roi notre père.
 Don Louis du secret a toutes les clartés,
 Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.
 D'autres soins maintenant occupent ma pensée :
 Non qu'à votre sujet elle soit traversée,
 Que ma flamme querelle un tel événement,
 Et qu'en mon cœur le frère importune l'amant.
 Mes feux par ce secret ont reçu sans murmure
 Le changement qu'en eux a prescrit la nature;
 Et le sang qui nous joint m'a si bien détaché
 De l'amour dont pour vous mon cœur étoit touché,
 Qu'il ne respire plus, pour faveur souveraine,
 Que les chères douceurs de sa première chaîne,
 Et le moyen de rendre à l'adorable Ignès
 Ce que de ses bontés a mérité l'excès.
 Mais son sort incertain rend le mien misérable :
 Et, si ce qu'on en dit se trouvoit véritable,
 En vain Léon m'appelle et le trône m'attend;
 La couronne n'a rien à me rendre content,
 Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joie
 D'en couronner l'objet où le ciel me renvoie,
 Et pouvoir réparer par ces justes tributs
 L'outrage que j'ai fait à ses rares vertus.
 Madame, c'est de vous que j'ai raison d'attendre
 Ce que de son destin mon ame peut apprendre :
 Instruisez-m'en, de grace; et, par votre discours,
 Hâtez mon désespoir, ou le bien de mes jours.

D. ELVIRE.

Ne vous étonnez pas si je tarde à répondre,
 Seigneur; ces nouveautés ont droit de me confondre.
 Je n'entreprendrai point de dire à votre amour
 Si done Ignès est morte, ou respire le jour;
 Mais par ce cavalier, l'un de ses plus fideles,

74 D. GARCIE DE NAVARRE.

Vous en pourrez sans doute apprendre des nouvelles.

D. ALPHONSE, *reconnoissant done Ignès.*

Ah ! madame, il m'est doux en ces perplexités

De voir ici briller vos célestes beautés.

Mais vous, avec quels yeux verrez-vous un volage

Dont le crime... ?

D. IGNÈS.

Ah ! gardez de me faire un outrage,

Et de vous hasarder à dire que vers moi

Un cœur dont je fais cas ait pu manquer de foi :

J'en refuse l'idée, et l'excuse me blesse.

Rien n'a pu m'offenser auprès de la princesse ;

Et tout ce que d'ardeur elle vous a causé

Par un si haut mérite est assez excusé.

Cette flamme vers moi ne vous rend point coupable ;

Et, dans le noble orgueil dont je me sens capable,

Sachez, si vous l'étiez, que ce seroit en vain

Que vous présumeriez de fléchir mon dédain,

Et qu'il n'est repentir, ni suprême puissance,

Qui gagnât sur mon cœur d'oublier cette offense.

D. ELVIRE.

Mon frere, d'un tel nom souffrez-moi la douceur,

De quel ravissement comblez-vous une sœur !

Que j'aime votre choix, et bénis l'aventure

Qui vous fait couronner une amitié si pure !

Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement...

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELVIRE; D. IGNÈS, *déguisée en homme*; D. ALPHONSE, *cru* D. SYLVE; ÉLISE.

D. GARCIE.

De grace, cachez-moi votre contentement,

Madame, et me laissez mourir dans la croyance

Que le devoir vous fait un peu de violence.

Je sais que de vos vœux vous pouvez disposer,
 Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer;
 Vous le voyez assez, et quelle obéissance
 De vos commandements m'arrache la puissance :
 Mais je vous avouerai que cette gayeté
 Surprend au dépourvu toute ma fermeté,
 Et qu'un pareil objet dans mon ame fait naître
 Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas maître;
 Et je me punirois, s'il m'avoit pu tirer
 De ce respect soumis où je veux demeurer.
 Oui, vos commandements ont prescrit à mon ame
 De souffrir sans éclat le malheur de ma flamme;
 Cet ordre sur mon cœur doit être tout-puissant,
 Et je prétends mourir en vous obéissant :
 Mais, encore une fois, la joie où je vous treuve
 M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve,
 Et l'ame la plus sage en ces occasions
 Répond mal-aisément de ses émotions.
 Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte,
 Donnez-moi par pitié deux moments de contrainte;
 Et, quoi que d'un rival vous inspirent les soins,
 N'en rendez pas mes yeux les malheureux témoins :
 C'est la moindre faveur qu'on peut, je crois, pré-
 tendre,
 Lorsque dans ma disgrâce un amant peut descendre.
 Je ne l'exige pas, madame, pour long-temps,
 Et bientôt mon départ rendra vos vœux contents.
 Je vais où de ses feux mon ame consumée
 N'apprendra votre hymen que par la renommée :
 Ce n'est pas un spectacle où je doive courir,
 Madame; sans le voir, j'en saurai bien mourir.

D. I G N È S.

Seigneur, permettez-moi de blâmer votre plainte.
 De vos maux la princesse a su paroître atteinte;
 Et cette joie encor, de quoi vous murmurez,
 Ne lui vient que des biens qui vous sont préparés.

76 D. GARCIE DE NAVARRE.

Elle goûte un succès à vos desirs prospère,
Et dans votre rival elle trouve son frère;
C'est don Alphonse enfin dont on a tant parlé,
Et ce fameux secret vient d'être dévoilé.

D. ALPHONSE.

Mon cœur, grâces au ciel, après un long martyre,
Seigneur, sans vous rien prendre, a tout ce qu'il
desire,
Et goûte d'autant mieux son bonheur en ce jour,
Qu'il se voit en état de servir votre amour.

D. GARCIE.

Hélas ! cette bonté, seigneur, doit me confondre ;
A mes plus chers desirs elle daigne répondre.
Le coup que je craignois, le ciel l'a détourné,
Et tout autre que moi se verroit fortuné ?
Mais ces douces clartés d'un secret favorable
Vers l'objet adoré me découvrent conpable ;
Et, tombé de nouveau dans ces traîtres soupçons
Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,
Et par qui mon ardeur, si souvent odieuse,
Doit perdre tout espoir d'être à jamais heureuse....
Oui, l'on doit me haïr avec trop de raison ;
Moi-même je me trouve indigne de pardon ;
Et, quelque heureux succès que le sort me présente,
La mort, la seule mort est toute mon attente.

D. ELVIRE.

Non, non ; de ce transport le soumis mouvement,
Prince, jette en mon ame un plus doux sentiment.
Par lui de mes serments jé me sens détachée :
Vos plaintes, vos respects, vos douleurs m'ont tou-
chée ;
J'y vois par-tout briller un excès d'amitié,
Et votre maladie est digne de pitié.
Je vois, prince, je vois qu'on doit quelque indulgence
Aux défauts où du ciel fait pencher l'influence ;

Et, pour tout dire enfin, jaloux ou non jaloux,
Mon roi, sans me gêner, peut me donner à vous.

D. GARCIE.

Ciel, dans l'excès des biens que cet aveu m'octroie,
Rends capable mon cœur de supporter sa joie !

D. ALPHONSE.

Je veux que cet hymen, après nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs et nos états.
Mais ici le temps presse, et Léon nous appelle ;
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zèle,
Et, par notre présence et nos soins différents,
Donner le dernier coup au parti des tyrans.

FIN DE DON GARCIE DE NAVARRE.

19. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1361 (1981).
20. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1381 (1981).
21. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1401 (1981).
22. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1421 (1981).
23. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1441 (1981).
24. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1461 (1981).
25. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1481 (1981).
26. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1501 (1981).
27. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1521 (1981).
28. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1541 (1981).
29. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1561 (1981).
30. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1581 (1981).
31. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1601 (1981).
32. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1621 (1981).
33. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1641 (1981).
34. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1661 (1981).
35. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1681 (1981).
36. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1701 (1981).
37. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1721 (1981).
38. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1741 (1981).
39. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1761 (1981).
40. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1781 (1981).
41. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1801 (1981).
42. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1821 (1981).
43. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1841 (1981).
44. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1861 (1981).
45. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1881 (1981).
46. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1901 (1981).
47. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1921 (1981).
48. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1941 (1981).
49. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1961 (1981).
50. J. A. J. van Amerongen, *Chem. Rev.*, **81**, 1981 (1981).

**L'ÉCOLE
DES MARS,
COMÉDIE**

EN TROIS ACTES.

1661.

A MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLÉANS,
FRERE UNIQUE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

JE fais voir ici à la France des choses bien peu proportionnées : il n'est rien de si grand et de si superbe que le nom que je mets à la tête de ce livre, et rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage étrange ; et quelques uns pourront bien dire, pour en exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de perles et de diamants sur une statue de terre, et faire entrer par des portiques magnifiques et des arcs triomphaux superbes dans une méchante cabane. Mais, MONSEIGNEUR, ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette aventure je n'ai eu aucun choix à faire, et que l'honneur que j'ai d'être à VOTRE ALTESSE ROYALE m'a imposé une nécessité absolue de lui dédier le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour. Ce n'est pas un présent que je lui fais, c'est un devoir dont je m'acquitte ; et les hommages ne sont jamais regardés par les choses qu'ils portent. J'ai donc osé, MONSEIGNEUR, dédier une bagatelle à VOTRE ALTESSE ROYALE, parceque je n'ai pu m'en dispenser ; et si je me dispense ici de m'étendre sur les belles et glorieuses vérités qu'on

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE. 81

pourroit dire d'elle, c'est par la juste appréhension que ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses; et tout ce que j'ai prétendu dans cette épître, c'est de justifier mon action à toute la France, et d'avoir cette gloire de vous dire à vous-même, MONSEIGNEUR, avec toute la soumission possible, que je suis

DE VOTRE ALTÈSSE ROYALE

le très humble, très obéissant
et très fidele serviteur,

M O L I E R E.

ACTEURS.

S G A N A R E L L E, frere d'Ariste.

A R I S T E, frere de Sganarelle.

I S A B E L L E, sœur de Léonor.

L É O N O R, sœur d'Isabelle.

V A L E R E, amant d'Isabelle.

L I S E T T E, suivante de Léonor.

E R G A S T E, valet de Valere.

U N C O M M I S S A I R E.

U N N O T A I R E.

D E U X L A Q U A I S.

La scene est à Paris, dans une place publique.

L'ÉCOLE DES MARIS.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE.

MON frere, s'il vous plaît, ne disconrons point tant ;
Et que chacun de nous vive comme il l'entend.
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage,
Et soyez assez vieux pour devoir être sage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections,
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE.

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Oui, des fous comme vous,
Mon frere.

ARISTE.

Grand merci ; le compliment est doux !

SGANARELLE.

Je voudrois bien savoir, puisqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre.

ARISTE.

Cette farouche humeur dont la sévérité

Fuit toutes les douceurs de la société ,
 A tous vos procédés inspire un air bizarre ,
 Et, jusques à l'habit, rend tout chez vous barbare.

SGANARELLE.

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir ,
 Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir.
 Ne voudriez-vous point par vos belles sornettes ,
 Monsieur mon frere aîné, car, Dieu merci, vous l'êtes
 D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer ,
 Et cela ne vaut pas la peine d'en parler ;
 Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matieres ,
 De vos jeunes muguets m'inspirer les manieres ;
 M'obliger à porter de ces petits chapeaux
 Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux ,
 Et de ces blonds cheveux de qui la vaste enflure
 Des visages humains offusque la figure ;
 De ces petits pourpoints sous les bras se perdants ,
 Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendants ;
 De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces ,
 Et de ces cotillons appelés hauts-de chausses ;
 De ces souliers mignons de rubans revêtus ,
 Qui vous font ressembler à des pigeons pattus ;
 Et de ces grands canons où, comme en des entraves ,
 On met tous les matins ses deux jambes esclaves ,
 Et par qui nous voyons ces messieurs les galants
 Marcher écarquillés ainsi que des volants ?
 Je vous plairois sans doute équipé de la sorte ,
 Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder ,
 Et jamais il ne faut se faire regarder.
 L'un et l'autre excès choque ; et tout homme bien sage
 Doit faire des habits ainsi que du langage ,
 N'y rien trop affecter, et, sans empressement ,
 Suivre ce que l'usage y fait de changement.
 Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode

De ceux qu'on voit toujours enchérir sur la mode,
Et qui, dans ces excès dont ils sont amoureux,
Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux :
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous
Que du sage parti se voir seul contre tous.

SGANARELLE.

Cela sent son vieillard qui, pour en faire accroire,
Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE.

C'est un étrange fait du soin que vous prenez
A me venir toujours jeter mon âge au nez,
Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voie
Blâmer l'ajustement aussi bien que la joie :
Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir,
Et d'assez de laidur n'est pas accompagnée
Sans se tenir encor mal-propre et rechignée.

SGANARELLE.

Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement.
Je veux une coiffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode ;
Un bon pourpoint bien long, et fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud ;
Un haut-de-chausse fait justement pour ma cuisse ;
Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux :
Et qui me trouve mal n'a qu'à fermer les yeux.

SCENE II.

LÉONOR, ISABELLE, LISETTE; ARISTE
ET SGANARELLE, *parlant bas ensemble*
sur le devant du théâtre, sans être apperçus.

LÉONOR, à Isabelle.

Je me charge de tout, en cas que l'on vous gronde.

LISETTE, à Isabelle.

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde!

ISABELLE.

Il est ainsi bâti.

LÉONOR.

Je vous en plains, ma sœur.

LISETTE, à Léonor.

Bien vous prend que son frere ait tout une autre humeur,

Madame; et le destin vous fut bien favorable
En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE.

C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui
Enfermée à la clef, ou menée avec lui.

LISETTE.

Ma foi, je l'enverrois au diable avec sa fraise,
Et...

SGANARELLE, *heurté par Lisette.*

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise?

LÉONOR.

Nous ne savons encore, et je pressois ma sœur
De venir du beau temps respirer la douceur:
Mais...

SGANARELLE, à Léonor.

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble;
(montrant Lisette.)

Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux ensemble.

(à Isabelle.)

Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de sortir.

ARISTE.

Ah ! laissez-les, mon frere, aller se divertir.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, mon frere.

ARISTE.

La jeunesse

Veut...

SGANARELLE.

La jeunesse est sotte, et par fois la vieillesse.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec Léonor ?

SGANARELLE.

Non pas ; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Mais ses actions de moi doivent dépendre,
Et je sais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE.

A celles de sa sœur ai-je un moindre intérêt ?

SGANARELLE.

Mon dieu ! chacun raisonne et fait comme il lui plaît.
Elles sont sans parents, et notre ami leur pere
Nous commit leur conduite à son heure dernière ;
Et, nous chargeant tous deux, ou de les épouser,
Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer,
Sur elles, par contrat, nous sut dès leur enfance
Et de pere et d'époux donner pleine puissance.
D'élever celle-là vous prîtes le souci,
Et moi je me chargeai du soin de celle ci :
Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre ;
Laissez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

ARISTE.

Il me semble...

SGANARELLE.

Il me semble, et je le dis tout haut,
 Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.
 Vous souffrez que la vôtre aille leste et pimpante,
 Je le veux bien; qu'elle ait et laquais et suivante,
 J'y consens; qu'elle coure, aime l'oisiveté,
 Et soit des damoiseaux flairée en liberté,
 J'en suis fort satisfait: mais j'entends que la mienne
 Vive à ma fantaisie, et non pas à la sienne;
 Que d'une serge honnête elle ait son vêtement,
 Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement;
 Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
 Elle s'applique toute aux choses du ménage,
 A recoudre mon linge aux heures de loisir,
 Ou bien à tricoter quelques bas par plaisir;
 Qu'aux discours des muguets elle ferme l'oreille,
 Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille.
 Enfin la chair est foible, et j'entends tous les bruits.
 Je ne veux point porter des cornes, si je puis;
 Et, comme à m'épouser sa fortune l'appelle,
 Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre
 d'elle.

ISABELLE.

Vous n'avez pas sujet, que je crois. . .

SGANARELLE.

Taisez-vous.

Je vous apprendrai bien s'il faut sortir sans vous.

LÉONOR.

Quoi donc! monsieur. . .

SGANARELLE.

Mon dieu! madame, sans langage;
 Je ne vous parle pas, car vous êtes trop sage.

LÉONOR.

Voyez-vous Isabelle avec nous à regret?

SGANARELLE.

Oui; vous me la gêtez, puisqu'il faut parler net.

Vos visites ici ne font que me déplaire;
Et vous m'obligerez de ne vous en plus faire.

LÉONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net aussi?
J'ignore de quel œil elle voit tout ceci;
Mais je sais ce qu'en moi feroit la défiance:
Et, quoiqu'un même sang nous ait donné naissance,
Nous sommes bien peu sœurs, s'il faut que chaque
jour

Vos manières d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet, tous ces soins sont des choses infâmes:
Sommes-nous chez les Turcs, pour renfermer les fem-
mes?

Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.
Notre honneur est, monsieur, bien sujet à foiblesse,
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse.
Pensez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obstacle à nos intentions?
Et, quand nous nous mettons quelque chose à la tête,
Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête?
Toutes ces gardes-là sont visions de fous;
Le plus sûr est, ma foi, de se fier en nous;
Qui nous gêne se met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut se garder lui-même.
C'est nous inspirer presque un desir de pécher,
Que montrer tant de soins de nous en empêcher;
Et, si par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte.

SGANARELLE, à Ariste.

Voilà, beau précepteur, votre éducation.
Et vous souffrez cela sans ulla émotion?

ARISTE.

Mon frere, son discours ne doit que faire rire:
Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire.

Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté;
 On le retient fort mal par tant d'austérité;
 Et les soins déliants, les verroux et les grilles,
 Ne font pas la vertu des femmes ni des filles:
 C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
 Non la sévérité que nous leur faisons voir.
 C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
 Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.
 En vain sur tous ses pas nous prétendons régner,
 Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner;
 Et je ne tiendrois, moi, quelque soin qu'on se
 donne,

Mon honneur guère sûr aux mains d'une personne
 A qui, dans les desirs qui pourroient l'assaillir,
 Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chansons que tout cela.

ARISTE.

Soit; mais je tiens sans cesse
 Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
 Reprendre ses défauts avec grande douceur,
 Et du nom de vertu ne point lui faire peur.
 Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes;
 Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes;
 A ses jeunes desirs j'ai toujours consenti,
 Et je ne m'en suis point, grâce au ciel, repenti.
 J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
 Les divertissements, les bals, les comédies:
 Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps
 Fort propres à former l'esprit des jeunes gens;
 Et l'école du monde en l'air dont il faut vivre
 Instruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre.
 Elle aime à dépenser en habits, linge et nœuds:
 Que voulez-vous? je tâche à contenter ses vœux;
 Et ce sont des plaisirs qu'on peut dans nos familles,
 Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.

Un ordre paternel l'oblige à m'épouser ;
 Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser.
 Je sais bien que nos ans ne se rapportent guere,
 Et je laisse à son choix liberté tout entiere.
 Si quatre mille écus de rente bien venants,
 Une grande tendresse et des soins complaisants,
 Peuvent, à son avis, pour un tel mariage,
 Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
 Elle peut m'épouser ; sinon, choisir ailleurs.
 Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs ;
 Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée,
 Que si, contre son gré, sa main m'étoit donnée.

SGANARELLE.

Hé ! qu'il est douxereux ! c'est tout sucre et tout miel !

ARISTE.

Enfin, c'est mon humeur, et j'en rends grace au ciel.
 Je ne suivrois jamais ces maximes séveres
 Qui font que les enfants comptent les jours des peres.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté
 Ne se retranche pas avec facilité ;
 Et tous ces sentiments suivront mal votre envie
 Quand il faudra changer sa maniere de vie.

ARISTE.

Et pourquoi la changer ?

SGANARELLE.

Pourquoi ?

ARISTE.

Oni.

SGANARELLE.

Je ne sai.

ARISTE.

Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé ?

SGANARELLE.

Quoi ! si vous l'épousez, elle pourra prétendre
 Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre ?

ARISTE.

Pourquoi non ?

SGANARELLE.

Vos desirs lui seront complaisants
Jusques à lui laisser et mouches et rubans ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui souffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals et les lieux d'assemblée ?

ARISTE.

Oui vraiment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiseaux ?

ARISTE.

Et quoi donc ?

SGANARELLE.

Qui joueront, donneront des cadeaux ?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes ?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces visites muguettes
D'un œil à témoigner de n'en être point soul ?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous êtes un vieux fou.

(à Isabelle.)

Rentrez pour n'ouïr point cette pratique infâme.

SCENE III.

ARISTE, SGANARELLE, LÉONOR,
LISETTE.

ARISTE.

Je veux m'abandonner à la foi de ma femme,
Et prétends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

SGANARELLE.

Que j'aurai de plaisir quand il sera cocu !

ARISTE.

J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naître :
Mais je sais que pour vous, si vous manquez de l'être,
On ne vous en doit point imputer le défaut ;
Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur. Oh ! que cela doit plaire
De voir un goguenard presque sexagénaire !

LÉONOR.

Du sort dont vous parlez je le garantis, moi,
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi ;
Il s'en peut assurer : mais sachez que mon ame
Ne répondroit de rien si j'étois votre femme.

LISETTE.

C'est conscience à ceux qui s'assurent en nous ;
Mais c'est pain bénit, certe, à des gens comme vous.

SGANARELLE.

Allez, langue maudite et des plus mal apprises.

ARISTE.

Vous vous êtes, mon frere, attiré ces sottises.
Adieu. Changez d'humeur, et soyez averti
Que renfermer sa femme est un mauvais parti.
Je suis votre valet.

SGANARELLE.

Je ne suis pas le vôtre.

SCENE IV.

SGANARELLE, *seul.*

Oh ! que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre !
 Quelle belle famille ! un vieillard insensé,
 Qui fait le dameret dans un corps tout cassé !
 Une fille maîtresse et coquette suprême !
 Des valets impudents ! Non, la sagesse même
 N'en viendrait pas à bout, perdrait sens et raison
 A vouloir corriger une telle maison.
 Isabelle pourroit perdre dans ces hantises
 Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises ;
 Et, pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons
 Lui faire aller revoir nos choux et nos dindons.

SCENE V.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE, *dans le fond du théâtre.*

Ergaste, le voilà cet Argus que j'abhorre,
 Le sévère tuteur de celle que j'adore.

SGANARELLE, *se croyant seul.*

N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant
 Que la corruption des mœurs de maintenant ?

VALERE.

Je voudrois l'accoster, s'il est en ma puissance,
 Et tâcher de lier avec lui connoissance.

SGANARELLE, *se croyant seul.*

Au lieu de voir régner cette sévérité
 Qui composoit si bien l'ancienne honnêteté,
 La jeunesse en ces lieux, libertine, absolue,
 Ne prend...

(Valere salue Sganarelle de loin.)

VALERE.

Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être est de ce côté-ci.
Passons du côté droit.

SGANARELLE, *se croyant seul.*

Il faut sortir d'ici.

Le séjour de la ville en moi ne peut produire
Que des...

VALERE, *en s'approchant peu-à-peu.*

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE, *entendant quelque bruit.*

Hé!... j'ai cru qu'on parloit.

(*se croyant seul.*)

Aux champs, grâces aux cieux,

Les sottises du temps ne blessent point mes yeux.

ERGASTE, *à Valere.*

Abordez-le.

SGANARELLE, *entendant encore du bruit.*

Plait-il?

(*n'entendant plus rien.*)

Les oreilles me cornent.

(*se croyant seul.*)

Là, tous les passe-temps de nos filles se bornent...

(*Il aperçoit Valere qui le salue.*)

Est-ce à nous?

ERGASTE, *à Valere.*

Approchez.

SGANARELLE, *sans prendre garde à Valere.*

Là, nul godelureau

(*Valere le salue encore.*)

Ne vient... Que diable...?

(*Il se retourne, et voit Ergaste qui le salue de l'autre côté.*)

Encor! que de coups de chapeau!

VALERE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être?

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALERE.

Mais quoi ! l'honneur de vous connoître
M'est un si grand bonheur , m'est un si doux plaisir ,
Que de vous saluer j'avois un grand desir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE.

Et de vous venir , mais sans nul artifice ,
Assurer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

J'ai le bien d'être de vos voisins ,
Et j'en dois rendre grace à mes heureux destins.

SGANARELLE.

C'est bien fait.

VALERE.

Mais , monsieur , savez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la cour , et qu'on tient pour fideles ?

SGANARELLE.

Que m'importe ?

VALERE.

Il est vrai ; mais pour les nouveautés
On peut avoir par fois des curiosités.
Vous irez voir , monsieur , cette magnificence
Que de notre dauphin prépare la naissance ?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avouons que Paris nous fait part
De cent plaisirs charmants qu'on n'a point autre part.
Les provinces , auprès , sont des lieux solitaires.
A quoi donc passez-vous le temps ?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'esprit veut du relâche , et succombe par fois

ACTE I, SCENE V.

97

Par trop d'attachement aux sérieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALERE.

Sans doute : on ne peut pas mieux dire ;
Cette réponse est juste, et le bon sens paroît
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croyois l'ame trop occupée,
J'irois par fois chez vous passer l'après-soupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

SCENE VI.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que dis-tu de ce bizarre fou?

ERGASTE.

Il a le repart brusque, et l'accueil loup-garon.

VALERE.

Ah ! j'enrage !

ERGASTE.

Et de quoi ?

VALERE.

De quoi ? C'est que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage,
D'un dragon surveillant, dont la sévérité
Ne lui laisse jouir d'aucune liberté.

ERGASTE.

C'est ce qui fait pour vous ; et sur ces conséquences
Votre amour doit fonder de grandes espérances.
Apprenez, pour avoir votre esprit affermi,
Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des peres
Ont toujours du galant avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,

Et de profession je ne suis point galant :
 Mais j'en ai servi vingt de ces chercheurs de proie,
 Qui disoient fort souvent que leur plus grande joie
 Étoit de rencontrer de ces maris fâcheux
 Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux,
 De ces brutaux fieffés qui, sans raison ni suite,
 De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
 Et, du nom de maris fièrement se parants,
 Leur rompent en visière aux yeux des soupirants.
 On en sait, disent-ils, prendre ses avantages ;
 Et l'aigreur de la dame, à ces sortes d'outrages
 Dont la plaint doucement le complaisant témoin,
 Est un champ à pousser les choses assez loin.
 En un mot, ce vous est une attente assez belle
 Que la sévérité du tuteur d'Isabelle.

VALÈRE.

Mais, depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
 Je n'ai pour lui parler pu trouver un moment.

ERGASTE.

L'amour rend inventif ; mais vous ne l'êtes guère :
 Et si j'avois été...

VALÈRE.

Mais qu'aurois-tu pu faire,
 Puisque sans ce brutal on ne la voit jamais,
 Et qu'il n'est là-dedans servantes ni valets
 Dont, par l'appât flatteur de quelque récompense,
 Je puisse pour mes feux ménager l'assistance ?

ERGASTE.

Elle ne sait donc pas encor que vous l'aimez ?

VALÈRE.

C'est un point dont mes vœux ne sont pas informés.
 Par-tout où ce farouche a conduit cette belle,
 Elle m'a toujours vu comme une ombre après elle ;
 Et mes regards aux siens ont tâché chaque jour
 De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
 Mes yeux ont fort parlé : mais qui me peut apprendre

Si leur langage enfin a pu se faire entendre ?

ERGASTE.

**Ce langage, il est vrai, peut être obscur par fois,
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.**

VALERE.

**Que faire pour sortir de cette peine extrême,
Et savoir si la belle a connu que je l'aime ?
Dis-m'en quelque moyen.**

ERGASTE.

C'est ce qu'il faut trouver.

Entrons un peu chez vous afin d'y mieux rêver.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

VA, je sais la maison, et connois la personne
Aux marques seulement que ta bouche me donne.

ISABELLE, *à part.*

O ciel, sois-moi propice, et seconde en ce jour
Le stratagème adroit d'un innocent amour !

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit qu'il s'appelle Valere ?

ISABELLE.

Oui.

SGANARELLE.

Va, sois en repos, rentre, et me laisse faire ;
Je vais parler sur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE, *en s'en allant.*

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi :
Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use
Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse.

SCENE II.

SGANARELLE, *seul.*

(*Il frappe à sa porte, croyant que c'est celle de
Valere.*)

Ne perdons point de temps : c'est ici. Qui va là ?
Bon ! je rêve. Holà, dis-je, holà quelqu'un, holà.

Je ne m'étonne pas, après cette lumière,
S'il y venoit tantôt de si douce manière.
Mais je veux me hâter, et de son fol espoir...

SCÈNE III.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE, à *Ergaste qui est sorti brusquement.*

Peste soit du gros bœuf, qui, pour me faire choir,
Se vient devant mes pas planter comme une perche!

VALERE.

Monsieur, j'ai du regret...

SGANARELLE.

Ah! c'est vous que je cherche.

VALERE.

Moi, monsieur?

SGANARELLE.

Vous. Valere est-il pas votre nom?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.

VALERE.

Puis-je être assez heureux pour vous rendre service?

SGANARELLE.

Non. Mais je prétends, moi, vous rendre un bon
office;

Et c'est ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALERE.

Chez moi, monsieur?

SGANARELLE.

Chez vous. Faut-il tant s'étonner?

VALERE.

J'en ai bien du sujet; et mon ame ravie
De l'honneur...

SGANARELLE.

Laissons là cet honneur, je vous prie.

VALERE.

Voulez-vous pas entrer ?

SGANARELLE.

Il n'en est pas besoin.

VALERE.

Monsieur, de grace.

SGANARELLE.

Non, je n'irai pas plus loin.

VALERE.

Tant que vous serez là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.

Moi, je n'en veux bouger.

VALERE.

Hé bien ! il faut se rendre.

Vite, puisque monsieur à cela se résout,

Donnez un siège ici.

SGANARELLE.

Je veux parler debout.

VALERE.

Vous souffrir de la sorte ?

SGANARELLE.

Ah ! contrainte effroyable !

VALERE.

Cette incivilité seroit trop condamnable.

SGANARELLE.

C'en est une que rien ne sauroit égaler,

De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VALERE.

Je vous obéis donc.

SGANARELLE.

Vous ne sauriez mieux faire.

(Ils font de grandes cérémonies pour se couvrir.)

Tant de cérémonie est fort peu nécessaire.

Voulez-vous m'écouter ?

VALERE.

Sans doute, et de grand cœur.

SGANARELLE.

Savez-vous, dites-moi, que je suis le tuteur
D'une fille assez jeune et passablement belle
Qui loge en ce quartier, et qu'on nomme Isabelle ?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Si vous le savez, je ne vous l'apprends pas.
Mais savez-vous aussi, lui trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche,
Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche ?

VALERE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprends donc, et qu'il est à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

VALERE.

Qui ? moi, monsieur ?

SGANARELLE.

Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

VALERE.

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'ame atteinte ?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VALERE.

Mais encore ?

SGANARELLE.

Elle-même.

VALERE.

Elle ?

SGANARELLE.

Elle. Est-ce assez dit ?

Comme une fille honnête, et qui m'aime d'enfance,
Elle vient de m'en faire entière confidence,

Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis
 Que, depuis que par vous tous ses pas sont suivis,
 Son cœur, qu'avec excès votre poursuite outrage,
 N'a que trop de vos yeux entendu le langage;
 Que vos secrets desirs lui sont assez connus,
 Et que c'est vous donner des soucis superflus
 De vouloir davantage expliquer une flamme
 Qui choque l'amitié que me garde son ame.

VALERE.

C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait...

SGANARELLE.

Oui, vous venir donner cet avis franc et net;
 Et qu'ayant vu l'ardeur dont votre ame est blessée,
 Elle vous eût plutôt fait savoir sa pensée,
 Si son cœur avoit eu, dans son émotion,
 A qui pouvoir donner cette commission;
 Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte extrême
 L'a réduite à vouloir se servir de moi-même,
 Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
 Qu'à tout autre que moi son cœur est interdit,
 Que vous avez assez joué de la prunelle,
 Et que, si vous avez tant soit peu de cervelle,
 Vous prendrez d'autres soins. Adieu, jusqu'au revoir.
 Voilà ce que j'avois à vous faire savoir.

VALERE, *bas*.

Ergaste, que dis-tu d'une telle aventure?

SGANARELLE, *bas, à part*.

Le voilà bien surpris!

ERGASTE, *bas, à Valere*.

Selon ma conjecture,

Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous,
 Qu'un mystère assez fin est caché là-dessous,
 Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne
 Qui veuille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.

SGANARELLE, *à part*.

Il en tient comme il faut.

ACTE II, SCENE III.

105

VALERE, *bas à Ergaste.*

Tu crois mystérieux...

ERGASTE, *bas.*

Oui... Mais il nous observe, ôtons-nous de ses yeux.

SCENE IV.

SGANARELLE, *seul.*

Que sa confusion paroît sur son visage !
Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message.
Appelons Isabelle : elle montre le fruit
Que l'éducation dans une ame produit ;
La vertu fait ses soins, et son cœur s'y consomme
Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme.

SCENE V.

ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE, *bas, en entrant.*

J'ai peur que mon amant, plein de sa passion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention ;
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonnière,
Hasarder un qui parle avec plus de lumière,

SGANARELLE.

Me voilà de retour.

ISABELLE.

Hé bien ?

SGANARELLE.

Un plein effet

A suivi tes discours, et ton homme a son fait.
Il me vouloit nier que son cœur fût malade :
Mais lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,
Il est resté d'abord et muet et confus ;
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ah ! que me dites-vous ? J'ai bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et sur quoi fondes-tu cette peur que tu dis ?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plutôt hors du logis,
Qu'ayant, pour prendre l'air, la tête à ma fenêtre,
J'ai vu dans ce détour un jeune homme paroître,
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Est venu me donner un bon jour surprenant,
Et m'a, droit dans ma chambre, une boîte jetée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu sans tarder lui rejeter le tout ;
Mais ses pas de la rue avoient gagné le bout,
Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruse et la fripponnerie !

ISABELLE.

Il est de mon devoir de faire promptement
Reporter boîte et lettre à ce maudit amant ;
Et j'aurois pour cela besoin d'une personne...
Car d'oser à vous-même...

SGANARELLE.

Au contraire, mignonne,
C'est me faire mieux voir ton amour et ta foi ;
Et mon cœur avec joie accepte cet emploi :
Tu m'obliges par-là plus que je ne puis dire.

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon. Voyons ce qu'il a pu t'écrire.

ISABELLE.

Ah ciel ! gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

ISABELLE.

Lui voulez-vous donner à croire que c'est moi ?
Une fille d'honneur doit toujours se défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curiosité qu'on fait lors éclater
Marque un secret plaisir de s'en ouïr conter ;
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette lettre lui soit promptement reportée,
Afin que d'autant mieux il connoisse aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui,
Que ses feux désormais perdent toute espérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE.

Certes, elle a raison lorsqu'elle parle ainsi.
Va, ta vertu me charme, et ta prudence aussi ;
Je vois que mes leçons ont germé dans ton ame ;
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gêner votre desir.
La lettre est dans vos mains et vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non, je n'ai garde ; hélas ! tes raisons sont trop bonnes ;
Et je vais m'acquitter du soin que tu me donnes,
A quatre pas de là dire ensuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

SCENE VI.

SGANARELLE, *seul*.

Dans quel ravissement est-ce que mon cœur nage,
Lorsque je vois en elle une fille si sage !
C'est un trésor d'honneur que j'ai dans ma maison.
Prendre un regard d'amour pour une trahison !
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galant reporter par moi-même !

Je voudrois bien savoir, en voyant tout ceci,
Si celle de mon frere en useroit ainsi.
Ma foi, les filles sont ce que l'on les fait être.
Holà.

(Il frappe à la porte de Valere.)

SCENE VII.

SGANARELLE, ERGASTE.

ERGASTE.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Tenez, dites à votre maître
Qu'il ne s'ingere pas d'oser écrire encor
Des lettres qu'il envoie avec des boîtes d'or,
Et qu'Isabelle en est puissamment irritée.
Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée;
Il connoitra l'état que l'on fait de ses feux,
Et quel heureux succès il doit espérer d'eux.

SCENE VIII.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que vient de te donner cette farouche bête?

ERGASTE.

Cette lettre, monsieur, qu'avecque cette boîte
On prétend qu'ait reçue Isabelle de vous,
Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux.
C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre.
Lisez vite, et voyons si je me puis méprendre.

VALERE *lit.*

« Cette lettre vous surprendra sans doute; et l'on
« peut trouver bien hardi pour moi, et le dessein de

« vous l'écrire , et la maniere de vous la faire tenir :
 « mais je me vois dans un état à ne plus garder
 « de mesure. La juste horreur d'un mariage dont je
 « suis menacée dans six jours me fait hasarder toutes
 « choses; et, dans la résolution de m'en affranchir
 « par quelque voie que ce soit , j'ai cru que je devois
 « plutôt vous choisir que le désespoir. Ne croyez pas
 « pourtant que vous soyez redevable de tout à ma
 « mauvaise destinée : ce n'est pas la contrainte où je
 « me trouve qui a fait naître les sentiments que j'ai
 « pour vous; mais c'est elle qui en précipite le témoi-
 « gnage, et qui me fait passer sur des formalités où
 « la bienséance du sexe oblige. Il ne tiendra qu'a
 « vous que je sois à vous bientôt; et j'attends seule-
 « ment que vous m'ayez marqué les intentions de
 « votre amour pour vous faire savoir la résolution
 « que j'ai prise : mais sur-tout songez que le temps
 « presse, et que deux cœurs qui s'aiment doivent s'en-
 « tendre à demi-mot. »

ERGASTE.

Hé bien ! monsieur, le tour est-il d'original ?
 Pour une jeune fille elle n'en sait pas mal.
 De ces ruses d'amour la croiroit-on capable ?

VALERE.

Ah ! je la trouve là tout-à-fait adorable.
 Ce trait de son esprit et de son amitié
 Accroît pour elle encor mon amour de moitié ,
 Et joint aux sentiments que sa beauté m'inspire...

ERGASTE.

La dupe vient : songez à ce qu'il vous faut dire.

SCENE IX.

SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

SGANARELLE, *se croyant seul.*

O trois et quatre fois béni soit cet édit

Par qui des vêtements le luxe est interdit !
 Les peines des maris ne seront plus si grandes,
 Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
 Oh ! que je sais au roi bon gré de ces débris !
 Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
 Je voudrois bien qu'on fit de la coquetterie
 Comme de la guipure et de la broderie !
 J'ai voulu l'acheter l'édit expressément
 Afin que d'Isabelle il soit la hautesment ;
 Et ce sera tantôt, n'étant plus occupée,
 Le divertissement de notre après-soupée.

(*appercevant Valere.*)

Envoierez-vous encor, monsieur aux blonds che-
 veux,

Avec des boîtes d'or des billets amoureux ?
 Vous pensiez bien trouver quelque jeune coquette,
 Friande de l'intrigue, et tendre à la fleurette :
 Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux.
 Croyez-moi, c'est tirer votre poudre aux moineaux :
 Elle est sage, elle m'aime, et votre amour l'outrage.
 Prenez visée ailleurs, et troussiez-moi bagage.

VALERE.

Oui, oui, votre mérite, à qui chacun se rend,
 Est à mes vœux, monsieur, un obstacle trop grand ;
 Et c'est folie à moi, dans mon ardeur fidele,
 De prétendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

SGANARELLE.

Il est vrai, c'est folie.

VALERE.

Aussi n'aurois-je pas
 Abandonné mon cœur à suivre ses appas,
 Si j'avois pu prévoir que ce cœur misérable
 Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE.

Je le crois.

ACTE II, SCENE IX.

III

VALERE.

Je n'ai garde à présent d'espérer :
Je vous cede, monsieur ; et c'est sans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien.

VALERE.

Le droit de la sorte l'ordonne ;
Et de tant de vertus brille votre personne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres sentiments qu'Isabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

VALERE.

Oui, oui, je vous quitte la place :
Mais je vous prie au moins, et c'est la seule grace,
Monsieur, que vous demande un misérable amant
Dont vous seul aujourd'hui causez tout le tourment ;
Je vous conjure donc d'assurer Isabelle
Que, si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cet amour est sans tache, et n'a jamais pensé
A rien dont son honneur ait lieu d'être offensé.

SGANARELLE.

Oui.

VALERE.

Que, ne dépendant que du choix de mon ame,
Tous mes desseins étoient de l'obtenir pour femme,
Si les destins, en vous qui captivez son cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien.

VALERE.

Que, quoi qu'on fasse, il ne lui faut pas croire
Que jamais ses appas sortent de ma mémoire ;
Que, quelque arrêt des cieux qu'il me faille subir,
Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soupir ;

Et que, si quelque chose étouffe mes poursuites,
C'est le juste respect que j'ai pour vos mérites.

SGANARELLE.

C'est parler sagement ; et je vais de ce pas
Lui faire ce discours qui ne la choque pas ;
Mais, si vous me croyez, tâchez de faire en sorte
Que de votre cerveau cette passion sorte.
Adieu.

ERGASTE, à Valere.

La dupe est bonne.

SCENE X.

SGANARELLE, seul.

Il me fait grand'pitié,
Ce pauvre malheureux tout rempli d'amitié ;
Mais c'est un mal pour lui de s'être mis en tête
De vouloir prendre un fort qui se voit ma conquête.
(*Sganarelle heurte à sa porte.*)

SCENE XI.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

Jamais amant n'a fait tant de trouble éclater,
Au poulet renvoyé sans le décacheter :
Il perd toute espérance enfin, et se retire.
Mais il m'a tendrement conjuré de te dire
« Que du moins en t'aimant il n'a jamais pensé
« A rien dont ton honneur ait lieu d'être offensé ;
« Et que, ne dépendant que du choix de son ame,
« Tous ses desirs étoient de t'obtenir pour femme,
« Si les destins, en moi qui captive ton cœur,
« N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur ;
« Que, quoi qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire

« Que jamais tes appas sortent de sa mémoire ;
 « Que, quelque arrêt des cieux qu'il lui faille subir,
 « Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soupir ;
 « Et que, si quelque chose étouffe sa poursuite,
 « C'est le juste respect qu'il a pour mon mérite. »
 Ce sont ses propres mots ; et, loin de le blâmer,
 Je le trouve honnête homme, et le plains de t'aimer.

ISABELLE, *bas*.

Ses feux ne trompent point ma secrete croyance,
 Et toujours ses regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE.

Que dis-tu ?

ISABELLE.

Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort
 Un homme que je hais à l'égal de la mort ;
 Et que, si vous m'aimiez autant que vous le dites,
 Vous sentiriez l'affront que me font ses poursuites.

SGANARELLE.

Mais il ne savoit pas tes inclinations ;
 Et, par l'honnêteté de ses intentions,
 Son amour ne mérite...

ISABELLE.

Est-ce les avoir bonnes,
 Dites-moi, de vouloir enlever les personnes ?
 Est-ce être homme d'honneur de former des desseins
 Pour m'épouser de force en m'ôtant de vos mains ?
 Comme si j'étois fille à supporter la vie
 Après qu'on m'auroit fait une telle infamie.

SGANARELLE.

Comment ?

ISABELLE.

Oui, oui ; j'ai su que ce traître d'amant
 Parle de m'obtenir par un enlèvement ;
 Et j'ignore, pour moi, les pratiques secrete
 Qui l'ont instruit sitôt du dessein que vous faites
 De me donner la main dans huit jours au plus tard,

Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fîtes part :
Mais il vent prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

SGANARELLE.

Voilà qui ne vaut rien.

ISABELLE.

Oh que pardonnez-moi !

C'est un fort honnête homme, et qui ne sent pour
moi,...

SGANARELLE.

Il a tort ; et ceci passe la raillerie.

ISABELLE.

Allez, votre douceur entretient sa folie ;
S'il vous eût vu tantôt lui parler vertement,
Il craindroit vos transports et mon ressentiment :
Car c'est encor depuis sa lettre méprisée
Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandalisée ;
Et son amour conserve, ainsi que je l'ai su,
La croyance qu'il est dans mon cœur bien reçu,
Que je suis votre hymen, quoi que le monde en croie
Et me verrois tirer de vos mains avec joie.

SGANARELLE.

Il est fou.

ISABELLE.

Devant vous il sait se déguiser ;

Et son intention est de vous amuser.

Croyez, par ces beaux mots, que le traître vous joue.
Je suis bien malheureuse, il faut que je l'avoue,
Qu'avecque tous mes soins pour vivre dans l'honneur
Et rebuter les vœux d'un lâche suborneur,
Il faille être exposée aux fâcheuses surprises
De voir faire sur moi d'infâmes entreprises !

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moi, je vous le di,

Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi,
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des persécutions d'un pareil téméraire,
J'abandonnerai tout, et renonce à l'ennui
De souffrir les affronts que je recois de lui.

SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant; va, ma petite femme,
Je m'en vais le trouver, et lui chanter sa gamme.

ISABELLE.

Dites-lui bien au moins qu'il le nieroit en vain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein;
Et qu'après cet avis, quoi qu'il puisse entreprendre,
J'ose le défier de me pouvoir surprendre;
Enfin que, sans plus perdre et soupirs et moments,
Il doit savoir pour vous quels sont mes sentiments,
Et que, si d'un malheur il ne veut être cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE.

Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela d'un ton
Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon.

SGANARELLE.

Va, je n'oublierai rien, je t'en donne assurance.

ISABELLE.

J'attends votre retour avec impatience;
Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir:
Je languis quand je suis un moment sans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout-à-l'heure.

SCENE XII.

SGANARELLE, seul.

Est-il une personne et plus sage et meilleure?

Ah ! que je suis heureux ! et que j'ai de plaisir
 De trouver une femme au gré de mon desir !
 Oui, voilà comme il faut que les femmes soient faites ;
 Et non, comme j'en sais, de ces franches coquettes
 Qui s'en laissent conter, et font dans tout Paris
 Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.
(Il frappe à la porte de Valere.)
 Holà, notre galant aux belles entreprises.

SCENE XIII.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE.

Monsieur, qui vous ramene en ce lieu ?

SGANARELLE.

Vos sottises.

VALERE.

Comment ?

SGANARELLE.

Vous savez bien de quoi je veux parler.
 Je vous croyois plus sage, à ne vous rien celer.
 Vous venez m'amuser de vos belles paroles,
 Et conservez sous main des espérances folles.
 Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter ;
 Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
 N'avez-vous point de honte, étant ce que vous êtes,
 De faire en votre esprit les projets que vous faites,
 De prétendre enlever une fille d'honneur,
 Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur ?

VALERE.

Qui vous a dit, monsieur, cette étrange nouvelle ?

SGANARELLE.

Ne dissimulons point, je la tiens d'Isabelle,
 Qui vous mande par moi, pour la dernière fois,
 Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix :

ACTE II, SCENE XIII.

117

Que son cœur, tout à moi, d'un tel projet s'offense;
Qu'elle mourroit plutôt qu'en souffrir l'insolence;
Et que vous causerez de terribles éclats,
Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

VALERE.

S'il est vrai qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à prétendre;
Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,
Et je dois révéler l'arrêt qu'elle a donné.

SGANARELLE.

Si... Vous en doutez donc, et prenez pour des feintes
Tout ce que de sa part je vous ai fait de plaintes?
Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur?
J'y consens volontiers pour vous tirer d'erreur.
Suivez-moi, vous verrez s'il est rien que j'avance,
Et si son jeune cœur entre nous deux balance.

(*Il va frapper à sa porte.*)

SCENE XIV.

ISABELLE, SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

ISABELLE.

Quoi! vous me l'amenez! quel est votre dessein?
Prenez-vous contre moi ses intérêts en main?
Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites,
M'obliger à l'aimer, et souffrir ses visites?

SGANARELLE.

Non, ma mie, et ton cœur pour cela m'est trop cher:
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'est moi qui parle et te fais, par adresse,
Pleine pour lui de haine, et pour moi de tendresse;
Et par toi-même enfin j'ai voulu sans retour
Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.

ISABELLE, à Valere.

Quoi! mon ame à vos yeux ne se montre pas toute,

Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute ?

VALERE.

Oui, tout ce que monsieur de votre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit :
J'ai douté, je l'avoue ; et cet arrêt suprême
Qui décide du sort de mon amour extrême
Doit m'être assez touchant pour ne pas s'offenser
Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous surprendre :
Ce sont mes sentiments qu'il vous a fait entendre ;
Et je les tiens fondés sur assez d'équité
Pour en faire éclater toute la vérité.
Oui, je veux bien qu'on sache, et j'en dois être crue,
Que le sort offre ici deux objets à ma vue,
Qui, m'inspirant pour eux différents sentiments,
De mon cœur agité font tous les mouvements.
L'un, par un juste choix où l'honneur m'intéresse,
A toute mon estime et toute ma tendresse ;
Et l'autre, pour le prix de son affection,
A toute ma colere et mon aversion.
La présence de l'un m'est agréable et chère,
J'en reçois dans mon ame une allégresse entière ;
Et l'autre, par sa vue, inspire dans mon cœur
De secrets mouvements et de haine et d'horreur.
Me voir femme de l'un est toute mon envie ;
Et, plutôt qu'être à l'autre, on m'ôteroit la vie.
Mais c'est assez montrer mes justes sentiments,
Et trop long-temps languir dans ces rudes tourments :
Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
Fasse à ce que je hais perdre toute espérance,
Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort
D'un supplice pour moi plus affreux que la mort.

SGANARELLE.

Oui, mignonne, je songe à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'est l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu le seras dans peu.

ISABELLE.

Je sais qu'il est honteux
Aux filles d'expliquer si librement leurs vœux.

SGANARELLE.

Point, point.

ISABELLE.

Mais, en l'état où sont mes destinées,
De telles libertés doivent m'être données;
Et je puis, sans rougir, faire un aveu si doux
A celui que déjà je regarde en époux

SGANARELLE.

Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon ame.

ISABELLE.

Qu'il songe donc, de grace, à me prouver sa flamme.

SGANARELLE.

Oui : tiens, baise ma main.

ISABELLE.

Que sans plus de soupirs
Il conclue un hymen qui fait tous mes desirs,
Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les vœux d'autre personne.

(*Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle,
et donne sa main à baiser à Valere.*)

SGANARELLE.

Hai, hai, mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas long-temps, je t'en répond.
Va, chut.

(*à Valere.*)

Vous le voyez, je ne lui fais pas dire,
Ce n'est qu'après moi seul que son ame respire.

VALERE.

Hé bien ! madame, hé bien ! c'est s'expliquer assez :
Je vois par ce discours de quoi vous me pressez ;
Et je saurai dans peu vous ôter la présence
De celui qui vous fait si grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me sauriez faire un plus charmant plaisir ;
Car enfin cette vue est fâcheuse à souffrir ,
Elle m'est odieuse ; et l'horreur est si forte....

SGANARELLE.

Hé ! hé !

ISABELLE.

Vous offensé-je en parlant de la sorte ?

Fais-je...

SGANARELLE.

Mon dieu ! nenni, je ne dis pas cela :
Mais je plains , sans mentir, l'état où le voilà ;
Et c'est trop hautement que ta haine se montre.

ISABELLE.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALERE.

Oui, vous serez contente ; et dans trois jours vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.

ISABELLE.

A la bonne heure. Adieu.

SGANARELLE, à Valere.

Je plains votre infortune :

Mais...

VALERE.

Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune :
Madame assurément rend justice à tous deux ,
Et je vais travailler à contenter ses vœux.
Adieu.

SGANARELLE.

Pauvre garçon ! sa douleur est extrême.
Venez, embrassez-moi, c'est un autre elle-même.
(*Il embrasse Valere.*)

SCENE XV.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je le tiens fort à plaindre.

ISABELLE.

Allez, il ne l'est point.

SGANARELLE.

Au reste, ton amour me touche au dernier point,
Mignonnette, et je veux qu'il ait sa récompense :
C'est trop que de huit jours pour ton impatience ;
Dès demain je t'épouse, et n'y veux appeler...

ISABELLE.

Dès demain ?

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer :
Mais je sais bien la joie où ce discours te jette,
Et tu voudrois déjà que la chose fût faite.

ISABELLE.

Mais...

SGANARELLE.

Pour ce mariage allons tout préparer.

ISABELLE, *à part*.

O ciel, inspirez-moi ce qui peut le parer !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ISABELLE, *seule.*

OUI, le trépas cent fois me semble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre ;
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs
Doit trouver quelque grace auprès de mes censeurs.
Le temps presse, il fait nuit ; allons, sans crainte au-
cune,
A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCENE II.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont
dans sa maison.*

Je reviens, et l'on va pour demain de ma part..

ISABELLE.

O ciel !

SGANARELLE.

C'est toi, mignonne ! Où vas-tu donc si tard ?
Tu disois qu'en ta chambre, étant un peu lassée,
Tu t'allois renfermer, lorsque je t'ai laissée ;
Et tu m'avois prié même que mon retour
T'y souffrît en repos jusques à demain jour.

ISABELLE.

Il est vrai ; mais...

SGANARELLE.

Hé quoi ?

ISABELLE.

Vous me voyez confuse,
Et je ne sais comment vous en dire l'excuse.

SGANARELLE.

Quoi donc ? que pourroit-ce être ?

ISABELLE.

Un secret surprenant ;
C'est ma sœur qui m'oblige à sortir maintenant,
Et qui, pour un dessein dont je l'ai fort blâmée,
M'a demandé ma chambre, où je l'ai renfermée.

SGANARELLE.

Comment ?

ISABELLE.

L'eût-on pu croire ? Elle aime cet amant
Que nous avons banni.

SGANARELLE.

Valere ?

ISABELLE.

Eperdument.

C'est un transport si grand, qu'il n'en est point de
même ;

Et vous pouvez juger de sa puissance extrême,
Puisque seule, à cette heure, elle est venue ici
Me découvrir à moi son amoureux souci,
Me dire absolument qu'elle perdra la vie
Si son ame n'obtient l'effet de son envie ;
Que depuis plus d'un an d'assez vives ardeurs
Dans un secret commerce entretenoient leurs cœurs ;
Et que même ils s'étoient, leur flamme étant nouvelle,
Donné de s'épouser une foi mutuelle...

SGANARELLE.

La vilaine !

ISABELLE.

Qu'ayant appris le désespoir
Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de souffrir que sa flamme

Puisse rompre un départ qui lui percerait l'ame ;
 Entretenir ce soir cet amant sous mon nom
 Par la petite rue où ma chambre répond ;
 Lui peindre, d'une voix qui contrefait la mienne,
 Quelques doux sentiments dont l'appât le retienne,
 Et ménager enfin pour elle adroitement
 Ce que pour moi l'on sait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela...

ISABELLE.

Moi ? j'en suis courroucée.

Quoi ! ma sœur, ai-je dit, êtes-vous insensée ?
 Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour
 Pour ces sortes de gens qui changent chaque jour,
 D'oublier votre sexe, et tromper l'espérance
 D'un homme dont le ciel vous donnoit l'alliance ?

SGANARELLE.

Il le mérite bien ; et j'en suis fort ravi.

ISABELLE.

Enfin de cent raisons mon dépit s'est servi
 Pour lui bien reprocher des bassesses si grandes,
 Et pouvoir cette nuit rejeter ses demandes :
 Mais elle m'a fait voir de si pressants desirs,
 A tant versé de pleurs, tant poussé de soupirs,
 Tant dit qu'au désespoir je porterois son ame
 Si je lui refusois ce qu'exige sa flamme,
 Qu'à céder malgré moi mon cœur s'est vu réduit ;
 Et, pour justifier cette intrigue de nuit,
 Où me faisoit du sang relâcher la tendresse,
 J'allois faire avec moi venir coucher Lucrece,
 Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour :
 Mais vous m'avez surprise avec ce prompt retour.

SGANARELLE.

Non, non, je ne veux point chez moi tout ce mystère.
 J'y pourrois consentir à l'égard de mon frère :
 Mais on peut être vu de quelqu'un du dehors ;

Et celle que je dois honorer de mon corps
Non seulement doit être et pudique et bien née,
Il ne faut pas que même elle soit soupçonnée.
Allons chasser l'infâme; et de sa passion...

ISABELLE.

Ah! vous lui donneriez trop de confusion;
Et c'est avec raison qu'elle pourroit se plaindre
Du peu de retenue où j'ai su me contraindre:
Puisque de son dessein je dois me départir,
Attendez que du moins je la fasse sortir.

SGANARELLE.

Hé bien! fais.

ISABELLE.

Mais sur-tout cachez-vous, je vous prie
Et, sans lui dire rien, daignez voir sa sortie.

SGANARELLE.

Oui, pour l'amour de toi je retiens mes transports:
Mais, dès le même instant qu'elle sera dehors,
Je veux, sans différer, aller trouver mon frere:
J'aurai joie à courir lui dire cette affaire.

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bon soir; car tout d'un temps je vais me renfermer.

SGANARELLE. (*seul.*)

Jusqu'à demain, ma mie... En quelle impatience
Suis-je de voir mon frere, et lui conter sa chance!
Il en tient, le bon homme, avec tout son phébus,
Et je n'en voudrois pas tenir cent bons écus.

ISABELLE, *dans la maison.*

Oui, de vos déplaisirs l'atteinte m'est sensible:
Mais ce que vous voulez, ma sœur, m'est impossible;
Mon honneur, qui m'est cher, y court trop de hasard.
Adieu. Retirez-vous avant qu'il soit plus tard.

SGANARELLE.

La voilà qui, je crois, peste de belle sorte:
De peur qu'elle revint, fermons à clef la porte.

ISABELLE, *en sortant.*

O ciel, dans mes desseins ne m'abandonnez pas !

SGANARELLE, *à part.*

Où pourra-t-elle aller ? Suivons un peu ses pas.

ISABELLE, *à part.*

Dans mon trouble du moins la nuit me favorise.

SGANARELLE, *à part.*

Au logis du galant ! Quelle est son entreprise ?

SCÈNE III.

VALERE, ISABELLE, SGANARELLE.

VALERE, *sortant brusquement.*

Oui, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
Pour parler... Qui va là ?

ISABELLE, *à Valere.*

Ne faites point de bruit,

Valere ; on vous prévient, et je suis Isabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menti, chienne ; ce n'est pas elle.
De l'honneur que tu fuis elle suit trop les lois ;
Et tu prends faussement et son nom et sa voix.

ISABELLE, *à Valere.*

Mais à moins de vous voir par un saint hyménée...

VALERE.

Oui, c'est l'unique but où tend ma destinée ;
Et je vous donne ici ma foi que dès demain
Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

SGANARELLE, *à part.*

Pauvre sot qui s'abuse !

VALERE.

Entrez en assurance :

De votre Argus dupé je brave la puissance ;
Et, devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur,
Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, *seul.*

Ah ! je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infâme à tes feux asservie,
Que du don de ta foi je ne suis point jaloux,
Et que, si j'en suis cru, tu seras son époux.
Oui, faisons-le surprendre avec cette effrontée :
La mémoire du père à bon droit respectée,
Jointe au grand intérêt que je prends à la sœur,
Vent que du moins l'on tâche à lui rendre l'honneur.
Holà.

(Il frappe à la porte d'un commissaire.)

SCÈNE V.

SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, UN LAQUAIS *avec un flambeau.*

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce ?

SGANARELLE.

Salut, monsieur le commissaire.

Votre présence en robe est ici nécessaire ;
Suivez-moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous sortions...

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait assez hâté.

LE COMMISSAIRE.

Quoi ?

SGANARELLE.

D'aller là-dedans, et d'y surprendre ensemble
Deux personnes qu'il faut qu'un bon hymen assemble :

C'est une fille à nous, que, sous un don de foi,
Un Valere a séduite et fait entrer chez soi.
Elle sort de famille et noble et vertueuse,
Mais...

LE COMMISSAIRE.

Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,
Puisqu'ici nous avons un notaire.

SGANARELLE.

Monsieur?

LE NOTAIRE.

Oui, notaire royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va sans dire. Entrez dans cette porte,
Et sans bruit ayez l'œil que personne n'en sorte:
Vous serez pleinement contentés de vos soins;
Mais ne vous laissez pas graisser la patte, au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment! Vous croyez donc qu'un homme de
justice...

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'est pas pour taxer votre office.
Je vais faire venir mon frere promptement:
Faites que le flambeau m'éclaire seulement.

(*à part.*)

Je vais le réjouir cet homme sans colere.
Holà.

(*Il frappe à la porte d'Ariste.*)

SCENE VI.

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.

Qui frappe? Ah! ah! que voulez-vous, mon frere?

SGANARELLE.

Venez, beau directeur, suranné damoiseau,
On veut vous faire voir quelque chose de beau.

ARISTE.

Comment?

SGANARELLE.

Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Votre Léonor, où, je vous prie, est-elle?

ARISTE.

Pourquoi cette demande? Elle est, comme je croi,
Au bal chez son amie.

SGANARELLE.

Hé! oui, oui; suivez-moi,
Vous verrez à quel bal la donzelle est allée.

ARISTE.

Que voulez-vous conter?

SGANARELLE.

Vous l'avez bien stylée :

Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur;
On gagne les esprits par beaucoup de douceur;
Et les soins défiants, les verroux et les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles;
Nous les portons au mal par tant d'austérité,
Et leur sexe demande un peu de liberté.
Vraiment elle en a pris tout son soul, la rusée;
Et la vertu chez elle est fort humanisée.

ARISTE.

Où veut donc aboutir un pareil entretien?

SGANARELLE.

Allez, mon frere aîné, cela vous sied fort bien;
Et je ne voudrois pas pour vingt bonnes pistoles
Que vous n'eussiez ce fruit de vos maximes folles :
On voit ce qu'en deux sœurs nos leçons ont produit;

L'une fuit les galants, et l'autre les poursuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette énigme plus claire...

SGANARELLE.

L'énigme est que son bal est chez monsieur Valere;
Que, de nuit, je l'ai vue y conduire ses pas,
Et qu'à l'heure présente elle est entre ses bras.

ARISTE.

Qui?

SGANARELLE.

Léonor.

ARISTE.

Cessons de railler, je vous prie.

SGANARELLE.

Je raille... Il est fort bon avec sa raillerie!
Pauvre esprit! Je vous dis, et vous redis encor
Que Valere chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle
Avant qu'il eût songé de poursuivre Isabelle.

ARISTE.

Ce discours d'apparence est si fort dépourvu...

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encore en l'ayant vu :
J'enrage. Par ma foi, l'âge ne sert de guere
Quand on n'a pas cela.

(Il met le doigt sur son front.)

ARISTE.

Quoi! voulez-vous, mon frere...?

SGANARELLE.

Mon dieu! je ne veux rien. Suivez-moi seulement;
Votre esprit tout-à-l'heure aura contentement;
Vous verrez si j'impose, et si leur foi donnée
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE.

L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eût pu consentir?

ACTE III, SCENE VI. 131

Moi, qui dans toute chose ai, depuis son enfance,
Montré toujours pour elle entière complaisance,
Et qui cent fois ai fait des protestations
De ne jamais gêner ses inclinations !

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déjà commissaire et notaire :
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare sur-le-champ l'honneur qu'elle a perdu ;
Car je ne pense pas que vous soyez si lâche
De vouloir l'épouser avecque cette tache,
Si vous n'avez encor quelques raisonnements
Pour vous mettre au-dessus de tous les bernements.

ARISTE.

Moi ? Je n'aurai jamais cette foiblesse extrême
De vouloir posséder un cœur malgré lui-même.
Mais je ne saurois croire enfin...

SGANARELLE.

Que de discours !

Allons, ce procès-là continueroit toujours.

SCENE VII.

UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE,
SGANARELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE.

Il ne faut mettre ici nulle force en usage,
Messieurs ; et, si vos vœux ne vont qu'au mariage,
Vos transports en ce lieu se peuvent appaiser.
Tous deux également tendent à s'épouser ;
Et Valere déjà, sur ce qui vous regarde,
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille... ?

LE COMMISSAIRE.

Est renfermée, et ne veut point sortir
Que vos desirs aux leurs ne veuillent consentir.

SCENE VIII.

VALERE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE,
SGANARELLE, ARISTE.

VALERE, *à la fenêtre de sa maison.*

Non, messieurs; et personne ici n'aura l'entrée
Que cette volonté ne m'ait été montrée.
Vous savez qui je suis, et j'ai fait mon devoir
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir.
Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,
Votre main peut aussi m'en signer l'assurance;
Sinon, faites état de m'arracher le jour,
Plutôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.

(bas, à part.)

Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle :
Profitons de l'erreur.

ARISTE, *à Valere.*

Mais est-ce Léonor?

SGANARELLE, *à Ariste.*

Taisez-vous.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Paix donc.

ARISTE.

Je veux savoir...

SGANARELLE.

Encor?

Vous taisez-vous? vous dis-je.

VALERE.

Enfin, quoi qu'il avienne,
Isabelle a ma foi; j'ai de même la sienne,
Et ne suis point un choix, à tout examiner,
Que vous soyez reçus à faire condamner.

ARISTE, à Sganarelle.

Ce qu'il dit là n'est pas...

SGANARELLE.

Taisez-vous, et pour cause;
(à Valere.)

Vous saurez le secret. Oui, sans dire autre chose,
Nous consentons tous deux que vous soyez l'époux
De celle qu'à présent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'est dans ces termes-là que la chose est conçue,
Et le nom est en blanc pour ne l'avoir point vue.
Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

VALERE.

J'y consens de la sorte.

SGANARELLE.

Et moi, je le veux fort.

(à part.) (haut.)

Nous rirons bien tantôt. Là, signez donc, mon frere
L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoi! tout ce mystere...

SGANARELLE.

Diantre! que de façons! Signez, pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Isabelle, et vous de Léonor.

SGANARELLE.

N'êtes-vous pas d'accord, mon frere, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur foi mutuelle?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Signez donc ; j'en fais de même aussi.

ARISTE.

Soit. Je n'y comprends rien.

SGANARELLE.

Vous serez éclairci.

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir.

SGANARELLE, *à Ariste.*

Or ça, je vais vous dire

La fin de cette intrigue.

(Ils se retirent dans le fond du théâtre.)

SCENE IX.

LÉONOR, SGANARELLE, ARISTE, LISETTE.

LÉONOR.

O l'étrange martyre !

Que tous ces jeunes fous me paroissent fâcheux !

Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux près de vous veut se rendre agréable.

LÉONOR.

Et moi, je n'ai rien vu de plus insupportable ;

Et je préférerois le plus simple entretien

A tous les contes bleus de ces diseurs de rien.

Ils croient que tout cede à leur perruque blonde,

Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde,

Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,

Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard ;

Et moi, d'un tel vieillard je prise plus le zèle,

Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle.

Mais n'apperçois-je pas... ?

SGANARELLE, *à Ariste.*

Oui, l'affaire est ainsi.

(*apercevant Léonor.*)

Ah ! je la vois paroître , et sa suivante aussi.

ARISTE.

Léonor , sans courroux , j'ai sujet de me plaindre.
 Vous savez si jamais j'ai voulu vous contraindre ,
 Et si plus de cent fois je n'ai pas protesté
 De laisser à vos vœux leur pleine liberté :
 Cependant votre cœur , méprisant mon suffrage ,
 De foi comme d'amour à mon insu s'engage.
 Je ne me repens pas de mon doux traitement :
 Mais votre procédé me touche assurément ;
 Et c'est une action que n'a pas méritée
 Cette tendre amitié que je vous ai portée.

LÉONOR.

Je ne sais pas sur quoi vous tenez ce discours :
 Mais croyez que je suis la même que toujours ,
 Que rien ne peut pour vous altérer mon estime ,
 Que toute autre amitié me paroîtroit un crime ,
 Et que , si vous voulez satisfaire mes vœux ,
 Un saint nœud dès demain nous unira tous deux.

ARISTE.

Dessus quel fondement venez-vous donc , mon
 frere...?

SGANARELLE.

Quoi ! vous ne sortez pas du logis de Valere ?
 Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui ?
 Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui ?

LÉONOR.

Qui vous a fait de moi de si belles peintures ,
 Et prend soin de forger de telles impostures ?

SCÈNE X.

ISABELLE, VALERE, LÉONOR, ARISTE,
SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN
NOTAIRE, LISETTE, ERGASTE.

ISABELLE.

Ma sœur, je vous demande un généreux pardon,
Si de mes libertés j'ai taché votre nom.

Le pressant embarras d'une surprise extrême
M'a tantôt inspiré ce honteux stratagème :
Votre exemple condamne un tel emportement ;
Mais le sort nous traita tous deux diversement.

(à Sganarelle.)

Pour vous, je ne veux point, monsieur, vous faire
excuse ;

Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse.
Le ciel pour être joints ne nous fit pas tous deux :
Je me suis reconnue indigne de vos feux ;
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre,
Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALERE, à Sganarelle.

Pour moi, je mets ma gloire et mon bien souverain
À la pouvoir, monsieur, tenir de votre main.

ARISTE.

Mon frere, doucement il faut boire la chose :
D'une telle action vos procédés sont cause ;
Et je vois votre sort malheureux à ce point,
Que, vous sachant dupé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE.

Par ma foi, je lui sais bon gré de cette affaire ;
Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire.

LÉONOR.

Je ne sais si ce trait se doit faire estimer,
Mais je sais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERGASTE.

Au sort d'être cocu son ascendant l'expose ;
Et ne l'être qu'en herbe est pour lui douce chose.

SGANARELLE, *sortant de l'accablement
dans lequel il étoit plongé.*

Non , je ne puis sortir de mon étonnement.
Cette ruse d'enfer confond mon jugement ;
Et je ne pense pas que Satan en personne
Puisse être si méchant qu'une telle fripponne.
J'aurois pour elle au feu mis la main que voilà.
Malheureux qui se fie à femme après cela !
La meilleure est toujours en malice féconde ;
C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.
Je renonce à jamais à ce sexe trompeur ,
Et je le donne tout au diable de bon cœur.

ERGASTE.

Bon.

ARISTE.

Allons tous chez moi. Venez , seigneur Valere ;
Nous tâcherons demain d'apaiser sa colere.

LISSETTE, *au parterre.*

Vous , si vous connoissez des maris loups-garous ,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

FIN DE L'ÉCOLE DES MARIS.

LES FACHEUX,
COMÉDIE-BALLET
EN TROIS ACTES.

1661.

A U R O I.

SIRE,

J'AJOUTE une scene à la comédie; et c'est une espece de fâcheux assez insupportable, qu'un homme qui dédie un livre. VOTRE MAJESTÉ en sait des nouvelles plus que personne de son royaume, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle se voit en butte à la furie des épîtres dédicatoires. Mais, bien que je suive l'exemple des autres, et me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'ose dire toutefois à VOTRE MAJESTÉ que ce que j'en ai fait n'est pas tant pour lui présenter un livre que pour avoir lieu de lui rendre graces du succès de cette comédie. Je le dois, SIRE, ce succès qui a passé mon attente, non seulement à cette glorieuse approbation dont VOTRE MAJESTÉ honora d'abord la piece, et qui a entraîné si hautement celle de tout le monde, mais encore à l'ordre qu'elle me donna d'y ajouter un caractere de fâcheux dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées elle-même, et qui a été trouvé par-tout le plus beau morceau de l'ouvrage. Il faut avouer, SIRE, que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité, ni si promptement que cet endroit où VOTRE MAJESTÉ

ÉPITRE DÉDICATOIRE. 141

me commanda de travailler. J'avois une joie à lui obéir qui me valoit bien mieux qu'Apollon et toutes les muses; et je conçois par-là ce que je serois capable d'exécuter pour une comédie entiere, si j'étois inspiré par de pareils commandements. Ceux qui sont nés en un rang élevé peuvent se proposer l'honneur de servir VOTRE MAJESTÉ dans les grands emplois; mais pour moi, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes souhaits; et je crois qu'en quelque façon ce n'est pas être inutile à la France que de contribuer en quelque chose au divertissement de son roi. Quand je n'y réussirai pas, ce ne sera jamais par un défaut de zele ni d'étude, mais seulement par un mauvais destin qui suit assez souvent les meilleures intentions, et qui sans doute affligeroit sensiblement,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

le très humble, très obéissant
et très fidele serviteur ,

M O L I E R E.

AVERTISSEMENT.

JAMAIS entreprise au théâtre ne fut si précipitée que celle-ci; et c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une comédie ait été conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de *l'in-promptu*, et en prétendre de la gloire, mais seulement pour prévenir certaines gens qui pourroient trouver à redire que je n'aie pas mis ici toutes les especes de fâcheux qui se trouvent. Je sais que le nombre en est grand et à la cour et dans la ville, et que, sans épisodes, j'eusse bien pu en composer une comédie de cinq actes bien fournis, et avoir encore de la matiere de reste. Mais, dans le peu de temps qui me fut donné, il m'étoit impossible de faire un grand dessin, et de rêver beaucoup sur le choix de mes personnages et sur la disposition de mon sujet. Je me réduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns; et je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, et que je crus les plus propres à réjouir les augustes personnes devant qui j'avois à paroître: et, pour lier promptement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nœud que je pus trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit être mieux, et si tous ceux qui s'y sont divertis ont ri selon les regles. Le temps viendra de faire imprimer mes remarques sur les piéces que j'aurai faites, et je ne désespere pas de faire voir un jour, en grand auteur, que je puis citer Aristote et Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets assez aux décisions de la multitude, et je tiens aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve, que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sache pour quelle réjouis-

sance la piece fut composée; et cette fête a fait un tel éclat, qu'il n'est pas nécessaire d'en parler : mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornements qu'on a mêlés avec la comédie.

Le dessein étoit de donner un ballet aussi; et, comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de danseurs excellents, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, et l'avis fut de les jeter dans les entr'actes de la comédie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mêmes baladins de venir sous d'autres habits; de sorte que, pour ne point rompre aussi le fil de la piece par ces manieres d'intermedes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comédie : mais comme le temps étoit fort précipité, et que tout cela ne fut pas réglé entièrement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la comédie aussi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en soit, c'est un mélange qui est nouveau pour nos théâtres, et dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité; et comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut servir d'idée à d'autres choses qui pourroient être méditées avec plus de loisir.

D'abord que la toile fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire moi, parut sur le théâtre en habit de ville, et, s'adressant au roi avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en désordre de ce qu'il se trouvoit là seul, et manquoit de temps et d'acteurs pour donner à sa majesté le divertissement qu'elle sembloit attendre. En même temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vue; et l'agréable naïade qui parut dedans s'avança au bord du théâtre, et d'un air héroïque prononça les vers que M. Pellisson avoit faits, et qui servent de prologue.

PROLOGUE.

*Le théâtre représente un jardin orné de termes
et de plusieurs jets d'eau.*

UNE NAIÏADE,
sortant des eaux dans une coquille.

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand roi du
monde,

Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.

Faut-il, en sa faveur, que la terre ou que l'eau

Produisent à vos yeux un spectacle nouveau ?

Qu'il parle, ou qu'il souhaite, il n'est rien d'impos-
sible.

Lui-même n'est-il pas un miracle visible ?

Son regne, si fertile en miracles divers,

N'en demande-t-il pas à tout cet univers ?

Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,

Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste ;

Régler et ses états et ses propres desirs ;

Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs ;

En ses justes projets jamais ne se méprendre ;

Agir incessamment, tout voir et tout entendre ;

Qui peut cela peut tout : il n'a qu'à tout oser,

Et le ciel à ses vœux ne peut rien refuser.

Ces termes marcheront, et, si Louis l'ordonne,

Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.

Hôtesse de leurs troncs, moindres divinités,

C'est Louis qui le veut, sortez, nymphes, sortez ;

Je vous montre l'exemple : il s'agit de lui plaire.

Quittez pour quelque temps votre forme ordinaire,

Et paroissions ensemble aux yeux des spectateurs

Pour ce nouveau théâtre autant de vrais acteurs.

*Plusieurs dryades, accompagnées de faunes
et de satyres, sortent des arbres et des termes.*

Vous, soin de ses sujets, sa plus charmante étude,
Héroïque souci, royale inquiétude,
Laissez-le respirer, et souffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertissement :
Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
Faire obéir les lois, partager les bienfaits,
Par ses propres conseils prévenir vos souhaits,
Maintenir l'univers dans une paix profonde,
Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'hui tout lui plaise, et semble consentir
A l'unique dessein de le bien divertir.
Fâcheux, retirez-vous; ou, s'il faut qu'il vous voie,
Que ce soit seulement pour exciter sa joie.

La naïade emmene avec elle, pour la comédie ; une partie des gens qu'elle a fait paroître , pendant que le reste se met à danser au son des hautbois qui se joignent aux violons.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

DAMIS, tuteur d'Orphise.

ORPHISE.

ERASTE, amoureux d'Orphise.

ALCIDOR,

LISANDRE,

ALCANDRE,

ALCIPPE,

ORANTE,

CLIMENE,

DORANTE,

CARITIDÈS,

ORMIN,

FILINTE,

LA MONTAGNE, valet d'Eraste.

L'ÉPINE, valet de Damis.

LA RIVIÈRE, et deux autres valets d'Eraste.

fâcheux.

ACTEURS DU BALLET.

I. ACTE.

JOUEURS DE MAIL.

CURIEUX.

II. ACTE.

JOUEURS DE BOULE.

FRONDEURS.

SAVETIERS et SAVETIÈRES.

UN JARDINIER.

III. ACTE.

SUISSES.

QUATRE BERGERS.

UNE BERGÈRE.

La scène est à Paris.

LES FACHEUX.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Sous quel astre, bon dieu ! faut-il que je sois né,
Pour être de fâcheux toujours assassiné !
Il semble que par-tout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espece.
Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui :
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui ;
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris, à dîner, de voir la comédie,
Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
Car je m'en sens encor tout ému de colere.
J'étois sur le théâtre en humeur d'écouter
La piece, qu'à plusieurs j'avois ouï vanter ;
Les acteurs commençoient, chacun prêtoit silence ;
Lorsque, d'un air bruyant et plein d'extravagance,
Un homme à grands canons est entré brusquement
En criant, Holà-ho ! un siege promptement !
Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la piece troublée.
Hé ! mon dieu ! nos François, si souvent redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,
Ai-je dit, et faut-il, sur nos défauts extrêmes,

Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,
Et confirmions ainsi, par des éclats de fous,
Ce que chez nos voisins on dit par-tout de nous !
Tandis que là-dessus je haussois les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles :
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas ;
Et traversant encor le théâtre à grands pas ,
Bien que dans les côtés il pût être à son aise ,
Au milieu du devant il a planté sa chaise ,
Et, de son large dos morguant les spectateurs ,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte ;
Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte,
Et se seroit tenu comme il s'étoit posé ,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
Ah ! marquis, m'a-t-il dit prenant près de moi place ,
Comment te portes-tu ? souffre que je t'embrasse.
Au visage sur l'heure un rouge m'est monté
Que l'on me vit connu d'un pareil éventé.
Je l'étois peu pourtant ; mais on en voit paroître
De ces gens qui de rien veulent fort vous connoître,
Dont il faut au saint les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles ,
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissoit ; et moi, pour l'arrêter,
Je serois, ai-je dit, bien aise d'écouter.
Tu n'as point vu ceci, marquis ? Ah ! Dieu me damne !
Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas âne ;
Je sais par quelles lois un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
Là-dessus, de la pièce il m'a fait un sommaire ,
Scene à scene averti de ce qui s'alloit faire ,
Et jusques à des vers qu'il en savoit par cœur ,
Il me les récitoit tout haut avant l'acteur.
J'avois beau m'en défendre, il a poussé sa chance,

Et s'est devers la fin levé long-temps d'avance ;
 Car les gens du bel air , pour agir galamment ,
 Se gardent bien sur-tout d'ouïr le dénouement.
 Je rendois grace au ciel, et croyois , de justice ,
 Qu'avec la comédie eût fini mon supplice ;
 Mais , comme si c'en eût été trop bon marché ,
 Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché ,
 M'a conté ses exploits , ses vertus non communes ,
 Parlé de ses chevaux , de ses bonnes fortunes ,
 Et de ce qu'à la cour il avoit de faveur ,
 Disant qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur.
 Je le remerciois doucement de la tête ,
 Minutant à tous coups quelque retraite honnête :
 Mais lui , pour le quitter me voyant ébranlé ,
 Sortons , ce m'a-t-il dit , le monde est écoulé.
 Et , sortis de ce lieu , me la donnant plus sèche ,
 Marquis , allons au cours faire voir ma caleche :
 Elle est bien entendue , et plus d'un duc et pair
 En fait à mon faiseur faire une du même air.
 Moi de lui rendre grace , et , pour mieux m'en défendre ,
 De dire que j'avois certain repas à rendre.
 Ah ! parbleu , j'en veux être , étant de tes amis ,
 Et manque au maréchal , à qui j'avois promis.
 De la chère , ai-je dit , la dose est trop peu forte
 Pour oser y prier des gens de votre sorte.
 Non , m'a-t-il répondu , je suis sans compliment ,
 Et j'y vais pour causer avec toi seulement ;
 Je suis des grands repas fatigué , je te jure.
 Mais si l'on vous attend , ai-je dit , c'est injure.
 Tu te moques , marquis ; nous nous connoissons
 tous ,
 Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux.
 Je pestois contre moi , l'ame triste et confuse
 Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse ,
 Et ne savois à quoi je devois recourir

Pour sortir d'une peine à me faire mourir ;
 Lorsqu'un carrosse fait de superbe maniere,
 Et comblé de laquais et devant et derriere,
 S'est avec un grand bruit devant nous arrêté,
 D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
 Mon importun et lui, courant à l'embrassade,
 Ont surpris les passants de leur brusque incartade :
 Et, tandis que tous deux étoient précipités
 Dans les convulsions de leurs civilités,
 Je me suis doucement esquivé sans rien dire ;
 Non sans avoir long-temps gémi d'un tel martyre,
 Et maudit le fâcheux dont le zele obstiné
 M'ôtoit au rendez-vous qui m'est ici donné.

LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie.
 Tout ne va pas, monsieur, au gré de notre envie.
 Le ciel veut qu'ici bas chacun ait ses fâcheux,
 Et les hommes seroient sans cela trop heureux.

ÉRASTE.

Mais de tous mes fâcheux le plus fâcheux encore,
 C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,
 Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
 Et malgré ses bontés lui défend de me voir.
 Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise ;
 Et c'est dans cette allée où devoit être Orphise.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
 Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ÉRASTE.

Il est vrai : mais je tremble ; et mon amour extrême
 D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour que vous prouvez si bien
 Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
 Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes
 En revanche lui fait un rien de tous vos crimes.

ÉRASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé ?

LA MONTAGNE.

Quoi ! vous doutez encor d'un amour confirmé ?

ÉRASTE.

Ah ! c'est mal-aisément qu'en pareille matiere
Un cœur bien enflammé prend assurance entiere :
Il craint de se flatter ; et, dans ses divers soins,
Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le moins.
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre rabat par devant se sépare.

ÉRASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

ÉRASTE.

Ouf ! tu m'étrangles ; fat, laisse-le comme il est.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu...

ÉRASTE.

Sottise sans pareille !

Tu m'as d'un coup de dent presque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.

Vos canons...

ÉRASTE.

Laisse-les ; tu prends trop de souci.

LA MONTAGNE.

Ils sont tout chiffonnés.

ÉRASTE.

Je veux qu'ils soient ainsi.

LA MONTAGNE.

Accordez-moi du moins, par grace singuliere,
De frotter ce chapeau qu'on voit plein de poussiere.

ÉRASTE.

Frotte donc, puisqu'il faut que j'en passe par-là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voilà ?

ÉRASTE.

Mon dieu ! dépêche-toi.

LA MONTAGNE.

Ce seroit conscience.

ÉRASTE, *après avoir attendu.*

C'est assez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ÉRASTE.

Il me tue.

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous êtes-vous fourré ?

ÉRASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé ?

LA MONTAGNE.

C'est fait.

ÉRASTE.

Donne-moi donc.

LA MONTAGNE, *laissant tomber le chapeau.*

Hai !

ÉRASTE.

Le voilà par terre !

Je suis fort avancé. Que la fièvre te serre !

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'ôte...

ÉRASTE.

Il ne me plaît pas.

Au diantre tout valet qui vous est sur les bras,
 Qui fatigue son maître, et ne fait que déplaire
 A force de vouloir trancher du nécessaire !

SCÈNE II.

ORPHISE, ALCIDOR, ÉRASTE, LA MONTAGNE.
(*Orphise traverse le fond du théâtre; Alcidor lui donne la main.*)

ÉRASTE.

Mais vois-je pas Orphise? Oui, c'est elle qui vient.
Où va-t-elle si vite? et quel homme la tient?
(*Il la salue comme elle passe; et elle, en passant, détourne la tête.*)

SCÈNE III.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Quoi! me voir en ces lieux devant elle paroître,
Et passer en feignant de ne me pas connoître!
Que croire? Qu'en dis-tu? Parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je ne dis rien de peur d'être fâcheux.

ÉRASTE.

Et c'est l'être en effet que de ne me rien dire
Dans les extrémités d'un si cruel martyre.
Fais donc quelque réponse à mon cœur abattu:
Que dois-je présumer? Parle, qu'en penses-tu?
Dis-moi ton sentiment.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je veux me taire,
Et ne desire point trancher du nécessaire.

ÉRASTE.

Peste l'impertinent! Va-t'en suivre leurs pas;
Vois ce qu'ils deviendront, et ne les quitte pas.

LA MONTAGNE, *revenant sur ses pas.*
Il faut suivre de loin?...

ÉRASTE.

Oui.

LA MONTAGNE, *revenant sur ses pas.*

Sans que l'on me voie,

Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'envoie ?

ÉRASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis

Que par mon ordre exprès ils sont de toi suivis.

LA MONTAGNE, *revenant sur ses pas.*

Vous trouverai-je ici ?

ÉRASTE.

Que le ciel te confonde,

Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde !

SCENE IV.

ÉRASTE, *seul.*

Ah ! que je sens de trouble ! et qu'il m'eût été doux

Qu'on me l'eût fait manquer ce fatal rendez-vous !

Je pensois y trouver toutes choses propices,

Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des supplices.

SCENE V.

LISANDRE, ÉRASTE.

LISANDRE.

Sous ces arbres de loin mes yeux t'ont reconnu,

Cher marquis, et d'abord je suis à toi venu.

Comme à de mes amis, il faut que je te chante

Certain air que j'ai fait de petite courante,

Qui de toute la cour contente les experts,

Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.

J'ai le bien, la naissance, et quelque emploi passable,

Et fais figure en France assez considérable ;

Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je suis,
N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.

(*Il prélude.*)

La, la... Hem, hem, écoute avec soin, je te prie.

(*Il chante sa courante.*)

N'est-elle pas belle ?

ÉRASTE.

Ah !

LISANDRE.

Cette fin est jolie.

(*Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suite.*)

Comment la trouves-tu ?

ÉRASTE.

Fort belle assurément.

LISANDRE.

Les pas que j'en ai faits n'ont pas moins d'agrément,
Et sur-tout la figure a merveilleuse grace.

(*Il chante, parle et danse tout ensemble.*)

Tiens, l'homme passe ainsi, puis la femme repasse :

Ensemble ; puis on quitte ; et la femme vient là.

Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà ?

Ce fleuret ? ces coupés, courant après la belle ?

Dos à dos ; face à face, en se pressant sur elle.

Que t'en semble, marquis ?

ÉRASTE.

Tous ces pas-là sont fins.

LISANDRE.

Je me moque, pour moi, des maîtres baladins.

ÉRASTE.

On le voit.

LISANDRE.

Les pas donc ?

ÉRASTE.

N'ont rien qui ne surprenne.

LISANDRE.

Veux tu par amitié que je te les apprenne ?

ÉRASTE.

Ma foi, pour le présent, j'ai certain embarras...

LISANDRE.

Hé bien donc, ce sera lorsque tu le voudras.
Si j'avois dessus moi ces paroles nouvelles,
Nous les lirions ensemble, et verrions les plus belles.

ÉRASTE.

Une autre fois.

LISANDRE.

Adieu. Baptiste le très cher
N'a point vu ma courante, et je le vais chercher :
Nous avons pour les airs de grandes sympathies ,
Et je veux le prier d'y faire des parties.
(*Il s'en va chantant toujours.*)

SCENE VI.

ÉRASTE, *seul*.

Ciel ! faut il que le rang, dont on veut tout couvrir,
De cent sots tous les jours nous oblige à souffrir,
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences !

SCENE VII.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

Monsieur, Orphise est seule, et vient de ce côté.

ÉRASTE.

Ah ! d'un trouble bien grand je me sens agité !
J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudroit que j'eusse de la haine.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre raison ne sait ce qu'elle veut,

ACTE I, SCENE VII.

157

Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle d'un mot rajuste bien des choses.

ÉRASTE.

Hélas ! je te l'avoue , et déjà cet aspect
A toute ma colere imprime le respect.

SCENE VIII.

ORPHISE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ORPHISE.

Votre front à mes yeux montre peu d'alégresse !
Seroit-ce ma présence , Eraste , qui vous blesse ?
Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ? et sur quels déplaisirs ,
Lorsque vous me voyez , poussez-vous des soupirs ?

ÉRASTE.

Hélas ! pouvez-vous bien me demander , cruelle ,
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle ?
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet ,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait ?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vue
Passer...

ORPHISE, *riant*.

C'est de cela que votre ame est émue ?

ÉRASTE.

Insultez , inhumaine , encore à mon malheur :
Allez , il vous sied mal de railler ma douleur ,
Et d'abuser , ingrate , à maltraiter ma flamme ,
Du foible que pour vous vous savez qu'a mon ame.

ORPHISE.

Certes , il en faut rire , et confesser ici
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainsi.
L'homme dont vous parlez , loin qu'il puisse me
plaître ,
Est un homme fâcheux dont j'ai su me défaire ,

Un de ces importuns et sots officieux
 Qui ne pourroient souffrir qu'on soit seule en des
 lieux,
 Et viennent aussitôt, avec un doux langage,
 Vous donner une main contre qui l'on enrage.
 J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein,
 Et jusqu'à mon carrosse il m'a prêté la main.
 Je m'en suis promptement défaite de la sorte;
 Et j'ai, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ÉRASTE.

A vos discours, Orphise, ajouterai-je foi ?
 Et votre cœur est-il tout sincère pour moi ?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles,
 Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.
 Je suis bien simple encore; et ma sotte bonté...

ÉRASTE.

Ah! ne vous fâchez pas, trop sévère beauté:
 Je veux croire en aveugle, étant sous votre empire,
 Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
 Trompez, si vous voulez, un malheureux amant;
 J'aurai pour vous respect jusques au monument...
 Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre,
 Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre;
 Oui, je souffrirai tout de vos divins appas.
 J'en mourrai: mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

ORPHISE.

Quand de tels sentiments régneront dans votre ame,
 Je saurai de ma part...

SCENE IX.

ALCANDRE, ORPHISE, ÉRASTE,
 LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

(à Orphise.)

Marquis, un mot. Madame,

De grace, pardonnez si je suis indiscret
En osant devant vous lui parler en secret.

(*Orphise sort.*)

SCENE X.

ALCANDRE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

Avec peine, marquis, je te fais la priere :
Mais un homme vient là de me rompre en visiere ,
Et je souhaite fort, pour ne rien reculer ,
Qu'à l'heure de ma part tu l'aïlles appeler.
Tu sais qu'en pareil cas ce seroit avec joie
Que je te le rendrois en la même monnoie.

ÉRASTE, *après avoir été quelque temps
sans parler.*

Je ne veux point ici faire le capitan :
Mais on m'a vu soldat avant que courtisan ;
J'ai servi quatorze ans , et je crois être en passe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grace ,
Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté
Le refus de mon bras me puisse être imputé.
Un duel met les gens en mauvaise posture ;
Et notre roi n'est pas un monarque en peinture.
Il sait faire obéir les plus grands de l'état ,
Et je trouve qu'il fait en digne potentat.
Quand il faut le servir , j'ai du cœur pour le faire ;
Mais je ne m'en sens point , quand il faut lui déplaire.
Je me fais de son ordre une suprême loi :
Pour lui désobéir cherche un autre que moi.
Je te parle, vicomte, avec franchise entiere ,
Et suis ton serviteur en toute autre matiere.
Adieu.

SCENE XI.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Cinquante fois au diable les fâcheux !
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux ?

LA MONTAGNE.

Je ne sais.

ÉRASTE.

Pour savoir où la belle est allée ,
Va-t'en chercher par-tout ; j'attends dans cette allée.

FIN DU PREMIER ACTE.

BALLET DU PREMIER ACTE.

PREMIERE ENTRÉE.

Des joueurs de mail, en criant gare, obligent Eraste à se retirer.

SECONDE ENTRÉE.

Après que les joueurs de mail ont fini, Eraste revient pour attendre Orphise. Des curieux tournent autour de lui pour le connoître, et font qu'il se retire encore pour un moment.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ÉRASTE.

Les fâcheux à la fin se sont-ils écartés ?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les fuis, et les trouve; et, pour second martyr,
Je ne saurois trouver celle que je desire.
Le tonnerre et la pluie ont promptement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé :
Plût au ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent !
Le soleil baisse fort, et je suis étonné
Que mon valet encor ne soit point retourné.

SCENE II.

ALCIPPE, ÉRASTE.

ALCIPPE.

Bon jour.

ÉRASTE, *à part*.

Hé. quoi ! toujours ma flamme divertie !

ALCIPPE.

Console-moi, marquis, d'une étrange partie
Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-Bouvain
A qui je donneroie quinze points et la main.
C'est un coup enragé qui depuis hier m'accable,
Et qui feroit donner tous les joueurs au diable,
Un coup assurément à se pendre en public.

Il ne m'en faut que deux, l'autre a besoin d'un pic :
 Je donne, il en prend six, et demande à refaire ;
 Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
 Je porte l'as de trefle (admire mon malheur),
 L'as, le roi, le valet, le huit et dix de cœur ;
 Et quitte, comme au point alloit la politique,
 Dame et roi de carreau, dix et dame de pique.
 Sur mes cinq cœurs portés, la dame arrive encor,
 Qui me fait justement une quinte major.
 Mais mon homme avec l'as, non sans surprise extrême
 Des bas carreaux sur table étale une sixième :
 J'en avois écarté la dame avec le roi.
 Mais lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,
 Et croyois bien du moins faire deux points uniques.
 Avec les sept carreaux il avoit quatre piques,
 Et, jetant le dernier, m'a mis dans l'embarras
 De ne savoir lequel garder de mes deux as.
 J'ai jeté l'as de cœur, avec raison, me semble ;
 Mais il avoit quitté quatre trefles ensemble,
 Et par un six de cœur je me suis vu capot,
 Sans pouvoir, de dépit, proférer un seul mot.
 Morbleu ! fais-moi raison de ce coup effroyable :
 A moins que l'avoir vu, peut-il être croyable ?

ÉRASTE.

C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du
 sort.

ALCIPPE.

Parbleu ! tu jugeras toi-même si j'ai tort,
 Et si c'est sans raison que ce coup me transporte ;
 Car voici nos deux jeux qu'exprès sur moi je porte.
 Tiens, c'est ici mon port, comme je te l'ai dit ;
 Et voici. . .

ÉRASTE.

J'ai compris le tout par ton récit,
 Et vois de la justice au transport qui t'agite :
 Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte.

Adieu. Console-toi pourtant de ton malheur.

ALCIPPE.

Qui, moi ? j'aurai toujours ce coup-là sur le cœur ;
Et c'est pour ma raison pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.

Il s'en va, et rentre en disant :

Un six de cœur ! Deux points !

ÉRASTE.

En quel lieu sommes-nous ?

De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous.

SCÈNE III.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Ah ! que tu fais languir ma juste impatience !

LA MONTAGNE.

Monsieur, je n'ai pu faire une autre diligence.

ÉRASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle enfin ?

LA MONTAGNE.

Sans doute, et de l'objet qui fait votre destin.

J'ai par son ordre exprès quelque chose à vous dire.

ÉRASTE.

Et quoi ? Déjà mon cœur après ce mot soupire.
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de savoir ce que c'est ?

ÉRASTE.

Oui, dis vite.

LA MONTAGNE.

Monsieur, attendez, s'il vous plaît :

Je me suis à courir presque mis hors d'haleine.

ÉRASTE.

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine ?

LA MONTAGNE.

Puisque vous desirez de savoir promptement
L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,
Je vous dirai. . . Ma foi, sans vous vanter mon zèle,
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle;
Et si. . .

ÉRASTE.

Peste soit, fat, de tes digressions !

LA MONTAGNE.

Ah ! il faut modérer un peu ses passions ;
Et Sénèque. . .

ÉRASTE.

Sénèque est un sot dans ta bouche,
Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Dis-moi ton ordre, tôt.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Votre Orphise. . . Une bête est là dans vos cheveux.

ÉRASTE.

Laisse.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de sa part vous fait dire. . .

ÉRASTE.

Quoi ?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ÉRASTE.

Sais-tu que je ne veux pas rire ?

LA MONTAGNE.

Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Assuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux personnes de cour fâcheuses animales.

ÉRASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir.
Mais, puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,

Laisse-moi méditer.

(*La Montagne sort.*)

J'ai dessein de lui faire

Quelques vers sur un air où je la vois se plaire.

(*Il réve.*)

SCÈNE IV.

ORANTE, CLIMÈNE; ÉRASTE,
dans un coin du théâtre sans être aperçu.

ORANTE.

Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMÈNE.

Croyez-vous l'emporter par obstination ?

ORANTE.

Je pense mes raisons meilleures que les vôtres.

CLIMÈNE.

Je voudrais qu'on ouît les unes et les autres.

ORANTE, *apercevant Eraste.*

J'avise un homme ici qui n'est pas ignorant :

Il pourra nous juger sur notre différend.

Marquis, de grace, un mot ; souffrez qu'on vous appelle

Pour être entre nous deux juge d'une querelle,

D'un débat qu'ont ému nos divers sentiments

Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amants.

ÉRASTE.

C'est une question à vider difficile ;

Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE.

Non, vous nous dites là d'inutiles chansons.

Votre esprit fait du bruit, et nous vous connoissons ;

Nous savons que chacun vous donne à juste titre. . .

ÉRASTE.

Hé ! de grace. . .

ORANTE.

En un mot, vous serez notre arbitre ;
Et ce sont deux moments qu'il vous faut nous
donner.

CLIMENE, à *Orante*.

Vous retenez ici qui doit vous condamner :
Car enfin, s'il est vrai ce que j'en ose croire ,
Monsieur à mes raisons donnera la victoire.

ÉRASTE, à *part*.

Que ne puis-je à mon traître inspirer le souci
D'inventer quelque chose à me tirer d'ici !

ORANTE, à *Climene*.

Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage
Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.
(à *Eraste*.)

Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous
Est de savoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

CLIMENE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée et la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.

CLIMENE.

Et dans mon sentiment je tiens pour le premier.

ORANTE.

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage
A qui fait éclater du respect davantage.

CLIMENE.

Et moi, que si nos vœux doivent paroître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Oui ; mais on voit l'ardeur dont une ame est saisie
Bien mieux dans les respects que dans la jalousie.

CLIMENE.

Et c'est mon sentiment que qui s'attache à nous
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

ORANTE.

Fi ! ne me parlez point pour être amants, Climene,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects et toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux ;
Dont l'ame, que sans cesse un noir transport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En soumet l'innocence à son aveuglement,
Et veut sur un coup-d'œil un éclaircissement ;
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussitôt qu'il naît de leur présence ;
Et, lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,
Veulent que leurs rivaux en soient le fondement ;
Enfin, qui, prenant droit des fureurs de leur zèle,
Ne nous parlent jamais que pour faire querelle,
Osent défendre à tous l'approche de nos cœurs,
Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi, je veux des amants que le respect inspire ;
Et leur soumission marque mieux notre empire.

CLIMENE.

Fi ! ne me parlez point, pour être vrais amants,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportements,
De ces tièdes galants de qui les cœurs paisibles
Tiennent déjà pour eux les choses infaillibles,
N'ont point peur de nous perdre, et laissent, chaque
jour,
Sur trop de confiance endormir leur amour ;
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laissent un champ libre à leur persévérance.
Un amour si tranquille excite mon courroux :
C'est aimer froidement que n'être point jaloux ;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flamme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son ame,
Et, par de prompts transports, donne un signe écla-
tant
De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend.

On s'applaudit alors de son inquiétude ;
 Et, s'il nous fait par fois un traitement trop rude,
 Le plaisir de le voir, soumis à nos genoux,
 S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
 Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous déplaire,
 Sont un charme à calmer toute notre colere.

ORANTE.

Si, pour vous plaire, il faut beaucoup d'emportement,
 Je sais qui vous pourroit donner contentement ;
 Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,
 Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

CLIMENE.

Si, pour vous plaire, il faut n'être jamais jaloux,
 Je sais certaines gens fort commodes pour vous ;
 Des hommes en amour d'une humeur si souffrante,
 Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin par votre arrêt vous devez déclarer
 Celui de qui l'amour vous semble à préférer.
*(Orphise paroît dans le fond du théâtre, et voit
 Eraste entre Orante et Climene.)*

ÉRASTE.

Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,
 Toutes deux à-la-fois je veux vous satisfaire ;
 Et, pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
 Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

CLIMENE.

L'arrêt est plein d'esprit ; mais...

ÉRASTE.

Suffit. J'en suis quitte.

Après ce que j'ai dit, souffrez que je vous quitte.

SCÈNE V.

ORPHISE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *apercevant Orphise, et
allant au-devant d'elle.*

Que vous tardez, madame ! et que j'éprouve bien. . . !

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.

A tort vous m'accusez d'être trop tard venue ;

(*montrant Orante et Climene qui viennent
de sortir.*)

Et vous avez de quoi vous passer de ma vue.

ÉRASTE.

Sans sujet contre moi voulez-vous vous aigrir ?

Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir ?

Ah ! de grace, attendez.

ORPHISE.

Laissez-moi, je vous prie ;

Et songez vous rejoindre à votre compagnie.

SCÈNE VI.

ÉRASTE, *seul.*

Ciel ! faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses et fâcheux

Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux !

Mais allons sur ses pas malgré sa résistance,

Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

SCÈNE VII.

DORANTE, ÉRASTE.

DORANTE.

Ah ! marquis, que l'on voit de fâcheux tous les jours

Venir de nos plaisirs interrompre le cours !
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse
Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ÉRASTE.

Je cherche ici quelqu'un, et ne puis m'arrêter.

DORANTE.

Parbleu ! chemin faisant, je te le veux conter.
Nous étions une troupe assez bien assortie,
Qui pour courir un cerf avions hier fait partie ;
Et nous fîmes coucher sur le pays exprès,
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf qu'un chacun nous disoit cerf dix-cors ;
Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques
j'arrête,

Fut qu'il n'étoit que cerf à sa seconde tête.
Nous avons comme il faut séparé nos relais,
Et déjeûnions en hâte avec quelques œufs frais,
Lorsqu'un franc campagnard avec longue rapiere,
Montant superbement sa jument pouliniere,
Qu'il honoroit du nom de sa bonne jument,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
Nous présentant aussi, pour surcroît de colere,
Un grand benêt de fils aussi sot que son pere.
Il s'est dit grand chasseur, et nous a prié tous
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.
Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
D'un porteur de huchet qui mal-à-propos sonne ;
De ces gens qui, suivis de dix honrets galeux,
Disent, ma mente, et font les chasseurs merveilleux !
Sa demande reçue, et ses vertus prises,
Nous avons tous été frapper à nos brisées.
A trois longueurs de trait, tayaut, voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens. J'appuie, et sonne fort.

Mon cerf débûche, et passe une assez longue plaine;
Et mes chiens après lui, mais si bien en haleine,
Qu'on les auroit couverts tous d'un seul justaucorps.
Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute; et moi, je prends en diligence
Mon cheval alezan. Tu l'as vu ?

ÉRASTE.

Non, je pense.

DORANTE.

Comment ! c'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que ces jours passés j'achetai de Gaveau (1).
Je te laisse à penser si, sur cette matière,
Il voudroit me tromper, lui qui me considère.
Aussi je m'en contente; et jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval ni meilleur ni mieux fait.
Une tête de barbe, avec l'étoile nette;
L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite;
Point d'épaules non plus qu'un lievre; court-jointé,
Et qui fait dans son port voir sa vivacité;
Des pieds, morbleu, des pieds ! le rein double : à vrai
dire,
J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire;
Et sur lui, quoiqu'aux yeux il montrât beau semblant,
Petit-Jean de Gaveau ne montoit qu'en tremblant.
Une croupe en largeur à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu sait ! Bref, c'est une merveille;
Et j'en ai refusé cent pistoles, crois moi,
Au retour d'un cheval amené pour le roi.
Je monte donc dessus, et ma joie étoit pleine
De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine;
Je pousse, et je me trouve en un fort à l'écart,
A la queue de nos chiens, moi seul avec Drécart (2):

(1) Fameux marchand de chevaux.

(2) Fameux piqueur.

Une heure là-dedans notre cerf se fait battre.
J'appuie alors mes chiens, et fais le diable à quatre;
Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux.
Je le relance seul; et tout alloit des mieux,
Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre :
Une part de mes chiens se sépare de l'autre,
Et je les vois, marquis, comme tu peux penser,
Chasser tous avec crainte, et Finaut balancer;
Il se rabat soudain, dont j'eus l'ame ravie;
Il empaume la voie; et moi, je sonne et crie,
A Finaut! à Finaut! J'en revois à plaisir
Sur une taupinière, et re-sonne à loisir.
Quelques chiens revenoient à moi, quand, pour dis-
grace,
Le jeune cerf, marquis, à mon campagnard passe.
Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
Et crie à pleine voix, tayaut! tayaut! tayaut!
Mes chiens me quittent tous, et vont à ma pécore:
J'y pousse, et j'en revois dans le chemin encore,
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'œil,
Que je connus le change, et sentis un grand deuil.
J'ai beau lui faire voir toutes les différences
Des pinces de mon cerf et de ses connoissances,
Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,
Que c'est le cerf de meute; et par ce différend
Il donne temps aux chiens d'aller loin. J'en enrage;
Et, pestant de bon cœur contre le personnage,
Je pousse mon cheval et par haut et par bas,
Qui plioit des gaulis aussi gros que le bras :
Je ramène les chiens à ma première voie,
Qui vont, en me donnant une excessive joie,
Requérir notre cerf, comme s'ils l'eussent vu.
Ils le relancent : mais ce coup est-il prévu !
A te dire le vrai, cher marquis, il m'assomme :
Notre cerf relancé va passer à notre homme,
Qui, croyant faire un coup de chasseur fort vanté,

D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté
Lui donne justement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie, Ah ! j'ai mis bas la bête.
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon dieu !
Pour courre un cerf ! Pour moi, venant dessus le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ÉRASTE.

Tu ne pouvois mieux faire, et ta prudence est rare :
C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare.
Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part
Où nous ne craignons point de chasseur campagnard.

ÉRASTE.

(*seul.*)

Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience.
Cherchons à m'excuser avecque diligence.

FIN DU SECOND ACTE.

BALLET DU SECOND ACTE.

PREMIERE ENTRÉE.

Des joueurs de boule arrêtent Eraste pour mesurer un coup sur lequel ils sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, et leur laisse danser un pas composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce jeu.

SECONDE ENTRÉE.

De petits frondeurs le viennent interrompre, qui sont chassés ensuite.

TROISIEME ENTRÉE.

Des savetiers et des savetieres, leurs peres, et autres, sont aussi chassés à leur tour.

QUATRIEME ENTRÉE.

Un jardinier danse seul, et se retire pour faire place au troisieme acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

IL est vrai, d'un côté mes soins ont réussi,
Cet adorable objet enfin s'est adouci ;
Mais d'un autre on m'accable, et les astres sévères
Ont contre mon amour redoublé leurs coleres.
Oui, Damis son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppose au plus doux de mes vœux,
A son aimable niece a défendu ma vue,
Et vent d'un autre époux la voir demain pourvue.
Orphise toutefois, malgré son désaveu,
Daigne accorder ce soir une grace à mon feu ;
Et j'ai fait consentir l'esprit de cette belle
A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
L'amour aime sur-tout les secretes faveurs ;
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs ;
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grace suprême.
Je vais au rendez-vous, c'en est l'heure à-peu-près ;
Puis, je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

LA MONTAGNE.

Suivrai-je vos pas ?

ÉRASTE.

Non. Je craindrois que pent-être
A quelques yeux suspects tu me fisses connoître.

LA MONTAGNE.

Mais....

ÉRASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois suivre vos lois :

Mais au moins si de loin...

ÉRASTE.

Te tairas-tu, vingt fois ?

Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode

De te rendre à toute heure un valet incommode ?

SCÈNE II.

CARITIDES, ÉRASTE.

CARITIDÈS.

Monsieur, le temps répugne à l'honneur de vous voir ;

Le matin est plus propre à rendre un tel devoir :

Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile ;

Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville :

Au moins messieurs vos gens me l'assurent ainsi ;

Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.

Encore est-ce un grand heur dont le destin m'honore ;

Car, deux moments plus tard, je vous manquais

encore.

ÉRASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moi ?

CARITIDÈS.

Je m'acquitte, monsieur, de ce que je vous doi,

Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire.

Si...

ÉRASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire ?

CARITIDÈS.

Comme le rang, l'esprit, la générosité,

Que chacun vante en vous...

ÉRASTE.

Oui, je suis fort vanté.

Passons, monsieur.

CARITIDÈS.

Monsieur, c'est une peine extrême
Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-même;
Et toujours près des grands on doit être introduit
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avecque poids débite
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
Pour moi, j'aurois voulu que des gens bien instruits
Vous eussent pu, monsieur, dire ce que je suis.

ÉRASTE.

Je vois assez, monsieur, ce que vous pouvez être,
Et votre seul abord le peut faire connoître.

CARITIDÈS.

Oui, je suis un savant charmé de vos vertus :
Non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en *us*,
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine :
Cenx qu'on habille en grec ont bien meilleure mine;
Et pour en avoir un qui se termine en *ès*,
Je me fais appeler monsieur Caritidès.

ÉRASTE.

Monsieur Caritidès, soit. Qu'avez-vous à dire ?

CARITIDÈS.

C'est un placet, monsieur, que je voudrois vous lire,
Et que, dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au roi.

ÉRASTE.

Hé! monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDÈS.

Il est vrai que le roi fait cette grace extrême;
Mais, par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchants placets, monsieur, sont présentés,
Qu'ils étouffent les bons; et l'espoir où je fonde

Est qu'on donne le mien quand le prince est sans monde.

ÉRASTE.

Hé bien ! vous le pouvez, et prendre votre temps.

CARITIDÈS.

Ah ! monsieur, les huissiers sont de terribles gens !
Ils traitent les savants de faquins à nasardes,
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitements qu'il me faut endurer
Pour jamais de la cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçu l'espérance certaine
Qu'après de notre roi vous serez mon Mécène.
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

ÉRASTE.

Hé bien, donnez-moi donc ; je le présenterai.

CARITIDÈS.

Le voici. Mais au moins oyez-en la lecture.

ÉRASTE.

Non...

CARITIDÈS.

C'est pour être instruit, monsieur : je vous conjure.

PLACET AU ROI.

SIRE,

« Votre très humble, très obéissant, très fidele et
« très savant sujet et serviteur Caritidès, François de
« nation, Grec de profession, ayant considéré les
« grands et notables abus qui se commettent aux in-
« scriptions des enseignes des maisons, boutiques,
« cabarets, jeux de boule, et autres lieux de votre
« bonne ville de Paris, en ce que certains ignorants,
« compositeurs desdites inscriptions, renversent, par
« une barbare, perniciuse et détestable orthographe,
« toute sorte de sens et de raison, sans aucun égard

« d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie quel-
 « conque, au grand scandale de la république des
 « lettres, et de la nation françoise, qui se décrie et se
 « déshonore par lesdits abus et fautes grossieres envers
 « les étrangers, notamment envers les Allemands, cu-
 « rieux lecteurs et spectateurs desdites inscriptions...

ÉRASTE.

Ce placet est fort long, et pourroit bien fâcher.

CARITIDÈS.

Ah! monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

(*Il continue.*)

« supplie humblement VOTRE MAJESTÉ de créer, pour
 « le bien de son état et la gloire de son empire, une
 « charge de contrôleur, intendant, correcteur, re-
 « viseur et restaurateur général desdites inscriptions,
 « et d'icelle honorer le suppliant, tant en considéra-
 « tion de son rare et éminent savoir, que des grands
 « et signalés services qu'il a rendus à l'état et à VOTRE
 « MAJESTÉ, en faisant l'anagramme de VOTREDITE
 « MAJESTÉ, en françois, latin, grec, hébreu, syriaque,
 « chaldéen, arabe... »

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Fort bien. Donnez-le vite, et faites la retraite.

Il sera vu du roi; c'est une affaire faite.

CARITIDÈS.

Hélas! monsieur, c'est tout que montrer mon placet.

Si le roi le peut voir, je suis sûr de mon fait;

Car, comme sa justice en toute chose est grande,

Il ne pourra jamais refuser ma demande.

Au reste, pour porter au ciel votre renom,

Donnez-moi par écrit votre nom et surnom;

J'en veux faire un poëme en forme d'acrostiche

Dans les deux bouts du vers et dans chaque hémis-
 stiche.

ÉRASTE.

Oui, vous l'aurez demain, monsieur Caritidès.

(*seul.*)

Ma foi, de tels savants sont des ânes bien faits.
J'aurois dans d'autres temps bien ri de sa sottise.

SCENE III.

ORMIN, ÉRASTE.

ORMIN.

Bien qu'une grande affaire en ce lieu me conduise,
J'ai voulu qu'il sortît avant que vous parler.

ÉRASTE.

Fort bien. Mais dépêchons; car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à-peu-près que l'homme qui vous quitte
Vous a fort ennuyé, monsieur, par sa visite.
C'est un vieux importun qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.
Au Mail, au Luxembourg, et dans les Tuileries,
Il fatigue le monde avec ses rêveries;
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces savantas qui ne sont bons à rien.
Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,
Puisque je viens, monsieur, faire votre fortune.

ÉRASTE, *bas, à part.*

Voici quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien,
Et nous viennent toujours promettre tant de bien.

(*haut.*)

Vous avez fait, monsieur, cette bénite pierre
Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre?

ORMIN.

La plaisante pensée, hélas! où vous voilà!
Dieu me garde, monsieur, d'être de ces fous-là!
Je ne me repais point de visions frivoles,
Et je vous porte ici les solides paroles
D'un avis que par vous je veux donner au roi,

Et que tout cacheté je conserve sur moi :
 Non de ces sots projets , de ces chimères vaines ,
 Dont les surintendants ont les oreilles pleines ;
 Non de ces gueux d'avis dont les prétentions
 Ne parlent que de vingt ou trente millions ;
 Mais un qui , tous les ans , à si peu qu'on le monte ,
 En peut donner au roi quatre cents de bon compte ,
 Avec facilité , sans risque ni soupçon ,
 Et sans fouler le peuple en aucune façon ;
 Enfin , c'est un avis d'un gain inconcevable ,
 Et que du premier mot on trouvera faisable.
 Oui , pourvu que par vous je puisse être poussé...

ÉRASTE.

Soit , nous en parlerons. Je suis un peu pressé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le silence ,
 Je vous découvrerois cet avis d'importance.

ÉRASTE.

Non , non , je ne veux point savoir votre secret.

ORMIN.

Monsieur , pour le trahir je vous crois trop discret ,
 Et veux avec franchise en deux mots vous l'apprendre.

Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.

(*Après avoir regardé si personne ne l'écoute ,
 il s'approche de l'oreille d'Eraste.*)

Cet avis merveilleux dont je suis l'inventeur
 Est que...

ÉRASTE.

D'un peu plus loin , et pour cause , monsieur.

ORMIN.

Vous voyez le grand gain , sans qu'il faille le dire ,
 Que de ses ports de mer le roi tous les ans tire :
 Or l'avis , dont encor nul ne s'est avisé ,
 Est qu'il faut de la France , et c'est un coup aisé ,
 En fameux ports de mer mettre toutes les côtes.

Ce seroit pour monter à des sommes très hautes;
Et si...

ÉRASTE.

L'avis est bon, et plaira fort au roi.
Adieu. Nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins appuyez-moi
Pour en avoir ouvert les premières paroles.

ÉRASTE.

Oui, oui.

ORMIN.

Si vous vouliez me prêter deux pistoles,
Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
Monsieur....

ÉRASTE.

(*Il donne deux louis à Ormin.*) (seul.)
Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix
De tous les importuns je pusse me voir quitte!
Voyez quel contre-temps prend ici leur visite!
Je pense qu'à la fin je pourrai bien sortir.
Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir?

SCENE IV.

FILINTE, ÉRASTE.

FILINTE.

Marquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

ÉRASTE.

Quoi?

FILINTE.

Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ÉRASTE.

A moi?

FILINTE.

Que te sert-il de le dissimuler?
Je sais de bonne part qu'on t'a fait appeler;

Et, comme ton ami, quoi qu'il en réussisse,
Je te viens contre tous faire offre de service.

ÉRASTE.

Je te suis obligé; mais crois que tu me fais...

FILINTE.

Tu ne l'avoueras pas, mais tu sors sans valets.
Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ÉRASTE, *à part*.

Ah! j'enrage!

FILINTE.

A quoi bon de te cacher de moi?

ÉRASTE.

Je te jure, marquis, qu'on s'est moqué de toi.

FILINTE.

En vain tu t'en défends.

ÉRASTE.

Que le ciel me foudroie,

Si d'aucun démêlé...

FILINTE.

Tu penses qu'on te croie?

ÉRASTE.

Hé! mon dieu! je te dis et ne déguise point
Que...

FILINTE.

Ne me crois pas dupe et crédule à ce point.

ÉRASTE.

Veux-tu m'obliger?

FILINTE.

Non.

ÉRASTE.

Laisse-moi, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, marquis.

ÉRASTE.

Une galanterie

En certain lieu, ce soir...

FILINTE.

Je ne te quitte pas;

En quel lieu que ce soit je veux suivre tes pas.

ÉRASTE.

Parbleu, puisque tu veux que j'aie une querelle,

Je consens à l'avoir pour contenter ton zèle.

Ce sera contre toi, qui me fais enrager,

Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FILINTE.

C'est fort mal d'un ami recevoir le service.

Mais puisque je vous rends un si mauvais office,

Adieu. Vuidez sans moi tout ce que vous aurez.

ÉRASTE.

Vous serez mon ami quand vous me quitterez.

(seul.)

Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée!

Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

SCÈNE V.

DAMIS, L'ÉPINE, ÉRASTE, LA RIVIERE
et ses compagnons.

DAMIS, *à part.*

Quoi! malgré moi le traître espère l'obtenir!

Ah! mon juste courroux le saura prévenir.

ÉRASTE, *à part.*

J'entrevois là quelqu'un sur la porte d'Orphise!

Quoi! toujours quelque obstacle aux feux qu'elle
autorise!

DAMIS, *à l'Épine.*

Oui, j'ai su que ma niece, en dépit de mes soins,

Doit voir ce soir chez elle Eraste sans témoins.

LA RIVIERE, *à ses compagnons.*

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître?

Approchons doucement sans nous faire connoître.

DAMIS, *à l'Epine.*

Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
Il faut de mille coups percer son traître sein.
Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire,
Pour les mettre en embûche aux lieux que je desire,
Afin qu'au nom d'Eraste on soit prêt à venger
Mon honneur que ses feux ont l'orgueil d'outrager,
A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans son sang sa flamme criminelle.

LA RIVIERE, *attaquant Damis avec ses
compagnons.*

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traître, tu trouveras en nous à qui parler.

ÉRASTE.

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur
me presse

De secourir ici l'oncle de ma maîtresse,

(*à Damis.*)

Je suis à vous, monsieur.

(*Il met l'épée à la main contre la Riviere et
ses compagnons, qu'il met en fuite.*)

DAMIS.

O ciel! par quel secours

D'un trépas assuré vois-je sauver mes jours?

A qui suis-je obligé d'un si rare service?

ÉRASTE, *revenant.*

Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS.

Ciel! puis-je à mon oreille ajouter quelque foi?

Est-ce la main d'Eraste...?

ÉRASTE.

Oui, oui, monsieur, c'est moi.

Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,

Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.

DAMIS.

Quoi! celui dont j'avois résolu le trépas

Est celui qui pour moi vient d'employer son bras !
 Ah ! c'en est trop ; mon cœur est contraint de se rendre ;
 Et, quoi que votre amour ce soir ait pu prétendre,
 Ce trait si surprenant de générosité
 Doit étouffer en moi toute animosité.
 Je rougis de ma faute, et blâme mon caprice.
 Ma haine trop long-temps vous a fait injustice ;
 Et, pour la condamner par un éclat fameux,
 Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux.

SCENE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE.

ORPHISE, *sortant de chez elle avec un flambeau.*
 Monsieur, quelle aventure a d'un trouble effroyable...?

DAMIS.

Ma niece, elle n'a rien que de très agréable,
 Puisqu'après tant de vœux que j'ai blâmés en vous
 C'est elle qui vous donne Eraste pour époux.
 Son bras a repoussé le trépas que j'évite,
 Et je veux envers lui que votre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,
 J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.

ÉRASTE.

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,
 Qu'en ce ravissement je doute si je veille.

DAMIS.

Célébrons l'heureux sort dont vous allez jouir,
 Et que nos violons viennent nous réjouir.

(*On frappe à la porte de Damis.*)

ÉRASTE,

Qui frappe là si fort ?

SCENE VII.

DAMIS, ORPHISE, ÉRASTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Monsieur, ce sont des masques
Qui portent des crinscrins et des tambours de Bas-
ques.

(*Les masques entrent, qui occupent toute la
place.*)

ÉRASTE.

Quoi ! toujours des fâcheux ? Holà ! Suisses, ici ;
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

BALLET DU TROISIEME ACTE.

PREMIERE ENTRÉE.

Des Suisses avec des hallebardes chassent tous les masques fâcheux, et se retirent ensuite pour laisser danser.

SECONDE ENTRÉE.

Quatre bergers et une bergere ferment le divertissement.

FIN DES FACHEUX.

**L'ÉCOLE
DES FEMMES,**

**COMÉDIE
EN CINQ ACTES.**

1662.

A M A D A M E.

MADAME,

J E suis le plus embarrassé homme du monde lorsqu'il me faut dédier un livre; et je me trouve si peu fait au style d'épître dédicatoire, que je ne sais par où sortir de celle-ci. Un autre auteur qui seroit à ma place trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOTRE ALTESSE ROYALE sur ce titre de *l'Ecole des femmes*, et l'offre qu'il vous en feroit. Mais, pour moi, MADAME, je vous avoue mon foible: je ne sais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; et quelques belles lumières que mes confreres les auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que VOTRE ALTESSE ROYALE pourroit avoir à démêler avec la comédie que je lui présente. On n'est pas en peine, sans doute, comme il faut faire pour vous louer: la matière, MADAME, ne saute que trop aux yeux; et de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire et qualités sur qualités. Vous en avez, MADAME, du côté du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des graces et de l'esprit et du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE. 191

font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous : je veux dire cette douceur pleine de charmes dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez, cette bonté tout obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paroître pour tout le monde. Et ce sont particulièrement ces dernières pour qui je suis, et dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, MADAME, je ne sais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes ; et ce sont choses, à mon avis, et d'une trop vaste étendue, et d'un mérite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une épître et les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, MADAME, je ne vois rien à faire ici pour moi que de vous dédier simplement ma comédie, et de vous assurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

le très humble, très obéissant
et très obligé serviteur

MOLIERE.

PRÉFACE.

BIEN des gens ont frondé d'abord cette comédie : mais les rieurs ont été pour elle ; et tout le mal qu'on en a pu dire n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente. Je sais qu'on attend de moi dans cette impression quelque préface qui réponde aux censeurs, et rende raison de mon ouvrage ; et sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres : mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet est déjà dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sais encore ce que je ferai. L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comédie, me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce. Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvais un soir : et d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même ; et je fus étonné que, deux jours après, il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière, à la vérité, beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvais des choses trop avantageuses pour moi ; et j'eus peur que, si je produisois cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha, par quelque considération, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sais ce qui en sera ; et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette

préface ce qu'on verra dans la critique, en cas que je me résolve à la faire paroître. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens ; car pour moi je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma comédie ; et je souhaite que toutes celles que je pourrai faire soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste soit de même.

ACTEURS.

ARNOLPHE ou **LA SOUCHE**.

AGNÈS, fille d'Enrique.

HORACE, amant d'Agnès, fils d'Oronte.

CHRYSAUDE, ami d'Arnolphe.

ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde et père d'Agnès.

ORONTE, père d'Horace et ami d'Arnolphe.

ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe.

GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe.

UN NOTAIRE.

*La scène est à Paris, dans une place d'un
fauxbourg.*

L'ÉCOLE DES FEMMES.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRYSALDE.
Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main ?

ARNOLPHE.
Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

CHRYSALDE.
Nous sommes ici seuls ; et l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur ?
Votre dessein pour vous me fait trembler de peur ;
Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE.
Il est vrai, notre ami, peut-être que, chez vous,
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous ;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient par-tout l'infailible apanage.

CHRYSALDE.
Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant ;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie

Dont cent pauvres maris ont souffert la fuie :
 Car enfin vous savez qu'il n'est grands ni petits
 Que de votre critique on ait vus garantis ;
 Que vos plus grands plaisirs sont, par-tout où vous
 êtes,
 De faire cent éclats des intrigues secretes...

ARNOLPHE.

Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi
 Où l'on ait des maris si patients qu'ici ?
 Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les especes,
 Qui sont accommodés chez eux de toutes pieces ?
 L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
 A ceux qui prennent soin de le faire cornard :
 L'autre un peu plus heureux, mais non pas moins
 infâme,
 Voit faire tous les jours des présents à sa femme,
 Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
 Parcequ'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
 L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de gueres :
 L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,
 Et, voyant arriver chez lui le damoiseau,
 Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.
 L'une de son galant, en adroite femelle,
 Fait fausse confidence à son époux fidele,
 Qui dort en sûreté sur un pareil appas,
 Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas :
 L'autre, pour se purger de sa magnificence,
 Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense ;
 Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
 Sur les gains qu'elle fait rend des graces à Dieu.
 Enfin ce sont par-tout des sujets de satire ;
 Et, comme spectateur, ne puis-je pas en rire ?
 Puis-je pas de nos sots... ?

CHRYSALE.

Oui : mais qui rit d'autrui
 Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.

J'entends parler le monde ; et des gens se délassent
 A venir débiter les choses qui se passent :
 Mais , quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis ,
 Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.
 J'y suis assez modeste : et bien qu'aux occurrences
 Je puisse condamner certaines tolérances ,
 Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
 Ce que quelques maris souffrent paisiblement ,
 Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire ;
 Car enfin il faut craindre un revers de satire ,
 Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
 De ce qu'on pourra faire , ou bien ne faire pas.
 Ainsi , quand à mon front , par un sort qui tout mène ,
 Il seroit arrivé quelque disgrâce humaine ,
 Après mon procédé , je suis presque certain
 Qu'on se contentera de s'en rire sous main :
 Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage
 Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
 Mais de vous , cher compere , il en est autrement ;
 Je vous le dis encor , vous risquez diablement.
 Comme sur les maris accusés de souffrance
 De tout temps votre langue a daubé d'importance ,
 Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné ,
 Vous devez marcher droit pour n'être point berné ;
 Et , s'il faut que sur vous on ait la moindre prise ,
 Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise ,
 Et...

ARNOLPHE.

Mon dieu ! notre ami , ne vous tourmentez point.
 Bien rusé qui pourra m'attraper sur ce point.
 Je sais les tours rusés et les subtiles trames
 Dont pour nous en planter savent user les femmes ;
 Et , comme on est dupé par leurs dextérités ,
 Contre cet accident j'ai pris mes sûretés ;
 Et celle que j'épouse a toute l'innocence
 Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRYSALE.

Hé ! que prétendez-vous ? qu'une sotte en un mot... ?

ARNOLPHE.

Epouser une sotte est pour n'être point sot.
 Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage :
 Mais une femme habile est un mauvais présage ;
 Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
 Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
 Moi, j'irois me charger d'une spirituelle
 Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle,
 Qui de prose et de vers feroit de doux écrits,
 Et que visiteroient marquis et beaux esprits,
 Tandis que, sous le nom du mari de madame,
 Je serois comme un saint que pas un ne réclame ?
 Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut ;
 Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
 Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,
 Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime ;
 Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
 Et qu'on vienne à lui dire à son tour, Qu'y met-on ?
 Je veux qu'elle réponde, Une tarte à la crème ;
 En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême :
 Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
 De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre, et filer.

CHRYSALE.

Une femme stupide est donc votre marotte ?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide bien sotte,
 Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

CHRYSALE.

L'esprit et la beauté...

ARNOLPHE.

L'honnêteté suffit.

CHRYSALE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
 Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête ?

Oùtre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idée
La sûreté d'un front puisse être bien fondée?
Une femme d'esprit peut trahir son devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle ose le vouloir;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire
Sans en avoir l'envie et sans penser le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond :
Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte,
Prêchez, patrocinez jusqu'à la pentecôte;
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYSALE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a sa méthode.

En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode :
Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise et pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans :
Sa mere se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée;
Et la bonne paysanne, apprenant mon desir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique,
C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploieroit
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit.
Dieu merci, le succès a suivi mon attente;
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,

Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait
 Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
 Je l'ai donc retirée; et, comme ma demeure
 A cent sortes de gens est ouverte à toute heure,
 Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
 Dans cette autre maison où nul ne me vient voir;
 Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
 Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
 Vous me direz, Pourquoi cette narration ?
 C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
 Le résultat de tout est qu'en ami fidele
 Ce soir je vous invite à souper avec elle;
 Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
 Et voir si de mon choix on doit me condamner.

CHRYSALE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conférence,
 Juger de sa personne et de son innocence.

CHRYSALE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
 Ne peut...

ARNOLPHE.

La vérité passe encoor mon récit.
 Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
 Et par fois elle en dit dont je pâme de rire.
 L'autre jour, pourroit-on se le persuader ?
 Elle étoit fort en peine, et me vint demander,
 Avec une innocence à nulle autre pareille,
 Si les enfants qu'on fait se faisoient par l'oreille.

CHRYSALE.

Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...

ARNOLPHE.

Bon !

Me voulez-vous toujours appeler de ce nom ?

CHRYSALE.

Ah ! malgré que j'en aie , il me vient à la bouche ,
Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser
A quarante-deux ans de vous débaptiser ,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie ?

ARNOLPHE.

Outre que la maison par ce nom se connoît ,
La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.

CHRYSALE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ses peres
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimeres !
De la plupart des gens c'est la démangeaison ;
Et , sans vous embrasser dans la comparaison ,
Je sais un paysan qu'on appeloit Gros-Pierre ,
Qui , n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de
terre ,

Y fit tout alentour faire un fossé bourbeux ,
Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemple de la sorte.
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte :
J'y vois de la raison , j'y trouve des appas ;
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRYSALE.

Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre ,
Et je vois même encor des adresses de lettre...

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit ;
Mais vous...

CHRYSALE.

Soit : là-dessus nous n'aurons point de bruit ;
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
A ne vous plus nommer que monsieur de la Souche.

ARNOLPHE.

Adieu. Je frappe ici pour donner le bon jour,
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRYSAUDE, *à part, en s'en allant.*

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

ARNOLPHE, *seul.*

Il est un peu blessé de certaines matières.
Chose étrange de voir comme avec passion
Un chacun est chaussé de son opinion !

(Il frappe à sa porte.)

Holà !

SCENE II.

ARNOLPHE; ALAIN ET GEORGETTE
dans la maison.

ALAIN.

Qui heurte ?

ARNOLPHE.

à part.

Ouvrez. On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence.

ALAIN.

Qui va là ?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette !

GEORGETTE.

Hé bien ?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE.

Va-s-y toi.

ALAIN.

Va-s-y toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie

Pour me laisser dehors ! Holà ho ! je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain !

ALAIN.

Quoi ?

GEORGETTE.

C'est monsien.

Ouvre vite.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je souffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte

N'aura point à manger de plus de quatre jours.

Ah !

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir, quand j'y cours ?

ALAIN.

Pourquoi plutôt que moi ? Le plaisant stratagème !

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte toi, toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aie ici l'ame bien patiente !

ALAIN, *en entrant.*

Au moins, c'est moi, monsieur.

GEORGETTE, *en entrant.*

Je suis votre servante ;

C'est moi.

ALAIN.

Sans le respect de monsieur que voilà,

Je te...

ARNOLPHE, *recevant un coup d'Alain.*

Peste !

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaud-là !

ALAIN

C'est elle aussi, monsieur.

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.

Songez à me répondre, et laissons la fadaise.

Hé bien ! Alain, comment se porte-t-on ici ?

ALAIN.

Monsieur, nous nous...

(*Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.*)

Monsieur, nous nous por...
(*Arnolphe l'ôte encore.*)

Dieu merci,

Nous nous...

ARNOLPHE, *ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, et le jetant par terre.*

Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi, le chapeau sur la tête?

ALAIN.

Vous faites bien, j'ai tort.

ARNOLPHE, *à Alain.*

Faites descendre Agnès.

SCENE III.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non!

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc.. ?

GEORGETTE.

Oui, je meure.

Elle vous croyoit voir de retour à toute heure ;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous
Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous.

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main ! c'est un bon témoignage.
Hé bien, Agnès, je suis de retour du voyage :
En êtes-vous bien aise ?

AGNÈS.

Oui, monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée ?

AGNÈS.

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah ! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser

AGNÈS.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.

Que faites-vous donc là ?

AGNÈS.

Je me fais des cornettes.

Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ah ! voilà qui va bien ! Allez, montez là-haut :
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt,
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

SCENE V.

ARNOLPHE, *seul*.

Héroïnes du temps, mesdames les savantes,
Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments,

Je défie à-la-fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science,
De valoir cette honnête et pudique ignorance.
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui;
Et pourvu que l'honneur soit...

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Que vois-je ! Est-ce... ? Oui.
Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même,
Hor...

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah ! joie extrême !

Et depuis quand ici ?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vraiment ?

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'étois à la campagne.

HORACE.

Oui, depuis dix journées.

ARNOLPHE.

Oh ! comme les enfants croissent en peu d'années !
J'admire de le voir au point où le voilà,

Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais de grace, Oronte votre pere,
Mon bon et cher ami que j'estime et révere,
Que fait-il à présent ? Est-il toujours gaillard ?
A tout ce qui le touche il sait que je prends part :
Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble,
Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

HORACE.

Il est, seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous :
Et j'avois de sa part une lettre pour vous ;
Mais depuis par une autre il m'apprend sa venue,
Et la raison encor ne m'en est pas connue.
Savez-vous qui peut être un de vos citoyens
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique ?

ARNOLPHE.

Non. Mais vous a-t-on dit comme on le nomme ?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon pere m'en parle, et qu'il est revenu,
Comme s'il devoit m'être entièrement connu,
Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre
Pour un fait important que ne dit pas sa lettre.
(*Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.*)

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joie à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.
(*après avoir lu la lettre.*)

Il faut pour les amis des lettres moins civiles,
Et tous ces compliments sont choses inutiles.

Sans qu'il prît le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE.

Laissons ce style.

Hé bien! comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuse en citoyens, superbe en bâtiments;
Et j'en crois merveilleux les divertissements.

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise:
Mais pour ceux que du nom de galants on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,
Car les femmes y sont faites à coqueter:
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,
Et les maris aussi les plus benins du monde;
C'est un plaisir de prince, et des tours que je voi
Je me donne souvent la comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déjà féru quelqu'une.
Vous est-il point encore arrivé de fortune?
Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour eu ces lieux en certaine aventure,
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE, *à part.*

Bon! Voici de nouveau quelque conte gaillard;

Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais, de grace, qu'au moins ces choses soient secrètes.

ARNOLPHE.

Oh!

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc avec pleine franchise
Qu'ici d'une beauté mon ame s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès,
Et, sans trop me vanter ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE, *en riant.*

Et c'est ?

HORACE, *lui montrant le logis d'Agnès.*

Un jeune objet qui loge en ce logis
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis ;
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde,
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir ;
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vu
Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvu :
C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! je crevé !

HORACE.

Pour l'homme.

C'est, je crois, de la Zousse, ou Source, qu'on le
nomme ;

Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom :

Riche, à ce qu'on m'a dit ; mais des plus sensés, non.

Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoissez-vous point ?

ARNOLPHE, *à part.*

La fâcheuse pilule !

HORACE.

Hé ! vous ne dites mot ?

ARNOLPHE.

Et oui, je le connoi.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas ?

ARNOLPHE.

Hé...

HORACE.

Qu'en dites-vous ? Quoi ?

Hé, c'est-à-dire, oui. Jaloux à faire rire ?

Sot ? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.

Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.

C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir ;

Et ce seroit péché qu'une beauté si rare

Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.

Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus
doux

Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux ;

Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise

N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.

Vous savez mieux que moi, quels que soient nos ef-
forts,

Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,

Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,

En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.

Vous me semblez chagrin ! Seroit-ce qu'en effet

Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait ?

ARNOLPHE.

Non, c'est que je songeois...

HORACE.

Cet entretien vous lasse.

Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grace.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Ah! faut-il...!

HORACE, *revenant.*

Derechef, veuillez être discret;

Et n'allez pas, de grace, éventer mon secret,

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Que je sens dans mon ame...!

HORACE, *revenant.*

Et sur-tout à mon pere,

Qui s'en feroit peut-être un sujet de colere.

ARNOLPHE, *croyant qu'Horace revient encore.*

Oh!...

SCENE VII.

ARNOLPHE, *seul.*

Oh! que j'ai souffert durant cet entretien!

Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.

Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême

Il m'est venu conter cette affaire à moi-même!

Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,

Etourdi montra-t-il jamais tant de fureur?

Mais, ayant tant souffert, je devois me contraindre

Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,

A pousser jusqu'au bout son éaquet indiscret,

Et savoir pleinement leur commerce secret.

Tâchons de le rejoindre; il n'est pas loin, je pense:

Tirons-en de ce fait l'entiere confidence.

Je tremble du malheur qui m'en pent arriver,

Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECON D.

SCENE I.

ARNOLPHE.

IL m'est, lorsque j'y pense, avantageux sans doute
D'avoir perdu mes pas, et pu manquer sa route :
Car enfin de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux ;
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrois pas qu'il sût ce qu'il ignore.
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau,
Et laisser un champ libre aux yeux d'un damoiseau ;
J'en veux rompre le cours, et, sans tarder, apprendre
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre :
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt ;
Je la regarde en femme aux termes qu'elle en est ;
Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin est sur mon compte.
Eloignement fatal ! voyage malheureux !
(*Il frappe à sa porte.*)

SCENE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Ah ! monsieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix. Venez ça, tous deux.

Passez là, passez là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah! vous me faites peur, et tout mon sang se fige.

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi?

Et tous deux de concert vous m'avez donc trahi?

GEORGETTE, *tombant aux genoux d'Arnolphe.*

Hé! ne me mangez pas, monsieur, je vous conjure.

ALAIN, *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

ARNOLPHE, *à part.*

Ouf! Je ne puis parler, tant je suis prévenu;

Je suffoque, et voudrais me pouvoir mettre nu.

(à Alain et à Georgette.)

Vous avez donc souffert, ô canaille maudite!

(à Alain qui veut s'enfuir.)

Qu'un homme soit venu...? Tu veux prendre la fuite!

(à Georgette.)

Il faut que sur-le-champ... Si tu bouges... Je veux

(à Alain.)

Que vous me disiez...Hé! oui, je veux que tous deux...

(Alain et Georgette se levont et veulent encore s'enfuir.)

Quiconque remuera, par la mort! je l'assomme.

Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme?

Hé! parlez. Dépêchez, vite, promptement, tôt,

Sans rêver. Veut-on dire?

ALAIN et GEORGETTE.

Ah! ah!

GEORGETTE, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Le cœur me faut.

ALAIN, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*
Je meurs.ARNOLPHE, *à part.*

Je suis en eau: prenons un peu d'haleine;

Il faut que je m'évente et que je me promene.

Aurois-je deviné, quand je l'ai vu petit,

Qu'il croîtroit pour cela ? Ciel ! que mon cœur pâtit !
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.

Tâchons à modérer notre ressentiment.

Patience, mon cœur, doucement, doucement.

(à Alain et à Georgette.)

Levez-vous, et, rentrant, faites qu'Agnès descende.

(à part.)

Arrêtez. Sa surprise en deviendrait moins grande :

Du chagrin qui me trouble ils iroient l'avertir,

Et moi-même je veux l'aller faire sortir.

(à Alain et à Georgette.)

Que l'on m'attende ici.

SCENE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Mon dieu ! qu'il est terrible !

Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible ;

Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.

Ce monsieur l'a fâché ; je te le disois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse

Il nous fait au logis garder notre maîtresse ?

D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,

Et qu'il ne sauroit voir personne en approcher ?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie ?

ALAIN.

Cela vient... Cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Où : mais pourquoi l'est-il ? et pourquoi ce courroux ?

ALAIN.

C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette?
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage :
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que, si quelque affamé venoit pour en manger,
Tu serois en colere, et voudrois le charger?

GEORGETTE.

Oui, je comprends cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme.
La femme est en effet le potage de l'homme ;
Et quand un homme voit d'autres hommes par fois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colere extrême.

GEORGETTE.

Oui : mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même,
Et que nous en voyons qui paroissent joyeux
Lorsque leurs femmes sont avec les beaux monsieurs?

ALAIN.

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour soi.

GEORGETTE.

Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux sont bons, c'est lui.

GEORGETTE.

Vois comme il est chagrin.

ALAIN.

C'est qu'il a de l'ennui.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, *à part.*

Un certain Grec disoit à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que, lorsqu'une aventure en colere nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempere,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et, lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Venez, Agnès.

(*à Alain et à Georgette.*)

Rentrez.

SCÈNE VI.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE.

La promenade est belle.

AGNÈS.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour!

AGNÈS.

Fort beau.

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle!

AGNÈS.

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE.

C'est dommage; mais quoi!

Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.
Lorsque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait de pluie?

AGNÈS.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il?

AGNÈS.

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci?

AGNÈS.

Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARNOLPHE, *après avoir un peu rêvé.*

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose!
Voyez la médisance, et comme chacun cause!
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme in-
connu

Etoit en mon absence à la maison venu;
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues:
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'étoit fausement...

AGNÈS.

Mon dien! ne gagez pas, vous perdriez vraiment.

ARNOLPHE.

Quoi! c'est la vérité qu'un homme...?

AGNÈS.

Chose sûre.

Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité

Me marque pour le moins son ingénuité.

(*haut.*)

Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS.

Oui : mais quand je l'ai vu, vous ignoriez pourquoi ;
Et vous en auriez fait sans doute autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante, et difficile à croire.
J'étois sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salue :
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence ;
Moi, j'en refais de même une autre en diligence :
Et lui d'une troisième aussitôt repartant,
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et toujours, de plus belle,
Me fait à chaque fois révérence nouvelle ;
Et moi, qui tous ses tours fixement regardois,
Nouvelle révérence aussi je lui rendois :
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serois tenue,
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNÈS.

Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :
« Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
« Et dans tous vos attraits long-temps vous maintenir !

« Il ne vous a pas faite une belle personne
 « Afin de mal user des choses qu'il vous donne;
 « Et vous devez savoir que vous avez blessé
 « Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah! suppôt de Satan! exécration damnée!

AGNÈS.

Moi, j'ai blessé quelqu'un! fis-je tout étonnée.
 « Oni, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon;
 « Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.
 Hélas! qui pourroit, dis-je, en avoir été cause?
 Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose?
 « Non, dit-elle; vos yeux ont fait ce coup fatal,
 « Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.
 Hé! mon dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde:
 Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?
 « Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
 « Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.
 « En un mot, il languit le pauvre misérable;
 « Et, s'il faut, poursuit la vieille charitable,
 « Que votre cruauté lui refuse un secours,
 « C'est un homme à porter en terre dans deux jours.
 Mon dieu! j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.
 Mais pour le secourir qu'est-ce qu'il me demande?
 « Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
 « Que le bien de vous voir et vous entretenir;
 « Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
 « Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.
 Hélas! volontiers, dis-je; et puisqu'il est ainsi,
 Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah! sorcière maudite, empoisonneuse d'ames,
 Puisse l'enfer payer tes charitables trames!

AGNÈS.

Voilà comme il me vit, et reçut guérison.
 Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison?

Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience
De le laisser mourir faute d'une assistance ?
Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir !

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Tout cela n'est parti que d'une ame innocente ;
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÈS.

Qu'avez-vous ? Vous grondez, ce me semble, un
petit ?

Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit ?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites,

AGNÈS.

Hélas ! si vous saviez comme il étoit ravi,
Comme il perdit son mal sitôt que je le vi,
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous.

ARNOLPHE.

Oui. Mais que faisoit-il étant seul avec vous ?

AGNÈS.

Il disoit qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde,
Et me disoit des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

O fâcheux examen d'un mystere fatal,
Où l'examineur souffre seul tout le mal !

(*haut.*)

Outre tous ces discours, toutes ces gentilleses,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses ?

AGNÈS.

Oh tant ! il me prenoit et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre
chose ?

(*la voyant interdite.*)

Ouf !

AGNÈS.

Hé ! il m'a...

ARNOLPHE.

Quoi ?

AGNÈS.

pris...

ARNOLPHE.

Hé !

AGNÈS.

le...

ARNOLPHE.

Plaît-il ?

AGNÈS.

Je n'ose,

Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon dieu ! non.

AGNÈS.

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE.

Ma foi, soit.

AGNÈS.

Il m'a pris... Vous serez en colere.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non. Diantre ! que de mystere !
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

AGNÈS.

Il...

ARNOLPHE, *à part.*

Je souffre en damné.

AGNÈS.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.

A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine.*

Passe pour le ruban. Mais je voulois apprendre
S'il ne vous a rien fait que vous baisser les bras.

AGNÈS.

Comment ! est-ce qu'on fait d'autres choses ?

ARNOLPHE.

Non pas.

Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il pas exigé de vous d'autre remede ?

AGNÈS.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le secourir j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Grace aux bontés du ciel, j'en suis quitte à bon
compte :

Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.
(*haut.*)

Chut. De votre innocence, Agnès, c'est un effet ;
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait est fait.
Je sais qu'en vous flattant le galant ne desire

Que de vous abuser, et puis après s'en rire.

AGNÈS.

Oh ! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE.

Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes,
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNÈS.

Un péché, dites-vous ! Et la raison, de grace ?

ARNOLPHE.

La raison ? La raison est l'arrêt prononcé
Que par ces actions le ciel est courroucé.

AGNÈS.

Courroucé ! Mais pourquoi faut-il qu'ils'en courrouce ?
C'est une chose, hélas ! si plaisante et si douce !
J'admire quelle joie on goûte à tout cela,
Et je ne savais point encor ces choses-là.

ARNOLPHE.

Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils, et ces douces caresses ;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en se mariant le crime en soit ôté.

AGNÈS.

N'est-ce plus un péché, lorsque l'on se marie ?

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi ;
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNÈS.

Est-il possible ?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Que vous me ferez aise !

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNÈS.

Vous nous voulez nous deux... ?

ARNOLPHE.

Rien de plus assuré.

AGNÈS.

Que, si cela se fait, je vous caresserai !

ARNOLPHE.

Hé ! la chose sera de ma part réciproque.

AGNÈS.

Je ne reconnois point, pour moi, quand on se moque ;

Parlez-vous tout de bon ?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS.

Nous serons mariés ?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Mais quand ?

ARNOLPHE.

Dès ce soir.

AGNÈS, *riant*.

Dès ce soir ?

ARNOLPHE.

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire ?

AGNÈS.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente est ce que je desire.

AGNÈS.

Hélas ! que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction !

ARNOLPHE.

Avec qui ?

AGNÈS.

Avec... Là...

ARNOLPHE.

Là... là n'est pas mon compte.

A choisir un mari vous êtes un peu prompte.
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt.
Et quant au monsieur Là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce,
Que, venant au logis, pour votre compliment
Vous lui fermiez au nez la porte bonnêtement,
Et, lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroître.
M'entendez-vous, Agnès ? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

AGNÈS.

Las ! il est si bien fait ! C'est...

ARNOLPHE.

Ah ! que de langage !

AGNÈS.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.

Montez là haut.

AGNÈS.

Mais quoi ! voulez-vous...

ARNOLPHE.

C'est assez.

Je suis maître, je parle ; allez, obéissez.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

OUI, tout a bien été, ma joie est sans pareille :
Vous avez là suivi mes ordres à merveille ,
Confondu de tout point le blondin séducteur ;
Et voilà de quoi sert un sage directeur.
Votre innocence, Agnès, avoit été surprise :
Voyez, sans y penser, où vous vous étiez mise.
Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'enfer et de perdition.
De tous ces damoiseaux on sait trop les coutumes :
Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes,
Grands cheveux, belles dents, et des propos fort
doux ;

Mais, comme je vous dis, la griffe est là-dessous ,
Et ce sont vrais satans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée.

Mais encore une fois, grace au soin apporté,
Vous en êtes sortie avec honnêteté.

L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux à ne point différer

Les noces où j'ai dit qu'il vous faut préparer.

Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.

(à Georgette et à Alain.)

Un siège au frais ici. Vous, si jamais en rien...

GEORGETTE. *

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre monsieur-là nous en faisoit accroire :
Mais...

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi-bien est-ce un sot, il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étoient pas de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que je desire ;
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici, l'un ou l'autre, au retour,
Le notaire qui loge au coin du carrefour.

SCENE II.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *assis.*

Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage :
Levez un peu la tête, et tournez le visage :

(mettant le doigt sur son front.)

Là, regardez-moi là durant cet entretien ;
Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le-vous bien.
Je vous épouse, Agnès ; et, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,
Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même temps admirer ma bonté,
Qui de ce vil état de pauvre villageoise
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise,
Et jouir de la couche et des embrassements
D'un homme qui fuyoit tons ces engagements,
Et dont à vingt partis fort capables de plaire
Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux,

Afin que cet objet d'autant mieux vous instruisse
 A mériter l'état où je vous aurai mise ,
 A toujours vous connoître , et faire qu'à jamais
 Je puisse me louer de l'acte que je fais.
 Le mariage , Agnès , n'est pas un badinage :
 A d'austeres devoirs le rang de femme engage ;
 Et vous n'y montez pas , à ce que je prétends ,
 Pour être libertine et prendre du bon temps.
 Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
 Du côté de la barbe est la toute-puissance.
 Bien qu'on soit deux moitiés de la société ,
 Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
 L'une est moitié suprême , et l'autre subalterne ;
 L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;
 Et ce que le soldat dans son devoir instruit
 Montre d'obéissance au chef qui le conduit ,
 Le valet à son maître , un enfant à son pere ,
 A son supérieur le moindre petit frere ,
 N'approche point encor de la docilité ,
 Et de l'obéissance , et de l'humilité ,
 Et du profond respect où la femme doit être
 Pour son mari , son chef , son seigneur et son maître.
 Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux ,
 Son devoir aussitôt est de baisser les yeux ,
 Et de n'oser jamais le regarder en face ,
 Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace.
 C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui ;
 Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.
 Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
 Dont par toute la ville on chante les fredaines ,
 Et de vous laisser prendre aux assauts du malin ,
 C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.
 Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne ,
 C'est mon honneur , Agnès , que je vous abandonne ;
 Que cet honneur est tendre , et se blesse de peu ;
 Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu ;

Et qu'il est aux enfers des chaudieres bouillantes
 Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
 Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons ;
 Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
 Si votre ame les suit, et fuit d'être coquette,
 Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette:
 Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
 Elle deviendra lors noire comme un charbon;
 Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,
 Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
 Bouillir dans les enfers à toute éternité,
 Dont vous veuille garder la céleste bonté !
 Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
 Par cœur dans le couvent doit savoir son office,
 Entrant au mariage il en faut faire autant ;
 Et voici dans ma poche un écrit important
 Qui vous enseignera l'office de la femme.
 J'en ignore l'auteur, mais c'est quelque bonne ame ;
 Et je veux que ce soit votre unique entretien.

(Il se leve.)

Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNÈS *lit.*

LES MAXIMES DU MARIAGE,

O U

LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE,

avec son exercice journalier.

PREMIERE MAXIME.

CELLE qu'un lien honnête
 Fait entrer au lit d'autrui
 Doit se mettre dans la tête,
 Malgré le train d'aujourd'hui,
 Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire :
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

AGNÈS *poursuit.*

DEUXIEME MAXIME.

ELLE ne se doit parer
Qu'autant que peut desirer
Le mari qui la possède :
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté ;
Et pour rien doit être compté
Que les autres la trouvent laide.

TROISIEME MAXIME.

LOIN ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédients qui font des teints fleuris :
A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles ;
Et les soins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.

QUATRIEME MAXIME.

Sous sa coiffe en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups ;
Car, pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

CINQUIEME MAXIME.

HORS ceux dont au mari la visite se rend,
La bonne regle défend
De recevoir aucune ame :
Ceux qui de galante humeur
N'ont affaire qu'à madame
N'accroissent pas monsieur.

SIXIEME MAXIME.

IL faut des présents des hommes

L'ÉCOLE DES FEMMES.

Qu'elle se défende bien ;
Car, dans le siècle où nous sommes ,
On ne donne rien pour rien.

SEPTIÈME MAXIME.

DANS ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes :
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Ecrire tout ce qui s'écrit chez lui.

HUITIÈME MAXIME.

CES sociétés déréglées
Qu'on nomme belles assemblées
Des femmes tous les jours corrompent les esprits :
En bonne politique on les doit interdire ;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

NEUVIÈME MAXIME.

TOUTE femme qui veut à l'honneur se vouer
Doit se défendre de jouer,
Comme d'une chose funeste :
Car le jeu, fort décevant,
Pousse une femme souvent
À jouer de tout son reste.

DIXIÈME MAXIME.

DES promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle essaie.
Selon les prudents cerveaux,
Le mari dans ces cadeaux
Est toujours celui qui paie.

ONZIÈME MAXIME.

ARNOLPHE.

Vous achèverez seule ; et, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choses comme il faut.

Je me suis souvenu d'une petite affaire :
Je n'ai qu'un mot à dire, et ne tarderai guère.
Rentrez; et conservez ce livre chèrement.
Si le notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCENE III.

ARNOLPHE, *seul.*

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai, je tournerai cette ame;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a peche de ce côté.
De ces sortes d'erreurs le remede est facile.
Toute personne simple aux leçons est docile;
Et, si du bon chemin on la fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile est bien une autre bête :
Notre sort ne dépend que de sa seule tête,
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,
Et nos enseignements ne font là que blanchir :
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes,
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue :
Une femme d'esprit est un diable en intrigue;
Et, dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas :
Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien que
dire.

Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire;

Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
 Voilà de nos François l'ordinaire défaut ;
 Dans la possession d'une bonne fortune,
 Le secret est toujours ce qui les importune ;
 Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,
 Qu'ils se pendroient plutôt que de ne causer pas.
 Oh ! que les femmes sont du diable bien tentées
 Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées !
 Et que... Mais le voici. Cachons-nous toujours bien,
 Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Je reviens de chez vous, et le destin me montre
 Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.
 Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE.

Hé ! mon dieu ! n'entrons point dans ce vain compliment :

Rien ne me fâche tant que ces cérémonies ;
 Et, si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.
 C'est un maudit usage ; et la plupart des gens
 Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.

(Il se couvre.)

Mettons donc sans façon. Hé bien ! vos amourettes ?
 Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes ?
 J'étois tantôt distrait par quelque vision ;
 Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion.
 De vos premiers progrès j'admire la vitesse,
 Et dans l'événement mon ame s'intéresse.

HORACE.

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
 Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh ! oh ! comment cela ?

HORACE.

La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur !

HORACE.

Et de plus, à mon très grand regret,
Il a su de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure ?

HORACE.

Je ne sais : mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensois aller rendre, à mon heure à-peu-près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,
Et servante et valet m'ont bouché le passage,
Et d'un, *Retirez-vous, vous nous importunez,*
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez !

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte ;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est, *Vous n'entrerez point, monsieur l'a dé-*
fendu.

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert ?

HORACE.

Non. Et de la fenêtre
Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,

En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARNOLPHE.

Comment ! d'un grès !

HORACE.

D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régale ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela !
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oui ; mais cela n'est rien ;
Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile ; et la fille, après tout,
Vous aime.

HORACE.

Assurément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espere.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute ;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute ;

Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit là,
 Qui, sans se faire voir, conduisoit tout cela.
 Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
 C'est un autre incident que vous allez entendre;
 Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
 Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité.
 Il le faut avouer, l'amour est un grand maître:
 Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être;
 Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
 Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
 De la nature en nous il force les obstacles,
 Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
 D'un avare à l'instant il fait un libéral,
 Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal;
 Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,
 Et donne de l'esprit à la plus innocente.
 Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès;
 Car tranchant avec moi par ces termes exprès,
 « Retirez-vous, mon ame aux visites renonce,
 « Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse »,
 Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonniez
 Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;
 Et j'admire de voir cette lettre ajustée
 Avec le sens des mots et la pierre jetée.
 D'une telle action n'êtes-vous pas surpris ?
 L'amour sait-il pas l'art d'aiguïser les esprits ?
 Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
 Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes ?
 Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit ?
 Hé ! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit ?
 Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
 A joué mon jaloux dans tout ce badinage ?
 Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaisant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

(*Arnolphe rit d'un air forcé.*)

Cet homme gendarmé d'abord contre mon feu ,
 Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade ,
 Comme si j'y voulois entrer par escalade ;
 Qui pour me repousser, dans son bizarre effroi ,
 Anime du dedans tous ses gens contre moi ;
 Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même ,
 Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême !
 Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
 En un grand embarras jette ici mon amour,
 Je tiens cela plaisant, autant qu'on sauroit dire :
 Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire ;
 Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre sa lettre.
 Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre ,
 Mais en termes touchants et tout pleins de bonté ,
 De tendresse innocente et d'ingénuité ,
 De la manière enfin que la pure nature
 Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Voilà, fripponne, à quoi l'écriture te sert ;
 Et, contre mon dessein, l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

« JE veux vous écrire, et je suis bien en peine
 « par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je de-
 « sirerois que vous sussiez ; mais je ne sais comment
 « faire pour vous les dire, et je me défie de mes
 « paroles. Comme je commence à connoître qu'on
 « m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur
 « de mettre quelque chose qui ne soit pas bien,
 « et d'en dire plus que je ne devrois. En vérité,
 « je ne sais ce que vous m'avez fait ; mais je sens
 « que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait

« faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du
 « monde à me passer de vous, et que je serois bien
 « aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire
 « cela; mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire,
 « et je voudrois que cela se pût faire sans qu'il y en
 « eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes
 « sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écou-
 « ter, et que tout ce que vous me dites n'est que
 « pour m'abuser: mais je vous assure que je n'ai pu
 « encore me figurer cela de vous; et je suis si tou-
 « chée de vos paroles, que je ne saurois croire qu'elles
 « soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui
 « en est: car enfin, comme je suis sans malice, vous
 « auriez le plus grand tort du monde si vous me
 « trompiez, et je pense que j'en mourrois de déplai-
 « sir. »

ARNOLPHE, *à part.*

Hon! chienne!

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moi? rien. C'est que je tousse.

HORACE.

Avez-vous jamais vu d'expression plus douce?
 Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
 Un plus beau naturel se peut-il faire voir?
 Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable
 De gâter méchamment ce fonds d'ame admirable,
 D'avoir dans l'ignorance et la stupidité
 Voulu de cet esprit étouffer la clarté?
 L'amour a commencé d'en déchirer le voile;
 Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
 Je puis, comme j'espere, à ce franc animal,
 Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment ! si vite ?

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée
Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de
près,

Qui dans cette maison pourroit avoir accès ?

J'en use sans scrupule ; et ce n'est pas merveille

Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille.

Je n'ai plus là-dedans que gens pour m'observer ;

Et servante et valet, que je viens de trouver,

N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu
prendre,

Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.

J'avois pour de tels coups certaine vieille en main,

D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain :

Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte ;

Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme est morte.

Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen ?

ARNOLPHE.

Non, vraiment ; et sans moi vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCENE V.

ARNOLPHE, *seul*.

Comme il faut devant lui que je me mortifie !

Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant !

Quoi ! pour une innocente un esprit si présent !

Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,

Où le diable à son ame a soufflé cette adresse.

Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.

Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
 Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle;
 Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.
 Je souffre doublement dans le vol de son cœur;
 Et l'amour y pâtit aussi-bien que l'honneur.
 J'enrage de trouver cette place usurpée,
 Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
 Je sais que, pour punir son amour libertin,
 Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
 Que je serai vengé d'elle par elle-même:
 Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
 Ciel! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
 Faut-il de ses appas m'être si fort coëffé!
 Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse;
 Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse:
 Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,
 Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
 Sot! n'as-tu point de honte? Ah! je creve, j'enrage,
 Et je souffletterois mille fois mon visage.
 Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
 Quelle est sa contenance après un trait si noir.
 Ciel, faites que mon front soit exempt de disgrâce;
 Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
 Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidents,
 La constance qu'on voit à de certaines gens!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ARNOLPHE.

J'AI peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue !
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue ;
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
Plus je sentois en moi s'échauffer une bile ;
Et ces bouillants transports dont s'enflammoit mon
cœur

Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'étois aigri, fâché, désespéré contre elle ;
Et cependant jamais je ne la vis si belle,
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,
Jamais je n'eus pour eux des desirs si pressants ;
Et je sens là-dedans qu'il faudra que je creve,
Si de mon triste sort la disgrâce s'acheve.
Quoi ! j'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse et de précaution,
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance,
Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissants,
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache

Me la vienne enlever jusques sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi !
Non, parbleu ! non, parbleu ! Petit sot mon ami,
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi ! vos espérances vaines,
Et de moi tout-à-fait vous ne vous rirez point.

SCENE II.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

Ah ! le voilà ! Bon jour. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE, *se croyant seul, et sans voir*
ni entendre le notaire.

Comment faire ?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.

Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.

Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,

Quittancer le contrat que vous n'avez reçu.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,

Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Hé bien ! il est aisé d'empêcher cet éclat,

Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Mais comment faudra-t il qu'avec elle j'en sorte ?

LE NOTAIRE.

Le douaire se regle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Quel traitement lui faire en pareille aventure ?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers de dot qu'elle a ; mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Si...

(Il apperçoit le notaire.)

LE NOTAIRE.

Pour le préciput, il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Hé!

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager

Lorsqu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger;
Et cela par douaire, ou prefix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle;
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs;
Ou coutumier, selon les différents vouldoirs;
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure ou simple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hausser le dos ? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat ?
Qui me les apprendra ? personne, je présume.
Sais-je pas qu'étant joints on est par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles et conquêts,
A moins que par un acte on n'y renonce exprès ?

Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté pour...?

ARNOLPHE.

Oui, c'est chose sûre,
Vous savez tout cela : mais qui vous en dit mot ?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule et faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit de l'homme, et sa chienne de face !
Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir ?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé : mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien !

LE NOTAIRE, *seul*.

Je pense qu'il en tient ; et je crois penser bien.

SCENE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE, *allant au-devant d'Alain
et de Georgette*.

M'êtes-vous pas venu quérir pour votre maître ?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui ; vous le pouvez connoître.
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCENE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE

ALAIN.

Monsieur...

ARNOLPHE.

Approchez-vous ; vous êtes mes fideles,
Mes bons, mes vrais amis, et j'en sais des nouvelles.

ALAIN.

Le notaire...

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour ;
Et quel affront pour vous, mes enfants, pourroit-ce
être,
Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître !
Vous n'oseriez après paroître en nul endroit ;
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt.
Donc, puisqu'autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh vraiment !

GEORGETTE.

Nous savons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement : Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur...

ALAIN.

Vous êtes un sot.

ARNOLPHE.

(à Georgette.)

Bon. Georgette, ma mignonne,
Tu me paroïs si douce et si bonne personne...

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

(à Alain.)

Bon. Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête et tout plein de vertu?

ALAIN.

Vous êtes un frippon.

ARNOLPHE.

(à Georgette.)

Fort bien. Ma mort est sûre,
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien.

(à Alain.)

Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien ;
Je sais, quand on me sert, en garder la mémoire :
Cependant par avance, Alain, voilà pour boire ;
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

(Ils tendent tous deux la main, et prennent
l'argent.)

Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle maîtresse.

GEORGETTE, le poussant.

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN, le poussant.

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE, *le poussant.*

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon. Holà ; c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut ?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions ?

ARNOLPHE.

Point :

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je ; rentrez, puisque je le desire.

Je vous laisse l'argent. Allez. Je vous rejoins.

Ayez bien l'œil à tout, et seconde mes soins.

SCENE V.

ARNOLPHE, *seul.*

Je veux pour espion qui soit d'exacte vue

Prendre le savetier du coin de notre rue.

Dans la maison toujours je prétends la tenir,

Y faire bonne garde, et sur-tout en bannir

Venduses de rubans, perruquiers, coiffeuses,

Faiseuses de mouchoirs, gantiers, revendeuses,

Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
A faire réussir les mysteres d'amour.
Enfin j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

La place m'est heureuse à vous y rencontrer.
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,
Seule dans ce balcon j'ai vu paroître Agnès,
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte :
Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous,
Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux ;
Et tout ce qu'elle a pu dans un tel accessoire,
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré d'abord : je ne le voyois pas,
Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grands pas ;
Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit,
Et jetant brusquement les hardes qu'il trouvoit.
Il a même cassé, d'une main mutinée,
Des vases dont la belle ornoit sa cheminée ;
Et sans doute il faut bien qu'à ce becque-cornu
Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
Enfin, après vingt tours, ayant de la maniere
Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colere,
Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
Est sorti de la chambre, et moi de mon étui.

Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
 Risquer à nous tenir ensemble davantage ;
 C'étoit trop hasarder : mais je dois cette nuit
 Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit
 En toussant par trois fois je me ferai connoître ;
 Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
 Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnès,
 Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
 Comme à mon seul ami, je veux bien vous l'apprendre.
 L'alégresse du cœur s'augmente à la répandre ;
 Et, goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
 On n'en est pas content, si quelqu'un ne le sait.
 Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
 Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.

SCENE VII.

ARNOLPHE, *seul.*

Quoi ! l'astre qui s'obstine à me désespérer
 Ne me donnera pas le temps de respirer !
 Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
 De mes soins vigilants confondre la prudence !
 Et je serai la dupe, en ma maturité,
 D'une jeune innocente et d'un jeune éventé !
 En sage philosophe on m'a vu, vingt années,
 Contempler des maris les tristes destinées,
 Et m'instruire avec soin de tous les accidents
 Qui font dans le malheur tomber les plus prudents ;
 Des disgrâces d'autrui profitant dans mon ame,
 J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
 De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
 Et le tirer du pair d'avec les autres fronts ;
 Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en pratique
 Tout ce que peut trouver l'humaine politique :
 Et, comme si du sort il étoit arrêté

Que nul homme ici bas n'en seroit exempté,
Après l'expérience et toutes les lumieres
Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matieres,
Après vingt ans et plus de méditation
Pour me conduire en tout avec précaution,
De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace
Pour me trouver après dans la même disgrâce!
Ah! bourreau de destin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti;
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste;
Et cette nuit qu'on prend pour ce galant exploit
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piege qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

SCENE VIII.

CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRYSALDE.

Hé bien! souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non. Je jeûne ce soir.

CHRYSALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grace, excusez-moi, j'ai quelque autre embarras.

CHRYSALDE.

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas?

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRYSALDE.

Oh! oh! si brusquement! quels chagrins sont les
vôtres?

Seroit-il point, compere, à votre passion
 Arrivé quelque peu de tribulation ?
 Je le jurerois presque, à voir votre visage.

ARNOLPHE.

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
 De ne pas ressembler à de certaines gens
 Qui souffrent doucement l'approche des galants.

CHRYSALE.

C'est un étrange fait, qu'avec tant de lumières
 Vous vous effarouchiez toujours sur ces matieres,
 Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
 Et ne conceviez point au monde d'autre honneur !
 Etre avare, brutal, fourbe, méchant et lâche,
 N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache,
 Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
 On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.
 A le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous
 croire

Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
 Et qu'une ame bien née ait à se reprocher
 L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher ?
 Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
 Qu'on soit digne, à son choix, de louange ou de
 blâme,

Et qu'on s'aïlle former un monstre plein d'effroi
 De l'affront que nous fait son manquement de foi ?
 Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
 Se faire en galant homme une plus douce image ;
 Que, des coups du hasard aucun n'étant garant,
 Cet accident de soi doit être indifférent,
 Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
 N'est que dans la façon de recevoir la chose :
 Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
 Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
 N'imiter pas ces gens un pen trop débonnaires
 Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,

De leurs femmes toujours vont citant les galants,
 En font par-tout l'éloge, et prônent leurs talents,
 Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
 Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
 Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
 De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
 Ce procédé sans doute est tout-à-fait blâmable :
 Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
 Si je n'approuve pas ces amis des galants,
 Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulents
 Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui gronde,
 Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde,
 Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
 Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
 Entre ces deux partis il en est un honnête,
 Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête ;
 Et, quand on le sait prendre, on n'a point à rougir
 Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
 Quoi qu'on en puisse dire enfin, le cocuage
 Sous des traits moins affreux aisément s'envisage ;
 Et, comme je vous dis, toute l'habileté
 Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE.

Après ce beau discours, toute la confrérie
 Doit un remerciement à votre seigneurie ;
 Et quiconque voudra vous entendre parler
 Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

CHRYSALE.

Je ne dis pas cela ; car c'est ce que je blâme :
 Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
 Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,
 Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
 Il faut jouer d'adresse, et d'une ame réduite
 Corriger le hasard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est-à-dire, dormir et manger toujours bien,

Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRYSALE.

Vous pensez vous moquer : mais , à ne vous rien
feindre ,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre ,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites ,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien ,
Ces dragons de vertu , ces honnêtes diables ,
Se retranchant toujours sur leurs sages promesses ,
Qui , pour un petit tort qu'elles ne nous font pas ,
Prennent droit de traiter les gens du haut en bas ,
Et veulent , sur le pied de nous être fideles ,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles ?
Encore un coup , compere , apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait ;
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes ,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

ARNOLPHE.

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter ,
Quant à moi , ce n'est pas la mienne d'en tâter ;
Et plutôt que subir une telle aventure...

CHRYSALE.

Mon dieu ! ne jurez point , de peur d'être parjure.
Si le sort l'a réglé , vos soins sont superflus ,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

ARNOLPHE.

Moi , je serois cocu ?

CHRYSALE.

Vous voilà bien malade !
Mille gens le sont bien , sans vous faire bravade ,
Qui de mine , de cœur , de biens et de maison ,
Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie, en un mot, m'importune ;
Brisons là, s'il vous plaît.

CHRYSALE.

Vous êtes en courroux !
Nous en saurons la cause. Adieu. Souvenez-vous ,
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire ,
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire ,
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, et je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remède.
(Il court heurter à sa porte.)

SCENE IX.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Mes amis, c'est iei que j'implore votre aide.
Je suis édifié de votre affection :
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion ;
Et, si vous m'y servez selon ma confiance ,
Vous êtes assurés de votre récompense.
L'homme que vous savez, n'en faites point de bruit,
Veut, comme je l'ai su, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade ;
Mais il lui fant, nous trois , dresser une embuscade.
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton ,
Et, quand il sera près du dernier échelon ,
Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre ,
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître ,
Mais d'un air dont son dos garde le souvenir ,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir ;
Sans me nommer pourtant en aucune maniere ,

256 L'ÉCOLE DES FEMMES.

Ni faire aucun semblant que je serai derriere.
Auriez-vous bien l'esprit de servir mon courroux ?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, mon dieu ! tout est à nous :
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

GEORGETTE.

La mienne, quoiqu'aux yeux elle semble moins forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc ; et sur-tout gardez de babiller.

(*seul.*)

Voilà pour le prochain une leçon utile ;
Et, si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevoient le galant,
Le nombre des cocus ne seroit pas si grand.

F I N D U Q U A T R I E M E A C T E .

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

TRAÎTRES, qu'avez-vous fait par cette violence ?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, monsieur, obéissance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer,
L'ordre étoit de le battre, et non de l'assommer ;
Et c'étoit sur le dos, et non pas sur la tête,
Que j'avois commandé qu'on fit choir la tempête.
Ciel ! dans quel accident me jette ici le sort !
Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort ?
Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire.

(*seul.*)

Le jour s'en va paroître, et je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas ! que deviendrai-je ? et que dira le père,
Lorsqu'inopinément il saura cette affaire ?

SCÈNE II.

HORACE ARNOLPHE.

HORACE, *à part.*

Il faut que j'aie un peu reconnoître qui c'est.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Eût-on jamais prévu... ?

(*heurté par Horace , qu'il ne reconnoît pas.*)

Qui va là, s'il vous plaît ?

HORACE.

C'est vous, seigneur Arnolphe ?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous... ?

HORACE.

C'est Horace.

Je m'en allois chez vous vous prier d'une grace.

Vous sortez bien matin !

ARNOLPHE, *bas , à part.*

Quelle confusion !

Est-ce un enchantement ? est-ce une illusion ?

HORACE.

J'étois, à dire vrai, dans une grande peine ;

Et je bénis du ciel la bonté souveraine

Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.

Je viens vous avertir que tout a réussi,

Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,

Et par un incident qui devoit tout détruire.

Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner

Cette assignation qu'on m'avoit su donner :

Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,

J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paroître,

Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,

M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas ;

Et ma chute, aux dépens de quelque meurtrissure,

De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.

Ces gens-là, dont étoit, je pense, mon jaloux,

Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups ;

Et, comme la douleur, un assez long espace,

M'a fait sans remuer demeurer sur la place,

Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avoient assommé,

Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.

J'entendois tout le bruit dans le profond silence :

L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence ;

Et, sans lumiere aucune, en querellant le sort,
Sont venus doucement tâter si j'étois mort.
Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.
Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi;
Et, comme je songeois à me retirer, moi,
De cette feinte mort la jeune Agnès émue
Avec empressement est devers moi venue :
Car les discours qu'entre eux ces gens avoient tenus
Jusques à son oreille étoient d'abord venus,
Et pendant tout ce trouble étant moins observée,
Du logis aisément elle s'étoit sauvée;
Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenter.
Que vous dirai-je ? enfin cette aimable personne
A suivi les conseils que son amour lui donne,
N'a plus voulu songer à retourner chez soi,
Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impertinence,
Et quels fâcheux périls elle pourroit courir,
Si j'étois maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon ame est embrasée;
J'aimerois mieux mourir que la voir abusée :
Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en sauroit séparer que la mort.
Je prévois là-dessus l'emportement d'un pere;
Mais nous prendrons le temps d'appaiser sa colere.
A des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie enfin il se faut contenter.
Ce que je veux de vous sous un secret fidele,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle;
Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourroit faire une exacte poursuite,

Vous savez qu'une fille aussi de sa façon
 Donne avec un jeune homme un étrange soupçon;
 Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
 Que j'ai fait de mes feux entière confiance,
 C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
 Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office?

ARNOLPHE.

Très volontiers, vous dis-je; et je me sens ravir
 De cette occasion que j'ai de vous servir.
 Je rends grâces au ciel de ce qu'il me l'envoie,
 Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontés!
 J'avois de votre part craint des difficultés:
 Mais vous êtes du monde; et, dans votre sagesse,
 Vous savez excuser le feu de la jeunesse.
 Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous? car il fait un peu jour.
 Si je la prends ici, l'on me verra peut-être;
 Et s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,
 Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
 Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.
 Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
 Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
 Et chez moi, sans éclat, je retourne soudain.

ARNOLPHE, *seul*.

Ah! fortune, ce trait d'aventure propice
 Répare tous les maux que m'a faits ton caprice.
 (*Il s'enveloppe le nez de son manteau.*)

SCÈNE III.

AGNÈS, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE, à Agnès.

Ne soyez point en peine où je vais vous mener ;
C'est un logement sûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi , ce seroit tout détruire :
Entrez dans cette porte , et laissez-vous conduire.
(*Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le connoisse.*)

AGNÈS, à Horace.

Pourquoi me quittez-vous ?

HORACE.

Chere Agnès , il le faut.

AGNÈS.

Songez donc , je vous prie , à revenir bientôt.

HORACE.

J'en suis assez pressé par ma flamme amoureuse.

AGNÈS.

Quand je ne vous vois point , je ne suis point joyeuse.

HORACE.

Hors de votre présence , on me voit triste aussi.

AGNÈS.

Hélas ! s'il étoit vrai , vous resteriez ici.

HORACE.

Quoi ! vous pourriez douter de mon amour extrême !

AGNÈS.

Non , vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

(*Arnolphe la tire.*)

Ah ! l'on me tire trop.

HORACE.

C'est qu'il est dangereux ,
Chere Agnès , qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux ;
Et ce parfait ami de qui la main vous presse

Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNÈS.

Mais suivre un inconnu que. . .

HORACE.

N'appréhendez rien :

Entre de telles mains vous ne serez que bien.

AGNÈS.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,

Et j'aurois. . .

(à Arnolphe qui la tire encore.)

Attendez.

HORACE.

Adieu. Le jour me chasse.

AGNÈS.

Quand vous verrai-je donc ?

HORACE.

Bientôt assurément.

AGNÈS.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment !

HORACE, *en s'en allant.*

Grace au ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence,
Et je puis maintenant dormir en assurance.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *caché dans son manteau,
et déguisant sa voix.*

Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,

Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.

Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.

(*se faisant connoître.*)

Me connoissez-vous ?

AGNÈS.

Hai !

ARNOLPHE.

Mon visage, fripponne,
 Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
 Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez;
 Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.
 (*Agnès regarde si elle ne verra point Horace.*)
 N'appellez point des yeux le galant à votre aide;
 Il est trop éloigné pour vous donner secours.
 Ah! ah! si jeune encor, vous jouez de ces tours!
 Votre simplicité, qui semble sans pareille,
 Demande si l'on fait les enfants par l'oreille;
 Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
 Et pour suivre un galant vous évader sans bruit!
 Tu-dieu! comme avec lui votre langue cajole!
 Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école!
 Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
 Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits?
 Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie?
 Ah! coquine, en venir à cette perfidie!
 Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein!
 Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,
 Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate
 Cherche à faire du mal à celui qui le flatte!

AGNÈS.

Pourquoi me criez-vous?

ARNOLPHE.

J'ai grand tort en effet!

AGNÈS.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'est pas une action infâme?

AGNÈS.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme:
 J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché
 Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

Oui. Mais pour femme, moi, je prétendois vous
prendre ;

Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

AGNÈS.

Oui. Mais, à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goût que vous.

Chez vous le mariage est fâcheux et pénible ;

Et vos discours en font une image terrible ;

Mais, las ! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,

Que de se marier il donne des desirs.

ARNOLPHE.

Ah ! c'est que vous l'aimez, traîtresse !

AGNÈS.

Oui, je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même !

AGNÈS.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirois-je pas ?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente ?

AGNÈS.

Hélas !

Est-ce que j'en puis mais ? Lui seul en est la cause ;

Et je n'y songeois pas lorsque se fit la chose.

ARNOLPHE.

Mais il falloit chasser cet amoureux desir.

AGNÈS.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir ?

ARNOLPHE.

Et ne savez-vous pas que c'étoit me déplaire.

AGNÈS.

Moi ? point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire ?

ARNOLPHE.

Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui !

Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte ?

AGNÈS.

Vous?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Hélas! non.

ARNOLPHE.

Comment, non!

AGNÈS.

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE.

Pourquoi ne m'aimer pas, madame l'impudente?

AGNÈS.

Mon dieu! ce n'est pas moi que vous devez blâmer:

Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer?

Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance;

Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNÈS.

Vraiment il en sait donc là-dessus plus que vous;

Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE, *à part.*

Voyez comme raisonne et répond la vilaine!

Peste! une précieuse en diroit-elle plus?

Ah! je l'ai mal connue; ou, ma foi, là-dessus

Une sotte en sait plus que le plus habile homme.

(*à Agnès.*)

Puisqu'en raisonnements votre esprit se consomme,

La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps

Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNÈS.

Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.

(*haut.*)

Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir ?

AGNÈS.

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance ?

AGNÈS.

Vous avez là-dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment !
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin dans ma tête
Je ne juge pas bien que je suis une bête ?
Moi-même j'en ai honte ; et, dans l'âge où je suis,
Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose ?

AGNÈS.

Sans doute.

C'est de lui que je sais ce que je peux savoir ;
Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmande
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur ;
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur.

AGNÈS.

Hélas ! vous le pouvez, si cela vous peut plaire.

ARNOLPHE, *à part.*

Ce mot, et ce regard désarme ma colère,
Et produit un retour de tendresse de cœur
Qui de son action efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que pour ces traîtresses
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses !
Tout le monde connoît leur imperfection ;
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion ;

Leur esprit est méchant, et leur ame fragile;
Il n'est rien de plus foible et de plus imbécille,
Rien de plus infidele: et malgré tout cela
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

(à Agnès.)

Hé bien! faisons la paix. Va, petite traîtresse,
 Je te pardonne tout et te rends ma tendresse;
 Considere par-là l'amour que j'ai pour toi,
 Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.

AGNÈS.

Du meilleur de mon cœur je voudrais vous complaire:
 Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit cœur, tu le peux, si tu veux.
Ecoute seulement ce soupir amoureux,
 Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
 Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
 Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
 Ta forte passion est d'être brave et leste,
 Tu le seras toujours, va, je te le proteste;
 Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
 Je te bouchonnerai, baiserais, mangerai;
 Tout comme tu voudras, tu pourras te conduire:
 Je ne m'explique point, et cela, c'est tout dire.

(bas, à part.)

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller!

(haut.)

Enfin à mon amour rien ne peut s'égalér:
 Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
 Me veux-tu voir pleurer? Veux-tu que je me batte?
 Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
 Veux-tu que je me tue? Oui, dis si tu le veux,
 Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

AGNÈS.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'ame;

Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah ! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes vœux et me mettez à bout ;
Mais un cul de couvent me vengera de tout.

SCENE V.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN.

ALAIN.

Je ne sais ce que c'est, monsieur ; mais il me semble
Qu'Agnes et le corps mort s'en sont allés ensemble.

ARNOLPHE.

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.

(à part.)

Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher ;
Et puis, c'est seulement pour une demi-heure.
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,

(à Alain.)

Trouver une voiture. Enfermez vous des mieux,
Et sur-tout gardez-vous de la quitter des yeux.

(seul.)

Peut-être que son ame, étant dépaycée,
Pourra de cet amour être désabusée.

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Ah ! je viens vous trouver, accablé de douleur.
Le ciel, seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur ;
Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,

On me veut arracher de la beauté que j'aime.
 Pour arriver ici mon pere a pris le frais;
 J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre ici près :
 Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
 Qui, comme je disois, ne m'étoit pas connue,
 C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
 Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
 Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
 S'il pouvoit m'arriver un contre-temps plus rude.
 Cet Enrique dont hier je m'informois à vous
 Cause tout le malheur dont je ressens les coups :
 Il vient avec mon pere achever ma ruine,
 Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
 J'ai dès leurs premiers mots pensé m'évanouir :
 Et d'abord, sans vouloir plus long-temps les ouïr,
 Mon pere ayant parlé de vous rendre visite,
 L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vite.
 De grace, gardez-vous de lui rien découvrir
 De mon engagement qui le pourroit aigrir;
 Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
 De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oui-dà.

HORACE.

Conseillez-lui de différer un peu,
 Et rendez en ami ce service à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manquerai pas.

HORACE.

C'est en vous que j'espere.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon véritable pere.
 Dites-lui que mon âge. . . Ah ! je le vois venir !
 Ecoutez les raisons que je vous puis fournir.

SCENE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE,
ARNOLPHE.

(*Horace et Arnolphe se retirent dans un coin
du théâtre, et parlent bas ensemble.*)

ENRIQUE, à *Chrysalde*.

Aussitôt qu'à mes yeux je vous ai vu paroître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois su vous connoître.
J'ai reconnu les traits de cette aimable sœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur;
Et je serois heureux, si la parque cruelle
M'eût laissé ramener cette épouse fidele,
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.
Mais, puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chere présence,
Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en ait pu rester.
Il vous touche de près, et sans votre suffrage
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi;
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.

CHRYSALDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARNOLPHE, à *part*, à *Horace*.

Oui, je veux vous servir de la bonne façon.

HORACE, à *part*, à *Arnolphe*.

Gardez encore un coup...

ARNOLPHE, à *Horace*.

N'ayez aucun soupçon.

(*Arnolphe quitte Horace pour aller embrasser
Oronte.*)

ORONTE, à *Arnolphe*.

Ah! que cette embrassade est pleine de tendresse!

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir une grande alégresse!

ORONTE.

Je suis ici venu...

ARNOLPHE.

Sans m'en faire récit,

Je sais ce qui vous mene.

ORONTE.

On vous l'a déjà dit?

ARNOLPHE.

Oui.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Votre fils à cet hymen résiste,

Et son cœur prévenu n'y voit rien que de triste:

Il m'a même prié de vous en détourner.

Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,

C'est de ne pas souffrir que ce nœud se diffère,

Et de faire valoir l'autorité de pere.

Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,

Et nous faisons contre eux à leur être indulgents.

HORACE, à part.

Ah! traître!

CHRYSAÏDE.

Si son cœur a quelque répugnance,

Je tiens qu'on ne doit pas lui faire résistance.

Mon frere, que je crois, sera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoi! se laissera-t-il gouverner par son fils?

Est-ce que vous voulez qu'un pere ait la mollesse

De ne savoir pas faire obéir la jeunesse?

Il seroit beau vraiment qu'on le vît aujourd'hui

Prendre loi de qui doit la recevoir de lui!

Non, non : c'est mon intime, et sa gloire est la mienne :
 Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne ;
 Qu'il fasse voir ici de fermes sentiments,
 Et force de son fils tous les attachements.

ORONTE.

C'est parler comme il faut ; et dans cette alliance
 C'est moi qui vous répons de son obéissance.

CHRYSALE, à Arnolphe.

Je suis surpris, pour moi, du grand empressement
 Que vous me faites voir pour cet engagement,
 Et ne puis deviner quel motif vous inspire...

ARNOLPHE.

Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Oui, oui, seigneur Arnolphe, il est...

CHRYSALE.

Ce nom l'aigrit ;

C'est monsieur de la Souche ; on vous l'a déjà dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE, à part.

Qu'entends-je !

ARNOLPHE, se tournant vers Horace.

Oui. C'est là le mystère ;

Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HORACE, à part.

En quel trouble...

SCENE VIII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALE, HORACE,
 ARNOLPHE, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Monsieur, si vous n'êtes auprès,
 Nous aurons de la peine à retenir Agnès ;

Elle veut à tous coups s'échapper, et peut-être
Qu'elle se pourroit bien jeter par la fenêtre.

ARNOLPHE.

Faites-la moi venir; aussi-bien de ce pas
(à Horace.)

Prétends-je l'emmener. Ne vous en fâchez pas :
Un bonheur continu rendroit l'homme superbe ;
Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

HORACE, à part.

Quels maux peuvent, ô ciel ! égaler mes ennuis ?
Et s'est-on jamais vu dans l'abyme où je suis ?

ARNOLPHE, à Oronte.

Pressez vite le jour de la cérémonie,
J'y prends part; et déjà moi-même je m'en prie.

ORONTE.

C'est bien là mon dessein.

SCENE IX.

AGNÈS, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE,
HORACE, CHRYSALDE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, à Agnès.

Venez, belle, venez,
Qu'on ne sauroit tenir, et qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui, pour récompense,
Vous pouvez faire une humble et douce révérence.
(à Horace.)

Adieu. L'évènement trompe un peu vos souhaits ;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNÈS.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte ?

HORACE.

Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

AGNÈS.

Je veux rester ici.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci :
 Nous nous regardons tous sans le pouvoir com-
 prendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
 Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc prétendez-vous aller ?
 Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
 D'achever l'hyménée.

ORONTE.

Oui : mais pour le conclure,
 Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
 Que vous avez chez vous celle dont il s'agit,
 La fille qu'autrefois de l'aimable Angélique
 Sous des liens secrets eut le seigneur Enrique ?
 Sur quoi votre discours étoit-il donc fondé ?

CHRYSALDE.

Je m'étonnois aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE.

Quoi ?

CHRYSALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille
 Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
 Par son époux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRYSALDE.

Et, dans ce temps, le sort, lui déclarant la guerre,
 L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller essuyer mille périls divers

Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers.

CHRYSAULDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avoient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

ORONTE.

Et, de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRYSAULDE.

Et cette paysanne a dit avec franchise
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait, sur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRYSAULDE.

Et lui, plein de transport, et l'alegresse en l'ame,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystere éclairci.

CHRYSAULDE, à Arnolphe.

Je devine à-peu-près quel est votre supplice:
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'être point coeur vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

ARNOLPHE, *s'en allant tout transporté, et ne
pouvant parler.*

Ouf!

SCENE X.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSAULDE, AGNÈS,
HORACE.

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire?

HORACE.

Ah! mon pere,

Vous saurez pleinement ce surprenant mystere.
 Le hasard en ces lieux avoit exécuté
 Ce que votre sagesse avoit prémédité.
 J'étois, par les doux nœuds d'une amour mutuelle,
 Engagé de parole avecque cette belle;
 Et c'est elle en un mot que vous venez chercher,
 Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,
 Et mon ame depuis n'a cessé d'être émue.
 Ah! ma fille, je cede à des transports si doux.

CHRYSALE.

J'en ferois de bon cœur, mon frere, autant que vous;
 Mais ces lieux et cela ne s'accroissent gueres.
 Allons dans la maison débrouiller ces mysteres,
 Payer à notre ami ses soins officieux,
 Et rendre grace au ciel, qui fait tout pour le mieux.

FIN DU TOME SECOND.

356

